BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

fondée en 1924

par Paul GRAINDOR et Henri GRÉGOIRE

Organe de la Société belge d'Études byzantines

TOME LXXIII
(2003)

Fascicule 1

VOLUME OFFERT AU PROFESSEUR

Lydie HADERMANN-MISGUICH

Publié avec l'aide financière du Ministère de la Communauté française (Direction générale de l'Enseignement non obligatoire et de la Recherche scientifique et de la Fondation Universitaire de Belgique

BRUXELLES
2003

Le Conseil d'Administration de la revue
BYZANTION
offre ce volume à sa secrétaire Madame
Lydie HADERMANN-MISGUICH,
Professeur de l'Université Libre de Bruxelles
à l'occasion de son éméritat
en remerciement

NOTE IMPORTANTE

La Rédaction de *Byzantion* demande aux collaborateurs de la revue de respecter ce qui suit :

1° Ne pas dépasser 30 pages imprimées par article, notes et références comprises ; les pages supplémentaires seront facturées aux auteurs.

2° Faire parvenir à la Rédaction une copie imprimée de leurs articles et un exemplaire sur disquette avec mention du système et du programme utilisés, ainsi que les caractères de la police grecque utilisée.

Indiquer à la fin leurs nom, institution, adresse (privée ou professionnelle) et E-mail.

Joindre deux résumés de 5 à 6 lignes, l'un dans la langue de l'article, l'autre en anglais.

3° Indiquer, lors de la rédaction des notes, les

- NOMS DES AUTEURS (anciens ou modernes) : en petite capitale, précédés des initiales des prénoms,
- *Titres* (livres, articles, revues, collections, séries) : en italique (translittérés en caractères latins pour les écritures autres que latine et grecque),
- lieux d'édition, dans la langue de l'article proposé à *Byzantion*,
- p. = page (S. pour l'allemand) ; col. = colonne(s) ; fig. = figure(s) ; pl. = planche(s),

4° Utiliser seulement les abréviations autorisées ci-dessous.

ABRÉVIATIONS AUTORISÉES

AASS	*Acta Sanctorum*
AB	*Analecta Bollandiana*
ACO	E. SCHWARTZ, *Acta Conciliorum Oecumenicorum*
AHR	*The American Historical Review*
AJP	*American Journal of Philology*
BHG	*Bibliotheca Hagiographica Graeca*

BF	*Byzantinische Forschungen*
BMGS	*Byzantine and Modern Greek Studies*
B-NJ	*Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*
Bsl	*Byzantinoslavica*
Byz.	*Byzantion*
BZ	*Byzantinische Zeitschrift*
CA	*Cahiers Archéologiques*
CFHB	*Corpus Fontium Historiae Byzantinae*
CIG	*Corpus Inscriptionum Graecarum*
CIL	*Corpus Inscriptionum Latinarum*
CJ	*Codex Justinianus*
CSEL	*Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*
CSHB	*Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae*
CTh	*Codex Theodosianus*
DACL	*Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*
DHGE	*Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastiques*
DOP	*Dumbarton Oaks Papers*
DOS	*Dumbarton Oaks Studies*
ΔΧΑΕ	*Δελτίον Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας*
EEBS	*Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*
EO	*Echos d'Orient*
FHG	C. MULLER, *Fragmenta Historicorum Graecorum*
GOThR	*Greek Orthodox Theological Review*
GRBS	*Greek, Roman and Byzantine Studies*
JG	I. et P. ZEPOS, *Jus Graecoromanum*, I-VIII, Athènes, 1931.
JHS	*Journal of Hellenic Studies*
JÖB	*Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*
JÖs	*Jahrbuch der Österreichischen byzantinistischen Gesellschaft*
JRA	*Journal of Roman Archaeology*
JRS	*Journal of Roman Studies*
LChI	*Lexikon der christlichen Ikonographie*
Mansi	J. D. MANSI, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio.*
MGH	*Monumenta Germaniae Historica*
MM	F. MIKLOSICH et J. MULLER, *Acta et diplomata medii aevi,* Vindobonae, 1860-1890.
NE	*Νέος Ἑλληνομνήμων*
OCA	*Orientalia Christiana Analecta*
OCP	*Orientalia Christiana Periodica*
ODB	*The Oxford Dictionary of Byzantium,* Oxford, 1991.
PG	*Patrologia Graeca*
PL	*Patrologia Latina*
PLRE	*The Prosopography of the Later Roman Empire,* Cambridge, I-II,

	1971-1980.
PO	*Patrologia Orientalis*
RAC	*Reallexikon für Antike und Christentum*
RBK	*Reallexikon zur Byzantinischen Kunst*
RE	*Real-Encyclopädie (Pauly-Wissowa)*
REB	*Revue des Études Byzantines*
REG	*Revue des Études Grecques*
RH	*Revue Historique*
RHE	*Revue d'Histoire Ecclésiastique*
ROC	*Revue d'Orient Chrétien*
RSBN	*Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici*
SC	*Sources Chrétiennes*
ST	*Studi e Testi*
Syntagma	G. RALLIS et M. POTLIS, *Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων*, I-VI, Athènes, 1852-1859.
TIB	*Tabula Imperii Byzantini*
TM	*Travaux et Mémoires*
VV	*Vizantijskij Vremennik*
WS	*Wiener Studien*
Zbor.	*Zbornik Radova Vizantoloskog Instituta Srpska Akademija Narodna*

La Rédaction ne retourne pas les articles refusés.

PROCOPE DE GAZA *ÉPITOMÉ SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES* : LES TROIS PLUS ANCIENS TÉMOINS, *PARIS. GR.* 153, 154, 172 (*)

L'*Épitomé sur le Cantique des cantiques* de PROCOPE DE GAZA appartient à la littérature des chaînes exégétiques (1). L'ouvrage est constitué d'une succession de textes de longueur diverse, empruntés à différents auteurs qui ont commenté ce livre, aboutés aux lemmes bibliques (2). A la différence d'un grand nombre de chaînes, il présente la particularité d'avoir conservé la quasi-totalité des attributions d'auteurs des extraits retenus. D'abord publié par le cardinal A. Mai en 1837 (3), à partir du manuscrit *Vat. Gr.* 1442 (XVIe s.), le texte se retrouve dans la *PG* 87,2, col. 1545-1753 (4). L'éditeur signale l'ouvrage de Mai après le titre grec, col. 1545-1546, alors que sous le titre latin, il indique : «*ex codice manuscript. archiepiscopi Tolosani, Caroli de Montchal*» — qui désigne, nous le verrons, le *Paris. Gr.* 153 (5) — ; il recourt enfin, croyant améliorer le

(*) Cet article constitue un travail préparatoire à l'édition de l'*Épitomé* de Procope de Gaza que j'ai entreprise en collaboration avec les Professeurs Jean-Marie Auwers et Véronique Somers (U.C.L., Louvain-la-Neuve).

(1) Cfr R. DEVREESSE, *Les Chaînes exégétiques grecques*, dans *Dictionnaire de la Bible, Supplément*, t. 1, col. 1158-1161, 1163, 1171, 1202.

(2) Les huit chapitres du *Cantique* sont divisés en 123 lemmes que commentent plus de 350 extraits exégétiques.

(3) A. MAI, *Classici Auctores*, t. 9, Rome, 1837, pp. 257-430.

(4) D'après M. FAULHABER, *Hohelied-, Proverbien- und Predigercatenen*, dans *Theologische Studien der Leo-Gesellschaft*, 4 (1902), p. 28, les textes édités par MAI, *Classici Auctores*, t. 6, pp. 348 s. et réimprimés sous le nom de Procope à la suite de l'*Épitomé* en *PG* 87,2, col. 1756-1780, constituent l'édition du manuscrit *Vat. Gr.* 728, ff. 204-215 dont le texte est en réalité un extrait de la *Chaîne des Trois Pères*.

(5) En fait, l'apport de ce manuscrit dans la *PG* est limité à la suppression d'une péricope absente de P et à la correction des attributions qui reprennent

travail de Mai pour compléter ou corriger les attributions d'auteurs, au manuscrit *Bruxel.* 30 B (6). Malheureusement, le manuscrit choisi par Mai n'était pas le meilleur, et la première page de la *PG* contribue encore à embrouiller la situation, laissant planer le doute sur plusieurs de ces attributions. Il en résulte nombre de confusions, au point que l'ensemble des attributions est sujette à suspicion, les savants allant y puiser, un peu au hasard, les textes qui les intéressent, et surtout ceux qui y sont dits d'Origène (7), qu'il faut aller lire — parce qu'on n'a pas voulu les imprimer une troisième fois — dans le tome 17 de la *PG* (8), où d'ailleurs

souvent mais pas toujours celles du *Paris. Gr.* 153 ; nulle part l'éditeur ne l'utilise pour corriger le texte de Mai.

(6) Il s'agit des numéros 3895-3896 de l'inventaire = 1217 du *Catalogue* de J. VAN DEN GHEYN, II, Bruxelles 1902, pp. 221-222. Ce manuscrit daté du XVIIe s., contient les deux *Épitomés* de PROCOPE sur les *Proverbes* (ff. 1-247) et le *Cantique* (ff. 248-411), sous le titre : *Procopius Gazaeus in Proverbia et in Cantica canticorum compendaria explicatio, interprete Corderio.* D'après FAULHABER, *op. cit.* p. 22, ce manuscrit vient de la bibliothèque des jésuites d'Anvers. C'est un manuscrit bilingue grec-latin, disposé sur deux colonnes. La traduction latine de B. CORDIER paraît avoir inspiré celle de la *PG* (*«cum interpretatione nostra»*) au point qu'il arrive à celle-ci d'être plus proche du grec du manuscrit de Bruxelles que de celui de Mai ... Ce travail de B. Cordier, jésuite anversois (1592-1650), n'est pas signalé par P. BLIARD, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, Paris, 1890-1932, II, col. 1438-1442, consacrée, il est vrai, aux ouvrages publiés. On y apprend néanmoins qu'il a travaillé sur un manuscrit appartenant à C. de Montchal (*Symbolarum in Mattheum tomus prior*), à qui il a dédié sa publication en 1646. Comme il s'est aussi beaucoup intéressé aux chaînes exégétiques grecques, il a pu, à l'occasion de ce travail, prendre connaissance des deux *Épitomés* de PROCOPE sur le *Cantique* et les *Proverbes* dans la bibliothèque de l'évêque de Toulouse, et commencer dans les dernières années de sa vie un travail qu'il n'a pas eu le temps de publier ; cfr *PG* 87,2, col. 1179-1780. Je n'ai pas vu le manuscrit de Bruxelles, mais il est fort probable qu'il s'agisse d'une copie autographe.

(7) Son commentaire du *Cant.* n'est conservé que dans la traduction latine de Rufin, qui s'arrête à *Cant.* 2,15, alors qu'Origène a commenté la totalité du livre biblique ; cfr W. A. BAEHRENS, *Origenes Werke* (*Die Griechischen Christlichen Schriftsteller*, 8 Band), Leipzig, 1925, pp. 61-241 et ORIGÈNE, *Commentaire sur le Cantique des cantiques* (*SC* 375 & 376), Paris, 1991.

(8) *PG* 17, col. 253-288 : la n. 1, col. 253 signale l'emprunt à l'édition de Mai. En fait, ces textes ont déjà été en partie imprimés en *PG* 13, col. 197-216 — à partir de *Cant.* 2,16 = péricope P 107 —, qui reproduit l'édition des PP. C.

ils ne sont pas toujours placés après le lemme qu'ils commentent. Cette déplorable situation, pourtant connue des spécialistes, n'a pas donné lieu à une nouvelle entreprise d'édition depuis les travaux de Faulhaber (9) et de Sovič (10). Aussi longtemps que l'objectif des savants a consisté à chercher dans l'*Épitomé* les textes d'un unique auteur, leurs choix reflètent les incertitudes ou les erreurs de leur édition de référence (11) autant que celles du ou des manuscrits qu'ils ont éventuellement ajoutés à leur lecture (12). Aussi apparaît-il nécessaire, avant même d'entreprendre une éventuelle réédition de cette œuvre, d'étudier pour lui-même la tradition manuscrite du texte transmis sous le nom de Procope ; sans doute est-ce aussi la voie la moins improbable pour aborder la question des attributions d'auteurs.

Compte tenu des travaux récents sur les chaînes exégétiques (13) —dont bien des conclusions sont encore hypothétiques —, l'article de Faulhaber

et V. DELARUE, *Origenis Opera omnia, tomus* III, Paris, 1740. Les éditeurs ne mentionnent pas les manuscrits qu'ils ont utilisés.

(9) FAULHABER, *op. cit.* sur le *Cantique*, pp. XI-73.

(10) A. SOVIČ, *Animadversiones de Nili monachi Commentario in Canticum canticorum reconstruendo*, dans *Biblica*, 2 (1921), pp. 45-52.

(11) En particulier quand il s'agit de «la course à l'inédit» qui «s'est parfois révélée désastreuse et a eu pour effet de disloquer l'instrument de travail comparatif élaboré par le caténiste» (F. PETIT, *La Chaîne sur la Genèse,* vol. IV, Louvain, 1996, p. XIV).

(12) C'est le cas chez BAEHRENS, *cit. supra* n. 7, dont la deuxième citation extraite de Procope est à rendre à Apolinaire, et aussi récemment dans l'entreprise de M. A. BARBÀRA — *Per una riedizione dei frammenti di Origene sul Cantico*, dans *Letture cristiane dei Libri Sapienziali, Studia Ephemeridis Augustinianum,* 37 (1992), pp. 349-366 et *Progetto di edizione critica dei frammenti di Origene sul Cantico. Spolio delle catene et stato delle ricerche* dans *Annali di storia dell'esegesi,* 10/2 (1993), pp. 439-450 —, qu'apparemment elle a laissée sans suite.

(13) Voir en particulier M.-J. RONDEAU, *Les commentaires patristiques du Psautier (IIIe-Ve s.)*, vol. 1, Rome, 1985 ; F. PETIT, *La chaîne sur la Genèse*, vol. I-IV, Louvain 1991-1996 ; EAD., *Les fragments d'Eusèbe d'Émèse et de Théodore de Mopsueste : l'apport de Procope de Gaza*, dans *Le Museon,* 104 (1991) ; G. DORIVAL, *Les Chaînes exégétiques grecques sur les Psaumes*, vol. I-IV, Louvain, 1986-1996.

serait à renouveler sur plusieurs points (14). Pour l'*Épitomé sur le Cantique* de Procope, non seulement Sovič a pu compléter la liste des manuscrits, mais aujourd'hui notre perspective a changé : alors que Faulhaber accordait le plus d'importance au manuscrit qui contenait le plus grand nombre d'auteurs et de textes cités (le manuscrit «le plus riche»), nous cherchons aujourd'hui à nous approcher, sinon du travail originel de Procope, du moins de celui de ses successeurs qui ont choisi les «extraits exégétiques» dont est constitué l'*Épitomé* que nous transmettent les manuscrits (15). C'est la raison pour laquelle nous présentons ici l'étude des trois plus anciens témoins, qui sont en tête de chacune des trois familles repérées par Sovič : *Paris. Gr.* 153, *Paris. Gr.* 154, *Paris. Gr.* 172. Leur description est suivie du catalogue détaillé de chacun d'eux pour notre *Épitomé*, sous la forme d'un tableau qui permet les comparaisons utiles à l'identification des extraits. Cette identification se trouve d'ailleurs facilitée par le recours aux traditions directes ou plus complètes pour deux auteurs, Grégoire de Nysse et Nil d'Ancyre.

Les manuscrits

I. P *Paris. Gr.* 153 (*Tellerianus Remensis* 10b ; *Regius* 1990,2), s. XII ; parch., 330/340 × 240/245 mm ; 35 l., ff. III (pap. add). 20 quaternions (f. 157 + 89bis, 108bis, 142bis). + 4 (f. 161). 3 quaternions + 4 (f. 189). III (pap. add.).

Contenu : 1. *Épitomé* de PROCOPE sur le *Cantique des cantiques* (ff. 1r-59r) ; 2. *Épitomé* de Procope sur les *Proverbes* (16) (ff. 59r-117v) ; 3.

(14) Nous ne parlons que de la partie qui concerne le *Cantique* : par exemple, on peut mettre en doute l'appellation «chaîne» pour les deux manuscrits *Ven. Marc. Gr.* 22 et *Vat. Gr.* 2129, qui offrent *in extenso* en parallèle les commentaires de Grégoire de Nysse et Nil d'Ancyre. Il s'agit plutôt d'une sorte d'édition synoptique, et cela aboutit à la suppression de sa famille A (cfr DORIVAL, *Chaînes exégétiques*, vol. III, pp. 240-242). Il faut aussi faire précéder la mention de l'*Oxon. Bodl. Auct. E.* II. 8 (= *Misc. Gr.* 36) par celle du modèle sur lequel il a été copié (*Cantabr. Trin. Coll. O. I.* 54).

(15) Sur la nature des *Épitomés*, voir P. NAUTIN, *Origène sur la Pâque*, Paris, 1979, pp. 93-95 ; G. DORIVAL, *Chaînes exégétiques*, vol. I, p. 104-107.

(16) Cfr P. GÉHIN, édition d'ÉVAGRE, *Scholies sur les Proverbes* (*SC* 340), pp. 65-69.

OLYMPIODORE, *Commentaire sur l'Ecclésiaste* en six chapitres ([17]) (ff. 117v-161v) ; 4. NICÉTAS LE PHILOSOPHE, *Éloge des archanges Michel et Gabriel* ([18]) (f. 162r-167r) ; 5. du même, *Éloge de Grégoire de Nazianze* ([19]) (f. 167r-189v).

En fait, le manuscrit est composé de l'assemblage de deux éléments : on trouve en effet une nouvelle main après la partie qui contient les textes exégétiques, au f. 162, après les quatre folios isolés. Les deux éléments paraissent contemporains. Le manuscrit est dépourvu de souscription.

L'**écriture** de la première partie, de petit module, plutôt droite ou légèrement penchée à droite, est suspendue à la rectrice ; d'allure archaïsante — sans doute en raison du texte copié —, elle s'apparente à la «Perlschrift». Cette remarque rend une datation précise difficile, et les différents articles qui citent ce manuscrit le datent de façon variable du XIe au XIIIe siècle ; il est raisonnable de le situer au XIIe. La minuscule paraît dominante avec un nombre important de ligatures anciennes. Pourtant une observation attentive relève de nombreux tracés onciaux, avec des lettres plus grandes et des ligatures plus souples en particulier en fin de ligne. L'usage des abréviations est relativement rare, en dehors des finales flexionnelles et des abréviations liturgiques courantes. Le texte est soigneusement orthographié et accentué, par un scribe qui ignore l'usage des points (sur ι et υ) et utilise pour ponctuer son texte le point et le point en haut.

Dans les textes exégétiques, les lemmes bibliques sont en petites onciales. Dans l'*Épitomé sur le Cantique*, le passage d'un auteur à un autre est marqué par un blanc de quelques lettres, signalé, au début de la ligne suivante, par une sorte d'alinéa négatif, la lettre initiale, souvent de module plus grand, entrant dans la marge. A peu près à la même hauteur, on lit le nom de l'auteur entre les deux lignes verticales externes. En voici la liste, par ordre d'apparition dans le texte : Προκ(οπίου), Γρηγ(ορίου),

(17) Cfr *Clavis patrum Graecorum* a cura et studio Mauritii GEERARD, vol. I-V, Turnhout, 1974-1987 = *CPG* 7454. Les six chapitres présents ici offrent une forme abrégée du texte imprimé en *PG* 93, col. 477-628, reprise de l'édition de FRONTON DU DUC, Paris, 1624.

(18) Cfr *PG* 140, col. 1221-1246.

(19) Cfr C. J. J. RIZZO, *The Encomium of Gregory Nazianzen by Nicetas the Paphlagonian* (*Subsidia Hagiographica* 58), Bruxelles, 1976.

Νείλ(ου), Ὡρ(ιγένους), Φίλ(ωνος), Ἀπολ(ιναρίου), Κυ(ρίλλου) Διδύμου, Θεοφίλου, Ἰσιδώρου. Les noms cités une seule fois le sont en entier. Les autres sont abrégés. Lorsqu'ils se trouvaient trop près du bord externe de la page (par manque de la seconde ligne verticale), le couteau du relieur les a plusieurs fois supprimés.

Sur le premier f. additionnel, on lit la **cote** barrée 151, puis une description manuscrite de la main de François Sevin, au-dessus de la cote actuelle 153. Plus bas est collée une étiquette imprimée comportant les anciennes cotes ; enfin au bas de la même page, Boivin a noté : *Codex Telleriano-Remensis*, 10b *Reg.* 1990,2.

La première partie du volume, qui rassemble des textes exégétiques sur les trois livres sapientiaux (*Cant.*, *Prov.*, *Eccl.* dans cet ordre), à commencer par les deux *Épitomés* de Procope, l'apparente aux deux autres manuscrits étudiés ici. Le copiste n'a pas disposé dans son modèle de la troisième œuvre de Procope sur l'Ecclésiaste ([20]), puisqu'il a joint à son travail le commentaire d'Olympiodore — qui est en réalité une chaîne —, bien moins rare ([21]). La composition d'un tel ouvrage fait songer à des préoccupations plus «savantes» que théologiques ou liturgiques. D'ailleurs, comme l'ont déjà noté Faulhaber et Sovič, les textes sont toujours copiés avec grand soin et, pour Grégoire de Nysse et Nil d'Ancyre, les leçons des péricopes résumées sont souvent proches de celles de la tradition complète. De nos trois manuscrits, c'est celui qui contient le plus petit nombre de textes anonymes. L'absence de marques de possesseurs ou de notes de lecteurs empêche de connaître l'**histoire** du livre avant son arrivée en Occident. Il faisait partie de la bibliothèque de l'archevêque de Reims, Mgr Le Tellier, et est donc entré, avec 110 autres manuscrits grecs, dans la bibliothèque royale lorsqu'il a fait don de ses livres en 1700 ([22]). Notre livre devait se trouver dans le lot qu'il avait acquis de Fouquet, qui lui-même les avait fait acheter auprès de Charles de Montchal, archevêque de Toulouse. Selon le catalogue de la

(20) Cfr S. Leanza, *Corpus Christianorum, Series Graeca* 4, 1978 ; il n'existe que deux témoins connus de l'*Épitomé* de Procope sur l'*Ecclésiaste* : *Marc. Gr.* 22 et *Vindob. theol. Gr.* 147.

(21) Cfr n. 17.

(22) Cfr L. Delisle, *Le cabinet des manuscrits de la bibliothèque impériale*, Paris, 1868, vol. I, pp. 303-304 et H. Omont, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale,* Paris, 1886, tome I, p. xx.

bibliothèque de Charles de Montchal publié par Montfaucon [23], la cote CLXXXIX renvoie à un «*Procopii commentarius in Cantica*» qui a toute chance d'être ce même manuscrit [24].

II. M *Paris. Gr.* 154 (*Reg.* 2436),

s. XIII ; papier oriental, 190 × 270 mm, ff. 281, 27 l., ff. 5 + 23 quaternions (f. 189 + 14bis). 1 ternion (f. 195). 10 quaternions (f. 275) + 6 (f. 281).

contenu : 1. *Épitomé* de PROCOPE sur le *Cantique* (ff. 1-124) ; *Épitomé* de PROCOPE sur les *Proverbes* (ff. 125-252r) ; *Ecclésiaste* avec scholies marginales [25] (ff. 252v-268) ; *Sagesse*, avec quelques scholies marginales (*Sag.* seulement jusqu'à 13, 2 ; *des.* ἀλλ᾽ ἢ πῦρ ἢ ; ff. 269-281).

Le **papier** présente de grosses vergeures verticales (pliure *in quarto* ; épaisseur des vergeures par groupe de 20 : 38mm), il n'y a pas de pontuseaux visibles. Les dimensions des feuilles devaient être d'un peu plus de 540 × 380 mm, ce qui correspond au format moyen des papiers orientaux (Cfr J. IRIGOIN, *Les premiers manuscrits grecs écrits sur papier*, dans *Scriptorium*, 4 [1950], pp. 194-202).

En réalité, ce qui devait être à l'origine un manuscrit de facture soignée a fortement souffert des dégâts de l'eau et se trouve aujourd'hui très abîmé (surtout dans le tiers supérieur des pages), d'autant qu'il a été l'objet d'une restauration ancienne et maladroite. Certains *bifolia* ont dû être recollés ensemble par une bande de papier, visible près de la couture. Par ailleurs un copiste a fort malencontreusement — et parfois de façon tout à fait fautive — repassé les parties du texte détériorées par l'eau et encore un peu lisibles.

Tous les cahiers étaient des quaternions ; les cinq premiers ff. sont cousus ensemble ; apparemment les trois folios de tête manquent ; cela

(23) B. de MONTFAUCON, *Bibliotheca bibliothecarum*, Paris, 1739, vol. II, p. 905 b. Ceci explique le sous-titre latin imprimé dans la *PG*. Cfr *supra* et n. 6.

(24) Je n'ai pu vérifier s'il est mentionné aussi dans le catalogue manuscrit de cette bibliothèque, conservé à Caen sous la cote 507 (cfr H. OMONT, *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*, tome XIV, Paris, 1890, p. 347).

(25) Plusieurs d'entre elles paraissent des réécritures de la chaîne d'OLYMPIODORE ; la première est un extrait de l'homélie de BASILE *Sur le début des Proverbes* ; cfr *PG* 31, col. 388, A13-15, *inc.* : ὁ ἐκκλησιαστὴς φυσιολογίας.

explique que le texte de l'*Épitomé* sur le *Cantique* ne commence qu'en *Cant.* 1,3. Le bifolium central du vingt-cinquième cahier (entre les ff. 192 et 193) a disparu ; il y a une lacune à cet endroit dans l'*Épitomé* sur les *Proverbes*. Le dernier cahier a perdu ses deux derniers folios et le livre est sans doute amputé aussi de son dernier cahier, espace nécessaire pour contenir la fin de *Sagesse*.

L'écriture est fine et régulière, verticale ou légèrement penchée à droite. Les tracés onciaux sont nombreux. Les lettres sont souvent liées par groupes de 3 ou 4, on remarque la ligature «en as de pique» επ ; peu de lettres dépassent le module moyen, sinon à proximité des marges. Assez souvent le scribe superpose les lettres ; l'usage des abréviations est rare. Les lemmes bibliques sont écrits en petites onciales, passés à l'enduit jaune, qu'on trouve aussi dans l'œil des lettres initiales plus grandes. Lors de la restauration du manuscrit, un rubricateur a entouré les capitales du texte d'un tracé vermillon très maladroit qui contribue à gâcher l'ensemble.

Une étiquette imprimée a été collée sur le contreplat de couverture ; en tête du texte se trouve la **cote** de Clément : 2436.

L'*Épitomé* de Procope sur le *Cantique* se trouve aux ff. 1-124v. Malgré l'absence de titre due à la lacune initiale, l'identité du texte ne fait aucun doute. Le titre, différent de celui de P, que portent les manuscrits qui lui sont apparentés (cfr Sovič, *op. cit.*, p. 49), témoigne de l'existence d'une autre branche de la tradition manuscrite ; globalement les péricopes sont les mêmes que dans le manuscrit précédent ([26]). Au début, les attributions d'auteur, sous forme abrégée, se trouvent dans les marges externes et ont été rognées. Dès le deuxième cahier (f. 6), elles passent en début de ligne, et cela signifie que celles des rectos, dans les marges internes, ont été plus souvent conservées si l'humidité ne les a pas effacées. Les changements d'auteur sont marqués par une capitale dans le texte ou au début de la ligne suivante ; la fin des extraits est signalée par deux points suivis d'une *paragraphos* (:~). Dans l'ensemble la qualité du texte est relativement bonne, ou plutôt l'était, car la reprise du texte par le scribe secondaire l'a souvent gâchée ([27]). Le texte s'achève par la liste des προσωπα du *Cant.* (f. 125r).

(26) Pour le détail du contenu, voir le catalogue, *infra*.

(27) Cela apparaît dans plusieurs passages du commentaire de Nil, cfr p. ex. apparat critique § 90.

Rien ne permet de connaître l'origine de ce manuscrit ni la façon dont il est arrivé dans la Bibliothèque Royale.

III. N *Paris. Gr.* 172 (*Regius* 2940),

Années 1490 – 1500 ; pap., 155 × 205 mm, ff. 284, 22/23 l., 34 quaternions (f. 272). 1 senion (f. 284)

contenu : *Épitomé* de PROCOPE sur le *Cantique* (1-126r) ; *Épitomé* de PROCOPE sur les *Proverbes* (127r-259v) ; *Ecclésiaste* avec les mêmes scholies marginales que le manuscrit précédent (260r-273r) ; *Sagesse* de Salomon (273r-284r).

Il s'agit d'un manuscrit de papier occidental qui contient deux **filigranes**, une balance dans un cercle, correspondant au n° 2509 du catalogue de Briquet ([28]), utilisé en Bavière et à Venise dans les années 1486-87 (ff. 1-143), une tête de bœuf portant croix autour de laquelle s'enroule un serpent-dragon dont la tête à la langue tendue porte une crête (Briquet 15390), originaire d'Innsbrück ou d'Italie du Nord entre 1488 et 1498 (ff. 144-264). Les derniers ff. utilisent en outre un papier filigrané avec la balance n° 2538 (Venise 1496). Chaque cahier contient deux filigranes, à la pliure du bifolium. la pliure des deux feuilles est donc «in quarto» (vergeures parallèles aux lignes d'écriture ; format 310 × 410 mm environ). Tous les cahiers ont été signés de première main, une fois dans le coin inférieur externe du premier recto, et à nouveau dans le coin inférieur interne du dernier verso. Quelques-unes de ces signatures ont disparu sous le couteau du relieur, de même que la croix qui avait été tracée au milieu de la marge supérieure du premier recto de chaque cahier. Les cahiers sont disposés selon une double numérotation : cahiers 1-18 et cahiers 19-35, numérotés de nouveau à partir de α′.

Deux copistes se sont partagé le travail. Le premier a copié l'*Épitomé* sur le *Cantique* et la première page de l'*Épitomé* sur les *Proverbes* (f. 137r) ; dès le verso, le second prend la relève pour la suite du texte, qu'il copie jusqu'au bout (f. 259v), en dehors des ff. 157r, 215v où le premier a repris le calame pour les sept premières lignes et du f. 232v où il fait de même pour les treize premières lignes. Ce premier scribe a relu et complété parfois le travail de son compagnon. C'est lui aussi qui achève le manuscrit à partir du f. 260r pour la chaîne sur l'*Ecclésiaste* et le texte

(28) Cfr Ch. M. BRIQUET, *Les Filigranes. Dictionnaire historique des marques du papier dès leur apparition vers1282 jusqu'en 1600*, I-IV, Paris, 1907.

de la *Sagesse* (ff. 273-284). Son **écriture** est élégante, verticale ou légèrement penchée à droite, très lisible ; les tracés souples et liés abondent, comme dans les écritures de la fin du XVe siècle ; des lettres onciales beaucoup plus grandes rythment les pages. Il pratique souvent la superposition. Les abréviations sont nombreuses, surtout pour les finales flexionnelles et les *nomina sacra*. Il n'utilise que le point simple sur ι et υ. Le texte est dans l'ensemble soigneusement écrit et accentué, avec toutefois un certain nombre d'iotacismes.

L'écriture du second scribe présente des tracés moins élégants, d'allure assez carrée, d'aspect plus désordonné. Il a souligné dans son texte un grand nombre d'expressions et placé en marge des «mains pointeuses».

Au f. 284r, deux lignes sous la fin du texte, on lit une **souscription** au nom de Théodore, prêtre et grand économe de Corona (ville du Péloponnèse, proche de Méthone), surnommé Tamprélas, le copiste principal : τῷ δὲ θεῷ ἡμῶν δόξα πάντων ἕνεκεν, ἀμήν. χεὶρ θεοδώρου ἱερέως καὶ μεγ(ά)λ(ου) οἰκονόμου κορώνης τοῦ ἐπίκλειν (*sic*) ταμπρελᾶς ([29]). D'autres manuscrits dus à la main de ce scribe n'ont pas été repérés.

Au recto du premier folio a été collée une étiquette imprimée au-dessus de laquelle a été portée à l'encre la **cote** actuelle. Au verso, on lit d'abord une ancienne cote barrée (170), suivie de l'inscription : «*Procopii christiani in cant. canticor.*» Au-dessous se trouve une étiquette écrite de la main de Cotelier portant le numéro du manuscrit au catalogue (2263), la matière (*chart.*) et la date (16e s.), puis la description du contenu avec référence à l'édition de Van Meurs ([30]) pour l'*Épitomé* sur le *Cantique* ainsi qu'à d'autres manuscrits. Là aussi se lisent en tête la cote barrée du catalogue de Rigault et les deux cotes de Dupuis et Clément : 2263 ; 2940.

(29) Cfr H. HUNGER, E. GAMILLSCHEG, D. HARLFINGER, *Repertorium der griechischen Kopisten 800-1600* (= RGK), Band III/2A : *Handschriften aus Bibliotheken Frankreichs*, Vienne, 1989, p. 80, n° 172 ; M. VOGEL-V. E. GARDTHAUSEN, *Die Griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*, Leipzig, 1909, réimpr. Hildesheim 1966, p. 120.

(30) *Eusebii, Polychronii, Pselli in Canticum canticorum expositiones, Joannes Meursius primus nunc e tenibris eruit et publicavit*, Leyde, 1617. Le volume contient pp. 1-74 la Chaîne du Ps.-Eusèbe, puis celle de Polychronius (pp. 75-112) et enfin (pp. 113-168) le commentaire en vers de Psellos.

L'ouvrage a appartenu à la bibliothèque de Jean Hurault de Boistaillé. Dans la marge inférieure du premier folio, on lit : *ex Bibliotheca J. Haraultii Boistallery emi a Claudo Graeco 67 aux.* (*sic*). Delisle ([31]) mentionne que le personnage († 1572) avait profité de ses ambassades à Constantinople et à Venise pour acquérir divers manuscrits grecs. A Constantinople, il semble avoir plutôt acheté, alors qu'à Venise il a fait copier des textes. La formule utilisée ici et la présence de la souscription montrent qu'il s'agit d'un manuscrit acquis par voie d'achat. À sa mort, l'évêque de Chartres (Philippe Hurault † 1621), son cousin, a recueilli ses manuscrits avec ceux qu'il tenait de son père. Enfin, le 8 mars 1622, le Conseil d'État a décidé que tous les manuscrits de l'évêque de Chartres seraient achetés par la bibliothèque du Roi, à savoir un peu plus de 400 volumes dont plus de 150 en grec.

L'*Épitomé sur le Cantique* est écrit à pleine page et offre un texte identique à celui des deux précédents manuscrits. Les différentes péricopes se succèdent après le lemme biblique en petites onciales. Les noms d'auteurs sont indiqués dans la marge, sous forme abrégée. Dans la plupart des cas, les attributions de N ne font que confirmer celles de P. Mais nos trois manuscrits sont indépendants les uns des autres et N contient un certain nombre de textes qu'on ne retrouve que dans le manuscrit romain utilisé par Mai, dont il est souvent plus proche ([32]), quant aux leçons du texte, que de P et M.

L'Épitomé sur le Cantique

Nos trois manuscrits présentent la particularité d'offrir les trois livres sapientiaux dans l'ordre *Cant., Prov., Eccl.*, alors que l'ordre observé dans la LXX — *Prov., Eccl., Cant.* — a été justifié par Origène (*Prologue* de son *Commentaire sur le Cantique* dans la traduction de Rufin, cfr *SC* 375, pp.128-129) comme la forme hébraïque de la division tripartite de la philosophie grecque, dont il a fait une image du progrès spirituel. Nous avons échoué à identifier d'autres manuscrits à commentaires transmettant dans cet ordre inhabituel les trois textes sapientiaux ([33]). Il se pourrait

(31) *Op. cit.* I, pp. 213-214.

(32) Sović, *op. cit.* p. 48, plaçait aussi le *Vat. Gr.* 1442 dans la famille de N.

(33) Le fait que des œuvres différentes soient copiées dans les autres manuscrits transmettant l'*Épitomé sur le Cant.* ne peut être interprété : il s'agit

qu'on ait à faire là à une tradition particulière. On note aussi que les copistes des trois manuscrits n'ont pas disposé pour l'*Ecclésiaste* du rare *Épitomé* de Procope ([34]), alors qu'ils ont placé après le *Cantique* l'*Épitomé* sur les *Proverbes*.

Le titre donné par nos manuscrits au texte considéré devrait permettre de mieux comprendre la nature de cet *Épitomé* ; néanmoins la portée des observations que l'on peut faire est limitée par la disparition du titre dans le manuscrit M du fait de la lacune initiale. On mesure par là leur caractère trop relatif.

L'expression «ἐπιτομὴ τῶν διαφόρων ...» d'après Nautin (cfr *supra* n. 16) et Dorival désigne selon toute vraisemblance le recueil de «morceaux choisis», extraits résumés et abrégés, composé par Procope ou plutôt ses successeurs à partir de son propre choix de textes exégétiques. De fait, les savants paraissent aujourd'hui d'accord pour penser que Procope a d'abord composé les «extraits exégétiques» qui offraient une sorte de synopse des différentes interprétations d'un texte biblique. L'abrègement de cette synopse, opéré par Procope ou ses élèves et successeurs, constitue l'*épitomé*. En effet la lecture des extraits dont on possède par ailleurs la version intégrale montre qu'il s'agit bien d'une réécriture abrégée. Suit une liste d'auteurs, qui pose plusieurs questions :

P Προκοπίου χριστιανοῦ σοφιστοῦ εἰς τὰ ᾄσματα τῶν ᾀσμάτων ἐξηγητικῶν ἐκλογῶν ἐπιτομὴ ἀπὸ φωνῆς Γρηγορίου Νύσσης καὶ Κυρίλλου Ἀλεξανδρείας, Ὠριγένους τὲ καὶ Φίλωνος τοῦ Καρπαθίου, Ἀπολιναρίου, Εὐσεβίου Καισαρείας καὶ ἑτέρων διαφόρων.

2 νύσης scr. N || 3 καισαρίας scr. N || 4 διαφόρων + ἤγουν διδύμου, τοῦ ἁγίου ἰσιδώρου, θεοδορίτου καὶ θεοφίλου N

Car ils sont plus nombreux dans le manuscrit le plus récent. L'absence du nom de Nil d'Ancyre est particulièrement remarquable compte tenu de la place qu'il occupe dans le texte ; Eusèbe de Césarée, mentionné dans ce titre est totalement absent du texte qui ne cite pas un seul extrait de cet auteur. Cette double remarque suggère que :

1) le titre a probablement été allongé,
2) le texte qu'il représente a subi des remaniements.

toujours de manuscrits postérieurs à l'imprimerie, copiés principalement pour et par des philologues.

(34) Cfr *supra* n. 20.

En fait cette liste est double : d'une part les compléments d'ἀπὸ φωνῆς (six noms), de l'autre les noms qui explicitent καὶ ἑτέρων διαφόρων et qu'on trouve seulement dans les manuscrits les plus récents, vraisemblablement ajout d'un scribe assez attentif pour mentionner les noms des quatre auteurs qui ne sont cités qu'une fois. Ils ne sont accompagnés d'aucun adjectif géographique ; seul Isidore de Péluse est qualifié de «saint» ; on ignore s'il s'agit de Théophile d'Antioche ou d'Alexandrie ([35]). À part Théodoret, dont la présence dans un environnement si alexandrin peut surprendre ([36]), aucun d'eux n'est l'auteur d'un commentaire sur le *Cantique*. D'ailleurs ces quatre citations ne sont pas extraites de commentaires sur le *Cantique* : lettre d'Isidore de Péluse, Commentaire aux *Psaumes* de Théodoret. Nous avons échoué à identifier le texte de Didyme. Le fragment présent dans notre *Épitomé*, pas plus que celui — différent, sur le même lemme biblique : *Cant.* 1,10 — que cite la chaîne pseudo-eusébienne éditée par Van Meurs ([37]) ne se trouvent ailleurs dans son œuvre et l'on ne connaît pas de commentaire sur le *Cantique* de Didyme. Quant à l'unique citation d'un texte de «Théophile» sur *Cant.* 3,9b, l'*Épitomé* et la chaîne pseudo-eusébienne divergent aussi sur le contenu de la péricope citée.

Les six auteurs cités dans la première partie du titre, et de la même façon dans P et N, sont abondamment présents tout au long de l'*Épitomé*, sauf Eusèbe. Tous appartiennent à la tradition exégétique alexandrine et, sauf Origène, ont été actifs à la fin du IVe siècle, comme l'a noté Faulhaber. Les citations de Cyrille, Philon et Apolinaire, toujours fort brèves, évoquent davantage le genre de la scholie biblique ou de la glose textuelle que celui du commentaire suivi. Celles d'Origène sont des extraits plus longs de son grand commentaire perdu ; celles de Grégoire viennent des homélies ; elles s'arrêtent d'ailleurs à *Cant.* 6,8. Cela fait de cet *Épitomé* une chaîne qui rassemble des textes courts et des textes

(35) Sur cette question, cfr M. RICHARD, *Opera Minora*, vol. II, Turnhout, 1977, texte édité p. 392 et commenté pp. 396-397 : pour l'auteur, la question de l'appartenance de notre fragment (n° 11), reste ouverte entre les deux Théophile ; *CPG* pour le type E dit «Theophilus Antiochenus».

(36) En réalité, sa présence ici est tout à fait secondaire, dans la mesure où la péricope qui lui est attribuée ne se trouve que dans les deux manuscrits les plus récents et non dans P, qui confirme par là aussi sa qualité et la cohérence de sa composition.

(37) Cfr *supra* n. 30.

longs ([38]) : trois auteurs pour le genre «scholie» et deux pour le «commentaire» — qui sont devenus trois dans le corps du texte, puisque s'y trouvent aussi les extraits du commentaire de Nil.

La présence du nom d'Eusèbe est mystérieuse, puisque pas une seule fois il n'est nommément cité à l'intérieur du texte. Dans la chaîne dite d'Eusèbe ou pseudo-eusébienne, publiée par Van Meurs ([39]) à Leyde en 1617, puis par J.-B. Pitra ([40]), au t. 3 des *Analecta Sacra*, Venise 1883, p. 529-537, seul le premier des quatre prologues est mis sous le nom d'Eusèbe (FAULHABER, *op. cit.*, pp. 50-64) ; cette chaîne n'existe que dans des manuscrits tardifs et les péricopes des différents auteurs y sont récrites ; elle prend fin en *Cant.* 6,8, là où s'arrêtent les explications de Grégoire ([41]). Les *Eclogae propheticae* ([42]) d'Eusèbe contiennent, il est vrai, un court chapitre sur le *Cant.* ([43]), mais il est inconnu de l'*Épitomé* de Procope. Tout ce qu'on peut dire est que manifestement le manuscrit P offre un état remanié de ce texte et que l'original reste inaccessible : Eusèbe est présent dans le titre — mais en dernière position — et non dans le texte ; pour Nil, c'est le contraire.

(38) La distinction proposée par G. DORIVAL, *Les Chaînes exégétiques grecques sur les Psaumes*, I, 2 «Les modèles palestiniens», et résumée au début du ch. 3 (vol. II), pp. 1-5, ne paraît pas pertinente pour les livres sapientiaux : il distingue les chaînes constituées d'extraits d'*Hypomnémata* et celles constituées de scholies. Pour les *Prov.* ou l'*Eccl.*, des textes de genres différents se trouvent aussi mêlés chez Procope, cfr P. GÉHIN, *SC* 340 p. 66 et *SC* 397, pp. 33-35.

(39) Cfr *supra* n. 30.

(40) Faulhaber affirme (*op. cit.*, p. 54) que Pitra ne connaissait pas l'édition de Van Meurs, alors que Pitra la cite dans sa préface, pp. 529-530.

(41) Il existait certainement une tradition ancienne de division du *Cant.* en 6,8, peut-être même avant Grégoire de Nysse. Cette pratique a pu se reporter à d'autres auteurs, p. ex. Nil dont le seul manuscrit du *Commentaire sur le Cantique* en tradition directe (*Genuens. Durazzo-Giustiniani* A. I. 10 = G) commence précisément en 6,8, alors qu'aucun élément du contenu ne peut justifier cette coupure.

(42) Cfr *PG* 22, III, VI, col. 1130 C6-1131 A5. Cette édition repose sur le manuscrit de Vienne, *Theol. Gr.* 29, ff. 1-61.

(43) Précisément sur *Cant.* 6,8 avec une allusion à *Cant.* 2, 10.

Contenu

Dans nos trois manuscrits, le texte biblique se présente sous la forme de 123 lemmes (44) : chacun d'eux est suivi des commentaires de différents auteurs, dont les noms sont presque toujours indiqués en marge, comme on l'a noté dans la description des manuscrits. Faulhaber l'avait déjà remarqué, le nombre de textes cités et le découpage des péricopes varient d'un manuscrit à l'autre. De toute façon, lemmes et péricopes y sont dépourvus de numérotation.

1. Présentation du catalogue

La première colonne contient la référence et l'*incipit* des lemmes que nous avons numérotés, la deuxième l'*incipit* et le *desinit* des différentes péricopes citées (selon le texte de la *PG*, pour faciliter les repérages, avec éventuellement la variante de P lorsque le texte fourni y est différent). Les péricopes ont été ensuite numérotées de façon à indiquer l'ordre dans lequel elles se présentent (45) dans les deux éditions de référence (46) (Mai — dans la colonne «Mai», le numéro d'ordre est suivi de la référence à la page — et Migne) et les trois manuscrits. Les cinq colonnes suivantes reproduisent l'attribution de chacune des cinq versions ; dans la colonne *PG*, l'attribution du manuscrit de Bruxelles, signalée en note dans la *PG*, a été ajoutée (sous la forme B + nom) lorsqu'elle y diffère de celle du corps du texte. Le point d'interrogation dans la colonne M signifie que le nom de l'auteur est présent, mais qu'il n'est plus lisible. Si l'extrait cité forme un tout avec celui qui précède, on a écrit *ibid.* ; dans ce cas le numéro d'attribution est unique. L'abréviation *om.* signifie que la péricope est absente. La dernière colonne fournit la référence à l'édition du

(44) Il est évidemment impossible de faire fond sur le découpage moderne du texte en 117 versets, introduit par Robert Estienne.

(45) En plusieurs lieux, par exemple pour les lemmes 101-104, sur *Cant.* 7, 7 — 7, 12, l'ordre des péricopes varie selon les manuscrits. On peut se demander sous quelle forme matérielle se présentait le travail de Procope à partir duquel, probablement, ont travaillé les rédacteurs de l'*Épitomé*. Le type «chaîne marginale», avec des confusions possibles dans le système des renvois, est sans doute à exclure compte tenu de la longueur des commentaires par rapport à la brièveté du texte biblique du *Cantique* ; on pourrait peut-être évoquer ici les problèmes que pose l'édition des *Pensées* de Pascal et penser avec davantage de vraisemblance à des «fiches» non attachées.

(46) C'est la raison pour laquelle on a choisi de les citer en premier lieu.

texte complet lorsqu'elle existe. Pour Philon de Carpasia, dont les scholies mises sous son nom chez Procope présentent des différences importantes avec le commentaire édité en *PG* 40, 28-153, on a ajouté quand c'était possible la référence à la traduction latine d'Épiphane le Scholastique, publiée par Ceresa-Gastaldo ([47]). Le vol. VI des *GNO* ([48]), *Orationes in Canticum*, éd. LANGERBECK a fourni les références de Grégoire de Nysse (= L. page, ligne) ; celles de Nil d'Ancyre sont données d'après la numérotation des paragraphes de notre édition de son commentaire (*SC* 403 et 2e vol. à paraître prochainement). Pour cet auteur, on a indiqué aussi entre parenthèses le nombre des mots dans la péricope procopéenne, puis le nombre des mots dans la tradition complète et une fraction exprimant la proportion approximative du résumé. La référence à *PG* 17 est mentionnée pour les extraits mis sous le nom d'Origène qui ne sont pas imprimés dans le tome 87,2. Jusqu'à *Cant.* 2, 15, endroit où s'arrête la traduction de Rufin, on a ajouté les références à l'édition de Baehrens ([49]) et à la traduction des *Sources Chrétiennes*. La référence à *PG* 87,2 — en italiques pour être plus visible — a été conservée pour les textes qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

2. Remarques et commentaires

a. Nombre de péricopes et richesse des témoins

Les 123 lemmes bibliques sont suivis de trois péricopes en moyenne ([50]). De nos trois manuscrits, le plus «riche» au sens où Faulhaber l'entendait, est bien N qui contient 379 péricopes, pour 352 dans P. Il est vrai que vingt-quatre fragments présents ailleurs sont absents de P (= *om.*), mais il arrive aussi seize fois qu'un unique texte de P soit partagé en deux ou trois par les autres témoins (= *ibid.*). Par exemple, sur *Cant.* 2, 4-5, P contient 7 péricopes et N 11, alors qu'en réalité N n'en contient que deux de plus que P. Les variations dans l'ordre des

(47) FILONE DI CARPASIA, *Commento di Cantico dei cantici*, éd. A. CERESA-GASTALDO, Turin, 1979 ; cfr *infra* n. 57.

(48) *Gregorii Nysseni Opera*, vol. VI, Leyde, 1960.

(49) Cfr *supra* n. 7 ; on a laissé de côté le texte transmis par la *Philocalie*, imprimé par BAEHRENS, *op. cit.*, p. 128, parce que Procope ne l'a pas retenu.

(50) Au plus neuf, dont quatre d'Origène, sur *Cant.* 7,3-6 ; au moins une par exemple sur *Cant.* 1,1 ou 1,12.

péricopes montrent que nos trois témoins remontent à des modèles distincts ; cela rappelle aussi que le découpage des lemmes n'est pas stable. Les 24 péricopes manquantes dans P se trouvent principalement dans la première partie du commentaire biblique : l'avant-dernière omission concerne l'explication de *Cant.* 5,6 d, la dernière celle de *Cant.* 8,8. Dans onze cas, il s'agit du texte qui, dans les autres manuscrits, suit exactement le lemme. Ces 24 passages sont répartis par les deux autres manuscrits de la façon suivante : 4 à Grégoire, 6 à Cyrille, 7 à Origène, 5 à Philon, 2 à Théodoret (le second, M 136 est une attribution de seconde main, rendue à juste titre à Grégoire par N et Mai). Dans plusieurs cas, P offre un texte plus long que celui qui a été imprimé ([51]) ; il remonte donc à un état de l'*Épitomé* antérieur aux deux autres. Pourtant l'état du texte de P a subi des remaniements puisque des extraits présents dans d'autres témoins en sont absents.

b. Les auteurs cités

P présente la particularité d'être le seul de nos témoins à attribuer 6 péricopes à **Procope** ([52]) lui-même (P 1, 10, 16, 18, 47, 74) ; les deux autres manuscrits partagent deux d'entre elles entre Grégoire et Procope et une troisième entre Origène et Procope. Ils attribuent à tort à Grégoire la totalité de la première. Il est remarquable que le texte s'ouvre sur un passage écrit par Procope lui-même. Les six péricopes se trouvent dans le premier tiers de l'*Épitomé*, cinq fois en première place après le lemme et une fois (P 47), il constitue l'unique exégèse. Seul l'extrait P 74 se trouve au milieu des autres auteurs. Comme il est difficile d'imaginer que le nom de Procope ait disparu d'un texte où il apparaît à la place de l'auteur ([53]), on peut se demander si ce n'est pas le signe justement du travail de ses épigones ([54]) sur une œuvre laissée inachevée par le grand exégète.

(51) C'est le cas, par exemple pour P 259 ou 321.

(52) Un septième extrait omis par P et anonyme chez Mai est attribué à Procope en N 6, aussi en première position après le troisième lemme.

(53) À moins que ce ne soit justement la raison pour laquelle ce nom-là a disparu de la plupart des péricopes qui lui reviennent, en première place après le lemme, parce que quasiment générique.

(54) On pourrait imaginer que, lorsque Procope compose lui-même l'*Épitomé*, les textes des différents auteurs sont confondus en une rédaction unique, alors que si ce sont ses continuateurs, ils se contentent d'abréger l'exégèse de

On ferait la même remarque à propos des deux autres *Épitomés* sur les *Prov.* et l'*Eccl.* : sur les trois livres sapientiaux, la tâche d'abrègement n'aurait peut-être pas été menée à terme par Procope en personne. Cela expliquerait que les noms des divers auteurs soient demeurés à leur place.

Dans P, 15 péricopes sont attribuées à **Apolinaire** de Laodicée. On peut ajouter le passage qui prolonge P 70 et ne fait qu'un avec lui, et le tout dernier, P 352, mis sous le nom d'Apolinaire par M et N. Un commentaire sur le *Cantique* d'Apolinaire de Laodicée n'est pas autrement connu et il n'existe pas d'autre édition de ces fragments. Les témoins retenus ici attribuent de concert à Apolinaire les quinze péricopes signalées, sauf dans les cas où M est lacunaire et pour l'extrait P 70, joint par M et N à la péricope précédente. Son exégèse ne se trouve qu'une seule fois en position initiale après le lemme (P 173). Sa place dans l'ensemble, comme le signale aussi la brièveté des péricopes proches du genre des scholies exégétiques, demeure limitée.

On ne connaît pas davantage de commentaire sur le *Cantique* de **Cyrille d'Alexandrie**, mais les passages présents dans notre chaîne ont été repris par la *PG* dans les *Glaphyres* ([55]). Nos témoins convergent pour lui attribuer un ensemble de 44 péricopes ([56]), auxquelles il faut en ajouter 7, omises par P, et deux enfin à double auteur : Cyrille/Philon (P 188 et 194). Toujours très brèves, les explications de Cyrille sont présentes dans presque un lemme sur deux et neuf fois juste après le lemme. Deux de ces péricopes sont absentes de *PG* 69 — qui contient aussi une part importante de textes d'Origène, Grégoire de Nysse et Nil d'Ancyre. Un troisième extrait peut être lu sous le nom d'Origène en *PG* 17 (P 194) et

chacun des auteurs, en citant la rédaction de Procope lorsqu'ils en disposent, mais sans nécessairement mentionner son nom. La seule justification que je pourrais avancer pour étayer ces remarques est qu'il arrive assez souvent que le nom de «l'auteur privilégié» d'une chaîne fait défaut, cfr Nil, *Commentaire au Cantique* (*SC* 403), p. 88 à propos du manuscrit C.

(55) Cfr *PG* 69, col. 1277-1293 ; les éditeurs signalent leur source : l'édition de Mai de notre *Épitomé.*

(56) Deux d'entre elles manquent dans M (P 28 et 30, correspondant à une lacune de M), où l'attribution est en outre effacée cinq fois. Une autre est anonyme chez Mai (Mai 294), qui en attribue deux aussi à Philon (Mai 136 et 244).

un quatrième se trouve chez Philon en *PG* 40 (P 236). L'interprétation de Cyrille est donc presque méconnaissable dans l'édition imprimée ([57]).

Philon de Carpasie, dont le commentaire sur le *Cantique*, transmis par d'autres chaînes, est connu aussi grâce à la traduction latine d'Épiphane le Scholastique, est présent dans l'*Épitomé* de Procope sous la forme de très courtes scholies, souvent limitées à des remarques sémantiques. Cela peut expliquer que, pour éviter les redites, quelques passages jouissent d'une double attribution : sans doute lisait-on les mêmes remarques chez les deux auteurs. Elles sont presque toutes reconnaissables dans l'édition de *PG* 40 et dans la traduction latine. Parfois, il ne reste que très peu de chose du commentaire édité ailleurs. L'ensemble est composé de 35 péricopes dans P (dont une qu'il est le seul à fournir : P 346), auxquelles on peut certainement ajouter cinq extraits que P a omis, mais qui sont présents dans les autres témoins, et quelques anonymes. Enfin P 87 est attribué à la fois à Philon et à Origène, dans cet ordre. Philon n'est présent que cinq fois juste après le lemme. Ces remarques peuvent confirmer la place relativement mince qu'il occupe dans l'ensemble ([58]).

Trois textes sont attribués respectivement à **Didyme l'Aveugle**, **Isidore de Péluse** et **Théophile d'Antioche** (?). Il en a déjà été question. L'unique passage de **Théodoret** cité par N et l'édition de Mai est absent de P ; on peut raisonnablement penser que sa présence dans l'*Épitomé* est le résultat d'une contamination. Aucun de ces textes n'est extrait d'un Commentaire sur le *Cantique* (cfr *supra*).

Il faut encore examiner la place accordée par l'*Épitomé* aux trois auteurs les plus massivement présents, tant par le nombre des extraits cités que par la longueur des péricopes. L'authenticité des passages attribués à Grégoire de Nysse et Nil d'Ancyre est facile à vérifier par

(57) Et cela se retrouve malheureusement dans la dernière version (E) du TLG, dont les auteurs fournissent seulement le texte des éditions existantes avec tous leurs défauts. Le fichier 2598, 002 reproduit l'*Epitomé* de Procope tel qu'il est imprimé en *PG* 87,2, c'est-à-dire sans les péricopes d'Origène qui se trouvent sous le nom de cet auteur dans le fichier 2042, 076 selon *PG* 17 et à nouveau dans le fichier 2042, 026 selon l'édition de Baehrens (*GCS* 8), mais sans les «Nachträge», jusqu'à *Cant.* 2,15.

(58) Sur les 48 péricopes philoniennes que Ceresa-Gastaldo, éditeur de la version latine, croit lire chez Procope (cfr *Commento*, pp. 15-20) dans la *PG*, deux sont à rendre de façon certaine à Nil : P 273 et 324.

référence aux traditions directes ou plus complètes de ces deux auteurs. Soixante-deux passages des *Homélies* de **Grégoire de Nysse** sont cités, et très souvent en première place après le lemme. La tradition directe permet encore, avec ici la confirmation du manuscrit Vatican édité par Mai, de lui en rendre 28, dont 25 anonymes en P et 3 qu'il a omises. Comme on se rappelle que l'explication de Grégoire prend fin en *Cant.* 6,8, il est clair qu'il occupe dans l'œuvre une place de première importance. L'*Épitomé* de Procope transmet donc 90 péricopes extraites de Grégoire, dont 64 suivent immédiatement le lemme biblique, soit 2/3 du nombre total de lemmes jusqu'à *Cant.* 6, 8.

Nil d'Ancyre, pour sa part, est présent avec 68 péricopes attribuées dans P et quatre anonymes. Ni les deux autres manuscrits, ni Mai ne contiennent le moindre texte de Nil qui ne soit présent dans P. Dans un cas (§ 114-115, sur *Cant.* 6, 11 - 7, 1c), P offre même un texte plus complet que la meilleure et plus ancienne source caténique, le manuscrit de Cambridge (*Cantab. Trin. Coll.* O. I. 54, xe siècle), lacunaire à cet endroit. Curieusement, c'est le seul extrait nilien «anonyme» dans P (P 269). Huit fois seulement il est premier cité après le lemme. Ces deux éléments, ajoutés au fait que son nom est absent du titre, invitent à penser que les péricopes niliennes, malgré leur présence massive, peuvent avoir été ajoutées après la composition initiale de l'*Épitomé*, et peut-être à partir d'un témoin de la tradition directe.

Reste à considérer maintenant la place occupée par **Origène**, dont la présence dans l'*Épitomé* a certainement nourri le plus de fantaisie dans les travaux des savants ... Son nom est présent 55 fois dans P. Cinq textes anonymes lui sont attribués par les deux autres manuscrits, Mai et C, qui ont en outre 4 péricopes origéniennes qu'il a omises. On doit encore ajouter P 5, 95, car il faut sûrement reconnaître Origène derrière les formules ἄλλως et καὶ ἄλλως ; P 260, 296 (τοῦ αὐτοῦ, après Origène). Douze fois— et surtout après la fin des explications de Grégoire — il est premier après le lemme. Au total, soixante-trois textes lui reviennent de façon certaine, c'est-à-dire qu'il est présent presque autant que Nil, qu'il précède souvent, mais de façon pourtant moins importante, compte tenu de la plus grande brièveté des textes cités (entre cinq lignes et une quarantaine), surtout si l'on pense à l'abondance initiale du commentaire origénien. Cette observation suggère que le travail d'abrègement effectué sur le commentaire d'Origène est chronologiquement antérieur à l'introduction des extraits niliens qui n'ont pas bénéficié d'un égal savoir-faire dans le résumé. Pour Nil l'abrègement relève plus de la coupe que du

résumé. Pratiquement, jusqu'au trente-huitième lemme (*Cant.* 2,15), c'est-à-dire moins du tiers de l'ensemble, le commentaire d'Origène, traduit par Rufin, est aussi connu par ses extraits grecs imprimés en bas de page dans l'édition de Baehrens (avec l'erreur qui a déjà été signalée *supra*) ; jusqu'à la fin du texte biblique, ce qui reste du texte d'Origène dans les fragments caténiques gagnera beaucoup à être édité à nouveaux frais.

c. Validité des attributions

L'étude qui précède vise à montrer que, contrairement à l'impression laissée par l'édition de la *PG*, l'attribution des péricopes aux différents auteurs ne relève pas de l'imagination des copistes ou de la culture des éditeurs. Elle est en effet remarquablement stable, à quelques exceptions près. Dans la plupart des cas, les trois manuscrits et l'édition de Mai sont d'accord. En réalité, les divergences portent le plus souvent sur des textes anonymes ou des omissions et les vraies fautes d'attribution sont rares. Si l'on veut bien considérer qu'il n'y a pas faute d'attribution lorsque la péricope reste anonyme, P est certainement la plus fiable de nos sources, puisqu'il ne contient que deux vraies erreurs : P 187 tout entier attribué à Grégoire, alors que la seconde partie résume (dans la proportion de la moitié) le § 99 de Nil, comme nous l'apprennent les deux autres branches de la tradition manuscrite pour ce passage — cette attribution est confirmée par M, avec justesse, ce qui est exceptionnel — ; P 269bis présenté par nos 3 manuscrits comme la suite d'un texte anonyme, alors qu'il reproduit presque mot pour mot (sur *Cant.* 7, 1c) un passage de G ([59]), notre seule source en tradition directe pour Nil ([60]). Soulignons qu'il n'attribue aucune péricope complètement à tort, par exemple en donnant pour cyrillien un texte de Grégoire. D'autre part, les textes attribués à Origène dans d'autres traditions caténiques, en particulier C, ne sont jamais plus nombreux ou plus longs que dans P. Dans plusieurs cas, les attributions de P sont exactes contre celles des autres manuscrits : par exemple P 273, 298 ou 340. Ainsi est confirmée la valeur du plus ancien témoin connu de l'*Épitomé* de Procope sur le *Cantique*, dont le texte est en outre de meilleure qualité que celui des deux autres manuscrits ici considérés et que celui du Vatican édité par Mai.

(59) Cfr *supra* n. 40.

(60) Cela implique qu'il a existé au moins un intermédiaire entre l'introduction de Nil dans l'*Épitomé* et P, cfr *supra* 2b «les auteurs cités, Nil d'Ancyre».

d. Les **péricopes anonymes**, 32 dans Mai, 56 dans P et 77 dans N, s'accumulent surtout dans la seconde partie du commentaire, après *Cant.* 6,8 et surtout pour les dix-neuf derniers lemmes : cela suggère une altération matérielle du ou des supports qui ont servi de modèle ; elles se retrouvent à l'identique autant dans les manuscrits que chez Mai. Dans 35 cas (P), il s'agit du premier texte cité après le lemme biblique. Certaines d'entre elles reviennent peut-être à Procope, qui suit immédiatement le lemme — par exemple P 4 —, au moins au début de l'ouvrage. Mais en *Cant.* 2,5, la péricope procopéenne se trouve en quatrième position et il est clair qu'il n'existe pas d'ordre fixe de citation des auteurs ; on ne peut donc faire fond sur ce critère pour lever l'anonymat. Dans 27 cas, on peut rendre le passage à Grégoire et dans six à Nil. Quatre péricopes sont attribuées à Origène par les autres témoins et une à Apolinaire. Finalement seules quatorze péricopes sont complètement anonymes, soit moins de 5% de l'ensemble.

L'ordre de citation des auteurs varie, avec une prédominance de Grégoire, Nil, Origène ; puis Origène, Nil, Philon ou Origène, Cyrille, Philon après la fin de Grégoire en *Cant.* 6, 8. La règle d'attribution dégagée par Devreesse — après le lemme biblique, lorsque la péricope est anonyme, il faut l'attribuer à l'auteur de la précédente — peut être utilisée dans certains cas avec circonspection : par exemple, P 305 revient à Philon et P 317 sans doute à Cyrille. Enfin il arrive aussi que la composition de cet *Épitomé* réponde à des exigences d'ordre littéraire comme l'ἀκολουθία : dans ce cas plusieurs péricopes du même auteur se succèdent, voire encadrent un lemme ([61]).

*
* *

Dans les manuscrits dont nous disposons, nous ne pouvons atteindre qu'un état remanié de *L'Épitomé* de Procope : si les explications d'Eusèbe de Césarée, mentionné dans le titre, ont disparu, celles de Nil d'Ancyre ont été ajoutées. Contrairement à ce que peut laisser croire l'édition courante de la *PG*, les attributions d'auteurs sont assez rarement erratiques ou manquantes. Le manuscrit qui offre le texte de la meilleure

(61) J'ai tâché de le montrer à propos d'Origène, pour P 259-261, dans *Le contenu de l'*Épitomé *de Procope sur le* Cantique, dans *Studia Patristica*, 36 (2001), *Papers presented at the XIIIth International Conference on Patristic Studies*, pp. 9-22.

qualité et les attributions les plus sûres, celui qui est probablement le moins éloigné de Procope, est le *Paris. Gr.* 153.

Le texte est composé de deux sortes de péricopes ; les unes sont très brèves, de Philon, Apolinaire, Cyrille, dont les commentaires sont toujours réduits à quelques mots ou lignes, les autres beaucoup plus longues, de Grégoire et Nil, dont les explications sont ramenées au quart pour Grégoire — ce qui implique une réécriture généralement fort visible —, au tiers ou à la moitié de la longueur originale pour Nil. Les dix tomes du commentaire d'Origène ont aussi subi une réduction très importante ; elles dépassent généralement la longueur des scholies, sauf quand elles sont limitées à la mention d'une variante hexaplaire. Ces dernières sont d'ailleurs plus souvent transmises sous les noms de Philon ou Cyrille. Quelques rares textes sont attribués à la rédaction de Procope lui-même. Les techniques de résumé utilisées pour Grégoire et Nil paraissent différentes de celles des autres auteurs : l'essentiel des coupes y concerne les citations scripturaires adventices et leurs explications ; le résumé respecte toujours les différents mouvements de la pensée des auteurs sur un lemme.

L'*Épitomé* de Procope, à travers ses trois plus anciens manuscrits, représente la meilleure source pour atteindre ce qui reste en grec du commentaire sur le *Cantique* d'Origène. Apparemment, il n'existe que de rarissimes fragments origéniens sur le *Cant.* absents de l'*Épitomé* (62). Il en va de même pour Cyrille et Apolinaire. C'est aussi notre seule source pour quelques textes de Nil, situés avant *Cant.* 6, 8 (là où commence le manuscrit de Gênes), pour les quelques passages où celui de Cambridge est lacunaire.

Comme l'a reconnu Faulhaber, l'*Épitomé* de Procope est de première importance pour le nombre et la variété des auteurs retenus. Les autres types de chaînes sur le *Cant.* même s'ils présentent ici ou là un passage plus long ou un auteur non cité par Procope, sont loin d'offrir une richesse comparable. Cette œuvre est destinée à offrir un panorama des exégèses alexandrines sur le *Cantique* au début du ve siècle. Aucune autre

(62) Le seul passage repéré — que reproduit l'édition de BAEHRENS, p. LIV,4 — se trouve dans la chaîne sur *Jérémie*, avec la citation de *Jér.* 39,16. Ce pourrait être un extrait du *ComCant* II,1,46-49 ; cfr *SC* 375, p. 467, n. 1. Il s'agit d'une péricope anonyme citée ἐξ ἀνεπιγράφου ; cfr E. KLOSTERMANN, *Die Überlieferung der Jeremiashomilien des Origenes* (*Texte und Untersuchungen* XVI,3), 1897, pp. 43-44.

chaîne sur le Cantique, ni celle du Pseudo-Eusèbe, ni celle de Polychronius, n'est aussi respectueuse des originaux : les textes connus par ailleurs qu'on peut y lire s'y présentent sous des formes beaucoup plus remaniées et contaminées.

Il faut donc revoir les stemmas proposés par Faulhaber. L'*Épitomé* de Procope est certainement la chaîne la plus ancienne sur le *Cantique*, comme cela a été montré pour d'autres livres bibliques (*Genèse*, *Proverbes* en particulier). C'est l'hypothèse la plus probable tant qu'on ne connaît pas de passages du commentaire d'Origène qui ne sont pas présents chez «Procope» ([63]). L'état actuel du catalogage des manuscrits ne nous permet pas de connaître ce texte dans sa forme originelle. Le manuscrit *Paris. Gr.* 153 nous en fournit une forme déjà contaminée, et néanmoins assez proche encore de ce que devait être l'original. Deux autres types étudiés par Faulhaber sont certainement beaucoup plus récents. Le type «Grégoire/Nil», représenté par deux manuscrits, à notre avis, n'est pas vraiment une chaîne, mais une sorte d'édition synoptique ; quant au type représenté par l'unique manuscrit de Cambridge ([64]), c'est une sorte d'édition de Nil, malheureusement dépourvue de titre, à laquelle sont joints, comme pour mémoire, de brefs extraits des commentaires de Théodoret et Grégoire, plus rarement d'Origène, une fois de Cyrille (sur *Cant.* 3,1 ; cfr P116) . Le choix des auteurs retenus, qui mêle les traditions exégétiques de Cappadoce-Alexandrie et d'Antioche, montre qu'il s'agit d'une œuvre plus tardive ([65]), malgré l'ancienneté de son témoin : c'est un travail de savant, unique en son genre, celui de quelqu'un qui a voulu posséder le commentaire de Nil sans perdre tout à fait de vue les interprétations d'autres commentateurs.

On échoue donc à trouver un témoin plus ancien que l'*Épitomé* de Procope dans les différents types de chaînes sur le *Cantique* connus. Le

(63) Rien ne permet de supposer que la péricope mentionnée dans la n. précédente est extraite du *Commentaire sur le Cantique* — pour le passage en question on dispose seulement de la traduction de Rufin —, plutôt que des homélies sur *Jérémie*, puisqu'il arrive souvent à Origène d'expliquer les mêmes citations scripturaires dans des œuvres différentes ; c'est d'ailleurs l'explication avancée par Baehrens (p. LV) pour ne pas avoir imprimé cette péricope en bas de page du *Commentaire sur le Cantique*.

(64) Cfr *supra* n. 14.

(65) Tous les extraits origéniens que nous y avons repérés dépendent de «Procope», dont ils ne présentent souvent qu'un résumé.

meilleur témoin dont nous disposons offre une tradition déjà contaminée, en particulier par l'addition de Nil, mais c'est à travers lui surtout qu'on peut espérer se faire une idée du travail de Procope sur ce livre biblique.

Marie-Gabrielle GUÉRARD.
Sources Chrétiennes
29, rue du Plat
F-69002 Lyon
France

Catalogue

		Numéro d'ordre					Attribution					
Lemme	Péricope	Mai	PG	P	M	N	Mai	PG	P	M	N	éditions
Prologue	Διὰ τῶν ἐνταῦθα γεγραμμένων .. νυμφῶνος.	1, 257	1	1		1	Grég.	Grég. B Anon	Anon		Grég.	*PG 87,2,1545 A2-6.*
	καὶ ἡ προγραφὴ ...τίθεσθαι.	ibid.	ibid.	ibid.		2	ibid.	ibid.	Proc		Anon.	*ibid. A6-B2.*
	τάξει δὲ .. προσδραμεῖν τῷ θεῷ.	ibid.	ibid.	2		ibid.	ibid.	ibid	Grég.		Anon	*ibid B3-1548 A11.*
1. 1, 1 Ἄισμα ἀσμάτων	τὸ τῶν ἀσμάτων βιβλίον ... μυσταγωγίαν.	2, 258	2	3		3	Nil	Nil	Nil		Nil	P 1-2 (114/218 = 1/2).
2. 1, 2 φιλησάτω με	πηγὴ ζοῆς ... ἐκαθάρθης (sic) τοῦ πάθους.	3, 258	3	4		4	Anon.	Anon.	Anon		Proc.	Cfr L 32, 12 - 33, 8.
	μὴ διὰ προφητῶν .. εὐφρανθήσεται κύριος ἐπί σοι.	4, 258	4	5		5	Orig.	Orig.	καὶ ἄλλως		καὶ ἄλλως	*PG* 17, 253 A2-9 ; Baehrens pp 90-91 = *SC* 375, p. 464.
	ὁσάκις δὲ ... ἐχόμενοι λέγειν τὸ φιλησάτω ...	ibid	ibid.	6		ibid.	ibid	ibid.	Orig.		Orig.	*PG* 17, 253 A9-12 ; *SC* 375, I,1, 7 14 ; Baehrens pp. 92-93 = *SC* 375, p 464
3. 1, 2b - 3 ὅτι ἀγαθοὶ μαστοί	ἤγουν αἱ ἀρεταί σου . . ἐν τῇ τούτων εὐωδίᾳ γινόμενοι.	5, 259	ibid	ibid.		6	Anon.	ibid	ibid		Proc	*PG* 17, 253 B3-7.
	τὸ νηπιῶδες δίδαγμα . . τὴν τροφὴν χαριζόμενος.	6, 259	5	7		7	Grég	Grég	Grég		Grég	L 35, 10 -36, 10
	ἤγουν μαζοί .. λόγον.	7, 259	6	8		8	*Phil.*	*Phil*	*Phil*		Phil	*PG* 40, 36B , Com II, 1-2 p 60.
	πολλῶν ὄντων οἵνων ... ταύτης δὲ τὸ παχύ.	8, 259	7	9	inc. mutil. = 1	9	Apol	Apol	Apol	?	Apol Orig.	*PG 87,2, 1548 D8-1549 A12* ; Baehrens pp 96-98 = *SC* 375, pp 464-465
4. 1, 3b μύρον ἐκκενωθὲν	τάχα προφητεύουσα ... κατακεκλεισμένον ἐν ἀπορρήτοις.	9, 260	8	10	2	10	Orig. + Proc	Orig +Proc. . B $Proc_2$	Proc	Proc.	Orig + Proc.	*PG* 17, 253 B10-C4 ; Baehrens p. 101 = *SC* 375, p 465
	δηλοῖ δὲ . προσηγορίαν.	10, 260	9	om.	3	11	Cyril. om B	Cyril.	om.	?	Cyril.	*PG* 69, 1277 C

	αὐτὸ μὲν τῆς θείας φύσεως ... κατονομάζομεν.	11, 260	10	om	4	12	Grég	Grég	om	Grég.	Grég.	L. 37, 8 -17.
	ὥσπερ τὸ συνεχόμενον ... εἵλκυσαν μύρον.	ibid	11	11	5	13	ibid	Nil	Nil	?	Anon.	§ 7 - 9 (137/425 = 1/3)
	τὸ γὰρ ὀνόματι ... εἰκότως ἐκκενωθέν.	12, 261	12	12	6	14	Apol	Apol	Apol	Apol	Apol	*PG 87,2, 1552 A1-8.*
5 **1, 3c - 4b διὰ τοῦτο νεάνιδες**	τίς γὰρ τοιούτου κάλλους .. φιλοῦντας ἀγαπῶ.	13, 261	13	13	7	15	Grég	Grég	Grég	?	Grég	L. 39, 1 -7 (très résumé)
	νεᾶνις ἦν . τοῦ θεοῦ πορευσόμεθα.	14, 261	14	14	8	16	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1277 D-1280 A2
6. **1, 4c εἰσήγαγέ με**	αἱ μὲν ἔτι νηπιάζουσαι τὴν βασιλείαν τῶν οὐρανῶν.	15, 262	15	om	9	17	Grég	Grég.	om	?	Grég	L. 39, 14 - 21 (très résumé)
	ἤγουν ἀδύνατον .. παρθένοι ὀπίσω αὐτῆς (= Ps. 44, 15).	16, 262	16	om	10	18	Orig	Orig	om.	Orig.	Orig.	*PG* 17, 253 C6-256 A10 , Baehrens pp. 108-109 = *SC* 375, p. 465
	ἤντινα βασιλείαν . προσαγορεύει.	17, 262	17	om	11	19	Cyril	Cyril	om	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1280 A2-3.
	ταμιεῖον τὸ σῶμα λέγει . . παρὰ τοῦ νυμφίου	18, 262	18	15	12	20	Nil	Nil	Anon	?	Nil	§ 11 - 12 (116/323 = 1/3)
7. **1, 4d ἀγαλλιασώμεθα**	αἱ νεάνιδες τῇ νύμφῃ ... μετέδωκε τῆς θεολογίας ἡμῖν.	19, 263	19	16	13	21	Proc	Proc	Proc	?	Proc	*PG 87,2,1552 D5-8*
	διὰ ταύτης τῆς ῥήσεως ... τὸ σὸν ἀγαλλίασμα	20, 263	20	17	14	22	Grég.	Grég.	Grég	Grég	Grég.	L. 40, 13 - 41, 1 =
8. **1, 4 ef ἀγαπήσωμεν μασθούς σου**	ὡς ἀγαπᾷς σὺ . . γάλα ποτίζεις.	21, 263	21	18	15	23	Proc	Proc.	Proc.	?	Proc Grég	*PG 87,2, 1553 A13-B1*
	διὰ τοῦτο ὑπὲρ ἀνθρωπίνην ... ὃν ἠγάπα ὁ Ἰησοῦς.	22, 263	22	19	16	24	Apol	Apol + Orig	Apol	?	Apol	*PG 87,2, 1553 B2-5.*
	ἤγουν εἰ καὶ νῦν .. πορείας εὐθείας ἐποιησάμεθα	23, 263	23	20	17	25	Orig	Orig	Orig	?	Orig.	*PG* 17, 256 A13-B4 , Baehrens p 111 = *SC* 375, p 466
9. **1, 5 μέλαινά εἰμι**	εἰ καὶ μέλαινα νῦν . ἐν τῷ γαμικῷ λουτρῷ.	24, 264	24	21	18	26	Nil	Nil	Nil	?	Nil	§ 13 -
	ἐν γὰρ τῇ κολυμβήθρᾳ προστιθέντας τῇ πίστει	ibid	25	ibid	ibid	ibid	ibid	Orig	ibid	ibid	ibid	14 (132/421 = 1/3)
	ἔστιν ἐξ ἐθνῶν ἐκκλησία χάριτος αὐτῇ ὥραν.	25, 264	26	om	19	27	Théod	Théod	om	?	Théod	*In Ps.* 86,4 , *PG* 80, 1565 A14-B4

		Numéro d'ordre					Attribution					
Lemme	Péricope	Mai	PG	P	M	N	Mai	PG	P	M	N	éditions
	λέγει δὲ ἡ ἐξ ἐθνῶν ἐκκλησία ἐν τῇ δόξῃ αὐτοῦ.	26, 264	27	ibid	20	28	Orig	Orig.	ibid	?	Orig	*PG* 17, 256 B8-14 ; Baehrens p. LIII ,2 = *SC* 375, p. 466
	μὴ θαυμάζετε ... τὴν βασιλικὴν ἔφη σκηνήν.	27, 264	28	22	21	29	Grég.	Grég.	Grég	?	Grég.	L 47, 7 - 48, 2.
10. **1, 6 μὴ βλέψητέ με**	τὴν τῶν μαθητευομένων ... καί φησιν·	28, 265	29	om.	22	om.	Grég	Grég.	om	?	om	L 50, 5-15
	μὴ νομίσητε .. οὐ συγκαύσει με.	ibid.	ibid	23	ibid.	30	ibid	ibid	Grég	ibid	Grég	L 52, 1 - 6 ?
	ἢ ὅτι σκοτισθεῖσαν με . ἀναγορευούσι αἱ γραφαί	29, 265	30	ibid	23	31	Orig	Orig	ibid	?	Grég.	*PG* 17, 256 C2-4 , Baehrens p. 126 = *SC* 375, p. 467.
11 .**1, 6c - e υἱοὶ μητρός μου**	υἱοὺς μητρὸς τοὺς νοητοὺς ... ποιεῖται τὸν λόγον, δι'εὐχῆς αὐτὸν ἀνακαλουμένη.	30, 265	31 - dern phrase	24	24	32	Grég	Grég.	Grég	Cyril	Grég	L 58, 7 - 13.
	ἤγουν οἱ διδάσκοντες . τῷ παρόντι κέχρηται λόγῳ	31, 265	32	25	25	33	Orig	Orig	Orig	Orig.	Orig.	*PG* 17, 256 C8-D7 ; Baehrens pp 130-132 = *SC* 375, p. 467.
	τάχα δὲ κατηγορεῖ . δυνηθῆναι φυλάξαι	32, 266	33	26 (ἀς πολ lac.)	26	34	Cyril	Cyril.	Cyril	Cyril.	Cyril	*PG* 69, 1280 A5-12.
	ἀνάγοιτο δ'ἂν ταῦτα . τὰς ἐντολὰς τοῦ θεοῦ	33, 266	34	27		35	Apol	Apol	Apol	lac	Apol	*PG 87,2, 1556 C12-D4*
	ἤγουν ἰοὺς μητρὸς αὐτῆς . ὁ μακάριος Παῦλος.	34, 266	35	28		36	Cyril	Cyril	Cyril	lac	Cyril	*PG* 69, 1280 A12-B6
12. **1, 7 ἀπάγγειλόν μοι**	τοῦνομά σου . οἱ φίλοι δὲ ἀποκρίνονται καὶ ἄλλως·	35, 267	36	29		37	Grég	Grég	Grég.	lac	Grég	L 61, 14 - 63, 12
	τοῦ νυμφίου . ὁ παρ'ἐκείνων λόγος.	ibid.	ibid	om		ibid.	ibid	ibid.	om	lac	ibid	
	ἑταίρους αὐτοῦ ... τὸ κάλυμμα ἔχουσα.	36, 267	37	30	unius folii lac.	38	Cyril	Cyril	Cyril	lac.	Cyril	*PG* 69, 1280 B8-C3.
13. **1, 8 ἐὰν μὴ γνῷς σεαυτὴν**	τοῦτο φυλακτήριον ... ἵνα τὸ ἔξελθε ἀντὶ τοῦ ἐξελεύσῃ.	37, 267	38	31	27	39	Grég.	Grég	Grég.	?	Grég	L 63, 18 - 67, 15

	ἕτερος δὲ τὸν λόγον ... τῶν τοῦ Ἰσραὴλ βασιλέων.	38, 268	39	32	28	40	Phil.	Phil.	Phil.	?	Phil.	Cfr PG 40, 49 B13-C6 , Com. XVIII, p 76.
	ἤγουν εἰ μὴ μετανοήσῃς .. συνεστησάμην.	39, 268	40	33	29	41	Cyril.	Cyril	Cyril.	?	Cyril.	*PG* 69, 1280 C5-8
	κατὰ δὲ τὴν ἔκδοσιν .. ἡ ἐξαίρετος ἐκκλησία.	40, 268	41	34	30	42	Apol	Apol	Apol.	Apol	Apol	*PG 87,2, 1560 A5-B1.*
	τὸ πολυθρύλλητον .. εἰς τὸ ταμιεῖον αὐτοῦ.	41, 268	42	35	31	43	Orig.	Orig	Orig	Orig	Orig	*PG* 17, 256 D13-257 C4 , Baehrens pp 141-146 = *SC* 375, p. 468.
14. 1, 9 τῇ ἵππῳ μου	ἵππους θεοῦ ἀντιτασσομένη .. παρωμοίωσά σε	42, 269	43	36	32	44	Grég	Grég.	Grég.	?	Grég.	L. 73, 5 - 78, 4
	ἤγουν δεξαμένη τὴν ἐμὴν .. τοῦ νοητοῦ φαραώ	43, 269	44	37	33	45	Cyril.	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1280 D10-14.
15. 1, 10 τί ὡραιώθησαν	ἐπείτερ ἵππος ἀκόλαστος καθαράσοι ζωή.	44, 270	45	38	34	46	Grég	Grég	Grég.	Grég	Grég.	L 78, 5 17 - 79, 6.
	ἤγουν τὴν αἰδῶ τὴν πρὸς τὸν νυμφίον .. ἀπανῃσχύντησας πρὸς πάντας.	45, 270	46	39	35	47	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril.	*PG* 69, 1280 D3-6
	ἀλλὰ καὶ μέλη Χριστοῦ . ἑνὶ μόνῳ συνέρχεται	46, 270	47	40	36	48	Orig.	Orig.	Orig	Orig	Orig.	*PG* 17, 257 C6-13 , Baehrens pp. 154-155 = *SC* 375, p. 469
16. 1, 10b τράχηλός σου ὡς ὁρμίσκοι	ἐπαινεῖ τὸν τράχηλον . τῶν ὁρμίσκων ὁμοίωσις.	47, 270	48	41	37	49	Grég	Grég	Grég.	?	Grég	L 79, 12 - 82, 3.
	ὁρμίσκοι γὰρ . οὐ κόσμιον περικείμενος.	48, 271	49	42	38	50	Didym	Didym B Grég	Didym.	Didym	Didym	*PG 87,2, 1561 B2-5*
	λέγει τράχηλον . τοῦ Χριστοῦ τὸν ζυγόν ,	49, 271	50	43	39	51	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril.	Cyril.	*PG* 69, 1280 D7-9
17. 1, 11 ὁμοιώματα χρυσίου	τοῦτο δὲ οὐ πολὺς ἦν οὐδὲ κεχυμένος ... τῷ ἀργυρίῳ καὶ τῷ χρυσίῳ.	50, 271	51	om	40	52	Orig.	Orig	om	Orig.	Orig.	*PG* 17, 257 D2-13 , Baehrens pp 161-162 = *SC* 375, p. 469
	ἄξιον δὲ τοῦτο μὴ παραδραμεῖν . κληρονομεῖν σωτηρίαν.	51, 271	52	44	41	53	Grég	Grég.	Grég.	Grég	Grég	L 85, 11 - 88, 10.
	καὶ ὁμοιώματα χρυσίου . παραγένηται	52, 272	53	45	42	54	Phil	Phil B Grég.	Phil	Phil	Phil	*PG* 40, 53 A12-B8 , Com XXIV - XXV. p 80 (pas exact).
	ἤγουν ἀργύριον .. καὶ τῶν προφητῶν.	53, 273	54	46	43	55	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril.	Cyril	*PG* 69, 1280 D10-1281 A7.

		Numéro d'ordre					Attribution					
Lemme	Péricope	Mai	PG	P	M	N	Mai	PG	P	M	N	éditions
18. 1, 12b νάρδος ἔδωκεν	εὐωδίαν φησὶν ... πανταχοῦ τὴν ὀσμήν.	54, 273	55	47	44	56	Proc	Proc	Proc	Proc	Proc	*PG 87,2, 1564 B12-C1*
19. 1, 12a ἕως οὗ ὁ βασιλεὺς	τὴν γὰρ τοῦ νυμφίου φησὶν ὀσμὴν . τῆς μαθητρίας τὸ μῦρον.	55, 273	56	48	45	57	Orig	Orig	Orig	Orig.	Orig	*PG* 17, 260 A3-11 ; Baehrens pp 165-166 = *SC* 375, p. 469
	ὡς γὰρ ὑμεῖς φησί, τὰ λειτουργικὰ .. διέδωκεν τὴν ὀσμήν.	56, 273	57	49	46	58	Grég.	Grég.	Grég.	Grég.	Grég.	L. 88, 8 - 90, 16 (fin diff.).
20. 1, 13 ἀπόδεσμος τῆς στακτῆς	διὰ τούτων μείζονα .. περιφέρει καρδίᾳ ἡ νύμφη ,	57, 274	58	50	47	59	Grég	Grég B Anon	Anon	Grég	Grég	L 93, 12 - 94, 18 (fin diff)
	εἰποῦσα τὴν νάρδον . ὑπὸ νόμον γενόμενος.	58, 275	59	om	48	60	Orig.	Orig	om	?	Orig	*PG* 17, 260 A14-B12 ; Baehrens pp 168-169 = *SC* 375, p. 470
	νάρδῳ καὶ ἀποδέσμῳ .. ἀνὰ μέσον αὐλίζεται.	59, 275	60	51	49	61	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1281 A8-11
21. 1, 14 βότρυς τῆς κύπρου	τίς οὕτω μακάριος τῇ ἀμπέλῳ καρποφοροῦμεν.	60, 275	61	52	50	62	Grég.	Grég	Grég	Grég.	Grég	L 95, 10 - 98, 15 (fin diff)
	βότρυν κύπρου .. μαρτύρων· ἰδοὺ εἶ καλή, καὶ τὰ ἑξῆς.	61, 277	62	53	51	63	Nil	Nil	Nil	?	Nil	§ 30 - 32 (297/822 = 1/3)
22. 1, 15 ἰδοὺ εἶ καλὴ	ἐν μὲν τοῖς φθάσασιν .. εἰ μὴ ἐν πνεύματι ἁγίῳ.	62, 278	63	54	52	64	Grég.	Grég	Grég	Grég.	Grég.	L 101, 13 - 106, 10
	διὰ τὸ καλὴ λέγει ... ἀγαπῶσα καὶ ἀγαπωμένη	63, 279	64	55	53	65	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 33 - 35 (127/242 = 1/2)
	καλὴν αὐτὴν φησιν .. τῆς ἐκκλησίας διδάσκαλοι	64, 279	65	om	54	66	Cyril	Cyril	om	?	Cyril	*PG* 69, 1281 A12-B5
23. 1, 16 ἰδοὺ εἶ καλός ...	ἦγουν καλὸς ἐν νόμῳ . τεκτόνων ἐπιτηδεία	65, 279	66	om.	55	67	Phil	Phil	om	Phil	Phil	Cfr *PG* 40, 57 B4-60 A13 ; Com pp 86 - 88 (très résumé)
	πάντα γὰρ ὅσα τοῦ βίου φιλοτεχνούμενα.	66, 280	67	56	56	68	Grég	Grég	Grég.	Grég	Grég.	L 106, 12 - 112, 18 (très résumé)
	εὐγνωμόνως πάλιν ... τοῦ σώματος περιβολήν.	67, 281	68	57	57	69	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 36 (164/256 = 1/2)
	νῦν ἔοικε πρότερον πρᾶξιν ἀγαθὴν δηλοῦσθαι	68, 282	69	58	58	70	Orig.	Orig.	Orig	Orig	Orig	*PG* 17, 260 B15-C13 ; Baehrens pp 174 -175 = *SC* 376, p. 742.

24. **2, 1 ἐγὼ ἄνθος τοῦ πεδίου**	ὡς δεξαμένη ἡ νύμφη ... αὐτὴν πάλαι δαιμόνων.	69, 283	70	om.	59	71	Cyril	Cyril.	om.	Cyril	Cyril.	*PG* 69, 1281 B7-13
	ταῦτά φησιν ἡ νύμφη . κρίνον ὅ ἐστι νεκρός.	70, 283	71	om.	60	72	Phil	Phil.	om	Phil.	Phil.	Cfr *PG* 40, 60 B3-C8 ; Com p. 82.
	ταῦτα ἡ νύμφη περὶ ἑαυτῆς . ἠνίξατο.	71, 283	72	59	61	73	Grég.	Grég	Anon.	Grég.	Grég.	L. 113, 6 - 114, 20
	κρίνον ἑαυτὴν ... διὸ ἄκαρπος ἦν καὶ στεῖρα.	72, 284	73	60	62	74	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 39 - 40 (140/527 = 1/4)
	ἄνθος λέγει τὸ ὀδεῦον . διαλάμπον αὐτοῦ.	73, 284	74	61	63	75	Orig	Orig.	Orig	Orig.	Orig.	*PG* 17, 260 D2-261 A4 , Baehrens pp. 178-179 = *SC* 376, p. 742
25. **2, 2 ὡς κρίνον ἐν μέσῳ ἀκανθῶν**	ὅσην ὁρῶμεν ... τῷ πνεύματι τῆς προφητείας.	74, 285	75	62	64	76	Grég.	Grég	Grég	Grég.	Grég	L. 115, 3 - 116, 3 (litt)
	αὐτῆς τοῦ νυμφίου ... κατὰ ταύτας.	ibid.	75	63	65	77	ibid.	Grég	Nil	Nil	Nil	§ 41 (121/270 = 1/2).
26. **2, 3 ὡς μῆλον ἐν τοῖς ξύλοις**	τί οὖν ἐστὶν ὃ τεθέαται ... ὑπὲρ μέλι τῷ στόματί μου.	75, 286	76	64	66	78	Grég.	Grég.	Grég.	Grég.	Grég	L. 116, 5 - 118, 14
	ἡ μὲν σύγκρισις ... τέρψεως ἡ ὄσφρησις.	76, 286	77	65	67	79	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 42 - 44 (355/629 = 1/2)
	ἔτρεπε τῇ νύμφῃ .. ἔτι καθέζονται	77, 288	78	66	68	80	Orig.	Orig.	Orig	Orig	Orig	*PG* 17, 261 A9-C3 ; Baehrens pp 179-180 = *SC* 376, pp. 743-744
	ἦγουν υἱῶν τῶν Ἰουδαίων ... εὐωδίαζον.	78, 288	79	67	69	81	Phil	Phil.	Phil	Phil.	Phil	Cfr *PG* 40, 60 D6-61 B1 , Com. p 88
	τότε δὲ ἀληθῶς . τὴν ψυχὴν ἀναγούσης	79, 288	80	68	70	82	Apol.	Apol	Apol.	Apol	Apol	*PG 87,2, 1581 C5-10.*
27. **2, 4 εἰσαγάγετέ με εἰς οἶκον**	ταῦτα πρὸς τοὺς φίλους ... τῷ σώματι τοῦ Χριστοῦ.	80, 289	81	om	71	83	Orig.	Orig	om.	?	Orig.	*PG* 17, 261 C4-7 , Baehrens p. 184 = *SC* 376, p. 744.
	ὅπως τρέχει .. βότρυν ἐκτρέφουσαν	81, 289	82	69	72	84	Grég.	Grég.	Anon.	?	Grég.	L. 119, 14 - 120, 6
	εἰκότως ἀπαιτεῖ ... ἀριθμεῖν καὶ ἔχειν.	82, 289	83	ibid	73	85	Nil	Nil	Anon.	Nil	Nil	§ 45 - 46 (177/230 = 1/2)
	καὶ οἶνος ... κατὰ τὸν Ζαχαρίαν.	ibid.	84	70	ibid.	ibid	Apol.	Apol.	Apol	ibid.	ibid.	*PG 87,2, 1584 B12-14.*

		Numéro d'ordre					Attribution					
Lemme	Péricope	Mai	PG	P	M	N	Mai	PG	P	M	N	éditions
	ἥρμοζε δὲ τῇ ἐπήλυδι δοῦναι ὡς καὶ σοί	83, 290	ibid	ibid	74	86	ibid	Anon	ibid.	Apol.	Apol	*PG 87,2, 1584 C1-12.*
28. 2, 4b τάξατε ἐπ'ἐμὲ	ἐντὸς τοῦ ποθουμένου .. πρὸς τὸ κρεῖττον μονήν [ὁρμήν P].	84, 290	85	71	75	87	Grég	Grég	Grég	?	Grég	L 120, 15 - 123, 11
29. 2, 5 στοιβάσατέ με	τοῦτ'ἔστι ταῖς ἀρεταῖς ... δυσώδης. [Διὰ τοῦτο στήρισατέ με .. τετρωμένη ἀγάπης ἐγώ] = lemme 30	85, 291	86	72	76	88	Grég.	Grég	Grég	Grég.	Grég	L. 123, 17 124, 1 - 124, 6
	τάχα ἢ ὡς ἀμοιβὴν . εὐωδία ἐσμέν.	86, 291	87	73	77	89	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 47 (121/194 = 1/2)
	τοῖς εὐαγγελικοῖς . συμμέτοχοι αὐτοῦ μῆλα.	87, 292	88	om	78	90	Cyril	Cyril	om	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1281 C1-5
	τοῖς κατὰ θεὸν πλεονεκτήμασι	88, 292	89	74	79	91	Proc.	Proc	Proc	Proc	Proc	*PG 87,2, 1585 D9-10*
	Ἵνα πάντοτε .. κηρύγματος εὐωδίαν.	89, 292	90	ibid	ibid	92	Grég	Grég B Proc	ibid	Grég	Grég.	L 126, 22Z - 127, 6 (fin réécrite)
	ὁ Σύμμαχος . κατὰ τὸν Ἡσαΐαν.	90, 292	91	75	80	93	Orig.	Orig	Orig	Orig	Orig	*PG* 17, 261 C11-D11 , Baehrens pp. 191-194 = *SC* 376, p. 744
30. 2, 5b ὅτι τετρωμένη	ταῦτα εἰποῦσα .διαλαμβανούσης τὸ βέλος· φησὶ οὖν·	91, 293	92	76	81	94	Grég.	Grég	Grég	Grég	Grég	L 127, 7 - 128, 15.
31. 2, 6 εὐώνυμος αὐτοῦ	εὐώνυμος ὁ νόμος . εὐλογημένοι τοῦ πατρός μου	92, 293	93	om	lac.	95	Cyril	Cyril	om	Cyril.	Cyril	*PG* 69, 1281 C7-10
	λέγει δὲ καὶ ἑτέρωθι ἀληθείας ἐλθεῖν.	ibid	94	77	82 (lac in fine)	96	ibid	Cyril.	Grég	Grég	Anon.	L 129, 17 - 130, 3 , par erreur *PG* 69, 1281 C10-1284 A10
	διὰ μὲν τοῦ εὐωνύμου . . ὑπὸ τοῦ νυμφίου ψυχῆ	ibid	95	78	83	97	ibid.	Anon	Nil	Nil	Anon	§ 48 (182/283 = 1/2) , par erreur *PG* 69, 1284 A10-C3.
32. 2, 7 ὥρκισα ὑμᾶς	τὰς τῶν ἁγίων ... ἡ τοῦ νυμφίου φωνή.	93, 295	96	om.	84	98	Phil	Phil	om	Phil	Phil	*PG* 40, 64B14-C7 , Com p 92, puis diff
	ἡ πρὸς τὸ ὕψος . κἂν ὁρκωθῇ.	94, 295	97	79	85	99	Grég.	Grég	Grég	?	Grég.	L 131, 5 - 133, 10 (fin réécrite)

	τὸ μὲν διεγεῖραι . . τῇ ἀγάπῃ καλῶς.	95, 296	98	80	86	100	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 49 - 52 (308/833 = 1/3)
33. **2, 8 φωνή τοῦ ἀδελφιδοῦ μου**	ἐν τοσαυταῖς ἀνόδοις . κακίας ὑψώματα	96, 297	99	81	87	101	Grég.	Grég	Anon	Grég	Grég.	L. 137, 9 - 141, 15.
	ἐπειδὴ θεὸς ἦν οὐσίας ἀμέτοχος.	97, 297	100	82	88	102	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 53 - 54 (207/400 = 1/2)
	τοῦτό τινες τοῖς προυλάβουσι .. παρέχειν ἀκοῦσαι φωνῆς.	98, 297	101	83	89	103	Orig	Orig.	Orig.	Orig	Orig	*PG* 17, 264 A3-B12 , Baehrens pp 199-201 = *SC* 376, p 745
	ταῦτα πρὸς τὴν τῶν . τῆς τομῆς ὀνομαζομένη	99, 299	102	84	90	104	Cyril	Cyril B Orig.	Anon	Cyril	Cyril	?? *PG* 69, 1284 C4-1285 A8 , Baehrens p. LIV,3 = *SC* 376, pp 745-746
34. **2, 9 ὁμοιός ἐστιν ὁ ἀδελφιδός**	διὰ τοῦτο σημαίνει καὶ οὐράνιον βίον. [ἡ γὰρ λέξις οἶκον σημαίνει θεοῦ om P]	100, 300	103	85	91	105	Grég	Grég.	Grég	Grég.	Grég	L. 141, 5 - 143, 15
	βαιθήλ ἐστι .. συνεσπειραμένα συστήματα.	101, 300	104	86	92	106	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 55 (195/249 = 2/3)
	ἢ καὶ ὄρη τοὺς προφήτας . ὑπῆρχε τελεία	102, 301	105	87	93	107	PhilOr	PhilOr.	PhilOr	PhilOr	PhilOr	1ère phrase Cfr *PG* 40, 64 D1-65 A12 + Com p 94 , Baehrens pp. 201-202 = *SC* 376, pp. 746-747 (réécrits)
35. **2, 9c ἰδοὺ οὗτος ἕστηκεν**	ἴσως δὲ καὶ τοὺς ἀποστόλους . . ὕστερον ἐπιλάμπει.	103, 301	106	89	94	108	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1285 A10-B4
	κατὰ τὸ ῥητὸν ἔνδον . πρὸς τὴν φύσιν ἡμῶν ἀνακράσεως.	104, 302	107	88	95	109	Grég.	Grég.	Grég	Grég	Grég	L 144, 12 - 145. 9
	τοῖχον τὸ σῶμα . οὐδεὶς τὰ ἐπαγόμενα	105, 302	108	90	96	110	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§§ 56 - 58 (246/641 = 1/3)
	λέγοιντο δ' ἂν θηρίδες . καὶ τοῦ ἐπαγομένου ῥητοῦ	ibid	ibid	91	97	111	ibid	Nil B Orig	Orig.	?	ibid	*PG 87,2, 1600 D8-1601 A4* . Baehrens p. LIV, 4 = *SC* 376. p. 747.
36. **2, 10 ἀποκρίνεται ἀδελφιδός μου**	τὸ κατὰ φύσιν εἰκίνητον διεγείρων αὐτὴν τῷ λόγῳ καί φησιν·	106, 303	109	92	98	112	Grég.	Grég.	Grég.	Grég	Grég	L 147, 15 - 157, 7.
	τὸ ἀνάστα καλοῦντος ἐξεπλήσσοντο τὴν δύναμιν.	107, 306	110	93	99	113	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 59 (227/ 320 = 2/3)

		Numéro d'ordre					Attribution					
Lemme	Péricope	Mai	PG	P	M	N	Mai	PG	P	M	N	éditions
	ἢ καὶ τὸ τῆς τομῆς ... ὁ μὲν θερισμὸς πολύς.	108, 307	111	om.	om	114	Cyril.	Cyril.	om	om	Cyril	*PG* 69, 1285 B5-6
	ἀνάστα φησὶν ἀπὸ τῶν αἰσθητῶν . εἰνωδία ἐσμὲν τῷ θεῷ	109, 307	112	94	100	115	Orig	Orig	Orig	Orig.	Orig	*PG* 17, 264 C6-D1 , Baehrens pp. 220-221 = *SC* 376, pp. 747-748
	καὶ τριγόνος λέγει περικειμένοις [τομῆς . ἀποθέσεως]	110, 307	113	95	101	116	ἄλλω ς	ἄλλως	ἄλλως	ἄλλως	ἄλλως	*PG 87,2, 1605 C1-4* ; Baehrens p 224 = *SC* 376, pp 747-748.
	οὗτος δὲ ἐστιν .. ἔθος τῆς γραφῆς ἐστι	ibid	ibid	96	102	117	ibid.	ibid	Anon	?	Anon	*PG 87,2, 1605 C5-13* ; Baehrens p. 226 = *SC* 376, p 748 (- une phrase)
37. **2, 10b ἀνάστα, ἐλθὲ ἡ πλησίον μου**	ἡ πέτρα ἐστὶν ὁ Χριστὸς πάσης ἐπικουρίας.	111, 308	114	98	103	118	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril.	Cyril	*PG* 69, 1285 B9-12
	ἢ καὶ τείχισμα ... ἐνεργεῖσθαι κελεύει Χριστός.	112, 308	115	99	104	119	Apol.	Apol.	Apol	Apol	Apol	*PG 87,2, 1608 A1-4.*
	ὅτε τῆς τοιαύτης ἀναστάσεως ... πόσῳ μᾶλλον ἢ κατὰ πρόσωπον.	113, 308	116	97	105	120	Grég.	Grég.	Grég.	Grég.	Grég.	L 159, 12 - 164, 2
	ἐν τοῖς πρὸ τούτων .. μεσολαβήσας πολιτείαν.	114, 309	117	100	106	121	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 60 - 61 (288/562 = 1/2)
	βούλεται τὴν ψυχὴν . ἀρχὴ δὲ τῶν ἀσωμάτων.	115, 310	118	101	107	122	Orig	Orig	Orig	Orig	Orig.	*PG* 17, 264 D8-265 A10 , Baehrens pp 230-233 = *SC* 376, p. 749
38. **2, 15 πιάσατε ἡμῖν**	τὰ προγεγραμμένα [προειρημένα] . πρὸς τὴν συνάφειαν τοῦ ποθουμένου διατειχίζεται ἀλλά φησι.	116, 311	119	102	108	123	Grég	Grég.	Grég	Grég	Grég	L. 164, 16 - 168, 12
	τοῖς τῆς ἐκκλησίας ... ἀπόβλητον αὐτῶν ἀνιττόμενος.	ibid.	120	103	109	124	ibid	Grég. B Nil	Nil	Nil	Nil	§ 62 (256/450 = 1/2)
	ταῦτα τοῖς φίλοις . . κατὰ τῶν μεγάλων ἀλώπηξ.	117, 312	121	104	110	125	Orig.	Orig	Orig.	?	Orig	*PG* 17, 265 A13-B14 , Baehrens pp. 235-241 = *SC* IV, p 749 (fin traduc. Rufin).

39. **2, 16 ἀδελφιδός μου ἐμοί**	εἶδον γὰρ αὐτὸν ... τῆς καθαρᾶς πολιτείας καὶ κατεπείγει ... τὴν ἐλπίδα.	118, 313	122	105	111	126	Grég.	Grég	Grég.	Grég	Grég.	L. 168, 16 - 171, 5.
	μόνῳ ἑαυτὴν ... τοῦ Παύλου πολλάκις εἰρημένας.	119, 313	123	106	112	127	Nil	Nil B Grég	Anon	Nil	Nil	§ 63 - 65 (129/590 = 1/4).
	ἡ νύμφη πρὸς τοὺς ἑταίρους ... ὅτι ἐσχάτη ὥρα ἐστιν.	120, 314	124 125	107	113 114	128 129	Orig.	Orig	Orig.	Orig	Orig	*PG* 17, 265 C3-268 B4
40. **2, 17b ἀπόστρεψον, ὁμοιώθητί σu**	ἀπόστρεψον τῶν κακῶν . ὄρος ταπεινωθήσεται	121, 315	126	108	115	130	Grég	Grég.	Grég	Grég	Grég	L 170, 12 - 171, 3.
	πῶς ἤδη εἰποῦσα .. κατάργησον (finis mut)	122, 315	127	109	116 (finis non mut)	131	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 66 (126/ 331 = 1/3)
	τὰ πρότερα πρὸς τὰς νεανίδας . οὐδὲν ἧττον τοὺς ἁγίους δηλῶν.	123, 316	128	110	117	132	Orig.	Orig	Orig.	Orig	Orig	*PG* 17, 268 B8-C5
	ἢ καὶ ἀπόστρεψον διὰ τὴν ταπεινοφροσύνην.	124, 316	129	111	118	133	Phil	Phil	Phil	?	Phil	*PG* 40,76 B3 15 , Com 70, p 106.
	αἰτεῖ τὸν νυμφίον .. ὕψος ἀναβάντας.	125, 316	130	112	119	134	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1285 B15-C3
41. **3, 1 ἐπὶ τὴν κοίτην μου**	τὸ τῆς νύμφης διήγημα ... συστάσεως ἡμῶν αἰτία.	126, 317	131	113	120	135	Grég	Grég	Grég	?	Grég	L 172, 22 - 183, 14
	καταστάσεις ἑαυτῆς . ἐν τῷ ταμιείῳ τοῦ οἴκου	127, 319	132	114	121	136	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 67 - 68 (400/546 = 4/5)
	περὶ τῶν πρὸ τοῦ γάμου συλληφθέντος τελείωσιν.	128, 320	133	115	122	137	Orig	Orig	Orig	?	Orig	*PG* 17, 268 D4-269 C9.
	τὰς γυναῖκας δηλοῖ .. τοῦ Χριστοῦ τὴν ἀνάστασιν.	129, 321	134	116	123	138	Cyril	Cyril	Cyril	?	Cyril	*PG* 69, 1285 C15-D4
42. **3, 5 ὥρκισα ὑμᾶς**	πάλιν ὑπὸ φιλλαληλίας .. ἐν τῷ φθάσαντι λόγῳ δεδήλωται.	130, 322	135	117	124	139	Grég	Grég	Grég.	Grég	Grég	L 184, 10 - 185, 3.
	τοῦτο δεύτερον ... ἔννοια δεδήλωται.	131, 322	136	118	125	140	Nil	Nil	Nil	?	Nil	§ 69 (17/43 = 1/3)
43. **3, 6 τίς αὕτη ἡ ἀναβαίνουσα**	ἐν ταῖς κατ'ἀρετὴν πνεύματος πλήρης γενόμενος.	132, 322	137	119	126	141	Grég	Grég.	Grég	Grég	Grég	L 186, 6 - 189, 15
	καλὴ λίαν τῶν μακαριζόντων ἀναπνοάς.	133, 323	138	120	127	142	Orig	Orig.	Orig	Orig	Orig	*PG* 17, 269 C13-D3.

		Numéro d'ordre					Attribution					
Lemme	Péricope	Mai	PG	P	M	N	Mai	PG	P	M	N	éditions
	ἔκπληξιν παρεῖχε . φίλιον (sic *PG*) ὄντως θεοῦ	134, 324	139	121	128	143	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 70 (344/490 = 2/3)
	σμύρνα μὲν .. ἀναβαίνουσα ἐπὶ τὰ τοῦ θεοῦ	135, 325	140	122	129	144	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1285 D6 - 1288 A10
44. 3, 7 ἰδοὺ ἡ κλίνη	κλίνην τὸ μνῆμα τοῦ Χριστοῦ λέγει	136, 326	141	126	130	145	Phil	Phil B Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Cfr Com 81, p 116
	ἐξήκοντα δυνατοὶ . μὴ θαμβεῖσθαι τὸ σκότος.	ibid	142	124	131	146	ibid	Anon. B Grég	Anon	Phil	Phil	Cfr *PG* 40, 84 A1-12 , Com 81, pp 116-118.
	μετὰ τὴν ἐπὶ τὸ κάλλει . ἐπαναπαύεται τοῖς πρὸς αὐτὸν ἐγγίζουσι	137, 326	143	123	132	147	Grég.	Grég.	Grég.	?	Grég	L 189, 16 - 198, 2.
	κλίνην εἴρηκε τὸ κυριακὸν . ἐπιβούλων ὑφορώμενοι	138, 328	144	125	133	148	Nil	Nil	Nil	?	Nil	§ 71-72 (230/720 = 1/3)
45. 3, 9 φορεῖον ἐποίησεν ἑαυτῷ	ξύλον τοῦ Λιβάνου . τὸ σῶμα τὸ κυριακόν.	139, 329	145	129	134	149	Theoph	Theoph	Theoph	Theoph	Theoph	Cfr *PG* 6, 1604 A1-10
	ὅτι μὲν οὖν ἐν πολλοῖς . περιστήσεται ἀγάπη ἐνεργὸς γίνεται	140, 329	146	127	135	150	Grég.	Grég	Grég	Grég.	Grég	L 201, 3 -
	οὐκοῦν ἡμεῖς ἀγάπη ἐνεργὸς γίνεται	ibid.	ibid	om	136	ibid	ibid	ibid	om	Théod 2e main	ibid.	- 211, 18.
	τὸ φορεῖον σκεῦος . ὁ Λίβανος σημαίνει.	141, 330	147	128	137	151	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 73-76 (257/768 = 1/3).
	φορεῖον Σαλομὼν . καὶ λίθους τιμίους.	ibid	148	130	138	152	ibid	ibid B Phil	Phil	Phil	Anon	Cfr *PG* 40, 84 A15-85 B7 et Com pp 118-120, assez diff
	ἡ πνευματικὴ δὲ συνάφεια ... ἔχῃ ζωὴν αἰώνιον.	142, 332	149	131	139	153	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1288 A11-B7.
46. 3, 11 ἐξέλθετε καὶ ἴδετε	ἐξ ἐθνῶν ἐκκλησία διὰ τοῦ αἵματος αὐτοῦ	143, 332	150	134	140	154	Cyril	Cyril.	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1288 B8-11.
	ἐξέλθετέ φησι τῆς κακίας . φαγεῖν μεθ' ὑμῶν.	144, 332	151	135	141	155	Phil	Phil	Phil	Phil	Phil	*PG* 40, 88 A1-B2 , Com. p 122 (résumé)
	προτροπὴν ὁ λόγος . στεφανούμενος εὐφραίνεται	145, 333	152	132	142	156	Grég	Grég	Grég.	Grég	Grég	L 211, 20 - 214, 14 (2e partie très paraphrasée)
	τίς μὲν ὁ ταῦτα λέγων τῇ κατὰ σάρκα οἰκονομίᾳ	146, 333	153	133	143	157	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 77 (161/320 = 1/2).

47. 4, 1 ἰδοὺ εἶ καλή	διὰ τῆς προτροπῆς ... τοῦ ὁρωμένου τὸ σιωπώμενον.	147, 334	154	136	144 145	158	Grég	Grég	Grég.	Grég.	Grég.	L 214, 19 - 219, 16 (très résumé)
	ἐκτὸς τῆς σιωπήσεως . ὁ τοῦ λέγοντὸς βλέπῃ σκοπός.	148, 335	155	137	146	159	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 78 (62/137 = 1/2)
	ἡ σιωπὴ αὐτῆς σημαίνει . . καὶ ἄκουε Ἰσραήλ.	149, 335	156	138	147	160	Cyril	Cyril	Cyril.	Cyril.	Cyril	*PG* 69, 1288 B A12-13.
48. 4, 1d τρίχωμά σου ὡς ἀγέλαι	διὰ τούτων τὴν ἐνάρετον . κατ᾽ἀρετὴν πλημμελήμασιν.	150, 336	157	139	148	161	Grég	Grég.	Grég.	Grég.	Grég.	L 221, 5 - 223, 9
	ὡς μὲν πρὸς τὸ ῥητόν . ἀπ᾽ἐκείνων ἐπὶ τούτου [τούτους P]	151, 337	158	140	149	162	Nil	Nil	Nil	?	Nil	§ 79 (202/230 = P source pour la fin)
49. 4, 2 ὀδόντες σου ὡς ἀγέλαι	πρῶτον λέγει περὶ ὀδόντων . ἐπιτηδευμάτων ἀτονεῖν [ἀγονεῖν P]	152, 337	159	141	150	163	Grég	Grég	Grég.	Grég	Grég	L 223, 11 - 227, 18.
	ὁμοίως καὶ τοῦτο . ἄχθος ἀποχειράμεναι.	153, 338	160	142	152	164	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 80 = P
	διαυμεύουσαι δὲ . πνευματικῆς.	154, 339	161	143	153	165	Orig	Orig. B Nil	Orig.	Orig	Orig.	*PG* 17, 269 D8-9
	ἢ ὅτι μόναι ἀνέβησαν πνεύματι.	155, 339	162	144	154	166	Phil	Phil	Phil	Phil	Phil	Cfr *PG* 40, 89 B1-13 , Com p 124 en partie
50. 4, 3 ὡς σπαρτίον κόκκινον	κόκκινον σπαρτίον . ἐκ νεκρῶν σωθήσῃ.	156, 339	163	145	155	167	Grég	Grég	Grég.	Grég.	Grég.	L 229, 8 - 229, 16
	χείλη πολλάκις . τὸ τερπνὸν ἔχουσα	157, 340	164	146	156	168	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 81 = P
	ἤγουν ἔστω διάτυρος αἵματος τοῦ Χριστοῦ	158, 340	165	147	157	169	Orig	Orig.	Orig.	Orig	Orig	*PG* 17, 269D12 - 272 A3
51. 4, 3c ὡς λέπυρον ῥοᾶς	ἀρέσκεται . βλέποντι διὰ τοῦτο φησὶν ἐκτὸς τῆς σιωπήσεώς σου	159, 340	166	148	158	170	Grég.	Grég B Proc.	Grég.	Grég	Grég	L 230, 17 - 231, 4 (réécrit)
	ἐπὶ μὲν τῆς ψυχῆς ... κατέχουσα τῆς καταστολῆς.	160, 341	167	149	159	171	Nil	Nil	Nil	?	Anon	§ 82 = P
	προστίθησι τὸ τῆς σωφροσύνης .. τὸ λέπυρον αὐτῆς.	161, 341	168	150	160	172	Orig	Orig	Orig	Orig.	Anon	*PG* 17, 272 A6-14
52. 4, 4 ὡς πύργος Δαυὶδ	ἐκ τούτων μανθάνομεν . ἀντὶ τῆς πόλεως.	162, 342	169	151	161	173	Grég	Grég	Grég.	Grég	Anon	L 231, 5 - 238,12

		Numéro d'ordre					Attribution					
Lemme	Péricope	Mai	PG	P	M	N	Mai	PG	P	M	N	éditions
	ἐν μὲν τοῖς ὀπίσω . . τὸν πύργον φησίν.	ibid	ibid	152	162	174	ibid	ibid B Nil	Nil	Nil	Nil	§ 83 = P
	Ἀκύλας τὸ θαλπιῶθ .. γνῶσιν ἀδύνατον.	163, 344	170	153	163	175	Orig.	Orig.	Orig	Orig	Orig.	*PG* 17, 272 B3-13
53. 4, 5 δύο μαστοί σου ὡς δύο νεβροὶ δίδυμοι	δίδυμός ἐστι ὁ ἄνθρωπος . ἤγουν τοῦ παναγίου πνεύματος τὸ φῶς.	164, 344	171	154	164	176	Grég.	Grég.	Grég.	Grég.	Grég.	L. 240, 21 - 242, 11
	τοὺς νηπίους ἐν Χριστῷ ... διὰ τῆς χάριτος ἀπεκυήθησαν.	165, 345	172	155	165	177	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 84 (124/337 = 1/3)
	τὸ ἡγεμονικὸν ... ὡς νεβροὶ νεμηθησόμεθα	166, 345	173	156	166	178	Orig	Orig	Orig	Orig	Orig	*PG* 17, 272 C1-10
	ἢ καὶ δύο νεβροὶ ... πρὸς θεόν.	167, 346	174	157	167	179	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1288 B15-C4
	κρίνα δὲ . μέχρι συντελείας.	ibid	ibid	ibid.	168	180	ibid	ibid	ibid	Phil.	Phil	ibid.
54. 4, 6b πορεύσομαι ἐμαυτῷ	κατὰ μέρος ἐπαινέσας . τοῦ μυστηρίου καὶ ὑψηλόν.	168, 346	175	160	169	181	Grég	Grég	Grég.	Grég	Grég	L. 242, 2 243, 7.
	εἶτα ἐπήγαγεν . . ὅλην καλὴν προσαγορεύων [ὑπαγορεύων P]	169, 346	176	158	170	182	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 85 - 86 (90 274 = 1/3, en subst)
55. 4, 7 ὅλη καλὴ εἶ	οὐ γὰρ ἐστιν ἄλλως .. μώμου γενόμενος.	170, 347	177	159	171	183	Grég	Grég.	Anon	?	Anon	L. 243, 10 - 243, 21
56. 4, 8 δεῦρο ἀπὸ Λιβάνου	διδάσκει ἡμᾶς ... κατηχήθης μυστήριον.	171, 347	178	162	172	184	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1288 C6-10
	εἰπὼν γὰρ ὅτι ... τοῖς ἀγαθοῖς κατορθώσειεν ;	172, 347	179	161	173	185	Grég	Grég	Grég	Grég.	Grég	L. 249, 5 - 253, 2
	πάλιν προσκαλεῖται .. προσαγαγοῦσα τῷ Χριστῷ.	173, 348	180	163	174	186	Nil	Nil	Nil	?	Nil	§ 87 = P.
57. 4, 9 ἐκαρδίωσας ἡμᾶς	ἤγουν εἰς πόθον τὴν ὁμολογίαν ἐποίησας.	174, 349	181	166	175	187	Cyril	Cyril	Cyril.	?	Cyril	*PG* 69, 1288 C13-1289 A8.
	ταῦτα παρὰ τῶν φίλων .. προτιθέασι τῷ λεγομένῳ	ibid.	182	164	176	188	ibid	ibid B Grég	Grég	Grég.	Anon.	L. 257,17 (très réécrit)
	ὁ νυμφίος ἐκ προσώπου τῆς ταπεινώσεως σῴζει.	175, 350	183	168	177	189	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 88-89 (190/463 = 1/3)

	τὸ ἔνθεμα εὕρηται ... προφῆται καὶ ἀπόστολοι	176, 351	184	169	178	190	Orig	Orig.	Orig.	Orig.	Orig.	*PG* 17, 272 C14-D9
58. 4, 10 τί ἐκαλλιώθησαν	ἐπισφραγίζει ... ὁμοίως αὐτῷ.	177, 351	185	165	179	191	Grég.	Grég	Grég.	Grég	Grég	L. 265, 14 la suite en subst
	βελτίωσιν ... θεωρίας ἐπιτηδειοτέρα.	178, 351	186	167	180	192	Nil	Nil	Nil	?	Nil	§ 90-91 (145/390 = 1/3).
59. 4, 11 κηρίον ἀποστάζουσι	μέλι τὸ εὐαγγέλιον, γάλα ὁ νόμος.	179, 352	187	om	181	193	Phil	Phil	om.	?	Phil	Cfr *PG* 40, 92 C5-6 ; Com CVIII, p 132
	πλήρης σοι, φησί, ... νηπιάζουσι γάλα γίνεσθαι.	180, 352	188	170	182	194	Grég.	Grég	Grég	Grég.	Grég	L 270, 7 - 17.
	τῆς καθ'ἕξιν ὑπαρχούσης .. ἔργων εὐωδίαν εἰρηκώς.	181, 352	189	171	183	195	Nil	Nil	Nil	?	Nil	§ 92 (146/276 = 1/2)
	ἐπείπερ οὐ μονοειδὴς ... τὴν τοῦ θεοῦ τιμήν.	ibid.	ibid	172	ibid	196	ibid	Grég B Orig	Grég	Orig. Grég.	Grég	L. 271,16 - 272, 21
60. 4, 12 κῆπος κεκλεισμένος	κῆπος δὲ ἄλλως κεκλεισμένος ... κατὰ διάνοιαν ἔχει.	182, 353	190	173	184	197	Apol.	Apol	Apol	Apol	Apol	*PG 87,2, 1661 B 8-10*
	κέκλεισται μὲν τῷ κόσμῳ . μετὰ τὸ βάπτισμα.	183, 354	191	174	185	198	Cyril	Cyril.	Cyril	Cyril.	Cyril	*PG* 69, 1289 A14-B1
	διὰ τούτων πάλιν μανθάνομεν ...ποιεῖσθαι παρακελεύεται.	184, 354	192	175	186	199	Grég	Grég.	Grég	Grég	Grég	L 272, 22 - 276, 13.
	ἐστὶ λάχανα πολλάκις . τὸ ἀνεπιβούλευτον σημαίνων.	185, 354	193	176	187	200	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 93-94 (147/400 = 1/3)
	δεύτερον τὸ κῆπος .. καὶ τὸ λαχανείας προστίθησιν.	186, 355	194	177	188	201	Orig	Orig.	Orig.	Orig	Orig	*PG* 17, 272 D13 - 273 A8.
61. 4, 13 ἀποστολαὶ παραδείσου ῥοῶν	ὅρα τὴν ἄνοδον .. καθέλκει τὸ ῥεῖθρον.	187, 355	195	178	189	202	Grég	Grég	Grég	Grég	Grég	L 280, 19 - 293, 17.
	αἱ γὰρ ἀρεταὶ μὲν ... τούτους ἀνήγαγεν.	188, 357	196	179	190	203	Cyril.	Cyril.	Cyril	Cyril.	Cyril	*PG* 69, 1289 B2-6
	τὰ δῶρα τῆς νύμφης ... τῷ νυμφίῳ προσήνεγκεν.	189, 357	197	180	191	204	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 95 (260/268 =)
62. 4, 16 ἐξεγέρθητι βορρᾶ	καὶ ἡ νύμφη μιμεῖται .. Λουκᾶς καὶ οἱ λοιποί	190, 358	198	181	192	205	Grég	Grég	Anon.	?	Anon	L. 299, 5 - 302, 17
	τῶν προειρημένων φυτῶν ... ἄκαρπος καὶ ξηρά.	191, 359	199	182	193	206	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 96 = P

		Numéro d'ordre					Attribution					
Lemme	Péricope	Mai	PG	P	M	N	Mai	PG	P	M	N	éditions
	ἔοικεν ἐπιτιμᾶν . τουτέστιν ἐκ νότου.	192, 359	200	183	194	207	Orig	Orig	Orig.	Orig.	Orig	*PG* 17, 273 A 12-B2
63. **4, 16c καταβήτω ἀδέλφιδος μου**	πεπαρρησιασμένη φωνῇ . τὴν εὐφορίαν.	193, 360	201	184	195	208	Grég	Grég.	Grég.	Anon	Anon	L. 304, 4 - 16
64. **4, 16d εἰσῆλθον εἰς κῆπον**	ἤρμοσε καὶ νῦν τὸ . καὶ μήτηρ ὠνόμασται.	194, 360	202	185	196	209	Grég	Grég	Grég.	?	Anon	L 305, 2 - 309, 1
	ἤκουσεν ὁ νυμφίος ... καὶ πίετε τὸ αἷμα μου.	195, 361	203	186	197	210	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 97 - 98 (240/556 = 1/2)
65. **5, 2 ἐγὼ καθεύδω**	ἀκολούθως διαδέχεται ... τὴν ἐμφάνειαν.	196, 362	204	187	198	212	Grég.	Grég.	Grég	?	Anon	L 311, 8 - 314, 7.
	τὸν ἐν τοῖς σωματικοῖς .. τὸ νόημα τὸν τύπον.	ibid	ibid	ibid	199	213	Grég	Grég B Nil	ibid.	Nil	Anon	§ 99 (125/232 = 1/2)
	ἐν τῷ σταυρῷ φησι ... τὸν ᾅδην ἐσκύλευσεν.	197, 363	205	188	200	214	Cyril + Phil	Cyril + Phil	Cyril + Phil	Cyril + Phil	Cyril. + Phil	*PG* 69, 1289 B7-9 , plutôt *PG* 40, 100 B12-14, Cfr Com CXXII-CXXIII p 138.
66. **5, 2b φωνὴ τοῦ ἀδελφίδου μου**	ἡ μαρτυρηθεῖσα τοσαῦτα .. πρὸς τὴν ὑπακοὴν διανίσταται	198, 363	206	189	201	215	Grég.	Grég	Grég	Anon	Anon	L 320, 10 - 321, 22
	ἐνδοῦσα δὲ . κεκλεισμένων.	ibid	ibid.	190	ibid	ibid	ibid	B Phil	Phil	ibid	ibid	Cfr *PG* 40, 100 C3-5 , Com. CXXIV p 138.
67. **5, 2c ἄνοιξον μοί, ἀδελφή μου**	τῷ μεγάλῳ Μωσεῖ ... δροσώδεις εἰσὶ ψεκάδες.	199, 364	207	191	202	216	Phil	Phil. B Grég	Grég	Phil	Phil.	L 322, 19 - 326, 10
	δρόσον καὶ ψεκάδας . δυσφημίας ἐκείνης.	200, 365	208	192	203	217	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 100 = P
	ἀναγκαίως ἡ τοῦ μοὶ προσθήκη . τούτων ἐπιζητεῖν.	201, 366	209	193	204	218	Orig	Orig	Orig	Orig.	Orig	*PG* 17, 273 B7-11
	ἀκόλουθα ταῦτα ... ὅτε κάτεισι δρόσος.	ibid	ibid	194	205	ibid	ibid.	ibid	Cyril + Phil	Cyril + Phil	Orig	*PG* 17, 273 B 11-C3 , *PG* 40, 100 C8 - 101 A3 , Cfr Com CXXV p 138.
68. **5, 3 ἐξεδυσάμην τὸν χιτῶνά μου**	καλῶς ἤκουσεν . τὴν βάσιν ἀμόλυντον.	202, 366	210	195	206	219	Grég.	Grég	Grég.	?	Anon	L. 327, 11 - 331, 11
	οὐ τὸ ἀνοῖξαι . ἐνεργήσαντι ψηφιζόμενον.	203, 368	211	196	207	220	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 101 = P

69. 5, 4 ἀδέλφιδός μου ἀπέστειλε	λέγει δ'ἂν ἀπὸ τῆς ὀπῆς ... αὐτὸ καὶ ἀνέστη	204, 369	212	om.	208	221	Phil	Phil. B om.	om.	Phil.	Phil.	Cfr *PG* 40, 101 C11-104 A2 ; Com. CXXX-CXXXI pp 140-142
	πάλιν ὑπερκειμένης ... δυνάμεως ἐγνωρίσαμεν.	205, 368	213	197	209	222	Grég.	Grég.	Anon.	Anon.	Anon	L 332, 2 - 338, 20
	ταῦτα πάσχει ἀφαιρεθεῖσαν.	ibid	214	198	210	223	ibid.	Grég B Nil	Nil		Anon	§ 102 = P
70. 5, 5 ἀνέστην ἐγὼ ἀνοῖξαι	ἔλαβον φησίν πάντως ἀποθνήσκει.	206, 370	215	199	211	224	Grég	Grég.	Anon	?	Anon	L 344, 7 - 347, 2
71. 5, 5d ἐπὶ χεῖρας τοῦ κλείθρου	πρὸς τοσοῦτον μέγεθος ἐν ἡμῖν κατασκευάζεται.	207, 371	216	200	212	225	Grég.	Grég.	Grég	?	Anon	L 352, 6 - 353, 9.
72. 5, 6b ἀδελφιδός μου παρῆλθε	ὅτε ἤλπισε . διελεύσεται καὶ ἐξελεύσεται.	209, 371	217	201	213	226	Grég	Grég	Anon	?	Anon	L 353, 11 - 354, 5
	ἡνίκα ἔφθασεν . ἐν οὐρανῷ τὸ πολίτευμα.	210, 371	218	202	214	227	Orig.	Orig	Orig.	?	Anon	*PG* 17, 273 C6-13.
73. 5, 6d ἐξήτησα αὐτόν	συνεχῶς ἡ ψυχὴ τὸν νυμφίον ἐπιδημεῖν.	211, 372	219	om	215	228	Orig.	Orig	om	Orig.	Orig	*PG* 17, 273 D1-5.
	ὅτε ἀνέστη διὰ τοῦ θανάτου . τῶν σημαινομένων ἐνδείξεως.	212, 372	220	203	216	229	Grég	Grég	Grég	Anon	Anon	L. 356, 16 - 358, 6
74. 5, 7 εὗρόσάν με φύλακες	ταῦτα ὅσως δόξει ... τὴν τῆς καρδίας διάθεσιν καί φησιν.	213, 373	221	204	217	230	Grég	Grég B Anon	Anon	Anon	Anon	L 363, 6 - 370, 8.
75. 5, 8 ὥρκισα ὑμᾶς θυγάτερες	ὅτι οὐχ ἕτερα . πίστιν ἀκίδος γινομένην.	214, 374	222	205	218	231	Grég.	Grég.	Grég	Anon	Anon	L 371, 3 - 378, 18.
	εἶδε τὸ σφάλμα παρρησίας ἀφαίρεσις.	215, 375	223	206	219	232	Nil	Nil	Nil	?	Nil	§ 103 = P
	παρρησιάζεται . προφήταις.	216, 375	224	207	220	233	Phil	Phil	Phil	Phil	Phil	*PG* 40, 105 D2 - 108 A3 ; Com CXXXVII pp 144 - 146
76. 5, 9a τί ἀδελφιδός σου ἀπὸ ἀδελφιδοῦ	ἀπορροῦσιν αἱ νεάνιδες . τῶν ἀδελφιδῶν τῶν νεανίδων.	217, 375	225	208	221	234	Nil	Nil	Nil	Anon	Nil	§ 104 = P
	ἤγουν τί πεποίηκεν . σου ἔχεις.	218, 375	226	209	222	235	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril.	*PG* 69, 1289 B10-11
77. 5, 9d ὅτι οὕτως ὥρκισα ἡμᾶς	αἱ ὁρκισθεῖσαι διηγησάμενος.	219, 376	227	210	223	236	Grég	Grég	Grég	Grég	Grég	L. 383, 18 - 384, 1

		Numéro d'ordre					Attribution					
Lemme	Péricope	Mai	PG	P	M	N	Mai	PG	P	M	N	éditions
78. **5, 10 ἀδελφιδός μου λευκὸς**	λευκὸς μὲν ... ἐκκλησίας χυθέν.	220, 376	228	212	224	237	Phil	Phil	Phil.	Phil.	Phil.	*PG* 40 108 B7-10 ; Com CXL p 146
	ἢ λευκὸς μὲν ... σάρκωσον.	221, 376	229	213	225	238	Orig.	Orig.	Orig	Orig	Orig	*PG* 17, 273 D8-9.
	ἡ τελεία ψυχὴ .. τῆς λοχοῦ ὁ τόκος.	222, 376	230	211	226	239	Grég.	Grég.	Anon	Anon	Anon.	L. 386, 12 - 390, 7
	ἀνωτέρω μὲν τὰ μέλη ... τοῦ ἀγαπωμένου προσβαλλομένη.	223, 377	231	214	227	240	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 105 = P.
79. **5, 11 κεφαλὴ αὐτοῦ**	ἡ μὲν κεφαλὴ τοῦ σώματος .. τῆς ἐξουσίας τοῦ σκότους.	224, 378	232	215	228	241	Grég	Grég	Anon	?	Anon.	L. 390, 21 - 392, 13
	οἱ βόστρυχοι διὰ τὴν πυκνότητα . ὑπ'αὐτῶν σῖτα.	225, 379	233	216	229	242	Orig	Orig.	Orig	Orig	Orig	*PG* 17, 273 D12 - 276 A12
80. **5, 12 οἱ ὀφθαλμοὶ αὐτοῦ ὡς περιστεραὶ**	εἶεν ἂν ὀφθαλμοὶ .. πρὸς τὴν ὅρασιν.	226, 379	234	217	230	243	Grég	Grég.	Anon	Anon	Anon	L 395, 2 - 398, 23.
	εἰ σῶμα τοῦ Χριστοῦ .. καθεζομένους τοὺς εἱρεῖς.	227, 380	235	218	231	244	Phil	Phil	Phil	Phil	Phil.	*PG* 40, 108 C2-109 B2 (en subst) ; Com CXLIII-CXLV p 148.
81. **5, 13 σιαγόνες αὐτοῦ**	ἀκολούθως ἐπαινοῦνται ἐν προοιμίοις φησὶν ἡ νύμφη.	228, 381	236	219	232	245	Grég	Grég	Anon	?	Anon	L 400, 5 - 402, 22 (en subst.).
	σιαγόνας Χριστοῦ . καρποφοροῦντας μυρεψικόν.	229, 381	237	220	233	246	Orig	Orig	Orig.	Orig..	Orig.	*PG* 17, 276 A15-B5
82. **5, 13b χείλη αὐτοῦ**	ἐπαινεῖται μετὰ τὰς σιαγόνας ... τῶν νεκρῶν γενομένων.	230, 381	238	221	234	247	Grég.	Grég	Anon.	Anon.	Anon.	L 403, 22 - 404, 24
	τὰ στάζοντα ... τὸν θάνατον.	231, 382	239	222	235	248	Cyril	Cyril. B Apol.	Cyril	Anon	Cyril	*PG* 69, 1289 B12-13.
	αὐτὸς μὲν οἷα ... εἰσηγεῖται μετάθεσιν.	232, 382	240	223	236	249	Apol	Apol	Apol	Apol	Apol	*PG* 87,2, 1697 D8-10
83. **5, 14 χεῖρες αὐτοῦ**	τορευταὶ αἱ διατρηθεῖσαι .. ἐπιστροφὴ χαρᾶς.	233, 382	241	225	237	250	Phil	Phil	Phil	?	Phil.	Cf *PG* 40, 109 B5-D5 (en subst) ; Com CXLVII-CXLIX p. 150.

	ὅτι μὲν οὖν ἀτελὴς .. σχέσιν ἐκτιναξάμεναι	234, 382	242	224	238	251	Grég.	Grég.	Anon	?	Anon.	L. 406, 9 - 410, 22.
84. **5, 14c κοιλία αὐτοῦ πυξίον**	κοιλία τὸ διανοητικὸν ... τὸν ὀφθαλμὸν κάμνοντα	235, 383	243	226	239	252	Grég.	Grég.	Anon	Anon	Anon.	L. 413, 22 - 415, 12 (+ une phrase)
	κοιλία ἐστὶ τοῦ λόγου ὡς μηδὲν ἔχειν κοπρῶδες.	236, 383	244	227	240	253	Orig	Orig	Orig.	?	Orig.	*PG* 17, 276 B8-C3.
	εἶεν δ'ἂν οἵτοι .. ἀποστόλων καὶ προφητῶν.	237, 384	246	229	241* Lem suiv. juste avt	254	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1289 C1-D5
85. **5, 15 κνῆμαι αὐτοῦ στύλοι**	ἀκολούθως τὰς κνήμας .. τοῖς λογισμοῖς ἐμποιοῦντος.	ibid	247	228	ibid.	ibid	ibid	Anon B Grég	Anon	ibid	ibid	L. 415, 13 - 419, 18.
86. **5, 15c εἶδος αὐτοῦ ὡς Λίβανος**	μετὰ τοὺς κατὰ τὸ μέρος . ἡμῖν ἀνατείλας πλησίον ἐγένετο.	238, 384	248	230	242	255	Grég.	Greg	Anon	Anon	Anon	L. 419, 19 - 429, 7
87. **6, 1 ποῦ ἀπῆλθεν ἀδελφιδός**	πρῶτον μὲν περὶ τοῦ . καὶ ὅπου βλέπει · φησὶν οὖν·	239, 386	249	231	243	256	Grég	Grég B Anon.	Anon	Anon	Anon	L. 434, 17 - 435, 12.
	ἔπεισεν αὐτὰς .. λοιπὸν σπουδάζουσιν.	240, 386	250	232	244	257	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 106 = P
	πανταχῆ μὲν περιβολὴν ἀφαιρεῖσθαι.	241, 386	251	233	245	258	Apol	Apol	Apol	?	Apol	*PG 87,2, 1704 C13-D6*
88. **6, 2 ἀδελφιδός μου κατέβη εἰς κῆπον**	αὕτη μὲν οὖν ἡ σημαντικὴ . δυσωδίας ἀλλοτρίως ἔχειν.	242, 387	252	234	246	259	Grég	Grég B Anon	Anon	Anon	Anon	L. 435, 17 - 438, 20
	ὅσην μὲν ἐπὶ τῇ λέξει .. κατενεχθῶσι συνήθειαν	243, 388	253	235	247	260	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 107 = P
	κατέβη πρὸς τὰς ἐν ᾅδου . ἔπνευσαν πίστιν.	244, 388	254	236	248	261	Phil	Phil B Cyril	Cyril	Cyril	Anon	Cf *PG* 40, 112 D9 - 113 B10 , Com CLVII-CLX p 154 (en subst)
	καὶ μετὰ τὴν ἀνάστασιν . τῆς ὁμολογίας αὐτῶν	ibid	ibid	237	ibid	ibid	ibid.	Phil B Cyril	Phil	ibid	ibid	ibid
89. **6, 3 ἐγὼ τῷ ἀδελφιδῷ μου**	κανὼν καὶ ὅρος .. ἤθους ἐπιδεικνύμενος.	245, 389	255	238	249	262	Grég	Grég. B Anon.	Anon	Anon	Anon.	L. 439, 5 - 442, 3.
	ὅτι [ἔτι P] ζηλοτύπως . ποιμαινομένων	246, 389	256	239	250	263	Nil	Nil B Orig	Nil	Nil	Nil	§ 108 = P
	ὥσπερ τὸ σῶμα ποιμέσι ποιμαντικῆς.	247, 389	256	240	251	264	Anon	Nil B Orig.	Orig	Anon	Anon	*PG 87,2, 1708 C13-D3*

		Numéro d'ordre					Attribution					
Lemme	Péricope	Mai	PG	P	M	N	Mai	PG	P	M	N	éditions
	ἤγουν ἐγὼ τὰ ἔργα αὐτῶ καὶ αὐτὸς ἐμοὶ ὁ μισθός.	248, 390	257	241	252	265	Phil	Phil	Phil	Phil	Phil	Cf *PG* 40, 113 B13-C5 (en subst) , Com. CLIX p 156
	ὡς ἂν μή τις . φιλοῦντας ἀγαπῶ	249, 390	258	242	253	266	Apol	Apol	Apol	Apol	Apol	*PG 87,2, 1708 D6-1709 A3*
	ἐγὼ αὐτῶν τὴν πίστιν τῶν ἁγίων δογμάτων.	250, 390	259	243	254	267	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1289 D6-8.
90. 6, 4 καλὴ εἶ ἡ πλησίον	ἀναθεῖσα ἑαυτὴν ταῖς τεταγμέναις ἐστίν.	251, 390	260	244	255	268	Grég	Grég B Anon	Anon	Anon	Anon	L 442, 10 - 446. 8 (en subst)
	ὅσον πλησίον γίνεται πολεμίους ἐκπλήσσοντα	252, 391	261	245	256	269	Orig	Orig	Orig	Orig	Orig	*PG* 17, 276 C7-D2
91. 6, 5a ἀπόστρεψον τοὺς ὀφθαλμούς	τινὲς μὲν παρὰ τοῦ δεσπότου .. πεπανθῆναι καὶ καταπαῦσαι.	253, 391	262	246	257	270	Grég.	Grég. B Anon	Anon	Anon	Anon	L 446, 14 - 450, 1
	ἡ ἐκκλησία τῇ ὡραιότητι ... τῆς οἰκονομίας ζητεῖν.	254, 391	263	247	258	271	Orig	Orig.	Anon	Orig	Orig	*PG* 17, 276 D5-277 A4
	πολλὴν τῆς νύμφης ἀμβλυωπέστερα γένηται.	255, 392	264	248	259	272	Nil	Nil	Nil	?	Nil	§ 109 = P
	ἤγουν τὰς ἡμᾶς ὁδοὺς τοῦτο πόθον ἐργάζεται.	256, 392	265	249	260	273	Phil	Phil	Phil	Phil	Phil	Cf *PG* 40, 116 A13-B3 . Com CLXIII p 158.
	ἀπὸ τῶν ἀπειθούντων ... ἐξήγειράν σε	257, 392	266	250	261	274	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1289 D9-1292 A2.
92. 6, 5c τρίχωμά σου ὡς ἀγέλαι	μόναι τοῦ σώματος ... ἀγονοῦν ἐν τῷ κρείττονι	258, 393	267	251	262	275	Grég.	Grég. B Anon	Anon	Anon	Anon	L 451, 8 - 454, 13.
	εἴρηται δεύτερον ταῦτα περὶ οὕτινος λόγου τροφῆς.	259, 394	268	252	263	276	Orig.	Orig.	Orig.	Orig.	Orig.	*PG* 17, 277 A4-B6
93. 6, 7 ὡς σπαρτίον κόκκινον χεῖλη	μέτροιν ὄνομα τὸ σπαρτίον ἐκφαινούμενον ἐστίν [ἐκφωνούμενον P]	260, 394	269	253	264	277	Grég	Grég B Anon	Anon	?	Anon	L 454, 17 - 456, 15
94. 6, 8 ἑξήκοντα εἰσι βασίλισσαι	δόγμα ἐστὶ τοῦ ἀστειοτέρων . δοκεῖ νοῦν ἔχειν.	261, 395	270	254	265	278	Grég	Grég	Anon	Anon	Anon	L 457, 17 -
	ἐξ εἰσιν ἐντολαὶ δι ὧν .. συγκεκραμένοις.	262, 397	271	ibid	266	279	Grég	Grég B Anon	ibid	Anon	Anon	- 469, 8 (= FIN)
	ἑξήκοντα βασίλισσαι . . ἐπὶ τοῦ μέλλοντος.	263, 399	272	255	267	280	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 110 - 111 (194/196 =)

	ἢ ἑξήκοντα βασίλισσαι τὰς ἐκ τῶν .. ἃ ἴδετε καὶ οὐκ εἶδον.	264, 399	273	256	268	281	Phil	Phil	Phil	Phil	Phil	Cf. *PG* 40, 117 A7-C1 ; Com pp 160-162.
	καὶ ἄλλως τὸ τελειότατον αὐτῆς .. ὀγδοήκοντα δείκνυσιν ἀριθμός.	265, 400	274	257	269	282	Apol	Apol	Apol	Apol	Apol	*PG 87,2, 1721 A13-B12.*
	τί ἐστιν ἑξήκοντα . πράττουσα τὸ δέον [+ δηλονότι μακαρισθήσεται P]	266, 400	275	258	270	283	Isid	Isid	Isid	?	Isid	éd Évieux, *SC* 454, ép 1481, pp 138-141
	αἱ νεάνιδες ἀριθμὸν οὐκ ἔχουσαι κατ'ἀξίαν [+ .. τῶν νεανίδων P].	267, 400	276	259	271	284	Orig	Orig	Orig	Orig	Orig	*PG* 17, 277 B9-C5.
	μὴ θαύμαζε κυριότητες.	268, 401	277	260	272	285	τοῦ αὐτοῦ	Anon B Orig	τοῦ αὐτοῦ	τοῦ αὐτοῦ	τοῦ αὐτοῦ	*PG* 17, 277 C6-D11
	αἴτιος οὖν προλαβεῖν.	269, 401	ibid	ibid	ibid	286	Anon	Grég. B Orig	ibid	Anon	Anon	*PG 87,2, 1721 D4-6*
95. 6, 10 Τίς αὕτη ἡ ἐκκύπτουσα	νοεῖ τὴν νύμφην ἐν τῷ πάντι δυνάμεις.	270, 402	278	261	273	287	Anon	Anon B Orig	Orig.	Anon	Anon	*PG 87,2, 1724 A4-B15*
	τὸ ἐπουράνιον αὐτῆς πολίτευμα σκότει ἐνόντα ὀφθαλμόν.	271, 402	279	262	274	288	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 112 (151/147 =)
	καὶ κατὰ διαφόρους . ἡλίου τὸ καθαρόν.	272, 403	280	263	275	289	Apol	Apol	Apol	Apol	Apol	*PG* 87,2, 1724 D8-10
	ἐπειδὴ γὰρ ὤφθη [φθίνει P] . γενομένη ὁμοδίαιτος.	273, 403	281	264	276	290	Phil	Phil	Phil	Phil	Phil	Cf *PG* 40, 117 C11-15 , Com CLXXV p 162.
96. 6, 11 εἰς κῆπον καρύας	κατά τι παράδειγμα τοὺς λογισμούς.	274, 403	282	265	277	291	Orig.	Orig.	Orig	Orig	Orig.	*PG* 17, 280A3-C2
	ἡ νύμφη διεγεῖται ἐθέλουσα ζωῆς.	275, 404	283	266	278	292	Nil	Nil	Nil	?	Nil	§ 113 - 114 (190/ 290 = 1/3 lac. ds C
	τὴν συναγωγὴν ... καρπόν.	276, 405	284	267	279	293	Phil	Phil	Phil	Phil	Phil	Cf *PG* 40, 120 A7-15 . Com CLXXVII, p 164
	εἶτά φησιν ἡ νύμφη ... ἡ ἱππασία σου σωτηρία.	277, 405	285	268	280	294	τοῦ αὐτοῦ	τοῦ αὐτοῦ	τοῦ αὐτοῦ	τοῦ αὐτοῦ	τοῦ αὐτοῦ	Cf *PG* 40, 120 C8-D6 . Com CLXXX, p. 166.
97. 7, 1c τί ὄψεσθε ἐν τῇ Σουλαμίτιδι	ἑτέρα γραφή . . ἐμπεριπατήσω	278, 405	286	270	281	295	Phil	Phil	Phil	?	Phil	Cf. *PG* 40, 121 A10-B12 . manque en lat
	Ἀκύλας καὶ ἡ πέμπτη ἔκδοσις σχῆμα πολεμικόν.	279, 405	287	269	282	296	Orig.	Orig B Anon	Anon.	?	Anon	*PG* 17, 280 C9-D13.

		Numéro d'ordre					Attribution					
Lemme	Péricope	Mai	PG	P	M	N	Mai	PG	P	M	N	éditions
	τὴν ὑπὲρ τῶν ἐν χειμάρρῳ . ἐστεφάνωσας ἡμᾶς	ibid	ibid	ibid	ibid	ibid	ibid	ibid	ibid	ibid	ibid	§ 115 (82/89 =) manque ds C ss lac
98. 7, 2 τί ὠφαιώθησαν	τῆς νύμφης τὰς προκοπάς . ἑκουσίᾳ γὰρ πάντα τῷ θεῷ.	280, 406	288	271	283	297	Anon	Anon	Anon	Anon	Anon	*PG* 87,2, 1728 A12-B6
	ὑπομιμνήσκουσιν αὐτὴν εἰρήνην ἡγουμένου [τοῦτο γὰρ τὸν Ἀδὰμ ἡγούμενος P]	281, 407	289	272	284	298	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 116 (110/121 =)
99. 7, 2c ῥυθμοὶ μηρῶν	ῥυθμοὺς μηρῶν .. αἷμα πίνουσα	282, 407	290	273	285	299	Phil	Phil B Nil	Nil	Phil 2e main	Phil	§ 117-119
	ὁ οὖν καὶ τῇ πολιτείᾳ . παρατρέχοντα δεσμεύουσιν.	ibid	ibid	274	ibid	ibid	ibid	ibid	Anon	ibid	ibid	§ 119-120 (370/624 = 1/2)
	πολλαχοῦ τάττει κατεσκευασμένοις τῇ ἀρετῇ	283, 409	291	275	286	300	Orig	Orig	Orig.	Orig	Orig	*PG* 17, 281 B1-5.
	τεχνίτην δὲ . οὕτως ἡ ἐκκλησία	284, 409	292	276	287	301	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1292 A4-5.
	δηλοῖ δὲ τὸ τεταμένον . εἰργάσατο [τὸν] ναὸν ἑαυτῷ	285, 409	293	277	288	302	Phil	Phil	Phil	Phil	Phil	Cf *PG* 40, 122 D3-124 A8 , Com CLXXXVII, p 168.
	λέγει δὲ καὶ τὴν σωφροσύνην . τῇ σωφροσύνῃ.	286, 409	294	278	289	303	Cyril	Cyril.	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1292 A5-8
100. 7, 3 ὀμφαλὸς σου κρατὴρ τορνευτός	ἐπὶ τὸν ὀμφαλὸν συντεταγμένη.	287, 409	295	279	290	304	Orig	Orig	Orig.	Orig.	Orig	*PG* 17, 281 B9-14
	δηλοῖ δὲ καὶ τὸ ἱερατεῖον . ἱερεῦσιν ἐν χερσίν.	288, 409	296	280	291	305	Cyril	Cyril	Cyril	?	Cyril	*PG* 69, 1292 A9-11
	ἀλλὰ καὶ ἡ συναγωγὴ λογίοις τοῦ θεοῦ	289, 410	297	281	292	306	Phil	Phil	Phil	Phil	Phil	Cf *PG* 40, 124 B4-125 A2 , Com CLXXXIX, p 170
	κρίνα δ'ἂν εἴη τοῦ βίου ἀκανθῶν.	290, 410	298	282	293	307	Orig.	Orig	Orig	Orig	Orig	*PG* 17, 281 B15-C1
	τράχηλον δὲ αὐτῆς οἴνῳ πολλῷ προσέχοντας.	291, 410	299	283	294	308	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1292 A12-B4
	πύργοι δὲ ἐκλήθησαν . ἀπολαύειν ὠφελείας.	292, 410	300	284	295	309	Orig.	Orig.	Orig	Orig.	Orig.	*PG* 17, 281 C3-D1
	ἀλλὰ καὶ τὸ διανοητικὸν . ἑρμηνεύεται λογισμοί.	293, 410	301	285	296	310	Phil	Phil	Phil	Phil	Phil	Cf *PG* 40, 125 B7-C8 , Com CXCI, pp 170-71

	ἀπεικάζει δέ . δεχομένων τὸν λόγον.	294, 410	302	286	297	311	Anon.	Anon B Cyril.	Cyril	?	Anon	*PG* 87,2, *1732 B11-13.*
	ὁ δὲ καθαρὰν .. ἐγεννήθη περιτομῆς.	295, 411	303	289	298	312	Orig.	Orig	Orig	Orig.	Orig	*PG* 17, 281D6-284 A3.
101. **7, 7 τί ὡραιώθης καὶ**	πλόκιον δὲ τῆς .. ἀπεκδυσάμενος τὰς ἀρχάς.	296, 411	304	287	299	314	Phil	Phil	Phil	?	Phil	Cf *PG* 40, 128 B7-C11 , Com CXCIV, p 174
	ἢ καὶ ἄλλως τὸ σύνδεσμον .. ἱεράτευμα.	297, 411	305	288	300	315	Cyril	Cyril.	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1292 B6-7.
	διότι ὑψηλόν σου τὸ φρόνημα ἐπιφερόμενον.	om.	om	ibid	om.	313	om	om.	ibid	om	Phil	inédit
	ἔτι ταῦτά φησιν ὁ νυμφίος . διαπράττεται.	298, 411	306	290	301	316	Orig	Orig	Anon	Orig	Orig.	*PG* 17, 284A9-B8
	τάχα μὲν ὄνομα μεῖζον προκόψασιν.	299, 412	307	291	302	317	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 121-122 (105/280 = 1/3).
	ἢ καὶ ἐν τρυφῇ σου .. τὴν πνευματικὴν εὐφροσύνην.	300, 412	308	292	303	318	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1292 B8-11
	ἤγουν τὰ νοήματα σου οὐδαμῶς ὀμφακίζοντα	301, 412	309	293	304	319	Orig	Orig.	Orig.	Orig	Orig.	*PG* 17, 284 B9-10
	ἢ τοῖς τῶν φοινικῶν . πεπληθυσμένον.	302, 412	310	294	305	320	Phil	Phil	Phil	?	Phil	Cf. *PG* 40, 129 C6-10 , Com. CXCVII, p. 176 (fin)
102. **7, 9 εἶπα· ἀναβήσομαι**	ἐκ προσώπου δὲ τοῦ νυμφίου .. καὶ πόσιν τῶν τοῦ Χριστοῦ μυστηρίων.	303, 413	311	297	306	321	Phil	Phil	Phil	Phil	Phil	Cf. *PG* 40, 132 A7-B14 , Com p 176.
	ἀπεικασθεῖσα φοίνικι .. ὁ σωτήρ.	304, 413	312	295	307	322	Orig	Orig. B Anon	Anon	Orig	Orig	*PG* 17, 284 C2-D2
	ἐγώ εἰμι ἡ ἄμπελος ... τῆς καρδίας προσφερόμενος.	ibid	ibid	296	ibid.	ibid	ibid	Orig. B Anon	τοῦ αὐτοῦ	ibid	ibid	*PG* 17, 284 C2-D3.
	ἐπειδὴ ἐπαπορητικῶς .. τοῦ θεοῦ εὐεργεσίας.	305, 413	313	298	308	323	Anon	Anon. B Nil	Nil	Anon	Anon.	§ 123-124 (254/426 = 1/2)
103. **7, 11 ἐγὼ τῷ ἀδελφιδῷ**	ἐκ τρίτου τοίνυν . ἐπ' ἐμὲ ἐπιστρέφει.	306, 414	314	302	309	324	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 125 (35/213 = 1/6)
	ἢ ὅτι ἐγὼ .. τοῦ λαοῦ τῶν Ἰουδαίων.	307, 414	315	303	310	325	Cyril.	Cyril.	Cyril	Cyril.	Cyril	*PG* 69, 1289 B14-C1
	ἢ καὶ ἀγρὸν ... οὐκ ἀποδίδωσιν ἑαυτῇ.	308, 414	316	304	311	326	Phil	Phil	Phil	Phil	Phil	Cf *PG* 40, 133 B6-C6 , Com. CCIII, p 180 (en subst)

		Numéro d'ordre					Attribution					
Lemme	Péricope	Mai	PG	P	M	N	Mai	PG	P	M	N	éditions
	τελειωθείσης ... ἐπιστρέφει παρ'ἐμοί	309, 415	317	299	312	327	Orig.	Orig	Orig.	Orig.	Orig	*PG* 17, 285 D6-7.
104. **7, 12 ἐλθέ, ἀδελφιδέ μου**	περὶ τῶν ὑποδεεστέρων . ἀμπελῶνες καὶ ῥόαι.	310, 415	318	300	313	328	Orig	Orig.	Orig	Orig	Orig	*PG* 17, 285 D12-15.
	ἀπὸ τῆς σωματικῆς . ἐντολὰς τετήρηκα	311, 415	319	301	314	329	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 126-128 (185/700 = 1/4)
105. **7, 13d ἐκεῖ δώσω**	τοῖς γὰρ πιστοῖς . τῷ νυμφίῳ ἀνατιθέναι	312, 416	320	305	315	330	Anon.	Anon	Anon	Anon	Anon	*PG 87,2, 1737 A13-B1*
106. **7, 14 οἱ μανδραγόραι**	οἱ μανδραγόραι ... δέδωκαν τὴν ὀσμήν.	313, 416	321	306	316	331	Anon	Anon	Anon	?	Anon	Phil. Cfr *PG* 40, 136 A14-B4 , Com CCVII, p 182.
107. **7, 14b καὶ ἐπὶ θύραις ἡμῶν**	τὰ ἤδη καρποφοροῦντα . ἀνθοῦντας.	314, 416	322	307	317	332	Anon	Anon	Anon	?	Anon	*PG 87,2, 1737 B10-11*
	ἤγουν κεῖσθαι ... ἐπισφραγίζει	315, 416	323	308	318	333	Phil	Phil	Phil	Phil	Phil	Cf *PG* 40, 136 B7-C11 , Com CCVIII, p 182
108. **8, 1 τίς δώσει, ἀδελφιδέ**	τῆς ἄνω Ἰερουσαλὴμ . καὶ τριφητικὴ τροφή	316, 416	324	310	319	334	Anon	Anon B Orig	Orig.	Orig	Anon	*PG 87,2, 1737 C4-7.*
	ἁγιάζεται τοίνυν ἡ τροφὴ . θηλάσῃ τὴν θεοτόκον.	317, 416	325	311	320	335	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1292 C2-6
	ἐν γὰρ τοῖς ἀρτιγεννήτοις .. τὴν σοφίαν δι'αὐτῶν.	318, 417	326	312	321	336	Phil	Phil	Phil	Phil	Phil	Cf *PG* 40, 137 B4-D3 , Com CCX p 184 (résumé)
	τὴν ἔνσαρκον αὐτοῦ παρουσίαν . καὶ οὐκ ἐπείσακτον.	319, 417	327	309	322	337	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 129 (181/334 = 1/2)
109. **8, 1b εὑροῦσα ἔξω φιλήσω σε**	εὑρίσκουσα γὰρ .. περιεπτύξατο αὐτόν.	320, 418	328	313	323	338	Orig	Orig	Orig	?	Anon	*PG* 17, 285 A7-8.
	ἤγουν ἔξω Ἰερουσαλὴμ ὅπου ἐσταυρώθη.	321, 418	329	314	324	339	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Orig Cyril	*PG* 69, 1292 C8.
	τὸ δὲ οὐκ ἐξουδενώσουσι διὰ τῶν πιστευόντων.	322, 418	330	315	325	340	Phil	Phil	Phil	?	Phil	*PG* 40, 137 D6-141 A13 , Com. CCXI-CCXIII, pp 186-188 (très résumé)
110. **8, 3 εὐώνυμος αὐτοῦ**	ἢ τὸν ἐνταφιασμὸν λέγει . λέγει τῶν ἁγίων.	323, 418	331	316	326	341	Cyril	Cyril	Cyril.	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1292 C9-10
	ἢ οἶνος μυρεψικὸς .. πράξεων.	324, 418	332	318	327	342	Anon	Anon B Orig.	Orig	Orig.	Anon	*PG 87,2, 1740 C6-10*

	ὁ μὲν νόμος .. εἰς τὰς ἄνω μονάς.	325, 418	333	317 319 (bis)	328	343	Anon.	Anon.	Anon.	Cyril	Anon	*PG 87,2, 1740 C11-D2.*
111. **8, 4 ὥρκισα ὑμᾶς**	ἤδη δεύτερον ὥρκισεν ... καὶ ἐξεγείρετε.	326, 418	334	320	329	344	Orig	Orig	Orig.	Orig.	Orig.	*PG* 17, 285 A13-B2.
	ὁρκίζει τὰς τῶν ἁγίων . ἡμᾶς ὁ θεός.	327, 419	335	ibid	330	345	Anon	Anon.	ibid	Anon	Anon	*PG 87,2, 1740 D9-10*
112. **8, 5 τίς αὕτη ἡ ἀναβαίνουσα**	οἱ ἅγιοι τοῦτο τῆς νύμφης.	328, 419	336	323 (in mg)	331	346	Anon	Anon.	Anon	Anon	Anon.	Cf Phil *PG* 40, 144 A1-8 . Com CCXVII. p 190
	αἱ τῆς συναγωγῆς . . κεχρημένης [+ καὶ ἐπερειδομένης . P]	329, 419	337	321	332	347	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 131 (42/49 =)
	προφητεύεται . μεταβολήν.	330, 419	338	322	ibid	348	Anon	Anon	Anon.	Anon	Anon	*PG 87,2, 1741 A10-14*
113. **8, 5c ὑπὸ μήλον**	τοῦτο τὸ φυτὸν . δώσει τὸν καρπὸν αὐτῶν.	331, 419	339	326	333	349	Anon	Anon B Nil	Anon	Anon	Anon	*PG 87,2. 1741 B1 7.*
	τὸ μῆλον ἐργάζεται	332, 419	340	325	334	350	*Phil*	*Phil.*	Phil	Phil	Phil	Cf *PG* 40, 144 A10-16 . Com CCXVIII. p 190
	μῆλον τὴν οἰκονομίαν . σχέσεως ἐνεργείαν.	333, 420	341	324	335	351	Anon	Anon B Nil	Nil	Nil	Anon	§ 132 (108/336 = 1/3)
114. **8, 5d.e ἐκεῖ ὠδίνησέ σε ... ἡ τεκοῦσά σε**	ἡ σὰρξ αἵματι καὶ ὕδατι	334, 420	342	327	336	352	Anon	Anon	Orig.	Orig	Anon	*PG 87,2, 1741 C13 15*
115. **8, 6 θές με ὡς σφραγῖδα ... ὡς ᾅδης ζῆλος.**	προτρέπεται αὐτὴν . τοὺς στρατιώτας.	335, 420	343	328	337	353	Orig	Orig	Orig	Orig.	Orig.	*PG* 17, 285 B5-C3.
	τὴν ἀπὸ τοῦ βαπτίσματος ἔχουσα τὰς ὁρμάς.	336, 421	344	329	338	354	Nil	Nil	Nil	Nil	Nil	§ 133 572/143 = 1/2)
116. **8, 6d περίπτερα αὐτῆς ... οὐ συγκλύσουσιν αὐτήν.**	ἣν ἔχει ὁ Κύριος . ἐπιδείξασθαι δυναμένους.	341, 422	348	330	342	359	Nil	Anon.	Anon	Nil	Nil	§ 134 (43/269 = 1/6)
	τὰ οἰκοδομήματα αὐτῆς ἀναλωθήσεται	337, 421	345	331	339	355	Anon	Anon.	Anon	?	Anon	*PG 87,2, 1744 A11 B4*
	ἢ καὶ περίπτερα πυρὸς βάτος [+ καὶ ἄλλως P]	338, 421	346	332	340	356	Anon	Phil	Phil	Phil	Phil	*PG* 40, 145 A13-B12 . Com CCXXIII. p 192 (très résumé)
	τὰ τείχη. φησίν, πῦρ ἐστί	339, 421	347	333	341	357	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69. 1292 C14

		Numéro d'ordre					Attribution					
Lemme	Péricope	Mai	PG	P	M	N	Mai	PG	P	M	N	éditions
	καὶ ἄλλως . τῆς ἀγάπης τοῦ Χριστοῦ ,	340, 421	ibid	ibid	ibid	358	Anon	ibid	ibid	ibid	ibid	*PG 87,2, 1744 B4-13*
	πάλιν, ἐπείπερ ὁ Θεὸς ἡμῶν .. πέπεισμαι γὰρ ὅτι οὔτε θάνατος καὶ τὰ ἑξῆς.	342, 422	349	334	343	360	Anon	Anon B Orig	Orig.	Anon.	Anon	*PG 87,2, 1744 C8-D1*
117. **8, 7c ἐὰν δῷ ἀνὴρ ... ἐξουδενώσουσιν αὐτήν.**	τίνες ἄλλοι, ἢ οἱ τῆς ἀγάπης ἀλλότριοι . ὡς μηδὲν ἄξιον δράσας ἐξουδενωθήσεται.	343, 422	350	335	344	361	Anon	Anon	Anon	Anon	Anon	*PG 87,2, 1744 D4-9*
118. **8, 8 ἀδελφὴ ἡμῶν μικρὰ καὶ μαστοὺς οὐκ ἔχει**	τὸ μὲν πρόθυμον τὸ περὶ τὴν νύμφην . ἐπισταμένοις τὰ κατορθώματα	344, 422	351	337	345	362	Anon	Anon.	Anon	Anon.	Anon	§ 135 (163/186 =) manque dern Phrase
	τοῦτο πρὸς τοὺς πίστιν . καὶ ἑτέρους τρέφειν.	345, 423	352	336	346	363	Phil	Phil.	Phil	Phil	Phil	*PG* 40, 148 A13-C1 , Com CCXXVII, p 194
	ὅτι μικρὰ ἡ τοῦ ἀνθρώπου ψυχὴ . καὶ δικαίων πνευμάτων.	346, 423	353	om	347	364	Orig.	Orig	om	Orig	Orig	*PG* 17, 285 C5-11
119. **8, 8b-9 τί ποιήσωμεν ἐπ'αὐτὴν ... σανίδα κεδρίνην**	ὅταν κυρωθῶσι τῆς μνηστείας αὐτὴν ἐπάλξεις πύργων.	347, 424	354	338	348	365	Anon	Anon	Anon	Anon	Anon	*PG 87,2, 1745 C12-1748 A2.*
120. **8, 10 ἐγὼ τεῖχος ... ὡς εὑρίσκουσα εἰρήνην**	ὑμεῖς μὲν νομίζετε ἥτις ἐστὶ Χριστός.	348, 424	355	339	349	366	Anon	Anon	Anon	?	Anon	*PG 87,2, 1748 A6-B2.*
	λύει τὴν ἀμφιβολίαν γνώσεως εἴσοδος.	349, 424	356	340	350	367	Anon.	Anon. B Nil	Nil	Anon.	Anon	§ 136 (80/212 = 1/3)
121. **8, 11 ἀμπελὼν ἐγενήθη ... χιλίους ἀργυρίους**	ὁ ἀμπελὼν ἐν τῇ θεοσεβείᾳ καρποφορίας.	350, 425	357	341	351	368	Nil	Nil	Nil	Anon.	Nil	§ 137 (66/431 = 1/7)
	τῷ πνευματικῷ Σαλομὼν .. αὐτοῦ δεξάμενοι	351, 425	358	342	352	369	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1292 D1-4
	Χριστὸς ὁ εἰρημένος Σαλομὼν .. οἱ ἄγγελοι.	352, 425	359	343	353	370	Anon	Anon B Cyril	Anon	Anon.	Anon	*PG 87,2, 1748 D3-1749 A8* , C = Orig
122. **8, 12 ὁ ἀμπελών μου ... τὸν καρπὸν αὐτοῦ**	ταῦτα εἴτε τῆς ἐκκλησίας . τοὺς τηροῦντας οἶνον ποιήσουσι.	353, 426	360	344	354	371	Anon.	Anon	Anon	Anon.	Anon	*PG 87.2. 1749 A12-C6*

	ἐν ἀρχῇ μὲν οὖν ἔλεγον . οἱ αὐτοὶ δηλοῦνται.	354, 426	361	345	355	372	Apol	Apol.	Apol.	Anon.	Apol.	*PG 87,2, 1749 C7-1752 A5.*
	ἀμπελών μου ἔμος ἐνώπιόν μου τῶν διαθεκῶν ἑκατοντάδας.	om	om	346	om	om	om	om	Phil	om	om	Cf *PG* 40, 152 B1-C3 ; Com CCXXXVI, p 200
	τοῦ ἀληθινοῦ Σολομῶντος τὰς ἀμοιβὰς δεχόμενοι.	355, 427	362	347	356	373	Nil	Anon B Phil	Nil	Nil	Nil	§ 138-139 (114/592 = 1/5)
123. **8, 13 ὁ καθήμενος ἐν κήποις ... ἐπὶ ὄρη ἀρωμάτων.**	καλοῦντός ἐστι φωνὴ . καὶ ἐπιγείων καὶ καταχθονίων.	356, 428	363	348	357	374	Anon	Anon B Nil	Nil	Anon	Anon	§ 140-141 (248/350 = 2/3)
	ἐπικάθηται γὰρ τῆς βασιλείας τῶν οὐρανῶν.	357, 428	364	349	358	375	Phil	Phil	Phil.	Phil	Phil	Cf *PG* 40, 153 A1-B13 (fin) ; Com très diff
	ὁ μὲν καθήμενος ἐν κήποις ἐπὶ τοὺς ἁγίους ἐλθεῖν.	358, 429	365	350	359	376	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	Cyril	*PG* 69, 1292 D5-1293 A4
	εἶδεν ἡ νύμφη τὸν νυμφίον χαίροντας.	359, 429	366	351	360	377	Orig	Orig.	Orig.	Orig	Orig.	*PG* 17, 285 D1-
	τῇ φωνῇ . διὰ τὸ τέλειον δυναμένῃ	360, 429	367	ibid	361	378	Anon	Anon B Orig.	ibid	Anon.	Anon	288 A3.
	τὸ δὲ φύγε, τὴν αἰφνίδιον . τῶν οὐρανίων καὶ καθαρόν.	361, 430	368	352	362	379	Apol	Anon	Anon	Apol	Apol	*PG 87,2, 175 C3-7.*

PRICING OF THE FACTORS OF PRODUCTION IN THE BYZANTINE ECONOMY

I. Introduction

The purpose of this study is to ascertain the constellation of economic forces and institutional parameters that determined the price of the factors of production (labor, land and capital) in the tenth and post-tenth-century Byzantium. While commendable efforts have been made to glean information about prevailing factor prices (1), no attempt has been made to lay out the underlying conceptual basis, institutional framework, economic rationale, and market dynamics which ultimately shaped reported price structures. To deepen our understanding of factor price formation, it is important to establish the compass and impact of these constituent elements, including the organization of the factor markets and the likely conduct of the agents involved. To this end, an attempt is made to elucidate the ground rules on the basis of which factor prices were actually formed, the role of the state in defining impacting institutional boundaries in the face of economic and political imperatives, the structure of the respective markets, and the workability of the market mechanism.

(1) For prices of fields, vineyards, and olive groves sold in various locations culled from documentary sources dating mostly from the thirteenth and fourteenth centuries, see G. OSTROGORSKY, *Loehne und Preise*, in *BZ*, 32 (1932), pp. 312-19 ; J.-C. CHEYNET, E. MALAMUT, C. MORRISSON, *Prix et salaires à Byzance (X^e-XVe siècle)*, in V. CRAVARI, J. LEFORT, C. MORRISSON, *Hommes et richesses dans l'Empire byzantin*, Paris, 1991, II, pp. 344-48 ; E. PATLAGEAN, "Économie paysanne" et "Féodalité byzantine" in EADEM, *Structure sociale, famille, chrétienté à Byzance IVe-XIe siècles*, London, 1981, Variorum Reprints III, Table in p. 1379. See also *Actes d'Esphigmenou*, ed. J. LEFORT, Paris, 1959, no. 10. Data on wage rates in the private sector are scanty, and span the period between the thirteenth and fifteenth centuries. MORRISSON *et al.*, *ibid.*, pp. 370-73 ; H. DELEHAYE, *Deux typika byzantins de l'époque des Paléologues*, Bruxelles, 1921, p. 134.

II. Theoretical underpinning

The pricing of factors of production is governed by certain basic economic principles. First, the demand for factors of production depends on what can be produced with them and how efficiently. In technical terms, this means that their price is dependent on their marginal productivity, i.e. the increase in the value of the total output produced with them by the addition of an extra unit of the factor (product per unit of input). Second, the marginal product of a variable factor (e.g., labor) depends on the state of technology and the quantity and quality of the other factors (land and capital) associated with it. Third, each firm (or farm) has a demand schedule (curve) for factors of production which slopes downward because of diminishing marginal productivity (Law of Diminishing Returns) (2). Fourth, each firm (or farm) uses factors in such amounts and proportions that the money values of their marginal products are equal to their unit costs of production. Fifth, the quantities of factors offered at various prices, i.e. their supply, depends on the price they can obtain in the most profitable alternative employment (opportunity cost). Supply curves normally slope upward and to the right, as increased output is achieved at a higher cost due to diminishing returns. Sixth, the cost to firms (or farms) depends on factor prices and on the state of technology employed. Seventh, factor prices are influenced by their physical characteristics (e.g., quality of labor or land), and by the demand and supply conditions prevailing in identifiable submarkets. However, factor submarkets may not be inter-connected (fragmented markets), resulting in a family of disparate factor prices. Eighth, the demand for factors of production is a derived demand, emanating from the consumers' demand for the firm's (or farm's) products. Consumer demand in turn is determined by the price of goods and consumer preferences and incomes, while its strength along

(2) The Law of Diminishing Returns states that, with given technological conditions, the addition of a variable factor of production (e. g., labor), keeping all other factors constant (e. g., land), will yield increasing returns per unit of the variable factor added, until a point is reached beyond which further additions of the variable factor will yield diminishing returns. For details and a diagrammatic presentation, see M. H. SPENCER and L. SIEGELMAN, *Managerial Economics*, Homewood, Illinois, 1959, pp. 202-9 ; D. S. WATSON, *Price Theory and its Uses*, New York, 1968, pp. 160-65 ; A. W. STONIER and D. C. HAGUE, *A Textbook of Economic Theory*, London, 1957, 114-15 ; G. J. STIGLER, *The Theory of Price*, New York, 1947, pp. 116-25.

with technology determine marginal factor productivities. Ninth, the demand for a factor of production (and up to a point its price) ([3]) will generally be higher : the greater the available quantities of the cooperating factors ; the less of the factor in question is employed ; the higher the selling price of the end product in whose production it is used ; and the more productive the factor ([4]). Finally, factor prices are influenced by the structure of the markets (competitive or monopolistic/monopsonistic) in which factor services and the commodities produced with them are sold.

III. Labor

Labor is not a homogeneous commodity, but comprises divers services differentiated by skill, location, efficiency, and attitude toward work, income and leisure. Non-homogeneity, imperfect mobility, and inter-occupational distribution give rise to disparate labor *submarkets*, each with its own demand and supply conditions and a quasi-independent price determining mechanism. Thus, for any specific skill there tends to be a separate submarket, which is further subdivided on the basis of geographic location. In a competitive market, the demand for and supply of labor in a particular submarket determine the equilibrium wage rate. Firms and farms will employ, i.e. demand, units of labor up to the point where the value of the marginal product of labor is equal to its price, i.e. the wage rate ([5]). The supply curve of labor in a given submarket is generally thought to slope upward (positively) above some critical wage rate, indicating that more workers can be attracted only by paying a higher wage. Below this critical wage level, workers may refuse to offer their services, more so if this (or a higher) wage rate is paid in another sub-

(3) A significant increase in the price of a factor of production induces its substitution by other factors, e. g., labor by capital or land (extensive cultivation).

(4) For an elaboration, see STIGLER, *Theory of Price*, pp. 175-91 ; C. E. FERGUSON, *Microeconomic Theory*, Homewood Illinois, 1969, pp. 368-70 ; H. HENDERSON, *Supply and Demand*, Chicago, 1958, pp. 62-63, 115-17 ; J. S. BAIN, *Pricing, Distribution, and Employment*, New York, 1953, pp. 469-507 ; WATSON, *Price Theory*, pp. 401-18 ; R. G. LIPSEY and P. O. STEINER, *Economics*, New York, 1966, pp. 210-58, 341-78.

(5) BAIN, *Pricing*, pp. 503-7 ; FERGUSON, *Microeconomic Theory*, pp. 360-74 ; HENDERSON, *Supply and Demand*, pp. 112-29 ; K. W. ROTHSCHILD, *The Theory of Wages*, Oxford, 1956, pp. 15-48.

market to which they can move (6). However, part of the labor force may continue to offer their services in the local market even though potentially they could earn more elsewhere, preferring to remain in place because of uncertainty about work opportunities elsewhere, costs of relocation, inconvenience due to distance, or inertia. This attitude suggests that labor immobility among locations and occupations may decrease labor supply only marginally, even with rather significant wage reductions. At a wage rate below the critical level, the supply curve may even slope downward (negatively), reflecting the willingness of workers to offer their services at any price "in order to eat". Furthermore, with extreme immobility and depressed wages, labor supply may even increase further, as more workers join the labor force (e.g., housewives and underage children) to supplement the family income, or workers offer to work longer hours in order to maintain a given standard of living — wages are so low that the family sorely needs the extra income (7). Finally, tradition, lack of employment opportunities, payment in kind, and limited bargaining power (employers can wait, workers cannot) can keep wages below equilibrium level.

When there is only one employer or landlord in a submarket, and workers offer their services competitively, a situation of monopsony emerges. In this instance, the monopsonist has the ability to set a wage rate lower than that under competitive conditions and add to his workforce without necessarily having to raise the wage rate — the labor curve is horizontal rather than rising at least over some range in the short run (8). When there are several employers or landlords (oligopsony) but act in concert, the impact on wage rates will be similar to that of simple monopsony. However, if there is excess demand for labor, e.g., at seasonal

(6) The institution of extended family, whereby each member shares in the family income but not necessarily in strict relation to his contribution, provides a sense of economic security and enables a worker to establish a *reserve* price for his labor. A worker with such a cushion may not be prepared to accept employment unless the wage offered exceeds his reserve price, other things being equal. If pervasive, such an attitude would tend to shrink the supply of labor in a given submarket and restrict labor mobility, at least temporarily.

(7) Cfr. BAIN, *Pricing*, pp. 552-58 ; STIGLER, *The Theory of Price*, pp. 190-91 (graph in p. 190)

(8) For an in depth analysis, see WATSON, *Price Theory*, pp. 406-10, 428-29, especially p. 429 ; LIPSEY and STEINER, *Economics*, pp. 380-81 ; BAIN, *Pricing*, 382-88, 426-29, 516-29 ; STONIER and HAGUE, *A Textbook of Economic Theory*, pp. 251-58 ; ROTHSCHILD, *The Theory of Wages*, pp. 94-105.

peaks, rivalry is likely to erupt and collusive arrangements tend to break down. Finding themselves in a position of oligopsonistic interdependence, i.e. the amount of labor available to one at a given wage rate also depends on the wage rates being offered by rivals, employers and landlords eager to secure the quantity of labor they require tend to bid up the wage rate. The outcome would tend to shift from monopsonistic to competitive, as the intensity of the rivalry will push wage rates higher than under monopsony and closer to the competitive level ([9]).

The Byzantine state did not designate the place or type of occupation of the individual ; nor did it set wage rates — contrary to what has been argued ([10]). Nevertheless, in the agricultural sector the demand for and supply of labor were influenced not only by economic factors, but by the social structure, the institutional setting, and political expediencies as well. In principle, and particularly in *non-farming* activities, the individual was free to contract his services to whomever he wished, for as long as he wished, and at a negotiated wage rate ([11]). But in the *rural* areas, the individual's freedom of decision-making regarding the disposition of his labor was restricted by his social status, the fiscal regime, political decisions, and the institutional setup — the institutions of *paroikia* ([12]) and *corvées* ([13]) in particular.

(9) BAIN, *Pricing*, pp. 393-94.

(10) Ch. DIEHL, *Études byzantines*, Paris, 1905, 143 ; J. W. THOMPSON, *An Economic and Social History of the Middle Ages*, New York, 1928, p. 336 n. 1 ; S. RUNCIMAN, *Byzantine Civilization*, London, 1933, pp. 101, 175, 188 ; M. V. LEVTCHENKO, *Byzance : Dès origines à 1453*, Paris, 1949, p. 170 ; R. GUERDAN, *Byzantium, its Triumphs and Tragedy*, New York, 1957, pp. 93, 95 ; A. P. KAZHDAN and A. WHARTON EPSTEIN, *Change in Byzantine Culture in the Eleventh and Twelfth Centuries*, Berkeley, 1985, p. 22 ; A. KAZHDAN, *State, Feudal and Private Economy in Byzantium*, in *DOP*, 47 (1993), p. 99 ; *ODB*, s. v. Guilds.

(11) For a particular category of hired operatives employed in the silk industry, see pp. 76-77 below.

(12) *Paroikos* was the common term for a dependent peasant settled on land belonging to a private landlord or the state. Nevertheless, the nature of the status of *paroikoi* remains ambiguous. *Paroikoi* were peasants who leased land from lay and monastic landlords or the state to cultivate and to whom they paid a rental. In addition, they and their families had to perform labor services on the landlord's land for free (*corvée*), in accordance with the terms of the lease. But, there were other categories of *paroikoi*. When the emperors granted large tracts of land to favorites, monasteries or the military as *pronoiai* (see n. 15), the deed usually included the independent peasants who happened to have settled on the estate

The sources of labor supply in the rural areas included : (a) free laborers (ἐλεύθεροι, freemen), who owned no property, were not inscribed in the *praktika* of lay or monastic estates (μὴ καταγεγραμμένοι ἐν πραχ-

and who became their *paroikoi*. The peasantry, though they retained their properties, they were obliged to work on the landlords estate without compensation for a specified number of days a year. As *paroikoi* were also considered those who possessed no land and worked full time for a landlord. Finally, the state had always been the largest landowner, and exploited its lands with its own *demosiakoi paroikoi*. On the legal status of the *paroikoi*, see *Ecloga*, 13. 1 ; *Peira*, 15. 2, 3 ; *MM*, III, pp. 104-5 ; VI, p. 105 ; *Actes de Lavra. Dès origines à 1204*, eds. P. Lemerle, A. Guillou, N. Svoronos, D. Papachrysanthou, Paris, 1970, I, nos. 38, 45, 48, 60 ; *Actes de Xénophon*, ed. L. Petit, Amsterdam, 1964, Supplement 1, no. 8 ; *ODB*, s. v. *Paroikoi* ; G. Ostrogorsky, *Quelques problèmes d'histoire de la paysannerie byzantine*, Bruxelles, 1956, pp. 11-24, 41-74 ; Idem, *Agrarian Conditions in the Byzantine Empire*, in *Cambridge Economic History of Europe* Cambridge, 1966, I, pp. 229-33 ; Idem, *La commune rurale byzantine*, in *Byz.*, 32 (1962), pp. 154-55 ; Idem, *History of the Byzantine State*, London, 1968, pp. 294-95, 330, 372, 392 ; P. Lemerle, *The Agrarian History of Byzantium*, Galway, 1991, pp. 168-92, 220-21, 232-48 ; N. Svoronos, *Les privilèges de l'Église à l'époque des Comnènes*, in *TM*, 1 (1965), pp. 357 and n. 155, 359 and n. 167 ; Idem, *Sur quelques formes de la vie rurale à Byzance : petite et grande exploitation*, in Idem, *Études sur l'organisation intérieure, la société et l'économie de l'empire byzantin*, Variorum Reprints, London, 1973, II, pp. 325-35 ; H. Ahrweiler, *La politique agraire des empereurs de Nicée*, in *Byz.*, 28 (1959), 60 and n. 6, 61-63 ; A. E. Laïou-Thomadakis, *Peasant Society in the Late Byzantine Empire*, Princeton, 1977, pp. 142-60, 181-82, 216-21 ; P. Charanis, *On the Social Structure and Economic Organization of the Byzantine Empire in the Thirteenth Century and Later*, in *Bsl*, 12 (1951), pp. 134-47 ; M. Angold, *A Byzantine Government in Exile. Government and Society under the Laskarids in Nicaea (1204-61)*, Oxford, 1975, pp. 132-39 ; Idem, *The Byzantine Empire 1025-1204*, London, 1997, pp. 286-88 ; G. Rouillard, *La vie rurale dans l'empire byzantin*, Paris, 1953, pp. 121-27, 132-33, 167-71 ; A. Harvey, *Economic Expansion in the Byzantine Empire 900-1200*, Cambridge, 1989, pp. 6-7, 33, 45-47, 62, 64, 67-68, 73 ; J. Karayannopoulos, review of G. Ostrogorsky, *Quelques problèmes d'histoire de la paysannerie byzantine* in *BZ*, 50 (1957), pp. 167-82 ; D. Jacoby, *Phénomènes de démographie rurale à Byzance au XIIIe, XIVe and XVe siècles*, in *Études Rurales*, 5-6 (1962), pp. 164-66, 180-85. See also n. 17 below.

(13) On the kinds of *corvées* (ἀγγαρεῖαι), see *Basilics* (*B*), I. D. Zepos, *Βασιλικά*, I-V, Athens, 1896-1900, *B*, 56. 17, 21, 22 ; *Synopsis Basilicorum*, *Λ*. 2. 5-7, 10, 11, 13, 14, 16, 27, 29, 32 ; *Synopsis Minor*, *Λ*. 66-69 ; *Hexabiblos*, 2. 5. 4, 8 ; Chrysobull of Constantine IX (1044) in *JG*, I, p. 617 ; *Actes de Lavra*, I, nos. 38, 44, 48 ; *MM*, IV, pp. 3-4 ; J. Bompaire, *Actes de Xéropotamou*, Paris, 1964, pp. 151-52 ; *Actes de Chilandar*, eds L. Petit and B. Korablev,

τικοῖς τινων ἄλλων), and had no fiscal obligations (τῷ δημοσίῳ ἀνεπίγνωστοι). The status of these workers rendered them free to go anywhere and offer their services to anyone ([14]). (b) Free landholders, as well as landless peasants who had settled in the communities and became involuntarily *paroikoi*, as the emperors granted large estates and entire villages to lay and monastic landlords as *pronoiai* ([15]). These *paroikoi*

Amsterdam, 1975, no. 60 ; G. OSTROGORSKY, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles, 1954, pp. 305-10, 356-68 ; IDEM, *Die laendische Steuergemeinde des byzantinischen Reiches im X. Jahrhundert*, Amsterdam, 1969, p. 60 ; IDEM, *History*, pp. 108-10 ; IDEM, *Agrarian Conditions*, pp. 222-23 ; F. DOELGER, *Beitraege zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung besonders des 10. und 11. Jahrhunderts*, Leipzig, 1927, pp. 48-62 ; D. A. ZAKYTHINOS, *Le despotat grec de Morée*, Athens, 1953, II, pp. 232-33, 236-44 ; A. STAURIDOU-ZAPHRACA, *Η ἀγγαρεία στὸ Βυζάντιο*, in *Βυζαντινά*, 11 (1982), pp. 23-54.

(14) These free laborers were floating and supplied a much sought after by private landlords wage workforce. They were also those on whom probably the state relied to make grants of *paroikoi*. *MM*, VI, p. 105 ; LEMERLE, *Agrarian History*, pp. 242-43 ; OSTROGORSKY, *Féodalité*, pp. 321, 330-47 ; IDEM, *Agrarian Conditions*, 232-33 ; IDEM, *Paysannerie*, 25-40 ; LAIOU-THOMADAKIS, *Peasant Society*, pp. 213, 215 n. 112 ; J. KARAYANNOPOULOS, *Τὸ Βυζαντινὸ Κράτος*, Thessalonica, 1993, pp. 375-76 ; HARVEY, *Economic Expansion*, p. 61.

(15) Originally *Pronoiai* were conditional grants of land in return for military services. But often *pronoiai* were also granted to lay landlords and monasteries. The property remained state land, was allotted for a specified period, usually the lifetime of the holder, and could not be alienated. The land could be taken back from the first beneficiary, allocated to another, or returned to the state. Eventually, however, *pronoiai* became hereditary, and *pronoetai* obtained the right to dispose of the land at will. With the land were also handed over the peasants living on it, becoming *paroikoi* of the *pronoetai*. The holder of a *pronoia* also acquired the right to the rents of the property he was assigned, as well as to the labor services of the *paroikoi* and part or all of the taxes levied on the property. On the institution of *pronoia*, see Novel LXI (1158) of Manuel Comnenos in *JG*, I, pp. 381-85 ; K. N. SATHAS, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, Athens, 1872, I, p. 44 ; *Actes de Docheiariou*, ed. N. OIKONOMIDÈS, Paris, 1984, no. 13 ; *Actes de Lavra*, I, nos. 45, 48, 64, 65, 66, 69 ; *Actes de Chilandar*, nos. 60, 96 ; *ODB*, s. v. Pronoia ; OSTROGORSKY, *Agrarian Conditions*, pp. 226-28 ; IDEM, *Féodalité*, pp. 9-257 ; IDEM, *Observations on the Aristocracy in Byzantium*, in *DOP*, 25 (1971), pp. 11-14, 17-19 ; IDEM, *History*, pp. 330-31, 371-73, 392, 425, 482, 541 ; M. LASKARIS, *Cinq notes à la Πρόνοια de M. Ostrogorsky*, in *Byz.*, 21 (1951), pp. 265-74 ; LEMERLE, *Agrarian History*, pp. 207-14, 222-41 ; IDEM, *Recherches sur le régime agraire à Byzance : la terre militaire à l'époque des Comnènes*, in *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 3 (1959), pp. 265-81 ;

were obligated to provide for free part of their working time, ranging from 12 to 52 days a year ([16]), to the landlord in whose domain his holding happened to be located. (c) Dependent peasants (*paroikoi*) who leased land from a layman, a monastery or the state, and who were obliged to work on the lessor's estate for a specified number of days each year without compensation. (d) *Paroikoi* who devoted their entire time as workers on a landlord's land. (e) Small landholders who, unable to secure full employment on their land all year-round, sought supplementary employment in the estates of large landlords. (f) Independent farmers who had sold their land because of indebtedness, heavy taxation, or coercion ([17]), and who had to make a living by selling their labor. (g) Peasants who were unable to own and operate arable land because of lack of capital, and sought the status of *paroikos* because it provided security of employment. (h) Offspring of *paroikoi* for whom there was not enough work on

SVORONOS, *Petite et grande exploitation*, pp. 325-35 ; P. CHARANIS, *The Monastic Properties and the State in the Byzantine Empire*, in *DOP*, 4 (1948), pp. 87-91, 111-12 ; H. AHRWEILER, *L'histoire et la géographie de la région de Smyrne entre les deux occupations turques (1081-1317), particulièrement au XIIIe siècle*, in *TM*, 1 (1965), pp. 39-40 ; EADEM, *Politique agraire*, pp. 55-62 ; N. OIKONOMIDÈS, *Contribution à l'étude de la pronoia au XIIIe siècle. Une formule d'attribution des parèques à un pronoiaire*, in *REB*, 22 (1964), pp. 158-75 ; A. CARILE, *Sulla pronoia nel Peloponneso bizantino anteriormente alla conquista latina*, in *Studi Urbinati, N. S. B*, 2 (1972), pp. 327-35 ; S. BORSARI, *Il dominio veneziano a Creta nel XIII secolo*, Napoli, 1963, pp. 16-20 ; F. THIRIET, *La Romanie vénitienne au Moyen Âge*, Paris, 1975, pp. 109-117 ; D. JACOBY, *Les archontes grec et la féodalité en Morée franque*, in *TM*, 2 (1967), pp. 421-81 ; J. FERLUGA, *L'aristocratie byzantine en Morée au temps de la conquête latine*, in *BF*, 4 (1972), pp. 76-87 ; LAÏOU-THOMADAKIS, *Peasant Society*, pp. 156-58 ; ANGOLD, *The Byzantine Empire*, pp. 148-49, 156, 257-59 ; HARVEY, *Economic Expansion*, pp. 6-7, 72-73 ; A. Hohlweg, *Zur Frage der Pronoia in Byzanz*, in *BZ*, 60 (1967), pp. 288-308. A. KAZHDAN, *Pronoia : the History of a Scholarly Discussion*, in *Mediterranean Historical Review*, 10 (1995-96), pp. 133-63.

(16) *ODB*, s. v. *Corvée*.

(17) There was always a tendency for independent peasants to be subordinated to large landowners. The state's need of the support of powerful individuals and religious institutions led it to assign landless and small landholders to these landowners as *paroikoi*. HARVEY, *Economic Expansion*, p. 6. Even villagers who no longer were residents were considered *paroikoi* of the monastery to which the village had been granted, and were obliged to render services to it. LAÏOU-THOMADAKIS, *Peasant Society*, p. 150 n. 22 and the sources cited therein.

the land of their families ([18]). (i) Migrants, i.e. people who had escaped from regions that had been invaded, or *paroikoi* who had fled from lay, monastic or state estates ([19]). Finally, war prisoners ([20]) or slaves imported or obtained from pirates ([21]). In short, basically labor supply depended on the *flow* of freemen, outsiders, descendants of *paroikoi*, and youths seeking employment for the first time, as there was little turnover in the existing *stock* of workers already employed in lay, monastic and state estates ([22]), largely involving disgruntled runaway *paroikoi*.

(18) The predominant partible system of inheritance (*Hexabiblos*, 5. 8. 1-95) tended to keep the offspring of *paroikoi* on the land. This would imply that the descendents of *paroikoi* did not join the pool of the marketable supply of labor, but replenished or added to the existing stock of labor already committed on a permanent basis in the estates of the big landlords. Possibly, some sought supplementary employment outside the estate, thus adding to the pool of available for hire labor. Often, the inherited land was not economically viable due to excessive fragmentation of holdings, e. g., small original plots, many offspring, successive distributions. This situation would lead to the sale of the property to a contiguous landholder, while the former owners would either seek to lease land elsewhere and become *paroikoi*, thereby increasing the stock of labor ; or remain propertyless peasants and work as hired hands, thereby increasing the flow of labor supply.

(19) OSTROGORSKY, *Féodalité*, p. 333 ; IDEM, *Paysannerie*, pp. 13-17 ; IDEM, *Agrarian Conditions*, pp. 232-33 ; LEMERLE, *Agrarian History*, p. 176 ; HARVEY, *Economic Expansion*, pp. 61, 249.

(20) *Ἡ γὰρ φύσις πάντας ἐλευθέρους προήγαγεν, ἡ δὲ τῶν πολέμων ἐπίνοια τὴν δουλείαν ἐφεῦρεν. Ὁ γὰρ τοῦ πολέμου νόμος κτῆμα τῶν κρατούντων θέλει τοὺς νενικημένους εἶναι* (nature advanced the idea of liberty, while wars invented the concept of slavery ; the law of the war commands that the vanquished become property of the victors). *Epanagoge*, 37. 3 ; *Prochiros Nomos*, 34. 2 ; *Hexabiblos*, 1. 18. 3.

(21) LEMERLE, *Agrarian History*, p. 188 n. 1 ; IDEM, *Recherches*, pp. 271-72 ; CHARANIS, *Social Structure*, p. 146 ; A. HADJINICOLAOU-MARAVA, *Recherches sur la vie des esclaves dans le monde byzantin*, Athens, 1950, pp. 40-41, 50-52 ; C. VERLINGEN, *La traité des esclaves. Un grand commerce internationale au xe siècle*, in *Études de civilisation médiéval (ixe-xiie siècles), Mélanges E. R. Labande*, Poitiers, 1975, p. 729 ; H. HUNGER, *State and Society in Byzantium*, in IDEM, *Epidosis. Gesammelte Schriften zur byzantinischen Geists-und Kulturgeschichte*, Muenchen, 1989, p. 205.

(22) By the thirteenth century, the dominant form of land tenure in Byzantium was the large estate, owned and operated by a privileged class of ecclesiastics and members of the nobility. Novel 84 of Leo VI (886-912) in *JG* I, pp. 152-53, which rescinded earlier regulations restricting the acquisition of landed property by government officials in the capital and the provinces, inad-

The flow into the pool of labor supply in each submarket was significantly affected by the force of long-standing institutional arrangements and practices. Freemen who elected to maintain their status as free laborers continued to be part of the flow of labor force, providing the supplementary manpower needed by lay and monastic landlords ([21]). But from

vertently cleared the way for the eventual creation of large domains through legal means and the use of censurable practices, to the detriment of small landowners. See also n. 68 below. On the growth of large estates, see OSTROGORSKY, *Agrarian Conditions*, pp. 215-22 ; IDEM, *Féodalité*, pp. 328-30 ; IDEM, *Aristocracy in Byzantium*, p. 18-19 ; IDEM, *History*, pp. 272-76, 280-82, 286-88, 305-7, 371-75 ; P. CHARANIS, *On the Social Structure of the Later Roman Empire*, in *Byz.*, 17 (1946), pp. 51-55 ; IDEM, *Monastic Properties*, pp. 53-118 ; HARVEY, *Economic Expansion*, pp. 32, 46-55, 67, 69, 71-74, 76-79, 231 ; M. F. HENDY, *Studies in the Byzantine Monetary Economy c. 300-1450*, Cambridge, 1985, pp. 85-90, 100-8 ; P. MAGDALINO, *The Empire of Manuel I Komnenos 1143-1180*, Cambridge, 1993, pp. 160-71 ; A. N. DIOMEDES, *Βυζαντιναὶ Μελέται*, Athens, 1951, I, pp. 24-173 ; A. Bon, *La Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*, Paris, 1951, pp. 172-74 ; JACOBY, *Les archontes grecs*, pp. 470-71, 475 ; IDEM, *La féodalité en Grece médiéval*, Paris, 1971, pp. 33-36 ; FERLUGA, *L'aristocratie byzantine*, pp. 76-87.

(23) The view has been expressed that in Byzantium there was a "présomption de sujétion" (presumption of subjection) to the state as regards the unknown to the fisc (*ἀνεπίγνωστοι τῷ δημοσίῳ*) or freemen (*ἐλεύθεροι, ξένοι*) who could not prove their personal ties with a lay or monastic landlord. Once these persons were identified, they were submitted to the state's authority and were considered as *state paroikoi*. The absence of a "personal subjection" did not render these persons free : if they had been originally *paroikoi*, the unknown to the fisc or freemen could not escape their social condition and legal status, because these properties were permanent and hereditary ; even if they had always been freemen, still they became state *paroikoi*. In short, there was no independent peasantry. D. JACOBY, *Une classe fiscale à Byzance et en Romanie latine : les inconnus du fisc, éleuthères ou étrangers*, in *Actes du XIVe Congrès International des Études Byzantines. Bucarest, 6-12 septembre 1975*, Bucarest, 1975, II, p. 146.

This far-reaching assertion is unconvincing. In the first place, the notion of a "presumption of subjection" runs counter to the legal concept of "unknown to the state", which clearly establishes the absence of any ties, personal or fiscal, to the state, and implies that the state could lay no claim on them. Second, many state *paroikoi* owned land and paid taxes, whereas the unknown to the state were landless and had no obligations to the fisc. LEMERLE, *Agrarian History*, pp. 175, 187-92 ; HARVEY, *Economic Expansion*, p. 46. Third, a freeman could be installed in the estate of a private landlord and still maintain his free status as long as he was not enrolled in the estates' *praktikon*. OSTROGORSKY, *Féodalité*, pp. 331, 342, 344. Fourth, these groups were a major source of free labor (see n. 14). If they were perceived as state *paroikoi*, no one would hire someone who was about to be

the moment these workers chose to attach themselves to the landlords' estates, were registered in their *praktika*, and paid taxes to them, they lost their status and identity as freemen and, more importantly, their freedom to move — they became *paroikoi* ([24]). And since they no longer were actively seeking employment, they ceased to be part of the market labor supply. The dramatic growth of large landed properties and the attendant massive subordination of peasants meant that a considerable part of the demand for labor was obtained gratis from *pronoia* and lessee *paroikoi*,

claimed by the state and risk contravening the law. Acceptance of the notion of "presumption of subjection" would have meant that, effectively, *there was no free labor market*. Fifth, typically, a large proportion of the free peasants, many of whom undoubtedly belonged to these categories, cultivated land which they rented from a lay or monastic landlord or even the state. OSTROGORSKY, *Agrarian Conditions*, pp. 211-12 ; N. SVORONOS, *Recherches sur le cadastre byzantin et la fiscalité au XIe et XIIe siècles : le cadastre de Thèbes*, in *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 83 (1959), pp. 141-45 ; LAÏOU-THOMADAKIS, *Peasant Society*, p. 215 ; HARVEY, *Economic Expansion*, p. 79. This could not have happened if the landless were viewed as state *paroikoi*. Sixth, from the thirteenth century onward, freemen became more abundant, restrictions on their settlement on private estates eased, and private landlords were allowed to settle on their estates any freemen they might find, provided they were not inscribed in the *praktika* of others and were unknown to the state, i. e. they were not state *qua* state *paroikoi*. OSTROGORSKY, *Paysannerie*, pp. 34-39 ; IDEM, *History*, p. 330 ; LAÏOU-THOMADAKIS, *Peasant Society*, pp. 151, 213 ; HARVEY, *Economic Expansion*, pp. 56 and n. 79, 64. The abundance of floating freemen without ties to private landlords hardly squares with the notion of "presumptive subjection", which indiscriminately extends the definition of state *paroikoi* to anyone with no personal affiliation with a private landlord. The tendency in the course of the twelfth century to use the term *paroikoi* loosely for tenants indebted to the state and peasants in general (ANGOLD, *Byzantine Government*, pp. 133-34 ; OSTROGORSKY, *Paysannerie*, pp. 20, 23), has clouded finer distinctions among the peasantry. Clearly, this class of peasants was outside the state's control. (Cfr ANGOLD, *Byzantine Government*, p. 139). Seventh, freemen were referred to as μίσθιοι, i. e. paid workers, and were distinguished from *paroikoi*. OSTROGORSKY, *Paysannerie*, pp. 36, 71 ; HARVEY, *Economic Expansion*, p. 156. Eighth, had a landlord of an impoverished estate let go of his *paroikos* to seek employment elsewhere, it would make no sense to consider him a state *paroikos*, and in effect "round him up" just because he severed his ties with his landlord. Finally, a change in the status of land owning and tax paying *paroikoi* into state *paroikoi* would have been arbitrary. Cfr. HARVEY, *Economic Expansion*, p. 76 ; J. KARAYANNOPOULOS, *Ein Problem der spaetbyzantinischen Agrargeschichte*, in *JÖB*, 30 (1981), pp. 207-37.

(24) OSTROGORSKY, *Féodalité*, p. 331.

given the seasonality of most agricultural activities (days, weeks). Hence, the workdays they were obligated to devote to their landlords in effect were withdrawn from the for hire labor pool of workers. The same effect had *corvées,* involving the performance of compulsory and unpaid services by the peasantry in fortifications, bridge construction, road maintenance, felling of trees, etc. By the same token, the state's policy of granting landless (ἀκτήμονες) peasants as *paroikoi* to lay and monastic landlords siphoned off additional manpower, which also could not be counted as part of the free market labor supply. To be sure, a freeman could be installed in the estate of a lay or monastic landlord for years and still maintain his free status, provided he was not enrolled in the estate's *praktikon* ([25]). However, even when freemen or descendents of *paroikoi* did not become *paroikoi,* still their availability to the free labor market could be problematic, as landlords, eager to secure their services particularly in tight local labor markets ([26]), could discourage them from seeking

(25) *Ibid.*, pp. 342, 344.

(26) Labor was an invaluable resource and of critical importance for bringing more land under the plow and introducing more intensive methods of cultivation. Among the reasons big landowners sought to seize the smallholders' land, particularly from the tenth to the twelfth centuries, was the quest for laborers and their reduction to *paroikoi*, thereby ensuring of a captive workforce. OSTROGORSKY, *Agrarian Conditions*, p. 231 ; IDEM, *Paysannerie*, p. 16. That there was a constant demand for manpower by the large landowning interests is evidenced by the rivalry among landlords to attract each other's and the state's *paroikoi* ; the tendency of the state to limit the number of *paroikoi* when making grants ; and the state's efforts to reclaim those who had fled or fraudulently acquired. *Actes de Kutlumus*, ed. P. LEMERLE, Paris, 1945, no. 21 ; *Actes de Lavra*, I, nos. 6, 64, 65 ; OSTROGORSKY, *Paysannerie*, pp. 13, 15, 16, 18, 26-34 ; IDEM, *Féodalité*, p. 328 ; CHARANIS, *Economic Organization*, pp. 145-46 ; LEMERLE, *Agrarian History*, pp. 167-68 ; LAÏOU-THOMADAKIS, *Peasant Society*, pp. 151-52, 214-15, 221 ; HARVEY, *Economic Expansion*, pp. 46, 48-49. It appears that, although the supply of labor was increasing as population was growing, the demand for labor was increasing at a faster pace. The imbalance was probably exacerbated by the geographic distribution and shifts of the population. Indeed, the ongoing poaching may well explain a shortage of manpower *locally*. Nevertheless, the expansion of the land under cultivation and the more intensive farming could not have been achieved under persistent severe labor shortages. From the thirteenth century on, floating freemen became more abundant compared to the tenth century, and private landlords were permitted to settle on their domains any freemen they could lay their hands on. Restrictions were no longer applied after the dismemberment of the empire in 1204. *Actes de Chilandar*, nos. 60, 81, 86, 95, 112 ; OSTROGORSKY, *Paysannerie*, pp. 34-37 ; IDEM, *Agrarian Conditions*, pp. 231-32.

employment elsewhere. The settlement of slaves on their own plots carved out of state lands (27), and the sale or donation of tracts of *klasmatic* land at relatively low prices (28), created independent farmers and reduced further the pool of workers available for hire. Finally, the acquisition of slaves by landholders effectively increased the stock of labor, as they could not offer their services in the for hire labor market. Besides, gradually the inflow of slaves became less important as a source of labor, and in the last centuries of the empire they virtually disappeared (29). The effect of these institutional arrangements and land redistribution schemes was that the bulk of the available manpower became permanently *captive*, an incident which tended to diminish the flow of labor supply. As a result, labor submarkets probably remained thin, and their role in allocating this factor of production and in setting its price on purely economic considerations was kept within narrow bounds (30).

(27) HARVEY, *Economic Expansion*, pp. 59-60.

(28) *Actes de Lavra,* I, 44, 49 ; HARVEY, *Economic Expansion*, pp. 57-59 ; OIKONOMIDÈS, *L'évolution de l'organisation administrative de l'empire byzantin au xie siècle (1025-1118)*, in *TM*, 6 (1976), p. 137. On the nature of *klasmatic* land, see n. 31 below.

(29) OSTROGORSKY, *Agrarian Conditions*, p. 228 ; IDEM, *Paysannerie*, p. 297.

(30) The political events of 1204 did not affect materially the existing traditions, practices and land tenure system. The key features of the Byzantine agrarian regime remained virtually the same in the areas occupied by the Latins. The social structure the Latins found was not very different from that in their own societies and they were contented to maintain the *status quo*, satisfied with the taxes and the *corvées* exacted from the peasantry. Imperial properties were confiscated and the state's *paroikoi* became the Latin's *villani*. The properties of the Greek landlords who opposed the Latin occupation or fled were seized and allotted to the new feudatories. But most of the Greek archontes came to terms with the Latins or eventually were compelled to accept their rule. This enabled them to retain almost all their possessions, including their *paroikoi*, with all the attendant rights in accordance with the Byzantine law. Part of the ecclesiastic properties were also restored. Political, administrative and military imperatives, the numerical disparity between conquerors and the indigenous population, and the influence the Greek archontes could exercise over the peasantry, forced the Latins to follow a conciliatory policy and tend to their interests and traditions. The Latins not only confirmed the patrimonial properties of the archontes, but also granted estates to Greeks either to ensure their cooperation and loyalty, or for services rendered or to be rendered. For the most part, the Greek archontes came to be viewed as counterparts of the Latin feudatories, and eventually were integrated into their class. As for the *paroikoi*, the Latin conquest meant the substitution of one landlord for another, the continuation of the *status quo ante*

State transfers of *klasmatic* land involved large tracts, as did such practices as *charistikia, exaleimmata, exisoseis* and *sympatheiai* (31). These

whether they remained in estates owned by Greek landlords or Latin feudatories. They continued to be subjected to the same restrictions and charges as before, as the institutions of *paroikia* and *corvées* were retained. CHARANIS, *Monastic Properties*, pp. 93-94 ; JACOBY, *Une classe fiscale*, pp. 139-52 ; IDEM, *Les archontes grec*, pp. 421-81 ; IDEM, *Féodalité*, 32-38 ; ROUILLARD, *La vie rurale*, pp. 143-47 ; OSTROGORSKY, *Féodalité*, pp. 56-61 ; IDEM, *Aristocracy in Byzantium*, p. 17 and n. 17 ; IDEM, *History*, pp. 424-25 ; P. W. TOPPING, *Feudal Institutions as Revealed in the Assizes of Romania*, London, 1949, art. 136, 138, 176, 181, 183 ; pp. 147, 173, 176 ; IDEM, *Le régime agraire dans le Péloponnèse latin au XIVe siècle*, in *L'Hellénism Contemporain*, 10 (1956), pp. 255-95 ; THIRIET, *Romanie vénitienne*, pp. 109-21, 123 and n. 1, 129, 224-32, 261, 264-66, 294-98, 301-4, 314-15, 318-25 ; IDEM, *La condition paysanne et les problèmes de l'exploitation rurale en Romanie greco-vénitienne*, in *Studi Veneziani*, 9 (1967), pp. 35-69 ; A. CARILE, *La rendita feudale nella Morea latina del XIV secolo*, Bologna, 1974, pp. 40-41, 101, 184-99, 222-27 ; S. BORSARI, *Studi sulle colonie veneziane in Romania del XIII secolo*, Napoli,1966, pp. 114-22 ; IDEM, *Il dominio veneziano a Creta nel XIII secolo*, Napoli,1963, pp. 73-79, 87-96 ; Ph. P. ARGENTI, *The Occupation of Chios by the Genoese and their Administration of the Island 1346-1566*, Cambridge, 1958, I, pp. 436-42, 477-80, 572-76, 587-88, 590-94, 615-23 ; Ch. GASPARIS, *Ἡ γῆ καὶ οἱ ἀγρότες στὴ Μεσαιωνικὴ Κρήτη*, Athens, 1997, pp. 61-74, 129-59, 161-68.

(31) *Klasmatic* land referred to abandoned land which had reverted to the state. Large tracts of klasmatic land were bought by powerful monasteries and wealthy individuals. CHARANIS, *Monastic Properties*, p. 71 n. 50a ; HARVEY, *Economic Expansion*, pp. 57, 59, 61. *Exaleimma*, a term analogous to *klasma*, referred to abandoned land belonging to *paroikoi* who had fled or died heirless and which had reverted to the state (escheated property of *paroikoi*). The state reassigned such lands to monasteries, lay landowners, *pronoiars*, or individual *paroikoi* in order to be cultivated. M. C. BARTUSIS, *Ἐξάλειμμα : Escheat in Byzantium*, in *DOP*, 41 (1986), pp. 55-81. *Exisosis* referred to the practice whereby land (and *paroikoi*) in excess of that originally granted was taken away from a monastic or lay landlord and given to another landlord. DOELGER, *Finanzverwaltung*, pp. 79-81 ; ANGOLD, *Byzantine Government*, pp. 210-12 ; LAIOU-THOMADAKIS, *Peasant Society*, p. 156. *Charistikion* referred to land belonging to impoverished monasteries lacking the means to cultivate it, which was given to wealthy landowners (*charistikarioi*) for long periods of time to manage and restore its productive use. OSTROGORSKY, *History*, pp. 372-73 ; CHARANIS, *Monastic Properties*, pp. 59, 64, 72-81, 88. An alternative method to deal with the same problem was for poor monasteries to assign their land to wealthy ones. *Actes de Lavra*, I, nos. 8, 9,10, 12, 61, 62 ; Novel XXIX (996) of Basil II in *JG*, I, pp. 267-68 ; CHARANIS, *Monastic Properties*, pp. 59, 63-64, 72-81 ; LEMERLE, *Agrarian History*, pp. 112-14 ; HARVEY, *Economic Expansion*,

actions, coupled with the growth of large estates through legitimate and underhanded deals ([32]), must have led to an increase in the demand for labor, since large landowners had the financial means to expand the land under cultivation and embark on more intensive cultivation, as attested by the growth of agricultural production over the centuries ([33]). To be sure, the number of independent small landholders declined precipitously from the tenth century onward and, for the most part, the peasants became *paroikoi* of a layman, a monastery or the state ([34]), thereby creating a captive labor market for these landlords. Nevertheless, the rise in the demand for labor generated by the expansion of cultivated land and more intensive farming probably outstripped the available limited supply. The sector's dependence on manpower was heightened further because, due to land morphology, large tracts of land could not be tilled by oxen and manual labor had to be used ([35]), and because technology and methods of production in the agricultural sector remained traditional until the very end

p. 66. *Sympatheia* was an act of tax remission for a maximum of thirty years granted to a lessee for the cultivation of abandoned land that had become unproductive. At the expiration of the lease, the land reverted to the state. HARVEY, *Economic Expansion*, p. 61.

(32) Both lay and monastic landlords resorted to usurpation of land owned by smallholders. See n. 68 below.

(33) J. L. TEALL, *The Grain Supply of the Byzantine Empire 330-1025*, in *DOP*, 13 (1959), pp. 105-6, 117-34 ; HARVEY, *Economic Expansion*, pp. 47-67, 121, 135-62, 213-15, 222, 225, 236, 244-68 ; M. F. HENDY, *The Economy : A Brief Survey*, in *Byzantine Studies*, ed. S. VRYONIS, Jr, New Rochelle, New York, 1992, pp. 141-52 ; ANGOLD, *Byzantine Empire*, pp. 84-88, 280 ; W. TREADGOLD, *A History of the Byzantine State and Society*, Stanford, 1997, pp. 569-79, 699-706.

(34) OSTROGORSKY, *Paysannerie*, pp. 21-22, 41-74 ; IDEM, *Féodalité*, pp. 296-302 ; IDEM, *The Peasant's Pre-emption Right : An Abortive Reform of the Macedonian Emperors*, in *JRS*, 37 (1947), p. 117 ; IDEM, *History*, pp. 272-76, 280-82, 286-88, 305-7, 320-23 ; CHARANIS, *Monastic Properties*, pp. 51-118 ; IDEM, *Economic Factors in the Decline of the Byzantine Empire*, in *Journal of Economic History*, 13 (1953), pp. 415-17 ; LEMERLE, *Agrarian History*, pp. 183-92, 201-21 ; LAÏOU-THOMADAKIS, *Peasant Society*, pp. 142-44 ; HARVEY, *Economic Expansion*, pp. 32-33, 35, 37-38, 40, 41-42, 45, 74-79, 118-19, 249, 262 ; KAZHDAN, *Private Economy*, pp. 83-100 ; J.-C. CHEYNET, *Pouvoir et contestations à Byzance (963-1210)*, Paris, 1990, pp. 207-48 ; HENDY, *Studies*, pp. 100-8.

(35) A. KAZHDAN, *The Peasantry*, in *The Byzantines*, ed. G. CAVALLO, Chicago, 1977, p. 48.

of the empire ([36]). The conjunction of these factors would tend to raise the wage rate in the free labor market so that the needed additional workers could be attracted.

The confluence of the factors outlined, as well as the growth, geographic distribution, and mobility of the labor force, had important implications for the functioning of the free labor submarkets and the process of price formation for labor. Although the population, and by extension the labor force, may be growing in the aggregate, local labor scarcities may still arise due to population shifts and recurring conscriptions by the military. By the same token, population movements may also result in local oversupply of labor. Such voluntary or involuntary shifts very likely impacted on the supply of labor in the affected submarkets, and could influence wage rates in either direction. The seasonality of many agricultural activities increased the demand for labor, which to some extent was met by drawing temporarily women ([37]), underage children, and possibly artisans into the workforce. This labor reserve not only satisfied the additional labor requirements at peaks and prevented disruptions of the tasks at hand, but it also tended to relieve the pressure on wage rates. Long-established customs and practices and payment in kind also could influence wages, creating both upward and downward rigidities. At the same time, because of the system of land tenure, the demand for labor emanated from a few large landowners in each submarket, possibly in competition with a fringe of smaller landholders, who could exercise monopsony power and depress wages — unless there were sustained labor shortages. To the extent that the new entrants into the labor market became *paroikoi* in large estates, the *stock* of labor would tend to increase at the expense of the *flow*. This tendency would reduce the available supply of labor in the free market, possibly raising the prospects for higher wages — unless

(36) OSTROGORSKY, *Agrarian Conditions*, p. 231 ; C. LEFEBVRE DES NOETTES, *Le système d'attelage du cheval et du boeuf à Byzance et les conséquences de son emploi*, in *Mélanges Charles Diehl*, Paris, 1930, I, pp. 183-90 ; L. BRÉHIER, *La civilisation byzantine*, Paris, 1970, p. 158 ; KAZHDAN, *Peasantry*, pp. 46-52 ; A. KAZHDAN and A. CUTLER, *Continuity and Discontinuity in Byzantine History*, in *Byz.*, 52 (1982), p. 465 ; HARVEY, *Economic Expansion*, p. 47.

(37) Women worked in the fields taking on such tasks as mowing, threshing, winnowing of grains, weeding fields, grape gathering and pressing, olive harvesting, etc. Cfr A. E. LAIOU, *The Role of Women in Byzantine Society*, in *JÖB*, 31 (1981), pp. 248-49.

dimmed by the countervailing power of oligopsonistic landlords ([38]). All in all, the prevailing wage rate was likely to vary among submarkets, reflecting the particular circumstances in each submarket, including the impact of the geographic fragmentation of the labor market, the strength of the underlying the demand and supply conditions (e.g., intensity of cultivation, crops raised, commodity prices, capital availability, growth and shifts of the workforce) ; local customs and institutional arrangements (e.g., *paroikia, corvées*, system of inheritance) ; and, in large measure, the bargaining power of the contracting parties. In this contest, under ordinary circumstances, the vulnerability of the workers and the overwhelming and exercisable monopsonistic power of the powerful landlords could keep wages below competitive levels.

Additional considerations may also affect the wage level of a particular group of workers, such as those entering the labor market for the first time, e.g., immigrants or new local recruits, especially under conditions of excess labor supply. Landlords may be reluctant to pay these workers the prevailing wage because of lack of information regarding their abilities, attitude toward work, and likely performance. In the absence of such knowledge, the demand for their services, and consequently the wage offered, is likely to be below going rates, reflecting their presumed lower productivity. This attitude may be reinforced if landlords entertain the notion that these workers tend to shirk work. To be sure, workers will be supervised ; but given that supervision is costly and subject to economizing, workers will not be fully penalized for a reduction of effort, and wage payment is accordingly adjusted to reflect the expected disinclination to exert themselves. Essentially, the lower wage represents the risk the landowner is taking in employing a worker whose qualifications and work ethic cannot be determined at the time of hiring. In effect, the worker bears the onus of proof and is hired on probation.

In *urban* centers the conditions of work and wage rates were determined freely by the contracting parties ([39]) and, contrary to what has been asserted ([40]), wages in the capital were not fixed by the state or the guilds.

(38) In this instance, the interests of the powerless smaller landholders coincided with those of the big landlords.

(39) Cfr also M. J. Sjuzjumov, *Remeslo i torgovlja v Konstantinopole v nacale X v* (Crafts and Trade in Constantinople at the Beginning of the Tenth Century), in *VV*, 4 (1951), pp. 14, 21 ; C. M. Macri, *L'Organisation de l'économie urbaine dans Byzance sous la dynastie macédoine*, Paris, 1925, p. 148.

(40) See n. 10 above.

The *Book of the Eparch* did impose certain restrictions on the *hiring* of a special category of workers but not to their remuneration (41). These workers were employed exclusively by the silk industry and, because of their superior skills, were in great demand. The state intervention in this unique case apparently aimed to ensure access to these skills by all employers in a very important industry and, ostensibly, by the imperial silk workshops as well, as the latter had to compete with private firms for the services of these highly qualified craftsmen. Specifically, the *Book of the Eparch* stipulated that such operatives could not be hired for more than a month at a time, although contracts evidently could be renewed and, depending on the market conditions, after they had been renegotiated ; they were not to receive advance pay for more than thirty days' work ; and they could not be hired away from another employer before they had completed the tasks for which they had been paid by their current employer. Apparently, these so-called μισθωτοί were not ordinary workers ; rather, they possessed special highly marketable skills based on hands-on practical experience in silk procurement, manufacturing and marketing, including basic managerial skills (42), which enabled them to execute demanding tasks and whose services, because of the nature of the work to be performed, were required on an intermittent basis (43). These operatives formed a pool of fairly independent and mobile workmen in short supply, who wielded bargaining power as is evidenced by the fact that they could demand advance payment (44). Certainly, the *Book of the*

(41) *BE*, 6. 2, 3 ; 8. 10, 12. The text of the *Book of the Eparch* (Ἐπαρχικὸν Βιβλίον ; hereafter *BE*) is reproduced in *JG*, II, pp. 371-92.

(42) SJUZJUMOV, *Remeslo*, pp. 16, 20, maintains that craftsmen employed in the building industry (*BE*, 22. 1- 4) were also hired by the month, as the demand for skilled workers was fairly acute. On the other hand, MACRI, *Organisation*, pp. 149-50 ; SJUZJUMOV, *Remeslo*, p. 20 ; THOMPSON, *Middle Ages*, p. 336 n. 1, extend the hiring regulations pertaining to μισθωτοί employed by the silk industry to craftsmen employed by all guilds. However, there is no such stipulation in the *Book of the Eparch* as would be expected if indeed circumstances called for it. Extending provisions applying strictly to the silk industry by analogy to other craftsmen is arbitrary and stretched.

(43) For instance, dyeing units are much smaller than weaving units and, perforce, operate in short and discontinuous intervals. Hiring part-time dyers on a fixed-term basis (μισθωτοί), particularly by smaller producers, would avoid the suboptimal utilization of highly paid full time dyers. The same holds for other tasks, e. g., loom repairs, embroidering, etc.

(44) If these hired workers were in abundance, there would be no point in dealing with them in the *Book of the Eparch*, let alone imposing restrictions on

Eparch was not referring to low-skill steadily employed workers whose numbers could be fairly easily increased through training on the job. Thus, far from being restrictive, the stipulated hiring procedures instilled a measure of fairness in the marketplace, fostered competition, and let market forces determine wage levels.

Slaves are mentioned a number of times in the *Book of the Eparch* ([45]). They were either independent proprietors of workshops in activities permitted by the law ([46]), or they were set up in business by their masters as their sponsored surrogates (*BE*, 2.10 ; 6. 7). A slave who intended to set up shop on his own account had to be sponsored by his master (*BE*, 4. 2, 5 ; 8. 13). In either case, these slaves were not part of the free market labor force. Slaves were also employed as workers in their masters' workshops, but there were no regulations establishing their remuneration. In terms of their impact on the overall supply of manual labor in industry and trade, it appears that the employment of slaves was rather limited in the capital and, by the thirteenth century, their employment had largely ceased, except perhaps as domestic servants ([47]).

In urban settings, the labor pool ([48]) formed distinct submarkets accord-

contract length and wage advances, or prohibiting the poaching of other members' *μισθωτοί*.

(45) *BE*, 2. 8-10 ; 4. 2 ; 6. 7 ; 7. 3, 5 ; 8. 13 ; 11. 1.

(46) E. g., jewelers (*BE*, 2. 8, 9) ; silk merchants (*BE*, 4. 2) ; spinners (*BE*, 7. 3) ; weavers (*BE*, 8. 13). Slaves could not join certain guilds : bankers' (*BE*, 3. 1) ; dealers' in raw silk (*BE*, 6. 7 ; 7. 3).

(47) *ODB*, s. v. Slavery ; SJUZJUMOV, *Remeslo*, pp. 13-14 ; A. P. KAZHDAN, *Tsekhi i gosudarstvennye masterskie v Konstantinople v IX-X vv* (Guilds and State Workshops in Constantinople in IX-X Centuries), in *VV*, 6 (1953), pp. 136, 147.

(48) The participation of women in the urban labor force was limited : taking up jobs outside their home was reprovable, but also tending to domestic chores and rearing children did not leave much free time. Nevertheless, the need to make a living often compelled women to seek employment, usually in the textile industry, e. g., as carders, spinners, weavers, seamstresses, embroiderers, etc. . *Poèmes Prodromiques en grec vulgaire*, eds D. C. HESSELING and H. PERNOT, Amsterdam, 1910, IV, p. 259 ; SATHAS, *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη*, V, p. 530 ; Ph. KOUKOULES, *Βυζαντινῶν Βίος καὶ Πολιτισμός*, Athens, 1948, II-A, pp. 210, 216, 232-35 and the sources cited therein ; A. -M. Talbot, *Women*, in *The Byzantines*, ed. G. CAVALLO, Chicago, 1997, pp. 130-31 ; LAIOU, *The Role of Women*, pp. 234-35, 244-48 ; *The Travels of Ibn Battubah A. D. 1325-1354*, ed. H. A. R. GIBB, Cambridge, 1962, II, p. 508 ; SJUZJUMOV, *Remeslo*, 311. The sources cited also indicate that women were also involved in retail trades, arti-

ing to trade and the level of skills : apprentices ([49]), unskilled, semi-skilled or skilled, each with its own demand and supply conditions. Although slaves were employed in crafts and trades, because of their status, they did not take part *directly* in the process of wage determination, since they did not offer their services in the open market. Nevertheless, the purchase of slaves effectively increased the *stock* of manpower and, *ceteris paribus*, could *indirectly* affect the prevailing wage level in the respective skills, as their nonparticipation depressed the level of the existing demand. Wage levels were also likely to be affected by the influx of displaced workers from enemy occupied territories ; the inflow of disgruntled farmers and workers from the countryside who, oppressed by the tax system and *corvées*, were in search of better living conditions ; the pace at which apprentices completed their apprenticeship ; the ease with which workers could be laid off in times of a slump in the economy ; and the extent of participation of offspring in family businesses. In most of these instances labor supply was likely to increase, at times abruptly, and this could have a depressing effect on wages, unless demand was rising commensurately. Yet, limited employment opportunities, need to make a living, and the weak bargaining position of workers could maintain wages below competitive levels for sustained periods of time. On the other hand, famines and epidemic diseases, by decimating the working population and reducing substantially the available pool of workforce, could exercise significant upward pressure on wages. Furthermore, by law, able-bodied non-residents unable or unwilling to find work in the capital were sent back to their provinces, whereas locals were assigned to public works ([50]). The measure, to the extent that eliminated floating workers seeking employment and depending on how effectively it was implemented, could reduce noticeably the pool of labor supply and potentially create an upward pressure on wages, *ceteris paribus*. Overall, the urban labor market ostensibly worked smoothly, in the sense that wages were competitive or not unduly suppressed, since riots, so frequent in the capital, appeared to have a political and not a social character ([51]).

sanal activities, family workshops, and the household production of cloth, part of which was sold in the marketplace. However, such involvement would make them self-employed and, as such, not part of the workforce seeking employment.

(49) Apprentices usually worked for wages. SJUZJUMOV, *Remeslo*, p. 23.

(50) *B.* 6. 6. 8, 9 ; *Epanagoge*, 5. 5 ; *Synopsis Basilicorum*, A, 66. 37 ; *Synopsis Minor*, *Π*. 47.

(51) Cfr RUNCIMAN, *Byzantine Civilization*, pp. 192, 200 ; A. ANDRÉADÈS, *Byzance, paradis du monopole et du privilège*, in *Byz.*, 9 (1934), p. 176 ; CHARA-

IV. Land

Land commands a price from those engaged in agriculture (e.g., demand for arable land or pasture) or in urban construction (e.g., demand for a building site) as long as it is scarce in relation to demand and yields a positive return when combined with the other complementary factors of production — capital and labor. Generally, under competitive conditions, the price of land (or rent) is determined by the demand for land surface and the available supply. Nevertheless, the actual price level is influenced by additional factors : the quantity of the land relative to that of the other factors of production ; the substitutability of these factors as affected by their respective scarcity and prices ; the degree of substitutability among lands of varying grades ; the availability and extent to which uncultivated land can be brought from idleness into use, which is a function of capital and labor availability and the terms on which these factors are available ; the crops that can be grown ; the strength of the market demand for the product(s) of the land, since the demand for land services is a *derived* demand ; and the prevailing market structure, i.e. whether sales are effected under competitive or monopolistic/monopsonistic conditions. The array of these interacting variables ultimately determines the land's earning capacity and hence the rent any given tract of land will command or, put differently, the price that will be paid for its use. The larger the yield, the higher the rent that can be obtained for the land's services, and the higher the price that can be obtained from selling the land ([52]). It is significant, particularly for the period under review, that land exploitation is intertwined with and heavily conditioned on the availability of labor. An increase in the supply of labor tends to reduce the wage rate and increase the price of land, other things being equal, as the productivity (and value) of a given tract of land is raised with the application of additional units of cheaper labor, until diminishing returns set in ([53]).

NIS, *Economic Organization*, pp. 147-49 ; IDEM, *Internal Strife in Byzantium during the Fourteenth Century*, in *Byz.*, 15 (1941), pp. 219-20 ; S. VRYONIS, Jr, *Byzantine Δημοκρατία and the Guilds in the Eleventh Century*, in *DOP*, 17 (1963), pp. 291, 293, 303-14 ; HENDY, *Studies*, pp. 571-82, 590.

(52) For detail, see BAIN, *Pricing*, pp. 560-71 ; STONIER and HAGUE, *A Textbook of Economic Theory*, pp. 273-90 ; WATSON, *Price Theory*, pp. 400-18 ; LIPSEY and STEINER, *Economics*, pp. 359, 372-77.

(53) See n. 2 above.

Land is not a homogeneous factor of production as its productivity varies, depending on its intrinsic fertility (rich bottom or rocky hillside land), climatic conditions, rain-fed or irrigated, etc.. Hence, tracts of land are differentiated in terms of *quality*, i.e. their suitability for certain uses and not for others, or superiority in some uses and inferiority in others (e.g., fields, gardens, orchards, vineyards, olive groves). This differentiation in quality suggests that the aggregate supply of land includes units that are imperfect substitutes for each other ; that there are distinct *submarkets* each with its own supply and demand conditions ; and that price differentials are established reflecting differences in productivity and returns. Furthermore, the supply of land is effectively differentiated as to *location*, since some parcels lie farther than others from the market where the product(s) produced on the land will be marketed, resulting in transport cost differentials and, by extension, differences in selling prices. In addition, at any given time, the supply of land of a particular quality and location offered for sale by an individual is fixed and hence price inelastic. This means that in each submarket the price of land will tend to vary in accordance with the strength of demand. In a competitive setting where the going market price is taken as given, the seller will offer his parcel at the price that prevails in the market. But in a monopsonistic setting where the buyer has situational monopsony power, the seller may be forced to accept a price below the competitive price ([54]). The reverse is true when the seller has a situational monopoly.

The dominant feature of the Byzantine landholding structure was the large estate, owned by powerful lay and monastic landlords. There was strong presence of independent peasant proprietors possessing smallholdings in the tenth century, but their number was rapidly declining as they were absorbed by the big landowners ([55]). In *principle*, the price of rural or urban land was determined by market forces, i.e. the interplay of demand and supply, as affected by quality, location, yield, size, labor

(54) For details, see BAIN, *Pricing*, pp. 571-73 ; WATSON, *Price Theory*, 408-9.

(55) See n. 34 above.

(56) The first three involved potential buyers whose properties were intermingled with that of the seller (e. g., through joint ownership), and the other two those whose properties were simply contiguous. The measure had explicit and implicit objectives : to protect small landholders against powerful landlords eager to acquire their land, prevent the powerful from obtaining land by exercising pressure on small peasants and soldiers, maintain the integrity of the village

availability and its price, and the terms of sale, in the manner already indicated. But in *practice*, aside from economic aspects, the actual price was influenced by potent institutional and social factors. The right of the farmer to sell his land to the buyer of his choice was restricted by the right of pre-emption (*προτίμησις*), which obliged him to offer his property successively and in a prescribed order to five categories of preferred potential buyers ([56]). Only after the preferred villagers had exercised their right of first refusal and no sale was effected, the seller could turn to outsiders. Those to whom an offer was made each had thirty days to pay the just price (*ἄξιον τίμημα*), four months if there were disputes over ownership or boundaries, or forfeit their right ([57]). The powerful ([58]) were forbidden to buy land in the territory of the village community unless they owned contiguous land. But the ownership of adjoining property gave them pre-emption rights, and they did not hesitate to make full use of them, buying up peasant properties at prices they dictated. Since the peasantry were often under financial pressure to sell, the great lay and monastic landlords were in an advantageous position to exploit the peasants' plight ([59]). Villagers had a preferential right vis-à-vis the powerful even when properties belonging to outsiders were offered for sale ([60]) ; but it is questionable whether they could gain the advantage.

community as a fiscal unit, and curb the rising economic and political power of the rural aristocracy. Novels II (922) and V (935) of Romanus I Lecapenus ; VI (947) and VIII (945-959) of Constantine VII Porphyrogennetos ; XVI (962) of Romanus II ; XX (967) of Nicephorus II Phocas ; XXVI (988) and XXIX (996) of Basil II, all in *JG*, I, pp. 198-204, 205-14, 214-17, 222-26, 243-44, 253-55, 259, 262-72, respectively ; LEMERLE, *Agrarian History*, pp. 85-114 ; OSTROGORSKY, *Laendische Steurgemeinde*, pp. 32-35 ; IDEM, *The Peasant's Pre-emption Right*, pp. 117-26 ; IDEM, *Agrarian Conditions*, pp. 216-21 ; IDEM, *History*, pp. 272-76 ; M. G. PLATON, *Observations sur le droit de Προτίμησις en droit byzantin*, Paris, 1906, pp. 104-23 ; R. MORRIS, *The Powerful and the Poor in Tenth-Century Byzantium : Law and Reality*, in *Past and Present*, 73 (1976), pp. 3-27.

(57) Novel II (922) of Romanus I Lecapenus, in *JG*, I, p. 203.

(58) The powerful included great landlords, magisters, patricians, high ranking civil and military officials, senators, archbishops and bishops, abbots, and procurators of the imperial estates : Novel V (935) of Romanus I Lecapenus, in *JG*, I, p. 209 ; H. MONNIER, *Études de droit byzantin*, Variorum Reprints, London, 1974, pp. 62-76.

(59) ANGOLD, *Byzantine Government*, pp. 131-32.

(60) Soldiers were not allowed to sell, especially to a powerful person, land valued up to 288 *nomismata*, subsequently raised to 864 *nomismata* : Novel VIII

The seriatim exercise of the right of first refusal by an array of preferred buyers narrowed down significantly the circle of potential buyers. This very likely tended to reduce the selling price, as the seller was deprived of the opportunity to deal concurrently with a wider circle of prospective buyers, a circumstance that effectively weakened his bargaining power. The seller could be squeezed if at the end he had to turn to an outsider who was not subject to a deadline, as the buyer could take advantage of the seller's situation : lack of interest for the property up for sale as betokened by the earlier refusals and exploitation of his financial need — the most common reason for selling his land. The number of potential buyers was further restricted by the fact that the buyer had thirty days to make payment, which meant that only those who had liquid funds at their disposal at any given moment could make use of the right of pre-emption, a factor that strengthened their bargaining power. Often, it was the landlord of the seller who exercised the right of pre-emption ([61]), either because he was the only buyer who had the financial means, or because he had the power to exert pressure on preceding claimants not to exercise their right. When an *ἰδιόστατον*, i.e. an estate which had been detached from the village fiscal unit and established as a separate unit with its own boundaries ([62]), came on the market, the buyer claiming the right of pre-emption was obliged to buy the property as a whole, as the integrity of the estate had to be maintained, or relinquish his claim ([63]). Besides, the prospective buyer had four months in which to make the payment. The large sum of money involved due to the size of the property and the short time allowed for payment made it difficult for any but the wealthiest to complete the transaction. Naturally, the fewer the buyers the greater their bargaining power, and the greater the chances to influence the purchase price in their favor. Moreover, the price the buyer offered could be lowered substantially without violating the law, since the difference between the just price and the price actually paid

(945-959) of Constantine VII Porphyrogennetos, in *JG*, I, pp. 222-23 ; Novel XXII (963-969) of Nicephorus II Phocas, in *JG*, I, p. 256.

(61) OSTROGORSKY, *Paysannerie*, p. 46.

(62) OSTROGORSKY, *Commune rurale*, pp. 151-52 ; LEMERLE, *Agrarian History*, pp. 81-82.

(63) Novel VI (947) of Constantine VII Porphyrogennetos, in *JG*, I, p. 217 ; HARVEY, *Economic Expansion*, p. 38.

could be considerable (64). Finally, aside from the restrictions imposed by the right of pre-emption, *paroikoi* intending to sell to third parties (65) had to have the permission of the landlord in whose domain the parcel was located, or the approval of the regional governor if they were state *paroikoi* (66). This requirement could be easily abused and result in the exclusion of prospective buyers and the ultimate sale to the landlord on his own terms ; or, when the landlord's holdings abutted on those of the *paroikoi*, the landlord could exercise his right of pre-emption and, being the last in line, he could bring pressure to bear upon the seller to comply with his terms.

Often sales of land took place between parties of unequal social status, thereby giving rise to uneven bargaining positions and lop-sided deals.

(64) When the price paid for a tract of land was less than half the just price, and provided the sale was prompted by dire need and the seller was prepared to refund the proceeds, the sale could be challenged in court on grounds of excessive damage. Nevertheless, the buyer had the option to make up the just price and retain the property. *B.* 19. 10. 66 ; *Ecloga*, 16. 30 ; *Peira*, 38. 5, 12, 52 ; ATTALEIATES, *Ponema*, 11. 2 ; *Prochiron Auctum*, 15. 34, 37, 42 ; *Synopsis Minor*, *Π*. 93 ; *Hexabiblos*, 3.3.69, 71. On the concept of just price, scope of application, and operationalization, see G. C. MANIATIS, *Operationalization of the Concept of Just Price in the Byzantine Legal, Economic and Political System*, in *Byz.*, 71 (2001), pp. 131-93.

(65) *Paroikoi* had the right to alienate property they rightfully owned, even if located within lay, ecclesiastic or state estates. OSTROGORSKY, *Paysannerie*, pp. 45-60 ; IDEM, *Féodalité*, p. 325 ; LAIOU-THOMADAKIS, *Peasant Society*, pp. 144, 147,150-51, 182, 184-85 ; CHARANIS, *Economic Organization*, pp. 138-39 and n. 198 ; A. KAZHDAN, *Do we Need a New History of Byzantine Law* ?, in *JÖB*, 39 (1989), 19 ; ANGOLD, *Byzantine Government*, pp. 134-35, 137.

(66) OSTROGORSKY, *Paysannerie*, pp. 45-63, especially 47-48 ; CHARANIS, *Economic Organization*, p. 139 n. 198 ; KAZHDAN, *Byzantine Law*, pp. 18-19 ; ROUILLARD, *Vie rurale*, p. 169. The consent of the landlord was also manifested indirectly — by agreement of the buyer at the time of the sale to pay the landord the annual *epiteleia* designed to cover the fiscal charges burdening the property. *ODB*, s. v. Epiteleia ; OSTROGORSKY, *Paysannerie*, pp. 57-62. Nevertheless, it has been argued that *paroikoi* could alienate their land without the landlord's permission. According to this viewpoint, in the one instance where the *paroikoi* did obtain permission (*Actes d'Esphigmenou*, no. 10), the *paroikoi* did not own the land, the parcel being the deserted holding of another *paroikos* which had legally reverted to the landlord : LAÏOU-THOMADAKIS, *Peasant Society*, pp. 144-45 ; HARVEY, *Economic Expansion*, p. 46. But it would be odd that *paroikoi* would sell land that did not belong to them. The reason they requested permission was that, as legitimate owners, they were legally obligated to do so.

Landlords could fix arbitrary prices when they bought the land of their *paroikoi*, while lands sold to religious institutions could go for reduced prices. Sales of small landholdings to lay and monastic landlords at unusually low prices prompted by harassment, intimidation, or coercion, at times with official and judicial complicity, were common (67). Big landowners used loyal slaves to intimidate their small landholders and force them to dispose of their land. Legal texts cite blatant examples of protracted litigations, expropriations, and even unlawful seizures of landed properties (68). On the other hand, the purchase price could be set at above market value as a token of humanity ; but often the real motive was to exclude potential buyers ; or the sales contract included a pledge that the buyer will provide for the seller at his or her old age — a sort of pension payment (69). Powerful landlords could be generous in the purchase

(67) In many deeds conveying title to property only the price is recorded, and either there is no reference to the area of the land, or the reference is : *οἷον καὶ ὅσον ἐστί* (whatever it is and as much as it is). As a result, the price per *modios* is not revealed. *Actes d'Esphigmenou*, no. 1 ; *MM*, I, pp. 127, 131, 164, 186, 226, 227, 397-99, 394-402, 402-4 ; *MM*, IV, pp. 60-61, 124-25, 126-27, 164-65, 174-75, 183-84, 185-87, 226, 227, 228, 237-38, 393-96, 396-99, 407-9 ; *MM*, VI, pp. 171-72, 172, 173, 174-76. That a key element is missing from a public document is suspect.

(68) Novel VI (947) of Constantine VII Porphyrogennetos, in *JG*, I, pp. 214-17 ; Novel XXIX (996) of Basil II, in *JG*, I, pp. 262-72 ; Novel LXI (1158) of Manuel Comnenos, in *JG*, I, pp. 381-84 ; *Peira*. 9. 2, 3 ; 15. 14, 15 ; 23. 3, 7 ; 28. 6 ; 40. 12 ; 42. 17 ; 46. 25-27 ; 69. 5 ; *MM*, IV, pp. 93-94, 183-97, 217-19 ; *Actes de Chilandar*, nos. 81, 86, 95, 112 ; HARVEY, *Economic Expansion*, pp. 42-43, 55-56, 62, 138, 249, 263 ; CHARANIS, *Monastic Properties*, pp. 64, 68, 85-87, 98, 102-8 ; LAÏOU-THOMADAKIS, *Peasant Society*, pp. 208, 212-13 ; H. J. SCHELTEMA, *Byzantine Law*, in *Cambridge Medieval History*, Cambridge, 1967, IV, Part II, pp. 74-75 ; LEMERLE, *Agrarian History*, pp. 91-98, 216-17 ; N. OIKONOMIDÈS, *Οἱ Βυζαντινοὶ Δουλοπάροικοι*, in *Σύμμεικτα*, 5 (1983), p. 298 ; OSTROGORSKY, *Commune rurale*, p. 154 ; IDEM, *Paysannerie*, pp. 48-49 ; *ODB*, s. v. Prices. M. ATTALEIATES describes how greedy and cruel monks forced peasants to cede their lands to monasteries. Those who resisted were taken to court where, because of their wealth and privilege, the monasteries prevailed and took possession of the peasants' properties. *Ἱστορία*, text and annotated modern Greek translation by I. D. POLEMIS, Athens, 1997, p. 122.

(69) *MM*, IV, pp. 393-96 ; A. KAZHDAN and CONSTABLE, *People and Power in Byzantium*, Wasington DC, 1982, pp. 46-48 ; KAZHDAN, *Private Economy*, pp. 92-93 ; OSTROGORSKY, *Paysannerie*, p. 54 ; CHARANIS, *Economic Organization*, p. 114 ; HUNGER, *State and Society in Byzantium*, p. 209.

of a parcel, ostensibly to round off their property, only to obtain surreptitiously access to adjacent parcels and the attendant right of pre-emption. Using these acquisitions as a steppingstone, they forced their neighbors to sell their lands to them by reprehensible tactics and at prices they dictated. They even had the sellers stipulate in the contract that the sale was made of their free will, under no pressure, and at a price that was satisfactory ([70]). The tendency of the powerful to acquire land through underhanded deals was reinforced by a confluence of factors : the low interest rate dignitaries were allowed to charge, their inability to obtain land as collateral which made lending risky ([71]), the lesser attractiveness of business ventures due to cultural biases, and the higher return, social status, and economic and political power land ownership accorded. These deep-rooted causes tended to increase the demand for land as an investment, to be had even by objectionable methods ([72]). In the face of expanding domestic and export markets, capital, and especially labor, availability made it worthwhile to bring under the plow uncultivated or marginal lands and intensify the cultivation of existing ones.

There were sales of land made grudgingly at below competitive market prices by impoverished or indebted small landholders as a result of famines, protracted poor harvests ([73]), or inability to borrow on security of land or livestock to purchase oxen, agricultural implements and seeds to work their plots, or even buy food ([74]). Parcels of land were sold hur-

(70) Typically, sellers would stipulate that they sell their land willingly, unhurriedly, of their own accord, and not because of intrigue, fear, fraud, coercion or oppression by the buying archons (*ἑκουσίως, ἀβιάστως, αὐτοπροαιρέτως, ἀρραδιούργως, οὐκ ἐκ φόβου, δόλου, βίας ἢ ἀρχοντικῆς καταδυναστείας*) *MM*, IV, pp. 400-3, 405-8, 410, 412). See also the cases cited by OSTROGORSKY, *Paysannerie*, pp. 52-54, 64 ; CHARANIS, *Economic Organization*, p. 124.

(71) See n. 91 below.

(72) Cfr. OSTROGORSKY, *Agrarian Conditions*, pp. 218-19, 224.

(73) Novel V (935) of Romanus I Lecapenos, in *JG*, I, pp. 205-14 ; Novels VI (947) and VIII (945-959) of Constantine VII Porphyrogennetos, in *JG*, I, pp. 214-17 and 222-26 respectively ; Novel XV (959-963) of Romanus II, in *JG*, I, pp. 240-42 ; *MM*, IV, pp. 393-96, 400, 408 ; CHARANIS, *Monastic Properties*, pp. 54 and n. 7, 102 ; LEMERLE, *Agrarian History*, pp. 94-97.

(74) OSTROGORSKY, *Paysannerie*, p. 54 and the sources cited therein ; CHARANIS, *Economic Organization*, pp. 113-14 ; LAÏOU-THOMADAKIS, *Peasant Society*, pp. 175, 185 ; HARVEY, *Economic Expansion*, p. 250.

riedly to enable peasants to exploit the remaining holdings ([75]). Very small, uneconomic to work plots, the result of excessive fragmentation of peasant holdings due to the partible system of inheritance, were sold to contiguous owners ([76]). Under these circumstances, sellers seldom stood a chance to get a fair price. The heavy burden of land and supplementary taxes ([77]) and *corvées*, exacerbated by the abuses of the tax-farmers ([78]), often rendered uneconomic the exploitation of land ([79]), and forced many smallholders to sell out in despair at excessively low prices to become tenants or laborers ([80]). At times, revolts in protest by small landholders

(75) HARVEY, *Economic Expansion*, p. 263 ; LAÏOU-THOMADAKIS, *Peasant Society*, 185.

(76) *MM*, IV, pp. 124-25, 127, 131-33, 164-65, 226-27, 269-70 ; HARVEY, *Economic Expansion*, pp. 118 n. 170, 249-50 ; ANGOLD, *Byzantine Government*, p. 107 ; LAÏOU-THOMADAKIS, *Peasant Society*, p. 196.

(77) For the various taxes levied on the peasantry, see OSTROGORSKY, *Laendische Steuergemeinde*, pp. 49-52, 57-58, 60 ; DOELGER, *Beitraege*, pp. 52-54, 59-60, 62 ; N. SVORONOS, *L'épibolè à l'époque des Comnènes*, in *TM*, 3 (1968), pp. 375-95 ; HARVEY, *Economic Expansion*, pp. 92-115 ; LAIOU-THOMADAKIS, *Peasant Society*, pp. 158-82.

(78) OSTROGORSKY, *Agrarian Conditions*, p. 222 ; IDEM, *History*, pp. 275, 369-70, 401, 482, 484 ; HARVEY, *Economic Expansion*, pp. 91-92, 95-96.

(79) The land-tax is borne by the landowner because he cannot shift the tax burden : demand and supply have not changed. As far as the landlord is concerned, the imposed tax is tantamount to a downward shift of the demand curve intersecting a vertical supply curve (perfectly inelastic). This means that his earnings are reduced by the same amount. However, since the sale value of a piece of land is directly related to its earning capacity (or rent), the value of the land will fall correspondingly. Under competitive conditions, there is nothing landowners can do but accept the reduction of their rent by the amount of the tax, since they cannot alter the total supply and the land must work for whatever it can get. For details and a diagrammatic presentation, see P. A. SAMUELSON, *Economics*, New York, 1967, pp. 535-36 ; LIPSEY and STEINER, *Economics*, pp. 375-76.

(80) OSTROGORSKY, *Agrarian Conditions*, p. 219 ; IDEM, *History*, p. 331 ; LAÏOU-THOMADAKIS, *Peasant Society*, p. 185 ; A. HARVEY, *The Land and Taxation in the Reign of Alexios I Komnenos. The Evidence of Theophylakt of Ochrid*, in *REB*, 51 (1993), pp. 150-54 ; IDEM, *Economic Expansion*, pp. 91-97, 101-12 ; ANGOLD, *The Byzantine Empire*, pp. 88-90. Since the most common reasons that forced farmers to alienate land (indebtedness and tax burden) affected mostly smallholders, transfers of land among them must not have been as prevalent as transfers from peasants to large landlords.

who had lost their lands to the powerful had broken out (81). The *epiteleia*, a levy which was borne by the buyer at the time of the sale and varied significantly (82) ; the location of the property near shifting frontiers ; and the exposure of the property to raids by land or sea, were additional factors affecting the level of the selling price.

In the wake of the rapid concentration of land in the hands of lay and monastic landlords and the disappearance of small landholdings, the marketable supply of land tended to shrink. Monasteries were prohibited by canon law to sell landed property, while lay landlords had no incentive to do so ; if anything, both were eager to expand their landholdings. The supply of land for sale was further restricted by the fact that land whose owners fled or died heirless escheated to the state ; or, if the owners were *paroikoi* of a monastery, the property was appropriated by the monastery, usually following the issue of a chrysobull authorizing the transfer, while it became customary for lay landowners to usurp the land of their *paroikoi* upon their disappearance (83). Also, the protected nature of the dowry, forming the economic nucleus of the newly-formed household, posed limitations and legal difficulties when it came to the sale of dowry land, even in cases of dire need (84). In the face of paucity of offers and thin submarkets, transactions would tend to be few and far between. In this situation, depending on the strength of demand, in competitive markets there might be upward pressure on the price of land ; but in non-competitive markets where market forces were inoperative, the outcome would depend on the market power wielded by the parties.

The preceding analysis suggests that, unlike *urban* land sales where economic calculus was *the* price determining factor (85), *rural* land transactions were conducted in fragmented markets, and in a socially and

(81) A. A. Vasiliev, *History of the Byzantine Empire*, Madison, 1958, p. 275 ; M. Dendias, *Études sur le gouvernement et l'administration à Byzance*, in *Atti del V Congresso Internazionale di Studi Bizantini — September 1936*, Rome, 1939, p. 143 n. 2 ; H. Ahrweiler, *Recherches sur la société byzantine au XIe siècle : Nouvelles hierarchies et nouvelles solidarités*, in *TM*, 6 (1976), pp. 116-17 ; Harvey, *Economic Expansion*, pp. 113-14.

(82) Ostrogorsky, *Paysannerie*, pp. 61-62.

(83) Ostrogorsky, *Paysannerie*, p. 46 ; Bartusis, *Escheat in Byzantium*, pp. 59-63, 77-79.

(84) Laiou, *The Role of Women*, pp. 237-40.

(85) This does not imply absence of monopolistic situations (one seller, many buyers ; one seller, one buyer).

institutionally constrained environment marked by personal dependency ([86]) and disparity in the contracting parties' market power, which weakened the competitive process and the normal functioning of the market in price formation. When there is no definite market price or an easily ascertainable one, as with such a unique good as land, because buyers and sellers are few or potential buyers can be conveniently kept away by a powerful landlord, clearly the market is imperfect. In the absence of competition in the geographic area where the parcel of land is located, the single seller faces a sole buyer who often is able to dictate his own terms without leaving a visible track of overt coercion. Since there are no other bidders, a situational *bilateral monopoly* emerges. Both parties will certainly attempt to strike the best deal. However, since potentially both can exercise a varying degree of control over the price, the price mechanism is inoperative and the price is indeterminate within a wide range. Bargaining power, negotiating skills, ability to wait it out, and willingness to compromise become the determining factors of the outcome. Buyer dominance, seller dominance, or balanced power are all within the realm of possibilities. The price therefore may fall in either limit if one party has dominant market strength, or it may fall uncertainly between these extreme limits ([87]). Conceivably, a low price might induce the seller to dispose of only part of his land ; at the same time, a buyer eager to acquire all the seller's land, might be willing to offer a higher price. Nevertheless, the seller's financial need dramatically enhances the bargaining power of the buyer, as does his social standing, enabling him to negotiate from a position of strength and strike a markedly favorable deal. A small farmer in financial distress and often uninformed is more prone to yield to pressure and thus sustain a substantial loss, since his bargaining power is limited as he has no alternative but to sell. With opportunities for exploitation magnified in imperfect markets, and in the face of unworkable market solutions, the authorities attempted to rectify the situation by introducing the notion of just price and excessive damage in

(86) KAZHDAN and CUTLER, *Continuity and Discontinuity*, p. 449 ; KAZHDAN and CONSTABLE, *People and Power*, pp. 47-48 ; HARVEY, *Economic Expansion*, p. 249.

(87) For details and a diagrammatic presentation, see FERGUSON, *Microeconomic Theory*, pp. 281-82 ; STIGLER, *The Theory of Price*, pp. 266-67 ; BAIN, *Pricing*, pp. 394-96, 432-36 ; E. MANSFIELD, *Microeconomics*, New York, 1970, pp. 270-72.

land sales ([88]). Yet, the application of the law fell short of providing the intended protection to the small farmer. The quest of the powerful to acquire land by any means could not be curbed, as is evidenced by the sharp decline in the number of small landholders.

V. Capital

As with the pricing of the other factors of production, the price of capital, i.e. the interest rate charged for its use, is inexorably determined by the demand for and the supply of loanable funds. The persistent low level of loanable funds in Byzantium, in large part due to the heavy burden of taxation which siphoned off a large part of private savings, tended to result in high rates of interest in the face of the much greater demand, reflecting a *chronic scarcity* of capital. The continued excess demand for funds, and the attendant upward pressure on interest rates, is attested by the state's intervention to cap rates to protect financially weak borrowers from lenders quick to exploit their predicament. Nevertheless, additional and less appreciated economic, institutional and political factors served to raise further the price of capital : market fragmentation, the risk of illiquidity and default of the borrower, prohibition of collaterized loans in the agricultural sector ([89]), protracted and expensive litigation proceedings, inflation, and monopolistic situations. The market for small-scale loans, especially in the rural areas, was more likely to reflect the impact of local monopolies due to the limited number of lenders and the borrowers' lack of access to alternative sources of supply. Poor harvests or low commodity prices could easily lead to accumulation of arrears, forcing small farmers unable to meet their obligations to sell their land well below its real value. Hoarding by well-off individuals, particularly in times of political uncertainty of which there were many, diminished the pool of available loanable funds, as did accumulation of funds for dowries or purchase of real properties — albeit the latter were of a more temporary nature. On the other hand, government spending financed by tax revenues increased economic activty and generated profits in the process, but only to be

(88) See n. 64 above.

(89) By denying the possibility of collateralized loans, the law intended to make it difficult for small farmers to borrow, get into debt, and lose their possessions. But, at the same time, in the absence of other institutional sources of finance, the law inadvertently diminished considerably the farmers' ability to satisfy legitimate borrowing requirements for productive or consumption purposes.

taxed heavily in the next round. Finally, capital was dissipated in the form of tributes to foreign rulers and payments to mercenaries serving in the ranks of the military, contributing further to its scarcity and higher price.

Influenced by ethical principles and eager to avert social unrest, the Byzantine emperors since Justinian set maximum legal rates to remedy a situation they thought was unjust. This meant that the price of capital was fixed below the equilibrium level. Though politically expedient, the measure was counterproductive as it effectively reduced the supply of loanable funds, since at lower rates potential lenders were disinclined to make capital available to those in need, or forced them to lend under various schemes at rates exceeding the capped rates. Whenever there was excess demand for loanable funds, the borrower was in financial distress or his creditworthiness was shaky, or the creditor was not allowed to obtain collateral and had local monopoly power, effective interest rates very likely tended to exceed the legally set maxima, the more so since devices to conceal usury difficult to detect and police were available (90). Under these circumstances, those facing pressing needs (e.g., purchase of draft animals, agricultural implements, construction materials) had no choice but to borrow at what the informal market will bear.

The *Basilics* adopted Justinian's provisions concerning the conditions for lending at interest and the scaled rate structure, which was based on the nature of the capital loaned (currency or commodity), the socio-economic status and occupation of lenders and borrowers and, to a degree, the risk involved (91). The imbalance of economic power wielded by the

(90) N. Oikonomidès, *Hommes d'affaires. Grecs et Latins à Constantinople (XIIIe-XVe siècles)*, Paris, 1979, p. 55 and n. 56.

(91) Dignitaries were not permitted to charge more than 4% interest annually ; bankers, manufacturers and merchants could stipulate a rate up to 8%, while all other lenders up to 6% ; sea loans could command 12%. Loans in kind (e. g., grain, olive oil) extended to farmers could not exceed 12%, while interest on money loans was fixed at 4% per annum. The creditor was not allowed to take as collateral the farmer's land, livestock or slaves. Furthermore, compounding interest rate was prohibited ; the sum total of interest paid could not exceed the principal, and if it was paid, it was counted against the principal. The use of fronts or other devices to exact a higher interest (e. g., local customs, commissions) was forbidden, and the excess over the legal rate could not be claimed. *B.* 23. 3. 71 and *scholium* ; *B.* 23. 3. 19, 74, 75 *scholium*, 76 and *scholium*, 78 ; *B.* 53. 3. 48 ; *Synopsis Basilicorum*, T. 11. 17 and scholium (p) 19, 21, 22 ; *Ecloga*, 17. 86-89 ; *Epanagoge Aucta*, 22. 13, 23, 37 ; *Peira*, 16. 61 ; 19. 1, 15, 25, 40, 57, 59, 62 ; Attaleiates, *Ponema*, 15. 15-17 ; *Prochiron Auctum*, 17. 18,

contracting parties and the resultant abuses impelled the state to step in and set the price of capital in a fashion that *appeared to the authorities* to be equitable to both parties. However, the establishment of the price of capital by fiat on the basis of the social stratification and financial means of the parties led to a compartmentalization of interest rates which lacked economic rationale. The adopted artificial rates were impracticable, as market forces would move the entire rate structure toward a unified equilibrium rate. This rate would be further adjusted for inflation, maturity, and the risk associated with the creditworthiness of the individual borrower or the hazards of the undertaking for which the loan is granted. And since only the lender is in a position to assess the magnitude of the risk involved in each instance because of his personal knowledge of the prospective debtor and his surrounding circumstances, it is unrealistic to expect interest rates set by fiat to reflect consistently and unerringly the ever-changing demand and supply conditions and individual situations. Moreover, rates fixed by decree create incentives to circumvent the arbitrary rate structure, and tend to give rise to a busy and uncontrollable informal market.

To be sure, the Byzantines were appreciative of the economic necessity of interest. Yet, it is ironic that, in their eagerness to achieve a harmony of interests, they entertained the false conviction that they could devise and implement a set of stable prices for loanable funds, which would accommodate the neatly segmented by fiat economic interests of lenders and borrowers — clearly an unrealistic premise and an unworkable sense of fairness. The regional fragmentation of the financial market, and the fact that lending cannot be impersonal, *inter alia*, affected the flow of funds and worked against rate stratification and enduring stability.

19, 38, 40, 41 ; *Synopsis Minor*, T. 6 ; *Ecloga Private Aucta*, 11. 13 ; *Hexabiblos*, 3. 7. 5, 9, 11 and *scholium*, 12, 20, 22, 23 ; 6. 15. 5. The provision which forbade the creditor to take as collateral the farmer's assets remained in force through the 13th century, and fell in desuetude thereafter as impractical. *Procheiron Auctum*, 17. 21, 27 ; *Hexabiblos*, 3. 5. 27, 50. In the 11th century, in the face of rising demand for capital and dearth of loanable funds, the legal interest rate maxima were raised substantially by the practice of converting six percentage points into six *nomismata* per pound of gold (seventy two *nomismata*). Thus, the rates, 4%, 6%, 8%, and 12% effectively became 5. 55%, 8. 33%, 11. 11%, and 16. 6% per annum. J. B. Bury, ed., E. Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, London, 1898, Appendix 13 by Bury, pp. 533-34 ; Ostrogorsky, *History*, p. 190 n. 1.

VI. Concluding remarks

In general, there was no *direct* state intervention in price formation in the factor markets in Byzantium — with the exception of capital. Yet, *indirectly* institutional and social inroads inadvertently exerted undue influence on realized factor prices. In the *agricultural* sector, aside from economic factors, the demand for and supply of labor were materially influenced by the social structure, the institutional setting, and political expediencies. This tended to diminish the *flow* of labor supply and ossify the *stock* of the available labor force. The net effect of the institutional and political arrangements was that the bulk of the available manpower became permanently *captive* and, as a result, it did not participate in the competitive process of price formation. Hence, the fragmented labor submarkets remained thin and rigid, and their role in factor allocation and in setting the price of labor on purely economic considerations was limited. The prevailing wage rate in the for hire segment probably varied among labor submarkets, reflecting its particular circumstances : the strength of the underlying demand and supply conditions, the force of potent institutions such as the *paroikia* and *corvées*, and, in large measure, the bargaining power of dominant landlords. Barring persistent labor shortages, the vulnerability of the laborers and the overwhelming and exercisable monopsonistic power of the big landlords could combine to keep wages below competitive levels. In contrast, in *urban* centers wages were less influenced by institutional and political constraints, and rates were determined more freely by the contracting parties. The labor pool formed distinct submarkets according to trade and level of skills. Slave labor was employed in crafts and trades but, because of their status, they did not partake in the process of wage determination. Wage levels were likely to be affected, *inter alia*, by the influx of displaced and discontented farmers and workers, or the ease with which workers were laid off during downturns of business activity. In such instances, labor supply could increase unexpectedly and depress wages — unless demand rose commensurately. Limited employment opportunities, need to make a living, and the weak bargaining position of the unorganized workers could maintain wages below competitive levels for sustained periods of time ; but, in the absence of social unrest, apparently this was not the case. On the other hand, famines and epidemics, by reducing markedly the available labor supply, could exercise significant upward pressure on wages, *ceteris paribus*.

Land prices in *rural* areas were determined not only by economic factors, but by the system of land tenure, institutional setup, and the social structure of the society as well. Unlike *urban* land sales, rural land transactions were conducted in fragmented markets and in a socially and institutionally constrained environment. These conditions impeded the competitive process and normal functioning of market forces in price formation, and tended to result in one-sided contracts at prices below competitive levels. Characteristically, the bargaining power of a seller of a parcel of land was attenuated by the legally established pre-emption right of an assortment of preferred contiguous property owners and the manner in which this right was exercised. Financial need, indebtedness, and heavy taxation led to undesired sales, circumstances that enhanced the bargaining power of the buyer and enabled him to negotiate from a position of strength. In the face of an imperfect land market, where there is no definite or an easily ascertainable price of land and potential buyers are few and can be conveniently persuaded by a powerful landlord not to bid, the seller ends up dealing with one buyer who can wait it out and virtually dictate his own terms. Besides, the buyer could offer a very low price without violating the law on just price, since proving excessive damage was extremely difficult. Sellers in financial difficulty and with no alternative but to sell were not likely to get a fair price, while recourse to the courts was futile as the dispensation of justice left much to be desired.

In the interest of fairness, the Byzantines established maximum interest rates based on the nature of the capital loaned out and the socio-economic status and occupation of the contracting parties. In the face of chronic scarcity of capital, this legally enforced rate structure meant that the price of capital was fixed below equilibrium level, effectively reducing the supply of loanable funds and perpetuating the shortage of capital. The measure lacked economic rationale, as it defied the operative market forces, created incentives to circumvent the arbitrarily fixed rate structure, and undermined the enforceability of the instituted regulatory system. Though appreciative of the economic necessity of interest as a reward for the use of a scarce resource, in their eagerness to harmonize antithetic interests, the authorities entertained the unfounded belief that they could devise and implement a stratified and lasting interest rate structure. This was an unrealistic premise and an unworkable sense of fairness.

The upshot of the preceding analysis is that prices of land transactions and wage rates recorded in documentary sources, though informative, seldom evince the formative influence of less tangible factors, since docu-

ments fail to capture the totality of circumstances that led to the consummation of a deal. Surrounding circumstances, such as the motives of the parties to the exchange, institutional arrangements, market structures, bargaining strength of the contracting parties, reprehensible actions, or compromises made to arrive at the agreed price are subsumed and hardly reflected. The wide range and frequency of price differentials, e.g., in the sales prices of ostensibly similar tracts of land in the same or nearby location and at about the same time ([92]), attest to the presence of unidentified, in many instances hard to unravel, elements that have crept up into the decision-making process. For instance, sales prices of cultivable land ranged from 1.5 to 0.1 *nomismata* per *modios* ([93]) ; prices of vineyards from 30 to 6.75 *nomismata* per *modios* ([94]) ; and prices of olive groves from 2.6 to 0.3 *nomismata* per olive tree ([95]). Such price disparities cannot always be explained merely by adjusting for yield, location, or the debasement of the *nomisma*, and hence defy meaningful comparison. By the same token, legal interest rates are not always reflective of prevailing market rates. The fact is that critical price determining factors, though present, remain undetected. Appreciation of the potential impact of these underlying factors, encompassing the dynamics of the economic, social and political ambiance of the times, should enliven and put in better perspective the crude prices mined from documentary and legal sources.

George C. MANIATIS.
6817, Marbury Rd
Bethesda MD, 20817-6051
USA

(92) For the amplitude and frequency of price dispersions, see the tabulations in OSTROGORSKY, *Preise*, pp. 313 and 316-17 ; MORISSON *et al.*, *Prix et salaires,* pp. 344, 345-46, 348.

(93) *MM*, IV, p. 152 ; *MM*, VI, p. 156.

(94) *MM*, II, p. 349 ; *MM*, IV, pp. 410-11.

(95) *MM*, IV, pp. 60, 118.

SULEYMAN SHAH OF RÛM, BYZANTIUM CILICIAN ARMENIA AND GEORGIA (A.D. 1197-1204)

Rukn al-Din Suleyman Shah II (Turk. Rükneddin Süleymanşah 1197-1204/A.H. 593-600), the *Ῥουκνατῖνος* of Niketas Choniates (ed. J.-L. VAN DIETEN, *CFHB*, Berlin-New York, 1975, pp. 521, 522, 528, 529) and Theodore Skoutariotes (ed. C. SATHAS, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη* 7, Venice-Paris, 1894, repr. Athens, 1972, p. 421) or *Ἀλατίνης* of George Akropolites (ed. A. HEISENBERG, corr. & add. P. WIRTH, vol. I, Stuttgart, Teubner, 1978, p. 14.11-12) (1), ascended the throne of Ikonion/Konya as the eighth (not seventh, as sometimes recorded) sultan of the Seljuk Sultanate or Rûm (2). His over seven-years

(1) Cf. G. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*, II, Berlin, 1958² (repr. Leiden, 1983), pp. 57 (entry *Ἀλατίνης* no. 1 – wrongly associated with Kilij Arslan III, Suleyman Shah's son and successor in 1204), 260 (entry *Ῥουκνατῖνος* no. 1, with variant types). The *Ἀλατίνης* of Akropolites/ed. HEISENBERG-WIRTH, I, p. 14.11-12, was in fact Suleyman Shah (see C. BARZOS, *Η γενεαλογία των Κομνηνών*, II, Thessalonica, 1984, p. 758, n. 121), not his son (see here, below n. 63).

(2) See genealogical chart in I. KAFESOGHLU (trans.-ed. G. LEISER), *A history of the Seljuks...*, S. Illinois U.P., 1988, p. 204 (although erratic dates are adopted for his reign [1196-1203] and he is moreover presented here as the first-born of Kilij Arslan) ; cf. tables in C. E. Bosworth, *The new Islamic dynasties*, Edinburgh U.P., 1996, p. 213 ; A. SAVVIDES *Οι Τούρκοι και το Βυζάντιο*, I, Athens, 1996 (2001²), p. 131. He was not the 7th Rûm sultan, as in O. TURAN, *Selçuklular zamanında Türkiye... 1071-1318*, Istanbul, 1984², p. 690 (table) and the manuals of several byzantinists, like G. OSTROGORSKY, *History of the Byzantine State*, Oxford, 1968², repr. 1984, p. 581, and J. KARAYANNOPOULOS, *Ιστορία βυζαντινού κράτους*, III, Thessalonica, 1990, repr. 1991, p. 373, and other authors, like J. NORWICH, *Βυζάντιο*, III : *Παρακμή και πτώση*, Athens, 1999, p. 594 ; see also *Cambridge Medieval History* (= *CMH*) IV.1 (1966²), p. 787 (they all invariably adopt 1196 as the commencement of Suleyman's reign). Recently, however, W. TREADGOLD, *History of the Byzantine State and Society*, Stanford U.P., 1997, p. 870, does not even include Suleyman in the Rûm sultans list, dating

reign (3) coincides with the period of exile in Byzantine lands of his younger brother, Ghiyath al-Din Kaykhusraw (Turk. Giyaseddin I. Keyhusrev : 1192-1197 and 1204/5-1211) (4), whom he had ousted from Konya. Apart from N. Choniates and Skoutariotes, important details on Suleyman Shah II's reign were provided by the Arab Ibn al-Athir (ed. - Latin trans. J. TORNBERG, vol. XII, Leiden-Uppsala, 1873) and the Persian chronicler at the court of Konya, Ibn Bibi (German trans. H. DUDA, Köbenhavn, 1959), while additional pieces of information are also given by Michael the Syrian (French trans. J. CHABOT, vol. III, Paris, 1905, repr. Bruxelles, 1963) and Sempad the 'Constable or Royal Historian' (Engl. trans. of excerpts in Sirarpie DER NERSESSIAN, *The Armenian Chronicle of the Constable Smpad...*, *DOP*, 13 [1959], pp. 141-168, esp. 156) (5).

Suleyman Shah was one of the great Rûm sultan Kilij Arslan II's nine sons (sometimes erroneously estimated to eleven or twelve sons) (6) – in fact the fifth-born (7). In the final years of his ageing father's reign (1188-

Kaykhusraw I's reign to 1192-1211 ! Likewise erratic date (1193-1211) in C. AMANTOS, *Σχέσεις Ελλήνων και Τούρκων*, I, Athens, 1955, p. 45.

(3) The most detailed account (in Turkish) is TURAN, *Selçuklular*, *op. cit.*, pp. 241-265 (also IDEM, "*Süleymanşah*", in *Islam Ansiklopedisi* [= *IA*], XII) ; see also T. YILMAZ ÖZTUNA, *Türkiye Tarihi*, II : *Selçuklular ve Anadolu Beylikleri*, Istanbul, 1964, pp. 102-105 ; C. CAHEN, *Pre-Ottoman Turkey... 1071-1330* (= *POT*), London, 1968, pp. 115-118 = *La Turquie pré-ottomane* (= *TPO*), Istanbul-Paris, 1988, pp. 62-65 & index ; A. SAVVIDES, *Byzantium in the Near East... A.D. c. 1192-1237* (= *B-NE*), Thessalonica, 1981, pp. 79-86 ; cf. entries by K. ZETTERSTÉEN, "*Rukn al-Din Sulaiman*", in *Encyclopaedia of Islam*[1] (*EI*[1]) 7 (repr. Leiden, 1993), pp. 1173-1174 (no equivalent entry appears in *Encyclopaedia of Islam*[2] [= *EI*[2]], either under *Rukn al-Din* or under *Sulayman*) and by A. SAVVIDES, *Σουλεϋμάν Σαχ Β΄*, in *Μεγάλη Γενική Εγκυκλοπαίδεια* "*Υδρία*" (= *MGE*) 48 (Athens 1987), pp. 191-192 and (briefer) *Εγκυκλοπαίδεια του Ποντιακού Ελληνισμού* (= *EPE*) 5 (Thessalonica, 1989), p. 191b.

(4) We now posses a detailed monograph on him (in Turkish) by T. BAYKARA, *I. Giyaseddin Keyhusrev, 1164-1211...*, Ankara, 1997 (see esp. pp. 22-26 on the period of his exile in Byzantium) ; cf. also O. TURAN, "*Keyhusrev I*", *IA*. See also below n. 13, 14, 17.

(5) Other minor sources are listed in ZETTERSTÉEN and TURAN (above n. 2, 3).

(6) The version of "twelve" in Michael the Syrian/CHABOT, III, p. 410. ; cf. V. GORDLEVSKY, *Gosudarstvo Seldzhukidov Maloi Azii*, Moscow-Leningrad, 1941, p. 185 ; BARZOS (above n. 1), p. 758 wrote "eleven" ; cf. SAVVIDES, *B-NE*, p. 79 n. 3.

(7) BARZOS, *op. cit.*, gave Suleyman Shah as the first-born and Kutb al-Din as the fifth-born ; cf. also sequence in KAFESOGHLU (n. 2) – but see SAVVIDES, *B-NE*, pp. 80-81. On Kilij Arslan II's '*damnosa hereditas*' after 1188 among his nine

1192), Suleyman Shah was governor (emir) of Pontic Dokeia/Tokat (Ibn Bibi/Duda, pp. 19, 21 ; Choniates/*CFHB*, p. 521.76-77) ([8]), but, following Kilij Arslan II's death, he got involved in the fratricidal strife that ensued and initially clashed with his brother Muhiy al-Din Masud Shah (the fourth-born), who had been allotted Ankyra/Ankara, following the premature death of its initial heir, their eldest brother Kutb al-Din Malik Shah (d. 1991) ([9]), who had also received by Kilij Arslan II Sebasteia/Sivas and Archelais/Ak Saray (Ibn Bibi, pp. 19, 31) ([10]). In fact, Muhiy al-Din Masud Shah was allowed to remain as governor of Ankara until 1203-1204, i.e. until shortly before Suleyman Shah II's own death ([11]), while in the meantime the latter had succeeded after 1192 (that is, several years before his assuming control over the Rûm Sultanate) to gain control (*post* 1193) also of Pontic Amaseia/Amasya (initially allotted by Kilij Arslan II to his nephew, Nizam al-Din Arghun Shah ([12])), Neokaisareia/Niksar (likewise allotted by Kilij Arslan II to another of his sons, the seventh-born Nasir al-Din Barkyar Shah) ([13]) and, in the words of Choniates (*CFHB*, p. 521.76-78), "...*Amisos* [Samsun]... *and some other coastal towns*" ([14]).

sons and two other relatives see Ibn Bibi/Duda, pp. 19-20 ; Ibn al-Athir/Tornberg, XII, pp. 58-59 ; Choniates/*CFHB*, pp. 520-521 ; cf. Tamara-Talbot Rice, *The Seljuks of Asia Minor*, London, 1961, pp. 21 (table), 64-66, Oztuna (*op. cit.*, n. 3), pp. 101-102 ; Cahen, *POT*, p. 111 = *TPO*, p. 56, Turan, *Selçuklular*, pp. 242-244 ; Barzos (*op. cit.*, n. 1), p. 759 ; also see A. Savvides, *Ο Άραβας ιστοριογράφος Ιμπν αλ-Αθίρ (1160-1233) και το παγκόσμιο χρονικό του ως πηγή για την ιστορία των Σταυροφοριών και των βυζαντινοτουρκικών σχέσεων*, Athens, 1981, p. 6 n. 13 (= Idem, *Βυζαντινουρκικά μελετήματα. Ανατύπωση άρθρων 1981-1990*, Athens, 1991, p. 23 n. 13) ; Idem, *B-NE*, pp. 80-81 ; Idem, *Ο Σελτζούκος σουλτάνος Κιλίτζ Αρσλάν Β΄και η μάχη του Μυριοκεφάλου, 1176 μ.Χ.*, in *Στρατιωτική ιστορία* 8 (1997), pp. 14-22, here at pp. 20-21.

(8) See X. De Planhol, "*Kara Deniz*", *EI*[2] 4 (repr. 1997), p. 575 b ; Cahen, *TPO*, pp. 56 n. 183, 60, 200 ; Savvides, *B-NE*, p. 81, n. 3.

(9) Turan, *Selçuklular*, p. 242 ; on Ankara see below, n. 37.

(10) Kutb al-Din's inheritance is called a "satrapy" by Choniates/*CFHB*, p. 521.80-81, cf. Gordlevsky (*op. cit.*, n. 6), p. 87 ; Savvides, *B-NE*, pp. 80 n. 5, 81.

(11) On this see also below, note 37.

(12) Cf. F. Taeschner, "Amasya", *EI*[1] 1 (repr. 1986), p. 431 b ; Savvides, *B-NE*, p. 81 n. 12 ; H. Yıldız, *Seljuks of Anatolia*, in the collective : *A short history of the Turkish-Islamic states*, Ankara, 1994, p. 130.

(13) Turan, *Selçuklular*, p. 242 ; Cahen, *TPO*, p. 61 ; Savvides, *B-NE*, p. 81 n. 7.

(14) A. Bryer-D. Winfield, *The Byzantine monuments and topography of the Pontos*, I, Washington, 1985, p. 93 ; Savvides, *B-NE*, pp. 66, 81 n. 3. Of course,

I. Suleyman Shah's fratricidal wars and early strife with Byzantium

It was in the course of the year A.D. 1197/A.H. 593 ([15]) (and not 1196, as often written by both islamicists and byzantinists) ([16]), that Suleyman Shah succeeded in toppling his brother Kaykhusraw I, ousting him from the Sultanate for a period of over seven years – although it was the latter that had been designated by Kilij Arslan II as his successor – and actually reigned for the first time in 1192-1197 (Ibn al-Athir/Tornberg, XII, pp. 50, 58 ; Ibn Bibi, pp. 18-19 ; Choniates/*CFHB*, p. 521 78, 87-91 ; Michael the Syrian/Chabot, III, p. 410) ([17]). Kaykhusraw I, the youngest of the nine brothers, had been the offspring of Kilij Arslan II's Christian concubine – a fact that made Suleyman Shah's hatred towards him assume furious proportions, as Choniates related (*CFHB*, p. 521.87-89 : *...τῷ δέ γε Καϊχοσρόῃ μάλα ἐμμανῶς ἐπεφύη... ὡς μητρόθεν*

Amisos was not initially allotted by Kilij Arslan II to Suleyman but to Kaykhusraw (despite Choniates, yet accepted by Barzos, *op. cit.*, II, p. 764) : see A. Savvides, *Βυζαντινά στασιαστικά και αυτονομιστικά κινήματα στα Δωδεκάνησα και στη Μικρά Ασία, 1189-c. 1240 μ. Χ.* (= *Κινήματα*), Athens 1987, p. 258 n. 12 ; Idem, "*Ο βυζαντινός Πόντος, οι Σελτζούκοι και οι Ντανισμεντίδες Τούρκοι*", *Αρχείον Πόντου* (= *AP*) 47 (1996-97), pp. 96, 103 (chart) (Kaykhusraw I's rule in Amisos from 1192/94 to 1204 [in fact in 1192/94-1197, since Suleyman seems to have prevailed there after 1197] – though it is probable that he controlled the city already since 1194). Nothing on these intricate issues in C. Foss, "*Amisos*", *ODB*, p. 78a.

(15) Correct date in Cahen, *POT*, p. 115 = *TPO*, p. 61 ; Idem, "*Kaykhusraw* I", in *EI*[2] 4 (repr. 1997), p. 816a (despite his : "*The Turks in Iran and Anatolia before the Mongol invasions*", in K. Setton [ed.], *History of the Crusades*, II [= Setton II]. Madison Wisc., 1969[2], p. 681, where we read "1196") ; see also C. Brand, *Byzantium confronts the West, 1180-1204* (= *Byz.-West*), Cambridge Mass, 1968, p. 138 ; Idem, *The Turkish element in Byzantium, 11th-12th centuries*, *DOP*, 43 (1989), p. 12a ("around 1197") ; Savvides, *B-NE*, pp. 57, 75, 78, 79, Idem, *Καϊχοσρόης Α΄*, *MGE* 30 (1983), p. 53 ; Idem, *Κινήματα*, p. 232 ; cf. also Idem, *Ιμπν αλ-Αθίρ*, p. 6 (= *Βυζαντινοτουρκικά*, p. 23).

(16) Erratic date in : Gordlevsky (*op. cit.* n. 6), p. 185 ns 9-10 ; O Turan, *Anatolia in the time of the Seljuks and the Beyliks*, in *Cambridge History of Islam* (= *CHI*) 1A (1970, repr. 1980), p. 245 ; Idem, *Selçuklular*, pp. 241, 247, 690 (table) ; Idem, *Selçuklular ve İslamiyet*, Istanbul, 1980[2], p. 97 ; Idem, *Selçuklular Tarihi*, Istanbul, 1993[4], p. 297 ; P. M. Holt, *The age of the Crusades...*, London-New York, 1986, p. 172 ; Yıldız (above n. 12), p. 129, and recently Baykara (*op. cit.*, n. 4), pp. 15-16, 21-22, 73 (chronology) ; and among byzantinists : Barzos, pp. 25, 759, 763 and here, above n. 2.

(17) Savvides, *B-NE*, pp. 79-80 n. 1.

Χριστιανὸν μυσαττόμενος) ([18]). Kaykhusraw's overthrow in fact occurred at a time when he had been visiting Byzantium, in order to sign a treaty with emperor Alexios III Angelos (1195-1203) – therefore his absence was exploited accordingly by Suleyman Shah, who seized the Sultanate (Choniates, *CFHB*, pp. 521-522). Kaykhusraw's adventures in the period 1197-1204/1205 are well known (Ibn Bibi/Duda, pp. 21-27 ; Choniates, *CFHB*, p. 522 ; Skoutariotes/Sathas, pp. 427, 428, 454 ; Akropolites/ Heisenberg-Wirth, I, p. 14) ([19]).

Suleyman Shah II's eventful reign, as well as his vigorous policy, are attested throughout the accounts of Ibn al Athir (XII, pp. 57-59, 111, 119, 125-130, 132, 295-296) and Ibn Bibi (Duda, pp. 19-23, 31-34, 36, 38-40) and, indeed, his contribution to the reestablishment of Turkish unity in Anatolia (effected to a significant extent within a relatively short span) is attested by several modern scholars ([20]). On the other hand, despite his military differences with Byzantium (see below part III), he attempted to emulate facets of Byzantine administration and economy, the latter being manifested in his surviving coinage, particularly in his two Ankara coins of the years 1202-1203 ([21]) – a period when his brother Muhiy al-Din Masud Shah was still ruling there as emir in his name.

It is true that on the military level Suleyman Shah continued his brother's policy towards Byzantium, doing nothing to put a halt to the Turkoman inroads in Byzantine Anatolian territories. Moreover, he often participated himself at the head of his Seljuk troops in such destructive operations, like the one in 1198-1199 described by Ibn Bibi (Duda, pp. 22-23) against the town of Laodikeia/Ladik (north of Konya), whose inhabitants had offended and mistreated a member of the Seljuk dynasty of Rûm. The town was burned and looted to such an extent that it thence-

(18) *Ibid.*, p. 82 with Engl. trans. of the pertinent passage ; cf. BARZOS, p. 759 ; SAVVIDES, *Κιλίτζ Αρσλάν Β΄*, p. 21.

(19) On Kaykhusraw's adventures after 1197 see TURAN, *Selçuklular*, pp. 268-274 ; BARZOS, pp. 759-760 ; BAYKARA (above, n. 4) ; cf. P. WITTEK, *The rise of the Ottoman Empire*, London, 1938 (repr. 1958), p. 26 (where Suleyman Shah is called a "usurper") ; GOLDLEVSKY, p. 186 ; RICE, pp. 67-68 ; SAVVIDES, *B-NE*, p. 82 ; BRAND, in *DOP*, 43 (1989), p. 12 n. 47.

(20) See CAHEN/SETTON II, p. 681 ; TURAN, *CHI* 1A, p. 245 ; RICE, p. 66 ; YILDIZ, p. 130. See also below, n. 37.

(21) The two Ankara coins in J. DE MORGAN, *Histoire du peuple arménien*, Paris 1919, p. 199 (drawings). A bronze coin of Suleyman Shah portraying an equestrian figure is currently exhibited in the British Museum, London (Seljuks of Rûm/Coins, n° 5).

forth acquired the name of 'schorched Laodikeia' (Laodicea Combusta) ([22]). The real cause of such a raid may have been Suleyman's wish to avenge the Byzantine operations in 1197-1198 under the youngster Andronikos Doukas and against the Turkoman emir of the Maeander/Menderes, Arslan (Choniates, *CFHB*, p. 496 ; Skoutariotes/Sathas, p. 421) ([23]) an event wrongly dated to 1196 (i.e. before Kaykhusraw I's overthrow by Suleyman) by C. Brand and C. Barzos ([24]).

On the other hand, Suleyman Shah likewise imitated his brother's policy of systematic dislocation of Christian populations in central Anatolia, also founding Christian colonies in his dominions consisting of Byzantines, who preferred Muslim security through the offered tax-alleviation to the uncertainty prevailing in their own lands, ruthlessly taxed by the Angelos dynasty ([25]). The most characteristic pertinent example (upon which Suleyman adapted his own policy) was associated with Kaykhusraw I's splendid attitude towards his captive Christians in the Karia-Tantalos raid of 1196-1197 (Choniates, *CFHB*, pp. 494-496) ([26]).

The period *c.* A.D. 1200-1203/4 is permeated by Suleyman Shah II's incessant wars with his brothers (in order to stabilise his position in the Sultanate), as well as against Byzantium, Cilician Armenia and Georgia (Iberia), while at the same time he succeeded in holding in check his rival Turkish dynasties, like the Saltukids ([27]) and the Mengüjekids ([28]). Follow-

(22) See TURAN, *Selçuklular*, p. 247 ; Sp. Vryonis, *The decline of medieval Hellenism in Asia Minor...*, California U.P. 1971 (repr. 1986), p. 164.

(23) Cf. VRYONIS, *op. cit.*, pp. 129-130 ; SAVVIDES, *B-NE*, p. 79, BARZOS, p. 673. On this Doukas see D. POLEMIS, *The Doukai...*, London, 1968, p. 194 no. 233 (dating the event to 1198 – the editor of Choniates, J.-L. VAN DIETEN, dates it as late as 1199, note on p. 496). On the emir Arslan (Ἀρσανῆς) see MORAVCSIK, p. 72 and A. SAVVIDES, *Αρσλάν*, in *Εγκυκλοπαιδικό προσωπογραφικό λεξικό βυζαντινής ιστορίας και πολιτισμού* (= *EPLVIP*), 3 (Athens, 1998), p. 218.

(24) See BRAND, p. 137 ; BARZOS, p. 763 ; they both wrongly surmise that Douka's operations were unsuccessful.

(25) Cf. A. BRYER, *The first encounter with the West - A.D. 1050-1204*, in Ph. WHITTING (ed.) *Byzantium : an introduction*, Oxford, 1971 (repr. 1981), p. 107, dating Suleyman Shah's colony to 1197.

(26) On Kaykhusraw's conciliating policy in 1196-1197 see AMANTOS, *Σχέσεις*, p. 45 ; SAVVIDES, *B-NE*, pp. 72-74 (commentary) ; BARZOS, p. 762-763.

(27) On them see E. MERÇIL, *The Anatolian Principalities*, in *A short history...* (above n. 12), pp. 185-186 ; G. LEISER, *Saltuk Oghullarï*, in *EI*[2] 8 (1995), p. 1001.

(28) On them see MERÇIL, *op. cit.*, pp. 186-187 ; C. CAHEN, *Mengüchek*, in *EI*[2] (1991), pp. 1016-1017.

ing the annexation of Sebasteia and Archelais/Ak Saray (which he had contested with Muhiy al-Din Masud Shah of Ankara, after the demise of their eldest brother, Kutb al-Din, in c. 1191), Suleyman Shah took possession in June-July 1201/A.H. 597, of Melitene/Malatya (in eastern Anatolia) from another of his brothers, the second-born Muizz al-Din Kayar Shah, legal heir there according to Kilij Arslan II's will ([29]). Byzantine Payrāe/Bafra (northeast of Amisos/Samsun) had also fallen to him sometime in about 1200 ([30]), while, in 1201 again, he succeeded with the assistance provided by the Mengüjekids and some Artukids ([31]), to recapture Theodosioupolis/ Erzurum, either from the Saltukids (whose last emir, Ala al-Din ibn Malikshah surrendered to him), or – less likely – from the Byzantines, who may have reoccupied the city for a very short period from the late 1190s until 1201 ([32]). In any case, the capitulation of the city was recorded by the Armenian chronicler Sempad the Constable (trans. S. DER NERSESSIAN, *DOP*, 13 (1959), p. 156), who wrote that :

> "*In the year 1201 the sultan Rukn al-Din went East with many soldiers and, not by warfare but by peaceful means, captured the city of Theodosiopolis, which is the city of Garin*".

Following the city's annexation, Suleyman Shah installed there another of his brothers, the eighth-born Mugiyth al-Din Toghrul Shah, as governor ("Lord" according to Sempad, *op. cit.*, who adds that the latter "*was a kind man and throughout the days of his life remained on friendly terms with King Leon* [= the Rupenid ruler of Cilician Armenia, Leo II the

(29) See D. PITCHER, *An historical geography of the Ottoman Empire...*, Leiden, 1972, map VI ; E. HONIGMANN, *Malatya*, in *EI*[2] 6 (1991) p. 231a ; SAVVIDES, *B-NE*, p. 83 ; TURAN, *Selçuklular*, pp. 241, 251. Muizz al-Din thence sought refuge in the court of the Ayyubid sultan of Egypt and Syria, al-Adil (1200-1218), Saladin's brother.

(30) According to PITCHER, *op. cit.*, see however BRYER-WINFIELD, p. 91a, who say that the area was in Byzantine hands until 1204 (and beyond).

(31) On the Artukids see refs in SAVVIDES (*op. cit.*, n. 2), pp. 144-147, 218 (bibl.) ; Carole HILLENBRAND, *Αρτουκίδες*, *EPLVIP*, 3 (1998), pp. 224-228 ; also MERÇIL, pp. 191-193.

(32) On this campaign see TURAN, *Selçuklular*, p. 248, 251-253 ; IDEM, *Selçuklular ve İslamiyet*, p. 98 ; IDEM, *Selçuklular Tarihi*, p. 297 ; IDEM, *CHI* 1A (*op. cit.*, n. 16), p. 245 ; CAHEN, *TPO*, pp. 51 n. 72, 61, 79 n. 252 ; IDEM, in SETTON II, p. 681 ; RICE (*op. cit.*, n. 7), p. 66 ; ZETTERSTÉEN (*op. cit.*, n. 3), p. 1173 b ; SAVVIDES, *B-NE*, pp. 66 n. 4, 83 n. 4 ; MERÇIL, *op. cit.*, p. 186 ; YILDIZ, p. 130 (wrongly dating the campaign to 1202/A.M. 598) ; see also C. CAHEN, *Erzurum*, in *EI*[2] 2 (repr. 1991), p. 712a.

Great : 1187/1198-1219] *and he greatly loved the Christians*"). Of course, Suleyman Shah had in that same year (1201) to dislocate Mugiyth al-Din from the latter's inheritance (through Kilij Arslan II's will) of Elbistan, in order to install him as his representative in Erzurum (Ibn al-Athir, XII, pp. 23, 97-98) ([33]).

It was also in that same period (the year 1201) that Suleyman Shah captured Pontic Bayberdōn or Paipērt/Turk. Bayburt ([34]), while sometime later — after the intervening Georgian campaign of 1202-1203 (on which see below, part II), Suleyman seized Baris/Isparta (in southwestern Anatolia), in 1203-1204 ([35]), Pisidian Patara and Cilician Laodikeia/Ereghli, in about mid-1204, that is, shortly before his death ([36]). Meanwhile, in late 1203/early 1204, too, he had decided to eliminate his puppet-governor of Ankara, i.e. his brother Muhiy al-Din Masud Shah, thus gaining control of the city and, in the words of Franz Taeschner, "unifying the Rûm Saldjuk Empire" ([37]).

II. Suleyman Shah's campaigns in Cilician Armenia and Georgia

It is to be noted at this juncture that Suleyman Shah had also to wage war against the Armenian ruler of Cilicia, Leo II (on him see above), who had violated the Seljuk-Armenian border. In this first phase of Seljuk-Cilician hostilities (c. 1190-1211) ([38]), Suleyman invaded Cilician

(33) CAHEN (SETTON II, p. 682) dated Mugiyth al-Din's installation in Erzurum to 1203 ; cf. S. DER NERSESSIAN, in *DOP*, 13 (1959), p. 156 n. 50.

(34) PITCHER, *op. cit.*, map. VI.

(35) See Barbara FLEMMING, *Isparta*, in *EI*² 4 (repr. 1997), p. 210b ; cf. SAVVIDES, *B-NE*, p. 66 n. 7.

(36) PITCHER, *op. cit.*, J. MORDTMANN-F. TAESCHNER, *Ereghli* (n° 2), in *EI*² 2 (repr. 1991), p. 705 b ; SAVVIDES, *B-NE*, p. 66 ; CAHEN, *POT*, p. 115 = *TPO*, p. 61 n. 198.

(37) See F. TAESCHNER, *Ankara*, in *EI*² 1 (repr. 1986), p. 510a ; cf. RICE, p. 66 ; TURAN, *Selçuklular*, pp. 261-262 ; SAVVIDES, *B-NE*, pp. 78, 81-82. On Ankyra in this period see pertinent entry in K. BELKE-M. RESTLE, *Galatien und Lykaonien* (*Tabula Imperii Byzantini*, 4), Wien, 1981, p. 128.

(38) On this first phase see SAVVIDES, *B-NE*, pp. 116-118, 119-120, esp. notes 2-3 on p. 116 with relevant bibliography. See also generally M. CANARD, *Cilicia*, in *EI*² 2 (repr. 1991), p. 37 b and the entries on Cilician Armenia by A. ATAMIAN, in *Dictionary of the Middle Ages* (= *DMA*), 3 (New York, 1983), pp. 390-394, A. SAVVIDES, in *MGE*, 32 (1984), pp. 420-421 and V. STEPANENKO-A. SAVVIDES, in *EPLVIP*, 3 (1998), pp. 177-183.

Armenia in July 1201 and, although repulsed at first, he eventually defeated Leo II and imposed his terms ([39]).

On the other hand, when his expansive operations in Anatolia had abated with the removal of his brothers (see above, part I) and the friction with the Byzantine Empire (see below, part III), Suleyman Shah ventured an ambitious campaign against the Queen of Iberia (Georgia), Tamara or Thamar (c. 1184-1212) ([40]) in A.H. 598 (= A.D. 1202-1203) ([41]), an operation described as "arrogant" by Sempad the Constable (see *DOP*, 13 [1959], p. 156) and related in great detail by the 13th-century 'Georgian Chronicle' (ed. - French trans. M.-F. BROSSET, *Histoire de la Géorgie...*, I, St. Petersburg, 1849, pp. 456-463 and Engl. trans. Katharine VIVIAN, *The Georgian Chronicle*, Amsterdam, 1991, pp. 76-84, where Rukn al-Din is styled "Nukardin"), complemented by the always useful accounts of Ibn al-Athir (see French trans. in *Recueil des Historiens des Croisades/ Historiens Orientaux*, vol. II, pp. 69-72) and Ibn Bibi (DUDA, pp. 33-35). In fact, before embarking on that objective, the Rûm sultan had despatched his ambassadors to Tiflis (Tbilisi), demanding that the proud Georgian queen should embrace the Islamic faith and become his consort – otherwise her lands would be raised to the ground and she herself would end up a concubine in the sultanic harem at Konya ! Tamara barely managed to save the impertinent Seljuk envoys from the wrath of her subjects ; so, Suleyman invaded the Iberian territories, ravaging a large part of Abasgia (Abkhazia), but met with a serious defeat at the hands of a Georgian-Kuman army near Sarïkamïsh and the sultan had to retreat, leaving behind him a large number of prisoners and spoils ([42]).

(39) See TURAN, *Selçuklular*, pp. 249-251 ; IDEM, *CHI* 1A, p. 245 ; S. DER NERSESSIAN, *The Kingdom of Cilician Armenia*, in SETTON II, p. 649.

(40) On Tamara's reign see W. ALLEN, *History of the Georgian people*, London, 1932 (repr. 1971), pp. 103-108 ; more ref. in SAVVIDES, *B-NE*, p. 67 n. 3 and Photeine VLACHOPOULOU, *Ταμάρα/Θάμαρ*, *MGE*, 50 (1988), p. 55 and *EPE*, 5 (1989), pp. 256-257 ; also C. BRAND, in *ODB*, pp. 2008-2009.

(41) Cf. TURAN, *Selçuklular*, p. 254 (1202) ; SAVVIDES, *B-NE*, p. 86 (1203).

(42) Other sources and details in TURAN, *Selçuklular*, pp. 254-259 ; IDEM, *CHI* 1A, p. 245 ; GORDLEVSKY, p. 31. O. WARDROP, *The Kingdom of Georgia*, London, 1888, pp. 115-117/on p. 117), proposed the impossible number of 800.000 for Suleyman's army in this campaign ; cf. commentary in SAVVIDES, *B-NE*, p. 86 n. 1.

III. Suleyman Shah and the Byzantines : Alexios III Angelos and Michael of Mylassa

The amazingly congested year 1201 in the reign and career of Suleyman Shah II is also connected with his strife with Byzantium. In about early 1201 (or in 1200, according to the editor of Choniates, J.-L. van Dieten), a Greek tax-collector bearing the titles of "*doux*" (duke) and "*anagrapheus*" of the Karian towns of Mylassa/Milas and Melanoudion (recorded as an Anatolian "theme" at that time) ([42a]), rebelled against Alexios III Angelos and received help from the Konya sultan. His name was Michael and he is usually associated with Michael I Angelos Doukas Komnenos, founder (some years later) of the autonomous state of Epeiros, in northwestern Greece proper ([43]). With his uprising, the beleaguered territories of the Maeander valley were once more ravaged by Turkish hordes, so the vexed emperor decided to retaliate. In fact, the Byzantine operations recorded by Choniates in the coastal Pontic area (*CFHB*, pp. 528-529) fit in well with that plan of retaliation,

(42a) The area was then safely in Byzantine hands : P. WITTEK, *Milas*, in *EI*[2] 7 (1993), p. 55 b ; C. FOSS, *Mylasa and Melanoudion*, in *ODB*, p. 1428 (not mentioning Michael of Mylassa).

(43) On the prosopogaphical association see mainly L. STIERNON, *Les origines du Despotat d'Epire : à propos d'un livre récent*, *REB*, 17 (1959), pp. 96 ff. and 114-126 (refs) ; on the problems regarding this identification see in SAVVIDES, *B-NE*, p. 83 n. 5 (not associated ; cf. however IDEM, *Μελέτες βυζαντινής ιστορίας 11ου-13ου αι.*, Athens, 1995[2], pp. 46, 115 ns 137-138 ; IDEM, *Σουλεϋμάν Σαχ Β΄*, in *MGE*, 48, p. 192a [associated] ; also Ap. KARPOZELOS, *The Ecclesiastical Controversy between the Kingdom of Nicaea and the Principality of Epiros, 1217-1233*, Thessalonica, 1973, pp. 34-35 n. 9 (associated) ; POLEMIS, pp. 91-92, n° 45 (associated) ; VRYONIS, pp. 130, 147, 190 n. 316 (not associated) ; BARZOS, pp. 25, 670-671 n. 8, 763-764 (associated) ; ALKMENE STAVRIDOU-ZAPHRAKA, *Νίκαια και Ήπειρος τον 13ο αιώνα...*, Thessalonica, 1990 (repr. 1991), p. 61 n. 45 (associated) ; the association is clearly discernible in J.-Cl. CHEYNET, *Pouvoir et contestation à Byzance, 963-1210*, Paris, 1990, p. 134, n° 190, pp. 148-149, n° 211. D. NICOL (*The Despotate of Epiros*, Oxford, 1957, p. 22, n. 11), dating the events concerning Michael of Mylassa erroneously to 1195, at first had not associated the latter with Michael I of Epeiros, but he has since recounted his views on the matter : cf. his contributions in *CMH* IV.1 (1966[2]), p. 292 and in *Ιστορία Ελληνικού Έθνους* (by Ekdotike Athenon), vol. IX (1979), p. 99 ; see also BRAND, pp. 138, 139 (uncertain position without raising the prosopographical issue – but clearly associated on p. 186) ; Alice Mary TALBOT, *Michael I Komnenos Doukas*, in *ODB*, p. 1362a (associated). Not discussed by CAHEN, in *TPO*, p. 62 (who just calls him 'jeune Michel').

though in the historiographer's text they precede the mention of the outbreak of Michael's uprising (*CFHB*, p. 529) – and in that sense, they may probably be dated correctly to 1200 ([44]).

What had happened was the following : a Byzantine force had been dispatched by Alexios III to capture the area around Pontic Sinope/Sinub from the Seljuks ([45]), thus attempting to relieve the coastal district of Oinaion/Ünye from the pressure of the Dokeia/Tokat Turkomans. Suleyman Shah, however, was in a much stronger position and, when the imperial forces robbed a Turkish vessel which had shipwrecked on the coasts of Kerasoūs/Giresun ([46]), he demanded a compensation from the emperor ; moreover the Byzantine contingent soon found itself surrounded by the troops of Muhiy al-Din Masud Shah of Ankara (Suleyman's brother and acting governor there, as seen above), who also demanded compensation from Byzantium. Thus, Alexios III was forced to pay a tribute to the Konya sultan and agree to a truce – called "love"(ἀγάπη) in Choniates (*CFHB*, pp. 528. 4-5 ; 529.8), which was in essence a renewal of the four-years treaty signed by Alexios III and Suleyman Shah in 1197, upon the latter's ascension on the Konya throne ([47]). The negotiations of this arrangement (dated to July/August of 1201) ([48]) were narrated by Choniates, *CFHB*, pp. 528-529) : the emperor's first reaction was to denounce a certain Constantine Phrangopoulos (to whom he had entrusted the Pontic operation referred to above) as a pirate ([49]) and chief instigator of the seizure of the Seljuk vessels off Kerasoūs, an "*act of law-*

(44) As surmised in BARZOS, p. 764.

(45) Sinope remained in Byzantine hands until its conquest by the Rûm Seljuks in 1214 ; see BRYER-WINFIELD, p. 71 b ; C. FOSS, *Sinope*, in *ODB*, p. 1904 b ; SURAYA FAROQHI, *Sinub*, in *EI*[2] (1997), p. 654a ; cf. also in SAVVIDES, *AP* 47, pp. 97-98, n. 18-19, 104 (chart).

(46) The town of Kerasoūs remained Byzantine until the end of the Empire of the Grand Komnenoi (1461) : BRYER-WINFIELD, pp. 129-130 ; C. FOSS, in *ODB*, p. 1123 b ; X. DE PLANHOL, *Giresun*, in *EI*[2] II (repr. 1991), p. 1114a. And, Oinaion/Ünye remained in Byzantine control despite the Turkoman presence in the area in the early 13th century : BRYER-WINFIELD, *op. cit.*, p. 101. It had, however, witnessed Turkoman control shortly after the mid-12th century : SAVVIDES, *AP* 47, p. 104 (chart).

(47) Cf. BARZOS, p. 763.

(48) See F. DÖLGER (corr.-add. P. WIRTH), *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches (= D-W, Regesten)*, vol. II (*1025-1204*), Berlin-München, 1995[2], p. 334, no. 1660 b ; an undated reference to it was made by C. AMANTOS, *Ιστορία βυζαντινού κράτους*, II, Athens, 1957[2] (repr. 1977), p. 381.

(49) An *αρχιπειρατής*, according to BARZOS, p. 764.

lessness" according to our historiographer's text (*CFHB*, pp. 528.5-529.7 : *βασιλεὺς δὲ ἀποστάτην ὀνομάζων αὐτοῦ τὸν Φραγγόπουλον τῆς οἰκείας γνώμης ἀπῆγεν ὅσα οὗτος ἀνοσιούργησεν*). The emperor, therefore, attempted to remove the latter from his office, while he also agreed to pay to the sultan fifty "*mnae*" (= 25 kilograms) of silver ([50]) as compensation, a sum which was ultimately handed over to the merchants of the robbed Turkish ship ([51]).

It seems that by that time Alexios III had conceived the plan of having Suleyman Shah assassinated – and now he proceeded to materialise it by one of his confidential aidees, called Chassissios ([52]) – a name bearing a kindred connotation with the "*hashishin*" or "assassins" of medieval Islam ([53]). As Choniates relates (*CFHB*, p. 529.12-15), the emperor gave Chassissios an imperial letter (*γραμμάτιον ἐρυθρόγραφον*) to be handed to the sultan of Konya, promising him a lavish reward had he succeeded in slaying the Seljuk ruler upon delivering the message. The plan, however, miscarried, for the imperial envoy was interrupted on his way to Konya and the letter was snatched from him ; thus, the revealed conspir-

(50) Cf. SAVVIDES, *B-NE*, p. 84 n. 2. The occasion of the forty measures of silk garments produced in Thebes (CHONIATES, *CFHB*, p. 461.35-36), which were annually sent by Alexios III to the Seljuks, should be associated with the pretender Pseudo-Alexios III (IV), in 1195-1196 (1195 according to Choniate's editor, VAN DIETEN, note on p. 461) (cf. SAVVIDES, *Κινήματα*, pp. 202-203, n. 42 and 49 ; KARAYANNOPOULOS, p. 313 n. 329) and not with the events of 1201 discussed here (as in SAVVIDES, *B-NE*, p. 84). On the other hand, the 1195-1196 (undated by VRYONIS [*op. cit.*, n. 22], p. 239 n. 573) – sometimes dated to 1196-97 (as in A. SAVVIDES, *Η βυζαντινή Θήβα...*, *Ιστορικογεωγραφικά*, 2, Ioannina, Thessalonica, 1987-88, p. 48 n. 69 = IDEM, *Μελετήματα βυζαντινής προσωπογραφίας και τοπικής ιστορίας, Ανατύπωση άρθρων 1981-1991*, Athens, 1992, p. 294 n. 69) – could be wrongly associated with the 1196-97 raids of Kaykhusraw I in Karia and Tantalos (dated by BARZOS, p. 761, to 1196 and by VAN DIETEN, in the edition of CHONIATES, pp. 495-496, to 1198-99 !). On this raid see above, note 26.

(51) See G. VISMARA, *Bisanzio e l'Islam...*, Milano, 1950, p. 53 n. 154 ; cf. BRAND, p. 138 ; CAHEN, in *TPO*, p. 123 ; TURAN, *Selçuklular*, p. 248 ; IDEM, *CHI* 1A, p. 245 ; SAVVIDES, *B-NE*, pp. 83-84 ; BARZOS, p. 764.

(52) See BRAND, pp. 138-139 ; BARZOS, p. 765 ; not "Charissios" (as in SAVVIDES, *B-NE*, p. 84).

(53) On the medieval Islamic "Assassins" see in B. LEWIS, *Οι Ασσασίνοι : μια ριζοσπαστική αίρεση του Ισλάμ*, Athens, 2000 ; A. SAVVIDES, *Ασσασίνοι, οι 'χασικλήδες' δολοφόνοι στο μεσαιωνικό Ισλάμ*, in IDEM, *Βυζάντιο-μεσαιωνικός κόσμος-Ισλάμ*, Athens, 2000², pp. 75-84.

acy (its manner is not disclosed in Choniates) ([54]), led to an immediate violation of the recently signed treaty referred to above, and a renewal of Seljuk and Turkoman inroads in the Empire's Anatolian possessions. These events are probably datable to late 1200/early 1201, although, if they ensued the treaty of July/August 1201 (see above, note 48), they could also be dated in late 1201 ([55]).

It is at this juncture, however, that the uprising of Michael of Mylassa is mentioned in the text of Choniates (*CFHB*, p. 529.18-24) – although it is not imperative to consider at this point that a strict chronological sequence is followed here by the historiographer. In any case, Suleyman Shah must have thought that he had every just cause to assist the rebel against the emperor who had tried to assassinate him (through Chassissios). Choniates describes Michael of Mylassa as a youth with a haughty temperament (*νέος ὢν καὶ αὐθάδης*) ; when the latter lost a battle against the troops sent by Alexios III to quell the sedition in the plains of the Karian province, he withdrew to his ally Suleyman Shah, at Konya, where :

> "*... his inextinguishable hatred towards the emperor made his accept an army* [of Turks] *from the sultan, at the head of which he ravaged the towns and villages of the Maeandric regions, thus proving himself more savage than the infidels themselves*" (*χείρων τῶν ἀλλοφύλων καὶ νηλεέστερος ἀνδροφόνος δεικνύμενος*) (CHONIATES, *CFHB*, p. 529.20-24/Greek text at lines 23-24) ([56]).

It seems that Michael of Mylassa carried his operations as far northeast as the Pontic regions ; this caused protestations on the part of sultan Suleyman Shah, who now thought that the rebel was acting with the connivance of Alexios III and was moreover afraid that he would probably lose Amisos/Samsun, where he had ruled as prince-emir probably as early as 1194 (see above, note 14). The emperor, however, declared that he had no connection whatsoever with the rebel and his bandits, but he nonetheless agreed to pay compensation to the Turks in the Pontic areas that had suffered during Michael's raids. Thus, Suleyman Shah seems to

(54) Cf. comments in SAVVIDES, *B-NE*, p. 84 n. 3.

(55) They were backdated (with no details) to 1200 by D-W, *Regesten* II, p. 332, n° 1654a, although in the old edition of this fundamental work (F. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, II, Berlin-München, 1925, p. 107, n° 1659) they were dated to 1201. I tend to concur with the latter dating.

(56) See SAVVIDES, *B-NE*, p. 85 (translation mine).

have been appeased and the whole matter came to an end with a pact of peace in the spring of 1201 – i.e. a few months before the *ἀγάπη* of July/August 1201 in connection with Phrangopoulos (whom Alexios III had also denounced — see above, notes 49-51) ([57]). No details of this pact and its terms survive, which means that they were probably not favourable to the Empire ([58]), although we know that the agreement was signed following an embassy of Alexios III to Konya and Suleyman Shah's embassy to Constantinople – the latter attested by the court rhetorician Euthymios Tornikes, an eyewitness of the deliberations which took place in the Byzantine Senate (see ed. by J. DARROUZÈS, *REB*, 26 [1968], pp. 60-63) ([59]). In any case, the two pacts with Alexios III (spring 1201 and July/August 1201) freed Suleyman's hands and he was thus able to continue the annexation of his brother's domains (see above, part I) as well as to venture his Georgian campaign (above, part II).

The issue with Michael of Mylassa, however, had not been resolved, so in December of that same year (1201) Alexios III decided to deal with the rebel in person (CHONIATES, *CFHB*, p. 529.32-34). He crossed to Anatolia at the head of a force, but his campaign proved ineffective. The end of Michael's operations in Asia Minor was not recorded by Choniates, but he must have faced a stern resistance by the Anatolian Christian populations. If he is to be identified with the founder of the Epeirot state (in 1204/1205), we may assume that at some time following his unsuccessful Anatolian operations he must have crossed to Greece (probably in late 1201/early 1202) ; on the other hand, if he was a different person, then it is not improbable that he was eventually neutralised by Suleyman Shah in a manner resembling the elimination of the notorious pretender from Cilicia, called Pseudo-Alexios III (in fact, IV), in 1195-1196, by Muhiy al-Din of Ankara, in the course of the first reign of sultan Kaykhusraw I ([60]).

(57) The sum of 50 *mnae* is connected with the July/August and not with the spring treaty of 1201 ; moreover Suleyman Shah was not any longer either emir of Amisos/Samsun or of Dokeia/Tokat in 1201 ; see commentary in SAVVIDES, *B-NE*, p. 85 n. 1.

(58) Cf. BARZOS, p. 765.

(59) *Ibid.*, p. 766 n. 146.

(60) Dated to 1195 by BARZOS, pp. 479-480 and CHEYNET, p. 130, n° 182 ; it seems certain, however, that the operations against this dangerous pretender continued into 1196 as well : cf. BRAND, pp. 135-136 ; SAVVIDES, *Κινήματα*, p. 203 (refs - especially note 49) ; IDEM, *Ψευδο-Αλέξιος* (n° 4), in *EPLVIP*, 1 (1996), pp. 232-233 ; but see also IDEM, *B-NE*, pp. 75-78 (where this Pseudo-Alexios'

IV. Suleyman Shah's end and succession

The exact date of Suleyman Shah II's death, while he was on the Konya-Malatya road preparing for a second great expedition against Georgia, was recorded by Ibn al-Athir (Tornberg, XII, p. 128) and Ibn Bibi (Duda, p. 36) : it was the 6th of July of 1204/A.H. 600 ([61]). No doubt, he had been an able sultan, who was moreover honoured with an important dedication : the celebrated collection of moral stories in Persian prose, called '*Marzban-nāma*' (in fact the latter's older version entitled '*Rawdat al-ukul*' and composed by the early 13th-century scholar Muhammad ibn Ghazi al-Malatyawi or Melati) ([62]) was dedicated to the "illustrious sultan of Rûm, Rukn al-Din (Suleyman Shah II)".

The latter was succeeded by his infant son Kilij Arslan III (6 July 1204-late 1204/early 1205) (not by his son "Soliman Shah", as recorded by Sempad the Constable [*DOP*, 13 (1959), p. 156], who considered "Rukn al-Din" and "Soliman Shah" two different persons !). Kilij Arslan III was, of course, unable to rule on account of his age ([63]) ; his supporters succeeded in keeping him in power only for a few months, for the time of Kaykhusraw I had once again come : the latter, with the help of the Byzantines and the Danishmendids ([64]), eventually reclaimed successfully his Konya throne (Ibn Bibi/Duda, pp. 39-40) ([65]).

death was erratically associated with the siege of the town of Dadibra/İskilip ? or Devrek ?). BRAND, p. 136, CAHEN, in *POT*, p. 117 and BARZOS, p. 760 support the identification with Devrek ; cf. however SAVVIDES, *B-NE*, p. 75 and *Κινήματα*, pp. 211-212 n. 49 & map III on p. 253 (= İskilip).

(61) Cf. CAHEN, *TPO*, p. 61 n. 199 ; SAVVIDES, *Ιμπν αλ-Αθίρ*, p. 6 (= *Βυζαντινοτουρκικά*, p. 23) ; BOSWORTH, p. 213 ; HOLT, p. 172 ; TURAN, *Selçuklular*, p. 265 ; IDEM, *CHI* 1A, p. 245 ; yet, YILDIZ wrongly estimated A.H. 600 to A.D. 1202 (!) (p. 130).

(62) See J. KRAMERS-J. DE BRUIJN, *Marzban-nāma*, in *EI*² 6 (1991), p. 632a.

(63) On this brief reign see A. SAVVIDES, *Κιλίτζ Αρσλάν Γ΄*, in *MGE*, 32 (1984), p. 426a (n° 3) – wrongly associated with Akropolites' '*Azatines*', after MORAVCSIK's error (cf. here, n. 1) ; same error in SAVVIDES, *B-NE*, p. 86, n. 2.

(64) On them see in SAVVIDES, *Οι Τούρκοι και το Βυζάντιο*, pp. 137-143, 217-218 (bibliography), MERÇIL, pp. 187-188.

(65) On Kaykhusraw's restoration see SAVVIDES, *B-NE*, pp. 66 n. 10, 86 ; IDEM, *Κινήματα*, pp. 268-269 ; IDEM (previous note), p. 121 ; TURAN, *Selçuklular*, pp. 267, 268, 274 ; YILDIZ, p. 130 ; R. LINDNER, *Qaykhosraw I*, in *DMA*, 10 (1988), p. 132 ; BAYKARA, pp. 26-27, 29 ; also CAHEN, in *POT*, p. 115 ; RICE, *Seljuks*, pp. 66-67 ; BRAND, *DOP*, 43 (1989), p. 12.

However, as it was convincingly shown recently by the Russian byzantinist Piotr Zhavoronkov, the treaty recorded by Ibn Bibi (Duda, p. 38) between Seljuks and the Byzantines of Nicaea on that very day of Suleyman Shah's death (and therefore by Kilij Arslan III' s administration) was concluded not with Theodore I Laskaris ([66]), but with the latter's brother (and co-founder of the Nicaean empire-in-exile), Constantine XI Laskaris ([67]), who may also have been involved in the previous Byzantine legation (early April 1204) to Suleyman Shah at Konya – a legation also received by the infant Kilij Arslan III's administration according to Dölger-Wirth ([68]). In any case, following the removal of the minor heir of Suleyman, in late 1204/early 1205, it was Kaykhusraw I who sought to strengthen the unity established in Anatolia by his brother ([69]), who had ousted him from Konya in 1197.

Alexios G. C. Savvides.
Aegean University
Department of Mediterranean Studies
Rhodes
Grèce

(66) As in Savvides, *B-NE*, p. 62 n. 1 ; *MGE* 32 (1984), p. 426a ; Idem, *Κινήματα*, pp. 242-243 n. 29.

(67) Cf. P. Zăvoronkov, *Dopolnenija k tretjemu tomu Regest F. Dölgera perioda Nikejskoj Imperii*, *VV*, 41 (1980), pp. 183 no. 1 ; cf. Idem, *Nikejskaja Imperija i Zapad...*, *VV*, 36 (1974), p. 101 n. 11 ; Idem-R. Shukurov, Review (in Russian) of Savvides, *B-NE*, *VV* 48 (1987), esp. p. 173b. All pertinent references in A. Savvides, *Constantine XI Lascaris, Uncrowned and Ephemeral Basileus of the Rhomaioi after the Fall of Constantinople to the Fourth Crusade*, *Βυζαντιακά*, 7 (1987), pp. 150, 157, n. 74-75 (= Idem, *Μελετήματα βυζαντινής προσωπογραφίας και τοπικής ιστορίας. Ανατύπωση άρθρων 1981-1991*, Athens, 1992, pp. 87, 94, n. 74-75) ; see also recently Savvides, *Συμπληρωματικά στοιχεία για τον εφήμερο Βυζαντινό αυτοκράτορα Κωνσταντίνο ΙΑ΄ Λάσκαρι, 1204-1205*, *Βυζαντιακά*, 19 (1999), p. 198.

(68) Cf. D-W, *Regesten*, II, p. 339, n° 1668a (additionally to D-R, *Regesten*, III : *1204-1282*, Berlin-München 1977², p. 1, n° 1668a).

(69) See Kafesoghlu, p. 72.

THE ORATION BY EUSTATHIOS OF THESSALONIKI FOR AGNES OF FRANCE : A SNAPSHOT OF POLITICAL TENSION BETWEEN BYZANTIUM AND THE WEST

It was a festive occasion. In high summer of the year 1179, virtually the entire populace of Byzantium was packed in the space between the coastline of the Golden Horn and the city walls for this event, some even watching from the height that the walls afforded, and the sea was bedecked with colourfully-festooned galleys. This was an auspicious moment : the crown prince, Alexios Porphyrogennetos, aged ten, son of the emperor Manuel I Komnenos, was soon to meet his bride-to-be, the nine-year old Agnes of France, daughter of King Louis VII and his third wife, Adela of Blois. She would soon disembark from the Genoese ship captained by a veteran of dealings with Byzantium, Baldovino Guercio (1). And the Metropolitan bishop of Thessaloniki, the former *maistor ton rhetoron*, master of the rhetors, Eustathios, had prepared himself to meet her with a speech which he had composed for the occasion. In due course, the princess and her small entourage stepped off the galley onto the quayside, and after such preliminaries as protocol demanded, the orator began his oration, opening it with the following words :

> Not even the sun, as it rises brilliantly and beautifully, could be proud enough not to be drawn to the lovely sight, and the splendid event which is slowly dawning will not attract a man who rejoices in others' evils, if there should be any such person in circumstances as fine as this, upon whom no brighter sun will ever shine. The plant on this side is a youthful bloom of the greatest empire, the plant on the other side is a growth from a royal root : and both are beautiful and so conspicuous in the paradise of the great

(1) *Annali Genovesi di Caffaro e de' suoi continuatori*, ed. L. T. BELGRANO, 5 vol., Rome, 1890-1929, vol. 2, p. 13, *cit.* M. BALARD, *La Romanie génoise (XIIe - début du XVe siècle)*, Rome, 1978, p. 31, n. 51.

> empire that now they bring forth a pronouncement of universal good fortune, like flower-buds, and will gradually put forth a blossom which flames like the sun, also a forerunner of the harvest which is soon to come, which not long afterwards will produce a great amount of fruit in season.

Typical of speeches of the time is the Biblical flavour of this passage : both the Old Testament Prophets and the Gospels make use of this imagery of plants and fruit. In this instance it is Alexios and Agnes who are being represented as plants.

Eustathios was the first spokesman to present the Byzantine perspective on this occasion. Therefore as the speech progressed he took an almost malicious delight in the troubles that this marriage alliance would seem to have caused those back home in the west. The third and fourth paragraphs of the welcoming oration allude to these troubles. In paragraph three Eustathios declared :

> At this point we think, O most manly and wisest emperor, of what kind of wound that has been received by the European nations, by whom we are not well-loved, and how their hearts throb in fear, and desire, as they say, to leap from their breasts ; for they too are conscious that they seem to be hundred-handed giants, inasmuch as they are fashioned from many races, and they are withdrawing these hands which do battle ; and they become fastened to our very souls, and they turn out to be easy to handle in the future. They agree, as if welded together in one tongue, that most things are stirred up by your nod, and they are compelled to utter other things which they are also forced to think, and their bonds of agreement are dissolved to a disunity of purpose, and they remain among those not of their own kind, and they do not cooperate with each other in the things which would lead to union, but raise instead the things leading to the waging of war (2).

The allusiveness and the extremely oblique slant that Eustathios put on the happenings which he describes make this a difficult passage to understand. However, the essence of it seems to be that there was previously an alliance of hostile European powers, which then dissolved, as the constituent parties began to wage war on one another, rather than on Byzantium. If we are to make any sense of the passage we need first to identify these nations which were hostile to the Byzantine empire and which, as Eustathios asserts, conspired together against it. Immediately one thinks of the anti-Byzantine stance of Frederick I Barbarossa, ruler of

(2) EUSTATHIOS OF THESSALONIKI, *Eustathii Thessalonicensis Opera Minora*, ed. P. WIRTH, Berlin and New York, 2000, p. 252/74-85.

the western empire centred on Germany, an implacable opponent of Byzantine imperial claims (especially in Italy) ; but the passage specifies more than one nation, i.e. not only the *Ἀλαμανοί* as the Germans were known to the Byzantines. We need therefore further to consider the situations in Venice and in Sicily, and closer to home, in Hungary and in Serbia, as we try to identify the European nations in question. We can probably discount the possibility that Hungary and Serbia were involved, for Manuel had effectively subdued both nations from 1172 to the end of his reign (3). It is a reasonable supposition that the constellation of more distant European powers was still largely as it was following the conclusion of the Peace of Venice (1177) between the previously opposed parties of Pope Alexander III and his allies on the one hand and Frederick Barbarossa on the other.

We shall turn back to consider the question of the participants in the anti-Byzantine alliance in due course. First we will hear more of the conspiracy, as alluded to in the succeeding lines of Eustathios' speech :

> And they wanted to come to the present beautiful occasion in opposition to it, and to bring disorder to the festival and dance in triumph during the feast, judging their opposition would be advantageous to them. And their judgement here was faulty, for why would they also benefit from such plans, when the emperor's bravery would not need an additional increase on account of his self-sufficiency ? What they wanted did not, however, happen, but the fear of you, running before them, removed every obstacle from the way and removed the snares ; and desire and matching desire accompanied the bride without hindrance. And the fire of wrath blazed up greatly for those who were opposed to it and their hearts boiled up, but the cooling fear from the emperor calmed that seething and, like the forceful south wind, that came from the ancient land, divided, like the Red Sea, their murderous bands (4).

Subsequent to this passage we learn that this foreign conspiracy dissipated even further, to be replaced by "numerous processions, friendships of many kinds, profitable associations with foreigners, an abundance of welcomings, receptions". Before considering the equally allusive fourth

(3) King Béla of Hungary had been held hostage at Constantinople while his brother Stephen III ruled ; he was sent out to assume the Hungarian crown in 1172. As for Serbia, the Serbian *zupan*, Stephen Nemanja's last rebellion was quelled also in 1172.

(4) EUSTATHIOS, pp. 252/85-253/2.

paragraph of the oration made by Eustathios, that dealing with the unwillingness of some of the princess' entourage to come to Constantinople, we shall turn briefly to consider the Peace of Venice and its consequences, and the spin put on the resulting pattern of alliances by the Franco-Byzantine marital tie between the houses of Capet and Komnenos.

The Peace of Venice, July 1177, was essentially a reconciliation between the German Emperor, Frederick Barbarossa, on the one hand, and on the other those upon whom he previously sought to wage war, the Lombard League of the Italian North, the Norman Kingdom of Sicily in the Italian South, and, above all, the one now recognised by Barbarossa as true Pope, Alexander III, whose patrimony was held largely in the centre of Italy. The defeat at the hands of the Lombards at Legnano in 1176 had been a humiliation for Barbarossa, and, after having sponsored a series of three Antipopes, having to kneel and kiss the feet of Pope Alexander was probably an even greater humiliation. If W. Georgi is correct, Barbarossa had originally only been interested in treating with the Lombards and the Pope, preferring to keep the foreign powers with interests in Italy divided by a series of individual alliances (5) ; it was on Alexander's insistence that Sicily was included in the treaty, and even Manuel I Komnenos, the Byzantine emperor, received a mention, albeit only lip-service.

We know the terms of the Peace because the historian Romuald of Salerno was in attendance at Venice as an emissary of the King of Sicily. The German emperor agreed to respect a truce with the Lombard League for six years, and peace with Sicily for fifteen (6).

So it was that by the terms of the Peace of Venice, the Lombard League, Venice, Sicily, the Papacy and the Holy Roman Empire recognised themselves to be at peace. Since Pope Alexander had previously held out the promise of recognition of Manuel as rightful, sole emperor in return for Byzantine support of his candidacy, the Byzantines no doubt saw the conclusion of the Peace as betrayal. The numerous embassies which were exchanged between the signatory powers of the Peace may be what is referred to when the rhetor says, "they remain among those not

(5) W. GEORGI, *Friedrich Barbarossa und die auswärtigen Mächte : Studien zur Außenpolitik 1159-1180*, Frankfurt-am-Main, 1990, p. 302.

(6) ROMUALD OF SALERNO, *Chronicon*, *Rerum Italicarum Scriptores*, 2nd ed., vol. 7, part 1, ed. C.A. GARUFI, pp. 277-78 ; GEORGI, p. 312.

of their own kind" (7). As for the war between the different parties involved in the Peace, I see in this a reference to the 1178 war between Rome, supporting the Antipope Calixtus III, who had refused to give up his claim and was supported by certain Italian noble families, and Viterbo, the people of whom supported Alexander and his agent, Frederick Barbarossa's chancellor Christian of Mainz. Viterbo had previously been the seat of Calixtus, but the people won over by Christian after the Antipope had fled to Mt Albano ; this led to a siege by Christian of Mt Albano, and the laying waste by him of the surrounding hinterland ; he then left his army behind and proceeded to Viterbo, where he won over the rank and file of the populace, but the nobles called on the enemy Romans for help. Placing himself at the head of the Roman army was the son of the Marquis of Montferrat, Conrad. The Roman militia now laid waste to the hinterland of Viterbo, while Christian and the Viterbese, on the orders of Alexander, settled down for a siege. In the end, Calixtus yielded to Christian's troops and made peace with Alexander, but, on account of Viterbo, an enmity arose between Christian and Conrad of Montferrat. As W. Georgi points out, these events were a danger to the Peace (8).

(7) For example the Norman kingdom of Sicily furnished embassies undertaken by Romuald of Salerno, Roger of Andria and Tancred of Lecce : GEORGI, pp. 339-342 ; the signing of the Peace was also witnessed by ambassadors from France, England and Hungary : GEORGI, p. 343.

(8) GEORGI, p. 326 ; F. GREGOROVIUS, *History of the City of Rome in the Middle Ages*, tr. A. HAMILTON, vol. 4, part 2, London, 1896, pp. 602-606 ; ROMUALD OF SALERNO, p. 295 ; J.F. BOHMER and C. WILL, *Regesten zur Geschichte der Mainzer Erzbischöfe*, vol. 2 : 1161-1288, Innsbruck, 1866, n° 170-172, pp. 52-53, date this devastation prior to the advance of Alexander on Rome, which is in turn dated to 12 March ; in this they oppose H. REUTER, *Geschichte Alexanders des Dritten und der Kirche seiner Zeit*, vol. 3, pp. 761-62, who argued for an earlier advance of Alexander on Rome ; cf. P. ACHT (ed.), *Mainzer Urkundenbuch*, Vol. 2, part 2, Darmstadt, 1971, nos. 407-408, pp. 660-662, letters written at the church of San Sisto at Viterbo and nos. 409-410, pp. 666-7, letters written by Alexander reprimanding Christian for his behaviour ; C. VARRENTRAPP, *Christian I. von Mainz*, Berlin, 1867, pp. 92-93 ; T. ILGEN, *Markgraf Conrad von Montferrat*, Marburg, 1880, pp. 50-51 ; D. HÄGERMANN, *Beiträge zur Reichslegation Christians von Mainz in Italien*, in *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken*, 49 (1969), pp. 186-238, especially p. 221 ; W. VON GIESEBRECHT, *Geschichte der deutschen Kaiserzeit*, vol. 5, Meersburg, 1930, pp. 719-721 ; P. BREZZI, *Roma e l'impero medioevale (774-1252)* (*Storia di Roma X*), Bologna, 1947, pp. 365-66 ; S. LÖWENFELD,

The Peace of Venice, however, had even further reaching implications : the French king, Louis VII the Young, had recognised Alexander as rightful Pope almost from the beginning of the Schism in 1159. However, the Byzantine marriage seems to have represented for him a change in the direction of his foreign policy. Presumably he had felt hemmed in by the Western Empire on one side and the Angevin territories, Normandy, Anjou, Aquitaine and England on the other. Barbarossa at this time had ambitions in Burgundy, and Louis must have felt that he could do with an ally on the opposite side of Germany. Since Manuel had lost a key ally in the West in Alexander III to his opponent Barbarossa, the Capeto-Comnenian marriage was also to his advantage. While a Byzantine embassy was in France on a return from another diplomatic mission (the marriage of Eudoxia Komnena to William VIII of Montpellier) ([9]), it negotiated the marriage between Princess Agnes and Alexios Porphyrogennetos, and the princess was released into its custody (accompanied by, I will argue, Frenchmen of fitting rank). The party set sail at Easter 1179, hence the arrival at Constantinople in high summer ([10]).

But, as we learn in paragraph four of the Agnes oration, despite the success of the embassy, there still seems to have been an anti-Byzantine (and therefore, it is fair to conclude, a pro-German) faction among the French nobility. This leads us to the fourth paragraph. But first we shall deal with the more straightforward question of unwilling elements among the Genoese and jump ahead to the middle of the paragraph :

> Part of their amazement will be at the Genoese component of the Ligurian tribe, and how, deeming the journey forth more important than every deed, it bore her on her way obediently and, in harmony with the orders which accompanied the bride, danced in accompaniment to the waves as it made their fortunate voyage. The journey within our territory will also furnish them with the material for story-writing, as well as the journey forth intermediated by them (as they remember) how the children of the city were borne aloft by their hopes for many days and were measuring the time at which they would see what were hoping for ([11]).

Die unmittelbaren Folgen des Friedens von Venedig, in *Forschungen zur Deutschen Geschichte*, 25 (1885), pp. 449-61, especially pp. 457-61.

(9) GEORGI, p. 288.

(10) RALPH OF DICETO, *Historical Works*, vol. 1, ed. W. STUBBS, London, 1876, pp. 430-1

(11) EUSTATHIOS, p. 254/38-44.

On the face of it, there does not seem to be any reference to division within the Genoese ranks. We know that the Genoese ship was captained by Baldovino Guercio, a Genoese who had been of service to the emperor previously ([12]). However, Gerald Day, in his book on the effects of Byzantine trade on Genoa ([13]), shows that there were three identifiable factions within the Genoese polity in the second half of the twelfth century. First there were those noble families which had affiliations with a certain Ingo della Volta and his family. This group was fundamentally progressive (by modern economic rationalist standards) and expansionist. Indeed the group nearly overstretched itself, allowing the opposing faction, that centred on the della Corte family, briefly gain power. Those of this faction were jealous of their feudal rights and were therefore traditionalist. Finally, when we consider Byzantium, there was the Guercio faction, which sought to cultivate Byzantine trade to their own advantage. Baldovino was one of this family, and served it in his capacity of a liegeman, λίζιος, to Manuel. Indeed, he received a προνοία, the rights to the income of a small imperial domain, for his service.

However, this knowledge that there were pro- and anti-Byzantine factions in Genoa does not fully explain the beginning of the fourth paragraph. This is what Eustathios has to say :

> Good fortune with God's help, to speak without over-embellishment, travelled with the bridal procession : her health was well-tempered, the air was calm, the sea gave good passage ; and every good thing ran before them in all ways and led them on with good hopes. If poetry perhaps says that "the sea stands divided in joy", here, however, there was no need of it. God calmed the sea, "abounding in sea-monsters", one might say, plucking this flower also from the meadow of poetry : the monsters under the sea gambolled up to those watching and bounded up and down, which itself is a prodigious thing mentioned by rhapsodes, and a thing much laboured over to say, and not even necessary for it to be added to the action ; for it was sufficiently amazing that this should happen to beasts belonging to the dry land, made marine because of the submergence of their lair, some of them willingly, some of them unwillingly, as this speech has said further back ([14]).

(12) *Annali genovesi*, vol. 2, pp. 13-14. On the service of Baldovino Guercio to Manuel, see G. DAY, *Genoa's Response to Byzantium 1155-1204*, Urbana and Chicago, 1988, Chapter 5, "Byzantine Trade as a Family Business", pp. 108-34.

(13) See note 12 above.

(14) EUSTATHIOS, p. 253/12-24.

Here, it will be noted, it is a case of identifying those to whom Eustathios alludes under the guise of terrestrial beasts. The imagery of beasts is used elsewhere by Eustathios to describe so-called "barbarians", i.e. non-Hellenes. Surely Eustathios means us to understand the French accompanying Agnes by this image. Some then were for the marriage alliance with the house of Komnenos, some against. Can we be any more specific than this vague reference to pro- and anti-Byzantine elements among the French ? I believe that, in the case of the latter, at least, we may be able to identify such an anti-Byzantine faction at the French court. In order to trace the recent history of this faction, we need to travel back in time twenty years to the outbreak of the Papal Schism in 1159.

The cause of the schism was basically that Barbarossa, in what he believed to be his imperial prerogative, was interfering in the affairs of the Church. He had put forward his own candidate for the Papal throne, the cardinal Octavian de Monticelli, who assumed the name Victor IV, in opposition to the cardinal Roland Bandinelli who had assumed the papal name Alexander III, who was championed above all by the Norman house of Guiscard in Sicily but, in due course, also by England, Venice and France, not to mention the less important polities. About this time (October 1160) Louis VII had married for the third time, on this occasion into the house of Blois-Champagne ([15]), which, after the royal family of Capet and the Angevin house commonly known as Plantaganet which held the English throne, was arguably the most powerful family in France. Louis had married Count Henry I the Liberal's sister Adela, who was to be Agnes' mother as well as mother to the future Philip II Augustus. The interesting thing is that Henry the Liberal, also known as Henry of Troyes or Henry of Champagne, was a supporter of Frederick Barbarossa's papal candidate Victor IV. The other three brothers-in-law, Theobald Count of Blois, Manasses Bishop of Orléans and William "of the White Hands", would seem to have shared Count Henry's sympathies ([16]). This is not so surprising when one considers that Henry's mother Matilda came from a family with affiliations with both the family

(15) M. PACAUT, *Louis VII et son royaume*, Paris, 1964, p. 112.

(16) GEORGI, p. 62 ; M. PACAUT, *Louis VII et Alexandre III (1159-1180)*, in *Revue d'Histoire de l'Église de France*, 39 (1953), pp. 5-45, especially p. 16 ; F.J. SCHMALE, *Friedrich I und Ludwig VII. im Sommer des Jahres 1162*, in *Zeitschrift für Bayerische Landesgeschichte*, 31 (1968), pp. 315-368, in particular p. 317.

of the antipope and the German imperial house of Staufer ([17]). We would then seem to have German sympathisers among Louis' affines ([18]).

As the schism intensified, Louis must have begun to fear the conclusion of an alliance between Frederick and Henry II of England. Also, he was incensed by recent actions of Alexander, such as a marriage dispensation for his daughter Margaret to Henry Plantagenet's son of the same name and an intervention in the affairs of the diocese of Orléans on the side of the plaintiffs against his brother-in-law Manasses ([19]). Accordingly, Louis sent Henry of Troyes to Frederick while he was sojourning in upper Italy (his court at Pavia to be precise) in the summer of 1162 to negotiate a combined Franco-German council to decide the issue of the Papal schism. Different scholars express differing opinions as to whether Louis was aware of the terms of the treaty which Henry of Troyes began to negotiate on his behalf ([20]). In any case, the result of these negotiations

(17) On this see SCHMALE, pp. 317-318 and 330 where he says of the negotiations which were to be made by Henry on Louis' behalf, "Darüber hinaus war das Haus Champagne eng mit dem Reich verbunden, und insodern erschien der Graf ebenfalls als der geiegnete Vermittler". Also H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Histoire des Ducs et des Comtes de Champagne*, Paris, 1859-1866, vol. 3, p. 47.

(18) PACAUT, *Louis*, p. 24 : "Le comte de Champagne Henri le Libéral sera alors, pendant plusieurs années, le promoteur parmi les grands vassaux royaux d'un programme d'entente étroite avec l'Allemagne" ; W. HEINEMEYER, *Die Verhandlungen an der Saône im Sommer 1162*, in *Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters*, 20 (1964), pp. 155-189.

(19) See *Patrologia Latina* 200, cols. 1365-6 ; *Historiae Francorum Scriptores* 15, p. 781 ; PACAUT, *Alexandre*, pp. 15-16 and 20.

(20) The three main primary sources dealing with the meeting of St-Jean-de-Losne mentioning Henry the Liberal's involvement are HUGO OF POITIERS, *MGH Scriptores* 26, pp. 146-148 ; Cardinal BOSO in the *Le Liber Pontificalis*, ed. L. DUCHESNE, in *Bibl. des écoles françaises d'Athènes et de Rome*, Paris, 1957, pp. 405-407 ; and the *Chronica regia Coloniensis*, *MGH Scriptores* 18, Hanover, 1880, ed. WAITZ, p. 112 on the year 1162 = *MGH Scriptores* 17, ed. G. H. PERTZ, p. 777 ; note also a letter from Frederick to Louis mentioning Henry, *MGH Constitutiones* I, p. 289, n° 207, *non vidi* ; among the secondary sources, see GEORGI, p. 66 ; H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, pp. 48-62, relies rather uncritically on HUGO OF POITIERS ; cf. REUTER, vol. 1, pp. 203-215, 527-529 ; among later and more critical secondary sources are W. HEINEMEYER, in particular pp. 157-60, who believes that the contents of the negotiations were fully known to Louis, i.e. the holding of a council, the presence of both popes, decision by a board of arbitration, in case of the absence of one pope the automatic granting of the papacy to the other, and the swearing of an oath by Henry of Troyes to accept Frederick

was the resolution that the decision as to who should be rightful pope would be entrusted to a council to be convened at St. Jean-de-Losne on the River Saône, the border of the respective kingdoms ([21]). Henry of Troyes had been so confident that Louis would agree to these terms that he swore an oath that, if the French king should not assent, he would pay homage in future to Frederick as his vassal ([22]). So flushed with success was Frederick, that he wrote a letter inviting kings of other nations to the council, in which he anticipated Louis' meeting him at St-Jean-de-Losne on the 29th of August and supporting his own candidate Victor ([23]). This

as his feudal overlord even for his lands in France should Louis not honour the treaty made on his behalf, which was concluded in the middle of June. He also supports the notions of two separate embassies to Frederick by Henry. SCHMALE, pp. 336-346 asserts that Louis, although authorising a meeting to decide the issue of the schism, was unaware of the totality of the terms agreed to by Henry (so Hugo of Poitiers ; Boso, going further, vilifies Henry of Troyes, and says that Louis was so guileless as to accept the terms of the treaty which the fraudulent Henry had negotiated on his behalf), whereas W. KIENAST, *Deutschland und Frankreich in der Kaiserzeit (900-1270). Weltkaiser und Einzelkönige*, Stuttgart, 1974-5, pp. 204-205, note 509, says that it may not be possible to reconstruct what actually happened prior to and at the meeting at St-Jean-de-Losne, due to this partisan nature of the primary sources (as listed by him in Appendix V, pp. 669-673). He discusses St-Jean-de-Losne on pp. 204-209, and believes that Louis was not as simple as Schmale took him to be, and may have been prepared to countenance Victor IV as rightful pope. Schmale uses the pro-Alexander Boso, who is concerned to absolve Louis from the blame of breaking the treaty negotiated by Henry on his behalf. Despite my affirmation that Henry of Troyes represented a pro-German faction among the French nobility, the weight of scholarly opinion, as can be seen, is that the initiative for the opening of negotiations indeed came from Louis : cfr. KIENAST pp. 206-207, note 511 ; GIESEBRECHT, vol. 5, pp. 274-287.

(21) GEORGI, p. 66 ; E.W. WIES, *Kaiser Friedrich Barbarossa. Mythos und Wirklichkeit*, Munich, 1990, p. 179. More detailed are the secondary sources listed above in note 20.

(22) The chief witness of this is HUGO OF POITIERS, p. 147 ; he reports that Henry of Troyes reproached the French king while at the ducal palace at Dijon for breaking the pact that he had made for him on his behalf. The idea that the Count of Champagne should do homage to the German emperor is not as unreasonable as it may first sound, since some of the castles and villages held by the Count were actually within the boundaries of the German empire : so KIENAST, p. 209 ; see also GEORGI, p. 67 and p. 396, note 39.

(23) Several examples of this general missive are preserved ; see GEORGI, p. 66, giving references to some of these letters ; WIES, pp. 179-80. The kings of

was a mistake, as was Henry of Troyes' oath to the German emperor, but despite any misgivings he may have had, Louis did present himself on the appointed day at the appointed place, but without Alexander, only to meet the German archbishop Rainald of Cologne there in the emperor's place ([24]). As a further blow to hopes to a solution, Alexander III had meanwhile declared that he would not submit to any temporal power. The result was that, despite Louis' calling for another meeting at St-Jean-de-Losne, the schism was not in effect resolved ([25]). Not even the death of Victor was able to put an end to the schism, for Frederick set up another anti-pope, Paschal III, whom even the pro-German Henry of Troyes refused to recognise ([26]). A few years would have to pass before Henry would again be engaged in diplomacy with Frederick.

In the meantime another bone of contention arose between Louis and Frederick. In 1163 the papal schism spread to Lyon, for Frederick sponsored the enthronement of the archdeacon Drogo, whereas Louis and Alexander supported Guichard of Pontigny ([27]). This by-schism was

England, Spain and Hungary were invited, as with the kings of Denmark and Bohemia, the only two who attended.

(24) ROMUALD OF SALERNO, p. 250 ; HEINEMEYER, p. 183. Heinemeyer divides the events into three phases : 1) an initial appearance of Louis on the previously appointed day ; 2) the synod of St-Jean-de-Losne itself, deciding for Victor ; 3) a second appearance of Louis, where he met Rainald. On the likelihood of this reconstruction, see note 20.

(25) GEORGI, p. 66.

(26) R. KNIPPING, *Die Regesten der Erzbischöfe von Köln im Mittelalter,* II : *1000-1205*, Bonn, 1901, no. 800-801, *cit.* in GEORGI, p. 410, note 70 ; GEORGI, p. 92.

(27) The schism escalated to a veritable war, not resolved until the eventual acceptance of Guichard ; GEORGI, p. 92 ; M. PACAUT, *Alexandre*, especially pp. 32-34 ; H. BÜTTNER, *Friedrich Barbarossa und Burgund. Studien zur Politik der Staufer während des 12. Jahrhunderts.* in *Probleme des 12. Jahrhunderts*, pp. 79-120, esp. pp. 103-6 ; KIENAST, pp. 214-215, does not deal with the schism at any length, but he puts it in the context of the struggle between Louis and Frederick over Burgundy, and tends to view the former as encroaching upon what was historically properly the domain of the latter, over pp. 213-221 ; K. JORDAN, *Staufer und Kapetinger im 12. Jahrhundert*, in *Francia* 2 (1974), pp. 136-151, esp. pp. 146f. ; G. HÜFFER, *Das Verhältnis des Königsreiches Burgund zu Kaiser und Reich* vol. 1, Paderborn, 1873, pp. 48-49 ; H. BITSCH, *Das Erzstift Lyon zwischen Frankreich unde dem Reich im Hohen Mittelalter* (*Göttinger Bausteine zur Geschichtswissenschaft* 42), Göttingen, 1971, pp. 61-62 ; H. HIRSCH, *Urkundenfälschungen aus Regnum Arelatense. Die burgundische Politik Friedrich I*, Vienna, 1937, pp. 147-48.

resolved by Frederick and Alexander agreeing on a compromise candidate, none other than William "of the White Hands", brother of Henry of Troyes ([28]).

A few years later we find Henry of Troyes once again negotiating with Frederick. The occasion was a falling out between Louis and Alexander over the latter's forbidding Thomas Beckett, Archbishop of Canterbury, to place Henry II Plantagenet under excommunication and interdict ([29]). Louis was so incensed by this pandering to his opponent in the English king that he authorised, in 1168, Henry to negotiate even a marriage alliance between the houses of Capet and Staufer ([30]). Henry communicated to Louis reporting his actions and included letters to which Louis might give his perusal ([31]). Negotiations continued throughout the greater part of 1168. It is noteworthy that over the 1168-1173 period Frederick was continually seeking an understanding with the French king ([32]), negotiations in which Henry of Troyes featured frequently as an intermediator ([33]).

(28) ROBERT OF TORIGNI, *The Chronicle of Robert of Torigni, abbot of the monastery of St. Michael-in-peril-of-the-sea*, ed. R. HOWLETT, *Rerum Britannicarum Scriptores* 82.4, London, 1889, pp. 216f. : "clerus et populus, conniventia Frederici imperatoris, elegerunt Guillelmum, filium comitis Teobaldi senioris ; quod etiam papa Alexander concessit" ; GEORGI, p. 92 ; REUTER, vol. 2, p. 152, believes that William was elected before Drogo, cf. BITSCH *infra* ; HÜFFER, *Burgund*, p. 48, *cit.* in GEORGI, p. 411 ; ID., *Die Stadt Lyon und die Westhälfte des Erzbistums in ihren politischen Beziehungen zum Deutschen Reiche und der französischen Krone*, Münster, 1878, pp. 49f., who, seeing that Robert of Torigni is the only witness, rejects this report and believes that Drogo succeeded the dead Hercalius ; BITSCH, pp. 61-62, believes that William did not accept his election ; M. BUR, *Rôle et place de la Champagne dans le royaume de France au temps de Philippe Auguste*, in BAUTIER, *Philippe Auguste*, pp. 237-254, esp. p. 240. All *cit.* in GEORGI, p. 411.

(29) GEORGI, p. 251 ; REUTER, vol. 2, pp. 360-386 ; GIESEBRECHT, vol. 5, part 2, pp. 594, 623 ; others listed by GEORGI, p. 506, note 27.

(30) JOHN OF SALISBURY, *The Letters of John of Salisbury*, ed. W.J. MILLOR and H.E. BUTLER, London, vol. 2, n° 272, p. 552) is a witness to this. So GEORGI, p. 252 (there had been an English embassy to Frederick at the same time as the embassy of Henry of Troyes).

(31) JOHN OF SALISBURY, n° 279, p. 608. The letter is actually quoted by GEORGI p. 506, note 25.

(32) GEORGI, p. 257.

(33) JOHN OF SALISBURY, 2, n° 279, pp. 604-608 ; again quoted by GEORGI, p. 508, note 43.

The negotiations reached a peak in 1171, when the two monarchs, Louis and Frederick met at Maxey-sur-Vaise ([34]). Henry of Troyes negotiated a marriage between the infant princess Agnes, his niece, to Frederick's son Henry (the future Henry VI). This arrangement was considered by both the French and German monarchs, and is mentioned in a letter of Pope Alexander to Henry, Archbishop of Reims, the former recognising the potential threat posed by this proposed alliance ([35]). Alexander III suggested rather a Franco-Byzantine marriage alliance, in particular a marriage between Agnes and Prince Alexios ([36]). Interestingly, Manuel's response to this was not only to agree to this idea, but also to consider a marriage between his daughter and a son of Frederick, and he wrote to the German emperor proposing this latter alliance ([37]). As it turned out, Louis must have abandoned his (or more probably Henry of Troyes') plan to marry Agnes to Prince Henry, bowing to papal admonition ([38]). Further, the emperor Manuel's daughter did not in the end marry Prince Henry or any Staufer prince either, but rather was to marry, in 1180, Renier of the House of Montferrat. The House of Montferrat by this time had already displayed some hostility towards the Germans ([39]), and what is also telling, was allied to the commune of Genoa.

(34) *Materials for the history of Thomas Becket, Archbishop of Canterbury*, VII (Letters), ed. J. C. ROBERTSON, *Rerum Britannicarum Scriptores*, vol. 67, part 7, London, 1885, no. 741, p. 445 ; WILLIAM OF CANTERBURY, *Miracula gloriosi martyris Thomae, Cantuariensis archiepiscopi*, ed. J. C. ROBERTSON, *Rerum Britannicarum Scriptores*, vol. 67, part 1, London, 1875, p. 436. Further literature is cited by GEORGI, p. 519, note 201.

(35) GEORGI, p. 281, refers us to the letters of Alexander, in *PL* 200, col. 783, n° 872, the original Latin quoted by GEORGI, p. 520, note 206, which can be translated into English as saying, "It has been suggested to us that our very dear son in Christ Louis, the illustrious king of the French has sought to dispense his daughter to the son of F., persecutor of the Church, as his wife...", the letter going on to say that the marriage should be prevented, and that she should rather marry the son of the Byzantine emperor, the letter being datable to 28 February 1171 ; GEORGI lists further literature in note 206.

(36) GEORGI, pp. 281-2, who refers us again to the primary sources I have listed in note 31 above.

(37) *Chronica regia Coloniensis*, p. 121.

(38) GEORGI, p. 282.

(39) Conrad of Montferrat, Renier's brother, was to capture the erstwhile German chancellor, Christian of Mainz, at Pìorago in September 1179, and ransom him. Among our primary sources for this is BERNARD MARAGONE, *Annales Pisani*, in *Rerum Italicarum Scriptores* 2, vol 6, part 2, p. 70.

In the meantime other members of the House of Blois had been advanced in standing within the kingdom of France ; in 1176 William of the White Hands had become archbishop of Reims, whereas a third brother, Theobald Count of Blois, was by 1179 Louis' seneschal ([40]).

We are moving now again from the realm of what is recorded in the primary sources to the realm of conjecture. Some questions that arose from the consideration of excerpts of the Eustathian oration have as yet remained unanswered : why should the European lands feel wounded as a result of the Capeto-Comnenian alliance which was eventually cemented in 1179 ? Who were the members of the grand conspiracy which sought to prevent the alliance ? Who were the members of Princess Agnes' entourage who came unwillingly to Constantinople ? I hope, that given the brief history of the House of Blois-Champagne's dealings with Frederick Barbarossa above, and that of the tangled skein of the politics of marital alliances we can posit some possible answers.

If Frederick Barbarossa, as stated, an implacable opponent of Manuel's claims to any part of Italy, had seriously entertained the idea of a marriage of his son Henry to Agnes (and we do not know how long this idea continued to be entertained), the marriage to his opponent Manuel's son Alexios might well be considered a blow. Another major European power which was hostile to Byzantium was the kingdom of Sicily. We know that William II was incensed by waiting in vain at Taranto for his promised Byzantine bride (Maria, the one proposed as a wife for one of Frederick's sons) ([41]). It is possible that either nation, particularly the western empire, or both are meant to be understood by those Eustathios compares to hundred-handed giants. As for the exact nature of the conspiracy (which may be a reference to the grand alliance arising from the Peace of Venice, as I have suggested above), this is too well cloaked by the rhetor's allusiveness to be fully elucidated.

Let us now turn to the earlier part of paragraph four. Some of the terrestrial beasts (who, as I stated earlier, I believe must be the French) came willingly, others unwillingly. My intuition is that Eustathios' unwilling Frenchmen were representatives of the House of Blois-Champagne, sent to accompany the princess as well they might. Henry the Liberal's agenda, at least through the 1160s, was to form an alliance with Barbarossa,

(40) Pacaut, *Louis*, pp. 188-189.
(41) Romuald of Salerno, pp. 261-62.

as has already been shown ([42]). I think then, in the absence of a stronger candidate amongst the French nobility, the most probable anti-Byzantine element at the French court was that of none other than the leading member of Agnes' mother's family, Henry of Troyes, who would gain even more power in the reign of his nephew Philip II, and possibly also William, who had already experienced the favour of Frederick ([43]).

So we have a snapshot of a complex web of alliances, marital and otherwise, which shifted as the different players, Manuel, Frederick, Louis, William II, Henry the Liberal and so on, pursued their individual ambitions. Eustathios could represent the projected marriage (which took place during Lent 1180) as a coup against an anti-Byzantine conspiracy, which I have suggested may be a reference to the situation which resulted from the Peace of Venice. Henry the Liberal (or at least representatives of his family) may have been dismayed by the Capeto-Comnenian match.

In conclusion, perhaps we should turn back to the original scene and stop to think of Agnes, at her tender age nothing but a pawn in power politics as far as her new family and that of Barbarossa were concerned, being tugged this way and that ; her later fate, to marry the tyrant Andronikos I once her first husband had been strangled, could hardly have been more different from the bright future promised by the rhetoric of Eustathios.

A. F. STONE.
The University of Western Australia
Dept. of Classics
35, Stirling Hwy.
Crawlet, 6009
Australie
http://www.arts.uwa.edu.au/Classics/index.html

(42) See note 20.
(43) See note 28.

MILITÄRSTRATEGISCHE SCHLÜSSELPASSAGE IM BYZANTINISCHEN GRIECHENLAND – DIE THERMOPYLEN

EINE INTERDISZIPLINÄRE, KOMPARATIVE HYPOTHESE (*)

Die aus der Antike berühmte Engstelle der Thermopylen (*Thermopylai*) befindet sich in Mittelgriechenland, am nördlichen Fuss des Kallidromon-Gebirges, und grenzt dort unmittelbar an die südöstlichste Ecke der Spercheios-Senke an (Zonen I-III, siehe Karte 1) (1). Diese Schlüsselpassage ermöglichte den Kriegsheeren im Altertum den Marsch von der Spercheios-Ebene bei Zêtunion (heute : Lamia) auf dem flachen Küstenweg ins Kephissos-Tal. Es darf vermutet werden, dass diese Strandroute auch im Mittelalter für Truppen mit (teilweise schwerem Belagerungs-)Tross die einzig vernünftige Nordsüd-Verbindung war, um den genannten westöstlichen Gebirgsriegel zu umgehen. Ungeachtet des Schweigens der Forschung scheint es plausibel zu sein, dass die Thermopylen trotz des Verlandungsprozesses nördlich davon auch in mittelbyzantinischer Zeit eine strategisch wichtige Rolle für den Verkehr zwischen Thessalien und Boiotien gespielt haben dürften. Dagegen könnten die wegverkürzenden nordsüdlichen Übergänge durch das

(*) Mit diesem Aufsatz bedankt sich der Autor bei seinem Förderer, Professor Dr. Carsten Goehrke, dem Inhaber des Lehrstuhls für Osteuropäische Geschichte an der Universität Zürich.

(1) Abkürzungen der Himmelsrichtungsangaben : N/n. – Nord(en)/nördlich, O/ö. – Ost(en)/östlich, S/südl. - Süd(en)/südlich, W/w. – West(en)/westlich ; nw. – nordwestlich, sö. – südöstlich, NS/ns. – Nordsüd/nördsüdlich, OW – Ostwest, WO/wö. – Westost/westöstlich. Für das Identifizieren von Toponymen mit heutigen Ortsnamen wird grösstenteils auf das Archivmaterial und die Publikationen der Kommission *Tabula Imperii Byzantini* (*TIB*) an der Österreichischen Akademie der Wissenschaften in Wien Bezug genommen : Johannes KODER – Friedrich HILD, *Hellas und Thessalia* (ÖAW, *phil.-hist. Kl., Denkschriften*, 125. Band) (*Tabula Imperii Byzantini – TIB*, hg. von H. HUNGER), Wien, 1976.

Kallidromon-Gebirge westlich des küstennahen Umweges von kleineren militärischen Einheiten und ohne Tross sowie von zivilen Verkehrenden (Einzelreisenden, Pilgern, Händlern, Handelskarawanen, Postkurieren, Meldeläufern usw.) benutzt worden sein. Unsere Hypothese soll unter militärgeographischen und -archäologischen Gesichtspunkten und anhand historischer, militärtheoretischer und kartographischer Quellen beleuchtet werden. Der Mangel an schriftlichen Angaben zwingt uns zu diesem komplex gelagerten Vorgehen, wobei die byzantinisch-bulgarischen Kriege des 10. und 11. Jahrhunderts besonders berücksichtigt werden. Ein Vergleich mit der antiken Situation drängt sich insofern auf, als die Wurzeln unseres Problems im 5. Jahrhundert v. Chr. liegen.

Was die geographischen Bedingungen betrifft, beeinflussen ganz allgemein die räumlichen Strukturen in teils erheblichem Masse die Strategie und Taktik (2). Deshalb sollen in einem ersten Schritt die *topographischen* und *klimatischen* Voraussetzungen des Einzugsgebietes der Thermopylen-Passage (Zone I), ebenso die Ausdehnung und Beschaffenheit des Geländes zwischen der Spercheios-Senke (Zone II), dem Kallidromon-Gebirge (Zone III) und dessen nördlichen, östlichen (Meer) und südlichen Umgebung geklärt werden. Weiter gilt es, nach den Folgen der Wetterbedingungen für die Strategie (z. B. Gefahren und Wahl der Wege) zu fragen, präsentierten sich doch die Bodenverhältnisse im westlichen Einzugsgebiet der Thermopylen je nach Regen- und Trockenperiode sehr unterschiedlich. Ferner interessieren neben Hindernissen und Deckungsmöglichkeiten besonders auch *Engstellen*. In byzantinischen Militärtraktaten wird eine κλεισούρα als strategisch bedeutender Faktor gesehen. Durch ihre Inbesitznahme konnte einem Gegner Schaden zugefügt werden, ohne dass der Verteidiger selbst ebensolchen erleidet (3). Enge Geländepassagen sind generell wichtige Schlüsselstellen, da

(2) Zum byzantinischen Verständnis von Strategie und Taktik s. : Paul Meinrad STRASSLE, *Krieg, Kriegführung und Gesellschaft in Byzanz (9.-12. Jh.). Ein polemologischer Erklärungsansatz*, in : *BF* XIX, 1993, S. 149-169 ; DERS., *Krieg und Kriegführung in Byzanz, am Beispiel der byzantinisch-bulgarischen Kriege (976-1019)*, Zürich, 1999 (Manuskript).

(3) Das *Strategikon des Maurikios*. Einführung, Edition und Indices von G. T. DENNIS, Übersetzung von E. GAMILLSCHEG [CFHB XVII], Wien, 1981 (zit. : MS), IX 3, 9 f. Zum Kampf anlässlich des Marsches durch eine feindlich besetzte Engstelle s. *Douze chapitres inédits de la Tactique de Nicéphore Ouranos*, ed. J.-A. DE FOUCAULT, in : *TM* 5, 1973 (zit. : *Nik. Uran. Takt.*), 64, 5-8. Mit κλεισούρα ist ein unwegsamer Pass, ein von Natur und Menschen

sie den weiteren Operationsverlauf mitbeeinflussen (4). Entsprechend ihrer Gefährlichkeit (wegen Überfällen) wird in den Taktika mit Präventions- und Sicherheitsempfehlungen nicht gegeizt (5). Mit dem Thermopylen-Pass hängt auch das *Verkehrswegnetz* des Raumes zwischen der Spercheios-Senke und dem Kephissos-Tal zusammen. Ausserdem fragen wir nach den *Siedlungen* und *Fortifikationen*, den operativen und logistischen Basen. Schliesslich soll die Thermopylen-Variante mit den übrigen Nordsüd-Verbindungsmöglichkeiten durch das Kallidromon-Gebirge unter dem Aspekt der geographischen und fortifikatorischen Auswirkungen auf die Kriegführung verglichen werden, wobei neben *taktischen* auch *(raum-)strategische* Kriterien berücksichtigt werden.

1. Topographische und klimatische Bedingungen

Das relativ schmale *Tal* des Flusses *Spercheios* trennt als markante Scheidezone (Zone II) die n. davon sich ausbreitende und allseits von Gebirgszügen umgebene Beckenlandschaft Thessalien von dem südlich

befestigter Übergang gemeint. Zur Begriffsgeschichte s. Jadran FERLUGA, *Militärisch-administrative Einheiten geringeren Ranges der Themenverfassung. Ein Beitrag zur Geschichte der älteren Themenordnung (VII.-X. Jh.)*, in : *Byzantium on the Balkans. Studies on the Byzantine Administration and the Southern Slavs from the VII th to the XII th Centuries*, Amsterdam, 1976, S. 21-70, hier S. 44 f.

(4) *Leonis imperatoris Tactica, sive De re militari liber*, *PG* 107, Paris 1863 (zit. : LT), IX 61 (MS XII B 20, 26), XII 4, XVII 74 (MS IX 4, 7-9) ; MS IX 4, 52. 60, XI 4, 59.

(5) LT IX 58 (MS XII B 20, 3-5), 61 (MS XII B 20, 26), 67 und 69 (MS XII B 20, 47-52), XVII 58 (MS IX 3, 81), 94 (MS IX 5, 40 f.), 95 (MS IX 5, 43 f.) ; MS IX 4, 10-20, XI 4, 28 f. 59. 107-109. 141. 147 f., XII A 6, 1-3 ; *Campaign Organization and Tactics (Ἀνωνύμου Βιβλίον Τακτικόν)*, in : *Three Byzantine Military Treatises. Text, Translation, and Notes* by G. T. DENNIS (CFHB XXV) Washington 1985 (zit. : ANON. BIBL. TAKT. [DENNIS]), 14, 19, 20 ; Skirmishing *(Περὶ παραδρομῆς κυροῦ Νικηφόρου τοῦ βασιλέως)*, in : *Three Byzantine Military Treatises. Text, Translation, and Notes* by G. T. DENNIS (CFHB XXV), Washington, 1985 (zit. : PERI PARADR. [DENNIS]), 6, 23 ; *Le Traité sur la Guérilla (De velitatione) de l'empereur Nicéphore Phocas (963-969)*. Texte établi par G. DAGRON et H. MIHĂESCU. Traduction et commentaire par G. DAGRON. Appendice (*Les Phocas*) par J.-C. CHEYNET [*Le monde byzantin*], Paris, 1986, S. 212 (*Schema* N° XIV) ; NIK. URAN. TAKT. 64, 5-6 (Marschformation beim Passieren eines Engpasses in Erwartung eines herannahenden Gegners).

der Senke gelegenen beckenreichen Mittelgriechenland. Begrenzt wird dieser Graben im Norden durch das Othrys- und Agrapha-Gebirge sowie im Süden durch die steil abfallende und wie eine Barriere wirkende Gebirgskette Kallidromon–Oitê–Kaliakuda (6). Als von Natur aus geradezu prädestinierte Drehscheibe vermittelte diese Senke den Verkehr in verschiedene Richtungen, weshalb sie zu einer strategischen Schlüsselzone ersten Ranges für Hellas und Thessalia wurde. Die seichten Ufer, die Sümpfe und die fortschreitenden Anschwemmungen im Malischen Golf liessen einen eigentlichen Schiffsverkehr durch die ganze Geschichte hindurch nie aufkommen. Um so bedeutender waren deshalb für die Spercheios-Ebene die Landwege. Kontrolliert werden konnte der Verkehr auf den in alle vier Himmelsrichtungen führenden Strassen vom Knotenpunkt Zêtunion aus (7). Auf der Höhe der Brücke östlich von Kompatades (nach Stavros führend) lässt das künstlich ausgebaute Flussbett in der feuchten Ebene einen früheren, unregelmässig verlaufenden und im Mittelalter schnell über das niedrige Ufer tretenden Fluss vermuten. Untiefe Stellen in dieser Zone dürften beispielsweise bei der von Ioannes Skylitzes (11./12. Jh.) geschilderten Operation der Rhomäer gegen die Bulgaren im Jahre 996 dem byzantinischen General Nikephoros Uranos die Überquerung des Flusses östlich dieser Brücke und westlich der infolge Regens eingetretenen «Meeresbildung» (8)

(6) A. PHILIPPSON, *Die griechischen Landschaften*, I, 1. Mit Beiträgen zur historischen Landeskunde von E. KIRSTEN, hgg. von E. KIRSTEN, Frankfurt a. M., 1950, S. 234 f. ; *TIB* 1, S. 42-44 ; Bereisung, 1990.

(7) Das verkehrs- und militärstrategisch bedeutsam gelegene Zêtunion war vom 9. bis 13. Jh. nicht ummauert, besass aber eine Zitadelle (auf der antiken Akropolis, nö. über der heutigen Stadt gelegen). Das offene und nur von N her relativ leicht zugängliche Festungsplateau befindet sich ca. 150 m über der Ebene des Spercheios-Tales auf der südl.sten und relativ steil abfallenden Felskuppe einer von N nach S in die Ebene auslaufenden Zunge des Othrys-Gebirges. Diese dominante Position gewährt einen südl. Rundblick vom Malischen Golf im O bis zu den Thermopylen im S und den steilen Abhängen des Oitê-Gebirges w. davon. Zêtunion war eine eigentliche Fluchtburg für die Bevölkerung der Umgebung, kontrollierte und überwachte den Raum, bot aber für Marschlager und als Nachschubbasen nur in sehr beschränktem Masse Sicherheit (IOANNIS SCYLITZAE *Synopsis Historiarum*, ed. I. THURN (CFHB V), Berlin und New York, 1973 (zit. : Io. SKYL.), 364, 76-79 ; näher dazu s. STRASSLE, *Krieg und Kriegführung in Byzanz*).

(8) Diese Beobachtungen beruhen auf A. Philippsons empirischen Messungen von 1887-89, s. PHILIPPSON, *Die griechischen Landschaften*, S. 13 f., 66-69, 79-81, 83, 85, 87-89, 93-96, 100, 104-107, 143 f., 148 f., 152 f., 178.

ermöglicht haben (9). Um das Jahr 1000 verlief die Küste des Malischen Golfs bekanntlich 4,5-6 Kilometer östlich der mittelalterlichen Brücke Alamana und im Süden nahe den Thermopylen entlang ; westlich davon war Sumpfgebiet. Zwischen dieser Küstenstrasse und dem Meer war nur wenig und zudem unbegehbares sumpfiges Gelände (10).

Der sich quer durch Griechenland ziehende Gebirgswall vom Ambrakischen zum Malischen Golf stürzt an der östlichen Seite des Oitê-

Auch Y. BÉQUINON, *La vallée du Spercheios des origines au IVe siècle* (*Études d'archéologie et de topographie*), Paris 1937, S. 79 f., kommt anhand empirischer Daten von 1898-1915 und von 1932 zu dem Schluss, dass die Monate Oktober bis Januar/Februar (teilweise März) typische Regenmonate waren, wobei es im November mit Abstand am meisten Niederschläge gab, gefolgt vom Dezember.

(9) I Io. SKYL. 342, 37 f. 47 f. ; IOANNIS ZONARAE *Epitomae Historiarum libri XIII-XVIII*, ed. Th. BÜTTNER-WOBST, Bonn, 1897 (zit. : Io. ZON.), 559, 1-3. Der nach seinem schnellen Lauf benannte Spercheios (σπέρχεσθαι) trat auf der Höhe von Zêtunion in eine 8 km breite Mündungsebene zum Malischen Golf hin ein. In seinem Unterlauf (ab Phrantzes) konnte der ca. 50 m breite und in vielen Windungen fliessende Spercheios schon in der Antike nur auf festen Brücken überschritten werden (F. STAHLIN, *Spercheios*, in : *RE* – III A 2, Stuttgart, 1929, S. 1626 f. ; PHILIPPSON, *Die griechischen Landschaften*, S. 235). Die Mündungsebene war früher zumeist (ausser im Sommer) wegen des hohen Wasserstandes stark versumpft und veränderte sich infolge von Anschwemmungen markant (STAHLIN, *Spercheios*, S. 1627 ; *TIB* 1, S. 449). Um das Jahr 1000 dürfte sich die Mündung ca. 5,6-6 km w. der heutigen befunden haben (gemäss unseren Berechnungen aufgrund der Angaben bei STAHLIN, ebd., S. 1627). Um 480 v. Chr. könnte die Mündung wahrscheinlich 7-8 km oberhalb der Brücke Alamana bei dem heutigen Dorf Komma gelegen haben (F. STAHLIN, *Thermopylen*, in : *RE* II 5. Bd., Stuttgart, 1934, S. 2404 ; PHILIPPSON, *Die griechischen Landschaften*, S. 240 ; vgl. auch BÉQUINON, *La vallée du Spercheios*, S. 66). Durch die Senkstoffe des Spercheios sowie der Flüsse des Oitê-Gebirges, die sich zu Herodots Zeiten noch direkt ins Meer ergossen, erhöhte sich in dieser Zone, insbesondere in der Nähe der Thermopylen, der Boden und damit das Flussbett in der Ebene, die er häufig überschwemmte. Dadurch verschob sich der Unterlauf der Flüsse immer wieder (STAHLIN, *Spercheios*, S. 1627 ; DERS., *Thermopylen*, S. 2404 ; PHILIPPSON, *Die griechischen Landschaften*, S. 238 f.). Im Gegensatz zu heute floss der Spercheios vor E. 19. Jh. ab ca. 2 km ö. der Alamana-Brücke wesentlich südl.er sowie sehr nahe und parallel zu den Thermopylen (STAHLIN, *Spercheios*, S. 1627. Auf der geologischen Karte Stylis [1 :50'000] Sheet 185 ist das alte Flussbett deutlich zu erkennen. Dieses verlief ca. 750-1000 m parallel n. der heutigen Nationalstrasse von der Alamana-Brücke nach Molos und schloss mit dieser einen Sumpfgürtel ein. Der alte Spercheios mündete ca. 2,75-3 km n. der Siedlung Hagias Trias ins Meer).

(10) Bereisungen 1990 und 1998.

Kalkgebirges steil in die Senke von Dyo Vuna ab, ehe er sich im *Kallidromon-Gebirge* (Zone III) ostsüdostwärts fortsetzt ([11]).

Die Bedeutung des *Thermopylen-Engpasses* (Zone I) für den Verkehr beruht darin, dass er sich am östlichen Ende dieser schwer überwindbaren Ostwest-Gebirgsschwelle, zwischen dem Abhang des Kallidromon-Gebirges und dem Meer, befindet. Für uns von Interesse sind speziell die *topographischen* Bedingungen des *Mitteltores* als der eigentlichen Schlüsselstelle in ihren Veränderungen von der Antike bis ins Mittelalter. Diese Passage schloss nach Herodot (5. Jh. v. Chr.) im Osten denjenigen Hügel ein, auf welchen sich die Griechen am letzten Kampftag des Jahres 480 v. Chr. nach ihrer Räumung der phokischen Mauer zurückgezogen hatten ([12]). Die Westgrenze verlief zwischen den warmen Bädern und den warmen Quellen ([13]). Im Süden überragten bis dicht ans Meer vorspringende, steil abfallende Berge die Thermopylen, welche im Norden von Meer und Sümpfen begrenzt wurden ([14]). Damals muss das Meer westwärts bis ungefähr auf die Höhe der warmen Quellen (westlich des Mitteltores) gereicht haben, wobei unmittelbar nördlich der Ostwest-Passage die Küste steil abfiel ([15]). Hier war das Meer sehr tief und

(11) STAHLIN, *Thermopylen*, S. 2401. Zur Kalkgebirgslandschaft der NS-Übergänge und der Thermopylen s. Ebd. S. 2401 f.

(12) HERODOT, *Historien*. Zweiter Band. Griechisch-deutsch, hg. von Josef Feix, München o. J. (1965), (zit. : Herodot), VII 225 ; J. KROMAYER, *Antike Schlachtfelder. Bausteine zu einer antiken Kriegsgeschichte*. Vierter Band (Ergänzungsband) : Schlachtfelder aus den Perserkriegen, aus der späteren griechischen Geschichte und den Feldzügen Alexanders und aus der römischen Geschichte bis Augustus von J. Kromayer, G. Veith und anderen, Berlin, 1924-31, S. 33. Zur Bedeutung des Thermopylen-Passes in der Antike, speziell in der Zeit des 5.-2. Jh.s v. Chr., siehe neuestens : W. Kendrick PRITCHETT, In Defense of the Thermopylai Pass, in : *Studies in Ancient Greek Topography, part V*, Berkeley-Los Angeles-London, 1985, 190-216. PRITCHETT bestätigt im Wesentlichen den Forschungsstand bis 1985. Insbesondere tritt er zu recht entschieden der These von E. W. Kase und G. J. Szemler entgegen, dass im 5. Jh. v. Chr. der Thermopylen-Pass von geringer strategischer Bedeutung war und dass die natürliche Passage nach Griechenland von N her durch den Pass von Dyo Vuna war (Ebd., S. 190). Nach PRITCHETT galten die Thermopylen, strategisch gesehen, durch die ganze Antike hindurch als der Hauptpass nach Griechenland (Ebd. 193).

(13) HERODOT, VII 176.

(14) Ebd.

(15) STAHLIN, *Thermopylen*, S. 2418.

bespülte den Fuss des Hügels ([16]). Dagegen zeigte sich die See um 279 v. Chr. auf der Höhe des Mitteltores schon dermassen verschlammt, dass es für die athenischen Kriegsschiffe schwierig war, sich der Küste zu nähern und ins Kampfgeschehen mit den Galliern einzugreifen ([17]). Im Jahre 191 v. Chr. soll beim Osttor schon so viel Land angeschwemmt gewesen sein, dass dort der ebene Durchgang 88 Meter breit war ([18]). Auch beim Mitteltor war wegen der Versumpfung und Verlandung eine nördliche Umgehung der hügeligen Engpassage möglich ([19]). Später, 395 n. Chr., zog der Anführer der Westgoten, Alarich, wie auf einer ebenen Rennbahn durch diesen schon breiten Landstreifen, um das ehemalige Engnis der Thermopylen zu umgehen ([20]). Im Jahre 540 griffen die von Norden her einfallenden Hunnen erfolglos die Sperrmauer in den Thermopylen an, da sie dort auf hartnäckige Gegenwehr der byzantinischen Besatzungen stiessen. Als sie nach Umgehungswegen spähten, fanden sie unvermutet einen Pfad, der in das im Süden aufsteigende Gebirge führte ([21]). Im 6. Jahrhundert existierte aber bei den Thermopylen auch ein Sandstreifen ([22]). Diese und spätere Berichte über Kriegsereignisse, ebenso solche über renovierte oder neue Fortifikationsbauten, lassen eine durch Schuttablagerungen vom Gebirge und von dessen Wildbächen her allmählich zustande gekommene Verbreiterung des Schwemmlandes vor dem Gebirgsfuss erkennen. Dadurch verwandelte sich der Engpass in eine sumpfige Küstenebene.

(16) Ebd. S. 2419.

(17) Ebd. S. 2420 (Pausaniae *Graeciae Descriptio*, vol. III, Libri IX-X. Indices. Ed. Maria Helena ROCHA-PEREIRA, Leipzig, 1981 [zit. : PAUS.], X, 21, 4., 7.). Zur topographischen Veränderung (Versumpfung, Verlandung, Sinterablagerung) n. der Thermopylen vgl. KROMAYER, *Antike Schlachtfelder*, Vierter Band, S. 34-40 resp. S. 40-43.

(18) STAHLIN, *Thermopylen*, S. 2421.

(19) Ebd.

(20) Ebd., S. 2422 (Eunapios, frg. 65, in : FHG IV 43).

(21) Ebd. (PROKOP, *Perserkriege*, Griechisch-deutsch, ed. O. VEH, München, 1970 [zit. : PROK. BELL.], II 4, 10-11). Zu diesem Ereignis neuestens s. E. KISLINGER, Ein Angriff zu viel, in : *BZ*, 91 (1998), S. 49-58, bes. S. 49, 53 f.

(22) PROCOPII CAESARENSIS *Opera omnia* IV. *De aedificiis libri VI*, ed. J. HAURY, Leipzig, 1913 (Nachdruck Leipzig, 1964), (zit. : PROK. DE AED.), 109, 15 ff.

2. Verkehrswege

Hinsichtlich der Thermopylen-Route und der möglichen alternativen Passagen als Teil des Verkehrswegnetzes im östlichen Mittelgriechenland im 10. und 11. Jahrhundert sei folgendes gesagt. Über Larissa führte seit der Antike die von Thessalonike durch das Tempê-Tal (23) nach Athen verlaufende Hauptstrasse. Diese durchquerte das westliche Chalkodonion-Gebirge und führte an Pharsalos (siehe unten) und Gynaikokastron vorbei nach Domokos (24) und anschliessend über den Phurka-Pass (im Othrys-Gebirge) nach Zêtunion (25). Sodann wurde die Spercheios-Ebene nach Alepospita durchquert (26). Folglich könnte der bulgarische Feldherr 996 bei seinem Feldzug gegen Byzanz durch die Thermopylen und anschliessend auf dem Küstenweg über das unbefestigte Skarpheia (27) sowie über Atalantê (28) ins Kephissos-Tal nach Boiotien (29) und weiter

(23) Io. Skyl. 341, 28 ; *Itineraria Romana. Römische Reisewege an der Hand der Tabula Peutingeriana.* Dargestellt von Konrad Miller, Stuttgart 1916, 575 ; *TIB* 1, S. 91, 269 ; Annis P. Abramea, *Ἡ βυζαντινὴ Θεσσαλία μέχρι τοῦ 1204*, Athêna, 1974, S. 74-76. Dieses 8 km lange, enge Tal war die kürzeste und bequemste Verbindung zwischen Makedonien und der thessalischen Ebene. An den Schlüsselstellen waren militärische Sperranlagen zur Kontrolle und Überwachung der Achse. Die Felswände der an manchen Stellen kaum 40 m breiten Schlucht sind unpassierbar und konnten nicht erstürmt werden. Für diese Tempê-Passage entschied sich ein Feldherr nur dann, wenn er bereits beide Ausgänge in seinen Händen wusste. Ansonsten musste die Umgehungsroute durch den Niederen Olymp gewählt werden. Raumstrategisch gesehen müsste sich u. E. eine Festung zum Sperren des sw. Achsenaustritts und zum Überwachen des Tales auch auf der Höhe der frühbyzantinischen Siedlung Gonnoi (3 km w. Taleintritt, mit guter Einsicht ins Tal) befunden haben (*TIB* 1, S. 166 ; Philippson, *Die griechischen Landschaften*, S. 111-114, Bereisung 1990).

(24) *TIB* 1, S. 148. Das in der w. Othrys gelegene befestigte Städtchen befand sich abseits der Strasse Zêtunion-Larissa (Philippson, *Die griechischen Landschaften*, S. 197 f.).

(25) *TIB* 1, S. 93. Diese Wegstrecke können wir in unserem Fall mangels Quellen nur vermuten. Samuel dürfte daran gelegen haben, rasch und ohne Umwege vorwärtszukommen sowie strategische Schlüsselpositionen in Besitz zu nehmen und möglichst grosse Beute zu machen (also den Weg entlang grösserer Siedlungen zu wählen !).

(26) Hier und im Folgenden s. Karte 1.

(27) *TIB* 1, S. 94, 257.

(28) Ebd. S. 126.

(29) Um die Handlungsfreiheit zu wahren und einen gesicherten Rückmarsch zu gewährleisten, könnte Samuel ausser der Hauptstrasse durch das

nach Attika gelangt sein. Die auf ihrem Rückmarsch von den Thermopylen herkommenden Bulgaren erreichten die Spercheios-Ebene bei Hêrakleia – und wohl kaum (von Sidêroporta her) bei Dyo Vuna/Alepospita –, um alsdann in Zêtunion halt zu machen ([30]). Entgegen der verbreiteten Annahme, wonach der Umweg entlang der Küste im 10. Jahrhundert militärisch bedeutungslos gewesen sein soll, sprechen unseres Erachtens genügend Angaben für diese damals erst recht noch begangene und für ein Heer mit Tross geradezu ideale Marschachse. Weder die Länge der Strecke im Vergleich zu den westlich davon gelegenen Übergängen ins Kephissos-Tal noch die Offenheit gegenüber dem Meer und das Fehlen von fortifikatorischen Zeugnissen für das 10. Jahrhundert sind hinreichende Indizien für ein Nichtbegehen dieser Route. Der Thermopylen-Strandpass ohne Höhenunterschiede war die bequemste aller Nordsüd-Passagen. Diese κλεισούρα umgehen hiesse, in das sich im Süden befindliche unwegsame und dicht bewaldete Gebirgsland vorzudringen und allenfalls einen Gebirgskrieg zu riskieren. Um das Nadelöhr der Thermopylen zu umgehen, suchten schon in der Antike, wie aus den Perserkriegen (5. Jh. v. Chr.) und dem römisch-syrischen Krieg (191 v. Chr.) bekannt ist, Gegner, die von der Spercheios-Ebene ins Kephissos-Tal ziehen wollten, Wege durch die bewaldeten, felsigen und zerklüfteten Höhen unmittelbar südlich der Thermopylen (Ephialtes-Weg, Cato-Weg, siehe unten) ([31]). Dass trotz der sich im Laufe der Zeit nach Norden hin erweiternden Landpassage auch in der Spätantike und bis ins Hochmittelalter solche südliche Umgehungen praktiziert worden sein dürften, lassen Reste von Fortifikationsbauten aus jener Zeit an verschiedenen Wegen und in unterschiedlichen Höhen des Kallidromon-Gebirges zum Sperren einzelner Travers-Achsen vermuten, wobei sich

Kephissos-Tal nach Theben (s. Ebd., S. 95 f.) auch noch eine andere Route gewählt haben. Gemeint wäre der w. und südl. das Parnass-Gebirge umgehende Weg vom Dorf Grabia über den Amblema-Pass nach Salona, um einerseits nach Krisa (Ebd., S. 195) und Galaxeidion (Ebd., S. 160) sowie in den Raum von Steiri und ebenfalls an den Golf von Korinth zu gelangen, andererseits auf einem Umweg bei Lebadeia die Kephissos-Achse zu erreichen (Ebd., S. 97, 263).

(30) Daher dürfte Samuel u. E. sein Lager nur w. der Strasse Dyo Vuna/Hêrakleia-Zêtunion aufgeschlagen haben. Wegen der seichten und versumpften Mündungszone war ein solches ö. jener Route gar nicht möglich.

(31) KROMAYER, *Antike Schlachtfelder*, Band 1, S. 43-53 ; DERS., *Antike Schlachtfelder*, Band 2, S. 140-144, Karte Nr. 5.

diese Abwehrsperren im Laufe der Zeit nach Westen verschoben (siehe unten) ([32]).

Eine heutige Begehung der Wege des Ephialtes (6./5. Jh. v. Chr.) und des Marcus Porcius Cato (234-149 v. Chr.) als Umgehung der Thermopylen führt beispielsweise für die Passage Asôpos-Schlucht – Palaio Eleutherochori – Moni Panagias – Palaio Drakospilia – Thermopylai zu folgenden militärgeographischen, -archäologischen und -strategischen Feststellungen. Die zwischen zweieinhalb und vier (stellenweise bis fünf) Meter breite Naturstrasse, entlang den Abhängen des Kallidromon-Gebirges und grösstenteils auf 400 bis 800 Meter Höhe über Meer verlaufend, präsentiert sich, abgesehen von Passagen, die mit Ziegenpfaden vergleichbar sind (wie z. B. zwischen Moni Panagias und Palaio Drakospilia), dem heutigen Wanderer Ende September und bei anhaltendem Regen als eher mühsam zu bewältigende Route, klebt doch die nasse Erde hartnäckig an den Schuhen. Daher lässt sich leicht vorstellen, wie schwierig der Weg erst recht für zwei- und vierrädrige Wagen eines Heerestrosses bei solch durchweichtem Erdboden in der Antike und im Mittelalter gewesen sein muss (siehe Abbildung 1). Ungeachtet dessen aber gewährt die exponierte Hanglage mit Ausnahme der Waldpassagen eine sehr gute Weitsicht über die nördlich davor gelegene Spercheios-Ebene (auf der Höhe von Zêtunion), die Thermopylen-Gegend und den Malischen Golf (siehe Abbildung 2). Angenommen, die Wegverhältnisse wären im Mittelalter mehr oder weniger mit den heutigen schlechteren Passagen vergleichbar gewesen, hätte ein Begehen wohl zu Pferd, nicht aber mit Wagen eines Trosses stattfinden können. Wenn aber beispielsweise vom 8. bis 10. Jahrhundert das Balkangebirge (Haimos) in Ostbulgarien über Pässe (wie Riški- und Vărbiški-prochod) mit Höhen zwischen 800 und 850 Metern über Meer von Goloê (heute : Lozarevo) nach Persthlaba megalê (Gross-Preslav) von Heeren mit Tross begangen werden konnte ([33]), wäre analog dazu 996 eine Umgehung der Thermopylen auf den Wegen des Ephialtes und des Cato zu Pferd aufgrund der vermuteten Bodenverhältnisse durchaus möglich gewesen, sollte sich eine solche überhaupt aufgedrängt haben ([34]).

(32) Vgl. hierzu P. A. MACKAY, *Procopius' De Aedificiis and the Topography of Thermopylae*, in : *American Journal of Archaeology*, 67 (1963), S. 241-255.

(33) STRASSLE, *Krieg und Kriegführung in Byzanz*.

(34) Bereisung 1998.

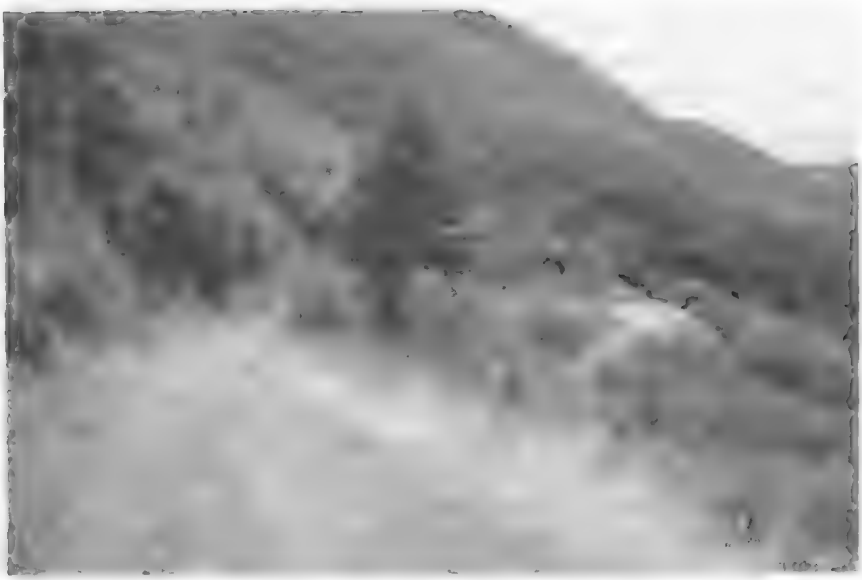


ABB. 1. — Ephialtes- und Cato-Weg östlich von Moni Panagias (1998)

Abb. 2. — Blick vom Trassee des Ephialtes- und des Cato-Weges östlich von Moni Panagias in die Muntzmeno-Schlucht südwestlich von Lutro und in die Mündungszone des Spercheios in den Malischen Golf (1998)

Schon in frühbyzantinischer Zeit sollen nordsüdlich verlaufende Wege durch das in der Antike grösstenteils unzugängliche Waldgebirge im Süden der Thermopylen geführt haben, von der Spercheios-Ebene ins Kephissos-Tal ([35]). Abgesehen davon geht auch bei den zu Beginn des 20. Jahrhunderts bekannten und von J. Kromayer aufgezählten sechs Nordsüd-Übergängen westlich der Thermopylen, genauer zwischen Damasta und Hypatê, nicht hervor, welche von ihnen im Mittelalter von Heeren benutzt wurden. Die *Pralos-Route* (Palaio Eleutherochori – Pralos-Ebene von Doris, 660 Meter ü. M.) und der Weg durch die *Asôpos-Schlucht* (ca. 400 Meter ü. M.) können bloss vermutet werden ([36]). Da die zwei von J. Kromayer angenommenen Pfade die direktesten und aufgrund ihrer geringen Höhe auch bequemsten Routen waren, könnte Herodot durchaus eine dieser beiden gemeint haben, als er von einem Weg schrieb, der von Malis nach Doris führte und von einem kleineren Heeresteil begangen wurde ([37]). Hinsichtlich der Asôpos-Schlucht gilt es zu bedenken, dass einerseits wegen der starken Bewaldung des Gebirges im Altertum die enge Schlucht ständig Wasser führte und daher unpassierbar war ([38]). Andererseits lassen aber Relikte einer (Sperr-)Festung bei Hêrakleia vermuten, dass dieser niedrige Passweg (400 Meter ü. M.) ins Kephissos-Tal schon im 2. Jahrhundert v. Chr. heeresmässig benutzt worden sein könnte. Dies dürfte, wie aufgrund von Erneuerungsbauten im 6. Jahrhundert anzunehmen ist, auch im frühen Mittelalter der Fall gewesen sein ([39]). Mochten solche Nordsüd-Alternativen auch noch so fortifikatorisch gesichert gewesen sein, sie dürften trotzdem von Heeren mit Tross der streckenmässig wesentlich längeren, aber viel bequemeren Strandroute kaum vorgezogen worden sein. Die einzige und militärgeographisch gesehen sicherste und am schnellsten den Übergang vom Spercheios-Tal ins Kephissos-Tal meisternde alternative Passage (zu den Thermopylen mit Küstenweg) dürfte unseres Erachtens die Route *Alepospita – Dyo Vuna – Sidêroporta (Pass-*

(35) STAHLIN, *Thermopylen*, S. 2421.

(36) KROMAYER, *Antike Schlachtfelder*, Band 1, S. 53-56 ; DERS., *Antike Schlachtfelder*, Band 2, S. 139 f., 143.

(37) HERODOT VIII 31 ; KROMAYER, *Antike Schlachtfelder*, Band 1, S. 53-57, bes. S. 55 ; DERS., *Antike Schlachtfelder*, Band 2, S. 139 f., 143.

(38) DERS., *Antike Schlachtfelder*, Band 1, S. 56.

(39) Zur Besatzung in der Festung Hêrakleia im Jahre 191 v. Chr., vgl. DERS., *Antike Schlachtfelder*, Band 2, S. 140.

Sperre) – *Sidêrokastro* – *Grabia* (Burg und Dorf) gewesen sein ([40]). Nach den Fortifikationsbauten scheint dieser Weg in byzantinischer Zeit sehr frequentiert gewesen zu sein, da er mässig anstieg (niedrigste Passhöhe aller Nordsüd-Übergänge) und zu Lamia und Neai Patrai gleich günstig lag ([41]). Die übrigen im 10. Jahrhundert schon existierenden und vor allem von Einzelreisenden benutzten, wegen zuviel Höhenunterschieds aber beschwerlichen Routen, die uns bekannt sind, kamen für Feldheere wohl kaum in Frage ([42]).

3. Fortifikationen

Was die Fortifikationsbauten in den *Thermopylen* und deren *Umgebung* (Zone I) betrifft, enthielt dieser Engpass nach Herodot drei schmale Stellen, die J. Kromayer als «West-», «Mittel-» und «Osttor» bezeichnet. Während die mittlere Enge, die alleine im Altertum stets als «Thermopylen» bekannt war, ein halbes Plethron (ca. 15 Meter) breit war, massen das West- und das Osttor nur gerade je eine Wagenbreite ([43]). War das Westtor (1,5 Kilometer lang), das 15 Stadien (2,75 Kilometer) vom Mitteltor entfernt lag, wegen seiner leichten Umgehbarkeit nicht verteidigungsfähig, konnte das Osttor, das sich zirka zwei Kilometer vom Mitteltor entfernt befand, nur durch eine längere Mauer mit daran anschliessendem Wall auf dem fast einen Kilometer langen Hang verteidigungsfähig gemacht werden. Zur Verteidigung dieser Anlagen bedurfte

(40) *TIB* 1, S. 95, 167, 255 f. S. Karte.

(41) Ebd., S. 95. In spätbyzantinischer Zeit soll übrigens ein entlang dieser Strecke führendes Warnsystem den Thermopylenraum mit Theben verbunden haben (s. Ebd., S. 112).

(42) Gemeint sind folgende Wege: Hêrakleia-Damasta (Kloster) – (a) Thermopylai – *Muntonitsa* –Kleisura-Pass – Modion – Tithora (Kephissos-Tal), (Ebd., S. 94, 188 f., 221 f., 276), resp. (b) *Palaio Eleutherochori*–Subala/Grabia (Kephissos-Tal) (Ebd., S. 94 f., 167, 265).

(43) KROMAYER, *Antike Schlachtfelder*, Vierter Band, S. 32 (HERODOT, VII, 176 ; STRABON, *Géographie*. ed. G. AUJAC, R. BALADIÉ, F. LASSERRE, Paris, 1969 ff., IX 4, 14, S. 428, TITUS LIVIUS, *Ab urbe condita*, hgg. und mit Kommentar von W. WEISSENBORN - H. J. MULLER, 1880 ff. [zit. : LIV.], 36, 15, 10) ; DERS., *Antike Schlachtfelder*, Band 2, S. 145. Beim mittleren Tor, das auch mit εἴσοδος (HERODOT, VII, 176) bezeichnet wurde, befanden sich bekanntlich die phokische Mauer und die warmen Bäder.

es eines grösseren Truppenverbandes ([44]). Das Mitteltor dagegen eignete sich von Natur aus so gut, dass bloss eine kurze Mauer mit darin befindlichem Tor genügte, um die Strasse zu sperren ([45]).

Die gegenüber der Antike veränderten natur- und verkehrsgeographischen Bedingungen im Gebiet der Thermopylen im 6. Jahrhundert veranlassten nach Prokop Kaiser Justinian I., im Zusammenhang mit den kriegerischen Einfällen von Norden her die dortige strategische Verteidigung grundlegend zu verbessern ([46]). Zu diesem Zweck sicherte er das ganze Gelände vom Meer auf der Höhe des Osttores bis Dyo Vuna (279 v. Chr. beim Einfall der Gallier in Griechenland noch unbefestigt ([47])) durch Festungsbauten, wobei er alle Gebirgsschluchten sperren liess ([48]) und eine Garnison von 2000 Mann hinter die Sperrmauern legte ([49]). Die Frage, ob und inwieweit die weiteren, über das ganze Kallidromon-Gebirge verteilten Spuren von byzantinischen Bauten mit dieser Sperrfestung in einem System zu sehen sind und ob gewisse Relikte von Bauten stammten, die gleichzeitig oder erst später (etwa 10. Jh. ?) in Verbindung mit dem Festungssystem erstellt respektive erneuert wurden, kann seit P. A. MacKays gründlicher Untersuchung in beachtlichem Masse geklärt werden ([50]). F. Stählin hält fest, dass, je weiter nach Westen die Angriffe auf die Thermopylen verlagert wurden,

(44) HERODOT, VII, 200 ; KROMAYER, *Antike Schlachtfelder*, Band 1, S. 33, 40 f. ; DERS., *Antike Schlachtfelder*, Band 2, S. 145 f.

(45) Ebd., S. 146 f. ; DERS., *Antike Schlachtfelder*, Band 1, S. 33, 36-38 Zur natürlichen Beschaffenheit und zum räumlichen Ausmass der drei Tore im einzelnen vgl. : Ebd. 33-43 ; DERS., *Antike Schlachtfelder*, Band 2, S. 145-147.

(46) PROKOP, *Gotenkriege*, Griechisch-deutsch, ed. O. VEH, München, 1966 (zit. : PROK. BELL., IV 26,1) ; *TIB* 1, S. 53, 109 ; PROK. DE AED. IV 2, 3-15, 17-22 ; PROKOP, *Anekdota*, Griechisch-deutsch, ed. O. VEH, 2. Auflage, München, 1970 (zit. : PROK. ANECD. 26, 31-34).

(47) STAHLIN, *Thermopylen*, S. 2420 (PAUS. X 22, 8).

(48) Ebd., S. 2422 (auf Procop. de aed. IV 2, 2-15, s. d. detailliert).

(49) Ebd. (auf PROK. ANECD. 26, 31 und 33, Alexandros Psalidios, und PROK. BELL. IV 26, 1). PROK., ANECD. 26, 31-34, bes. 33. Laut PROK. DE AED. IV, 2, befestigte Justinian I. die Zugänge, von denen einige bislang teilweise ohne Mauern waren, zu den Thermopylen auf der letzteren Höhe und bergwärts (gemeint wohl die Strandpassage und die Umgehungswege der Engstelle). Auch verstärkte und erneuerte er bereits bestehende Bauten (wie z. B. das *Kastell* [φρούριον]) oder aber errichtete erst welche (wie z. B. Wasserzisternen, Getreidespeicher, Kastelle) (PROK. DE AED. 108, 10 ff. 16 ff. 21 ff., 109, 23-110, 16).

(50) MACKAY, *Procopius*, S. 241-255, pl. 49 und 50 und map.

sich auch die Massregeln zur Abwehr nach Westen verschoben (51). Dies begann schon im 5. Jahrhundert v. Chr. mit der Errichtung von Hêrakleia (52). Mit der von Prokop erwähnten Festung nahe den Thermopylen ist vermutlich Muntzmeno gemeint (53). Aufgrund der topographischen Situation in der Umgebung kann nur diese Geländestelle ins Verteidigungssystem integriert worden sein, während andere Gebietsteile hierfür weniger gut gelegen waren (54). Diese Mauer sperrte den Weg von Damasta nach Palaio Drakospilia. Ein weiteres, nordsüdlich ausgerichtetes Mauerstück von 500 bis 1000 Meter Länge mit einem Turm befindet sich östlich von Moni Panagias und sperrte den Zugang von Palaio Eleutherochori nach Palaio Drakospilia (Karte 2, Nr. 9) (55). Ferner riegelte die sogenannte Phylaki-(Karauli-)Mauer (Nr. 10) östlich von Palaio Eleutherochori den Zutritt von Hêrakleia (Nr. 13) via Chalkomata-Quellen (Nr. 11) ab (56). Nach P. A. MacKay sprechen die Einheimischen in Eleutherochori und Drakospilia von einer grossen zusammenhängenden Mauer von den Thermopylen (Nr. 4) bis Eleutherochori (57). Diese Ansicht vertritt auch A. Philippson, wenn er sagt : «Justinian sperrte den Durchgang sowohl des mittleren wie des östlichen Tores und alle Umgehungswege durch eine lange Mauer. Im 10. Jh. liess noch einmal der byzantinische Kaiser Nikephoros II. Phokas (963-969) eine grosse Mauer in den Thermopylen errichten. Seitdem ist das Engnis ganz verschwunden» (58).

In der Tat sperrten nach P. A. MacKay die genannten Festungen jeden militärisch nutzbaren Weg zwischen der Schlucht von Karvunaria und derjenigen von Muntzmeno (59). Um bei einer Umgehung des Strandweges die Gefahr eines Einfalls in den Rücken der Thermopylen zu

(51) STAHLIN, *Thermopylen*, S. 2423.

(52) Ebd., S. 2419.

(53) MACKAY, *Procopius*, S. 241 ff., und Karte 2 (Nr. 7) im Anhang.

(54) Ebd., S. 246. Damit ist die von STAHLIN (*Thermopylen*, S. 2422) erwähnte Mauer gemeint, die den Rücken beim Kastell Teichius (Höhe 566 m) sperrte.

(55) MACKAY, *Procopius*, S. 247 ; STAHLIN, ebd. Die Nummerierung im Text hier und im Folgenden bezieht sich auf die Kartenskizze von MacKay, die in Karte 2 wiedergegeben ist.

(56) STAHLIN, *Thermopylen*, S. 2422 f. ; MACKAY, *Procopius*, S. 247 f.

(57) Ebd., S. 248. Dieser Gelehrte kann den vierten, von STAHLIN als "Skala" bezeichneten Fortifikationsrest nicht identifizieren, der ebenfalls einen Umgehungszugang gesperrt haben soll (Ebd.).

(58) PHILIPPSON, *Die griechischen Landschaften*, S. 254.

(59) MACKAY, *Procopius*, S. 248 f.

verhindern, musste – wie dies 191 v. Chr. auch der Fall war ([60]) – auf der Sattelhöhe von Palaio Drakospilia das Kastell Kallidromon mit Truppen besetzt werden. Daran vorbeizuziehen war jeder gezwungen, der auf einer der verschiedenen Umgehungsrouten in die Thermopylen vorstossen wollte ([61]).

Der Ansicht von F. Stählin, der eine Verbindung zwischen den Festungsmauern am Kallidromon-Gebirge und den Mauerteilen bei Katô Dyo Vuna gleichsam als Teil ein und desselben Fortifikationskomplexes sieht, tritt P. A. MacKay entschieden entgegen. Gestützt auf Prokops Behauptung, wonach sich Hêrakleia ausserhalb der Thermopylen-Region befand, konnte nach ihm jener Festungsteil bei Katô Dyo Vuna gar nicht mit den Thermopylen-Mauern verbunden gewesen sein ([62]). Hinzu kommt, dass nach Prokop die Bollwerke von Hêrakleia und des unweit davon gelegenen Myropôlês im 6. Jahrhundert erneuert und beide durch eine Festungsmauer miteinander verbunden wurden, wodurch der dazwischenliegende Bergbach einen See bildete ([63]). Dadurch konnte diese Achse durch die Asôpos-Schlucht zumindest im unteren, nördlichen, Teil unzugänglich gemacht werden. Im Zusammenhang mit dieser Prokop-Stelle meint vor allem G. T. Kolias, dass diese Route eine wichtige sekundäre Verbindung vom Spercheios-Tal nach Hellas (*θέμα*, Verwaltungseinheit), das heisst von Katô Dyo Vuna an Kuvela und Kastro Ôrias vorbei nach Gardiki (Oitê), war ([64]). Die Erneuerung des 426 v. Chr. gegründeten Hêrakleia im 6. Jahrhundert, das den Eingang zu der das Kalkgebirge durchbrechenden Klamm (ca. 4 Kilometer lange und 4bis 30 Meter breite Felsschlucht mit seitlich bis zu 300 Meter hohen Felswänden) vollkommen beherrscht, sieht F. Stählin als einen Hinweis darauf, dass hauptsächlich an dieser Stelle für die Umgehung der Thermopylen Gefahr drohte ([65]). Reste einer byzantinischen Sperrmauer des 6. Jahrhunderts befinden sich auch beim Durchgang bei der Kapelle

(60) LIV. 36, 16. 11, 17. 1, 19. 1. Vgl. KROMAYER, *Antike Schlachtfelder*, Band 2, S. 143, Anm. 2.

(61) Ebd. S. 143.

(62) MACKAY, *Procopius*, S. 249 ; STAHLIN, *Thermopylen*, S. 2423 ; PROK. DE AED. 110, 12-111, 11.

(63) Ebd. 110, 17-111,15. Vgl. hierzu MACKAY, *Procopius*, S. 249 f. Dieser Wissenschafter glaubt nicht, dass der Bach Karvunaria immer so gedämmt werden konnte (Ebd., S. 250).

(64) KOLIAS bei MACKAY, *Procopius*, S. 250.

(65) STAHLIN, *Thermopylen*, S. 2403, 2419.

Hagios Panteleimon zwischen den beiden Felshöhen über dem Dorf Eleutherochori und den Abhängen des Oitê-Gebirges (66).

Zum *Thermopylen-Pass* selbst (Nr. 4) meint P. A. MacKay, dass dieser aufgrund der Ereignisschilderungen in den Quellen immer befestigt war (67). Gestützt auf Y. Béquignons Forschungen waren nach ihm im 6. Jahrhundert die Mauern im Mittel-Tor (Nr. 4), die bis zum Meer reichten, die Hauptverteidigungslinie und nicht der ca. zwei Kilometer lange Festungswall aus dem 2. Jahrhundert v. Chr. hinter dem Osttor (zwischen Nr. 2 und 3) (68). Nur die Muntzmeno-Mauer und nicht auch noch die phokische Mauer (aus dem 6. Jahrhundert v. Chr., Nr. 2) waren in das mittelalterliche Festungswerk inkorporiert (69). Gerade die Bezeichnung τὸ σκέλος weise klar darauf hin, dass die Thermopylen-Mauer schon bei der Muntzmeno-Schlucht (siehe unten) begann und beide Mauern zusammen (Nr. 4 und 7) eine einzige Mauer bildeten, die einem σκέλος glich und ein klar erkennbares «Knie» aufgewiesen haben müsste (70). Diese Begründung erscheint uns aber deshalb fragwürdig, weil mit σκέλος in erster Linie *Schenkel, Bein* gemeint ist (also etwas «Gradliniges»). Denn nicht unbegründet wurden die beiden Mauern Athen-Piräus τὰ σκέλη (Plural) genannt. Wenn nicht archäologische Spuren vorliegen, die für eine durchgehende Verbindung von Nr. 4 und 7 sprechen, besteht kein Anlass, dass sich σκέλος auch auf Nr. 7 bezieht. Allein schon Nr. 4 vom Meer bis zu den Felsen musste ein imposantes σκέλος darstellen ! Darüber hinaus sei bedacht, dass aufgrund der Beschaffenheit (Abschüssigkeit, Felsen) des Geländes zwischen Nr. 4 und 7 ein Mauerwerk sich nicht unbedingt aufdrängte.

Aus all diesen Beobachtungen schliessen wir, dass in der weiteren Umgebung des Thermopylen-Passes die Fortifikationsbauten nur den einen Zweck hatten, die verschiedenen *Umgehungsrouten* im 6. Jahrhundert zu *sperren*, und zwar von Westen nach Osten, um einen von Norden nach Süden vorstossenden Gegner abzuwehren. Diese Sperrfestungen funktionierten daher nicht gegen einen in umgekehrter Richtung Vorrückenden. Offenbar bedurfte es damals noch keiner Sperrfestungen auf möglichen direkten Nordsüd-Achsen. Die Verbindungswege von Dyo

(66) Ebd., S. 2423.
(67) MACKAY, *Procopius*, S. 250 f.
(68) Ebd., S. 251 f. Zum Aussehen des Mauerwerks s. Ebd., S. 252.
(69) Ebd.
(70) Ebd., S. 254.

Vuna und Hêrakleia nach Süden wurden im Mittelalter, von einer Ausnahme abgesehen (via Sidêroporta, siehe oben), vermutlich nicht mit einem Heer begangen.

Mit der Thermopylen-Mauer war im 6. Jahrhundert und wohl auch noch im 10./11. Jahrhundert nur die Mauer Nr. 4 (*σκέλος*) gemeint (also lokal). Wenn aber vom Festungssystem in den Thermopylen die Rede ist, betraf dies die Objekte Nr. 4, 7, 9 und 10 sowie weitere Festungsteile, die die möglichen Umgehungsachsen abriegelten (regional). Folglich wurde das Thermopylen-Verteidigungssystem nicht in Verbindung mit den Nordsüd-Achsen gebaut und war nicht durchgehend geschlossen, sondern wies bloss partiell wichtige Sperren auf. Anscheinend fehlte es bis zum 6. Jahrhundert an eigentlichen Nordsüd-Alternativen zum Thermopylen-Pass. Dass es vermutlich auch später (10./11. Jh.) bis auf die besagte Ausnahme keine heeresmässig begehbare Nordsüd-Route gab, lassen unseres Erachtens die archäologischen Relikte von Festungsbauten vermuten, die alle an unmittelbaren Ostwest-Umgehungswegen zu deren Sperrung im Süden des Strandpasses – und nicht an direkten Nordsüd-Übergängen ! – gefunden wurden.

Von fortifikatorischer Erneuerung der Thermopylen gegen die Bulgaren am Ende des 10. Jahrhunderts berichtet Agathias ([71]). Dass die Mauern in den Thermopylen gerade in den Kriegen Kaiser Basileios' II. gegen die Bulgaren eine bedeutende Rolle bei der Abwehr eines möglichen Einfalls ins *θέμα* Hellas spielte, berichtet Ioannes Skylitzes im Zusammenhang mit der Besichtigung dieser «skelos» genannten Sperrfestung durch ebendiesen Kaiser im Jahre 1018, welcher sich von dem Bollwerk beeindruckt zeigte. Diese Mauer soll – wohl noch vor 996 – von Rupenios, dem *στρατηγός* (Gouverneur) von Hellas, erneuert worden sein ([72]). Hinsichtlich des Plünderungszuges des bulgarischen

(71) AGATHIAE MYRINAEI, *Historiarum libri* V (CFHB 2), ed. R. KEYDELL, Berlin 1967 (zit. : Agathias), S. 194.

(72) Io. SKYL., S. 364, 78-80. Vgl. V. N., ZLATARSKI, *Istorija bălgarskata dăržava prez srednite vekove. I. Părvo bălgarsko carstvo, 2. ot slavenizacijata na dăržavata do padaneto na părvoto carstvo*, Sofija, 1927, S. 696 f., Anm. 3. V. VASIL'EVSKIJ, Sovety i rasskazy vizantijskago bojarina XI veka, in : *Žurnal Ministerstva Narodnago Prosveščenija*, 316 (1881), S. 102-171, hier S. 116 f., vermutet, dass dieser Rupenios, der ausser dieser Textstelle sonst nirgendwo bezeugt ist, vielleicht mit dem für 1065 nachgewiesenen Rupen, dem Stammvater der Könige von Kleinarmenien, dem Begründer der kilikischen Dynastie der Rupeniden, verwandt gewesen sein könnte.

Herrschers Samuel fällt auf, dass dieser strategische Querriegel, der nur mit einer genügend starken Besatzungstruppe funktionierte, für die Bulgaren offenbar kein Hindernis war, stiessen sie doch dort auf keinen Widerstand.

Wenn bis zum 12. Jahrhundert die Verteidigung der Thermopylen auf der gesamten Linie vorgesehen war (im Gegensatz zu später, als einzelne Festungen an neuralgischen Stellen, so in Muntonitsa, Sidêrokastron und Neai Patrai, die durchgehenden Festungsanlagen ersetzten) ([73]), könnte dies nach unserem Dafürhalten darauf schliessen lassen, dass die Thermopylen-Passage (und somit der Strandweg !) wohl auch in mittelbyzantinischer Zeit von Armeen bevorzugt wurde.

Die verkehrsgeographische Relevanz der *Spercheios-Senke* (Zone II) für das *θέμα* Hellas und die griechische Halbinsel drückte sich sowohl durch eine Reihe einzelner Festungen und (ummauerter) Städte aus, die gegen Angriffe geschützt waren, als auch durch fortifikatorisch gesicherte Verkehrsachsen. Territorialpolitisch betrachtet war diese Ebene im 10. und 11. Jahrhundert byzantinisches Binnengebiet des *θέμα* Hellas und nicht mehr Grenzzone wie in der Antike, als der Feind von Norden und Westen her in dieselbe eindrang. Daher stellten sich im Mittelalter andere Anforderungen an ihre Verteidigung als in der Antike, was sich letztlich auch im Verfall der antiken Fortifikationswerke zeigte. Das Bild, welches Y. Béquignon von der fortifikatorischen Verteidigung des Spercheios-Raumes des 6. bis 4. Jahrhunderts v. Chr. zeichnet, trifft somit auf unseren Zeitraum nicht mehr zu ([74]). Nach dem bisherigen Kenntnisstand ist für die Spercheios-Senke im Mittelalter kein zusammenhängendes Fortifikationssystem erkennbar ([75]). Im 6. Jahrhundert

(73) *TIB* 1, S. 109 f.

(74) BÉQUINION, *La vallée*, S. 235-263 (Thermopylai und Umgebung), 263-303 (nö. Spercheios-Tal), 303-307 (südl. Malischer Golf), 307-312 (S Tal), 312-322 (W Tal), 322-337 (N Tal), 337-342 (O Tal). Leider fehlt es mehrheitlich an exakten Zeitangaben für die einzelnen Festungsspuren. Auch findet sich in dieser Studie kein einziger Hinweis auf Relikte mittelalterlicher Baustrukturen. Die Fotos von Fortifikationsmauern verraten antiken Baustil.

(75) Auch zu Beginn der neunziger Jahre des 20. Jahrhunderts fehlt es an grundlegenden Arbeiten zum mittelalterlichen Festungsbau in Griechenland. Nach *TIB* 1, S. 109, sollen aufgrund der bisherigen Forschungsergebnisse sowohl die n. als auch die südl. Gebirgsgrenze der Spercheios-Ebene im Mittelalter durch Befestigungsanlagen (N : Reihe einzelner Burgen und Stadtbefestigungen wie Pharsalos und Thaumakos Ezeros kontrollierte die Strasse von Pharsalos über das Narthakion- und Antinitsa-Gebirge nach

liess Kaiser Justinian I. in allen Städten dieser Gegend ausserhalb der Thermopylen starke Mauern errichten, so in Sakkos, Hypatê, Korakioi, Unnos, Baleai und im sogenannten Leontarion (76).

4. Fazit

Der Thermopylen-Pass und die Küstenroute waren leicht begehbar, weshalb sie auch im Mittelalter, speziell im 10. und 11. Jahrhundert, von Invasoren, Armeen und Händlern vor allen anderen möglichen Routen bevorzugt worden sein dürften. Die Engstelle sicher zu passieren, war das Ziel von Truppen, die vom Spercheios- ins Kephissos-Tal marschierten. Um die Thermopylen zu öffnen, dürften alle Umgehungsvarianten auf der Ostwest-Achse genutzt worden sein. In den Quellen deutet nichts darauf hin, dass dieser Weg von Heeren zugunsten von direkten Nordsüd-Achsen durch das Gebirge vernachlässigt worden wäre. Im Gegenteil, die natürliche Erweiterung des Strandpasses einerseits, die Kavallerie als dominanter Heeresteil und der Tross andererseits sprechen erst recht für eine Bevorzugung dieser Route gegenüber allen anderen Varianten. Im Jahre 996 standen dem bulgarischen Feldherrn bei seinem Plünderungszug durch Hellas auf dem Hin- und Rückweg drei Möglichkeiten zur Verfügung : der Strandweg, die Westost-Umgehung der Thermopylen und die Nordsüd-Route, wobei er höchst wahrscheinlich der ersteren den Vorzug gab. Damals könnte der byzantinische General bei allfälliger

Zêtunion) geschützt gewesen sein, was u. E. jedoch aufgrund der veränderten territorialpolitischen Situation und fehlender mittelalterlicher Zeugnisse nicht nachvollziehbar ist. Im W der Senke sind bislang keine Fortifikationsspuren ausgemacht worden, auch wenn gewisse Toponyme (wie Gardiki, Palaiokastron, Dikastron) auf Burgnamen hinweisen. Dagegen wurde die durch das Knemis-, Kallidromon-, Oitê- und Bardusia-Gebirge gebildete südl. Barriere entsprechend durch Festungsbauten (Thermopylai, Festungen Muntonitsa, Sidêrokastron und Neai Patrai) verstärkt (Ebd., S. 109 f.). Keine Festungsspuren sind im O, im Küstengebiet des Malischen Golfs auszumachen. Vermutlich bildete allein schon der breite Schlamm- und Sumpfstreifen einen genügend effizienten Schutzgürtel. Allerdings sicherte eine Kette von Burgen nicht nur die n. Küste des Golfs, sondern auch die Strasse Dêmêtrias – Zêtunion, welch letztere auch von Gardiki aus kontrolliert wurde (Ebd., S. 111). Die idealen Sichtverbindungen zwischen den n. und südl. Fortifikationsbauten im ö. Teil der Spercheios-Senke machten u. E. keine zusätzlichen Warntürme erforderlich.

(76) PROK. DE AED. 110, 13 ff.

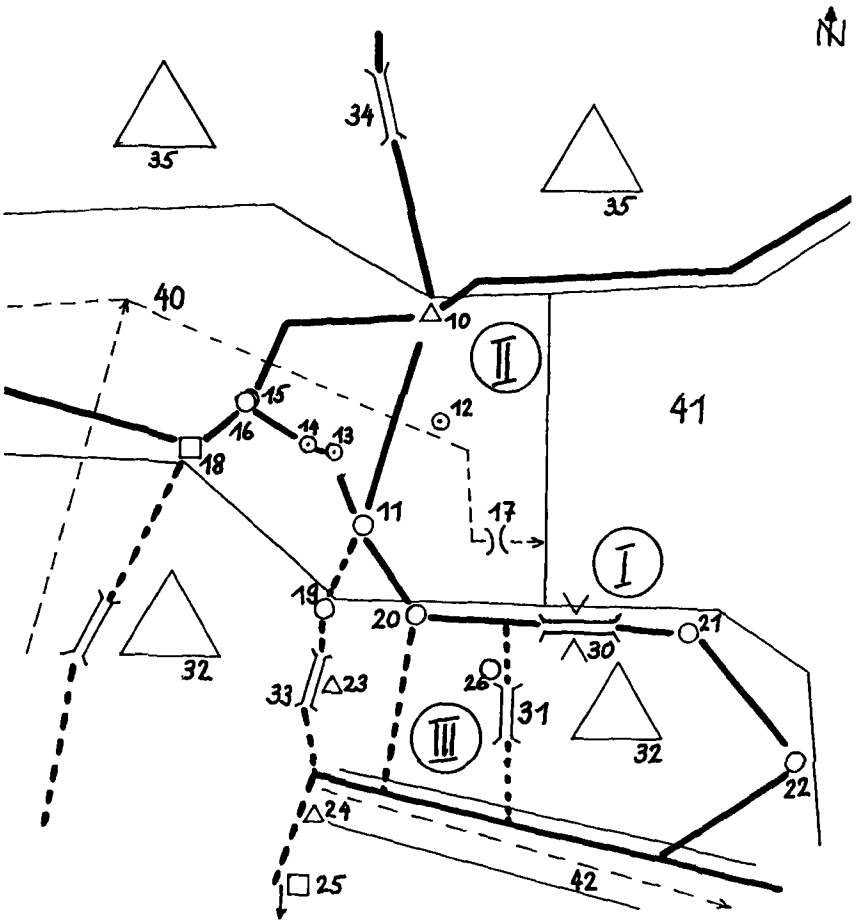
Kenntnis des Aufenthaltsortes des bulgarischen Gegners, als dieser sich auf dem Rückweg befand, durchaus beabsichtigt haben, ihn beim Eintritt in die Spercheios-Senke – also bei den Thermopylen – zu stellen (77).

Wie in der Antike galten auch noch im Hochmittelalter die Thermopylen – der Passweg und seine südliche Umgehung, genauer der vom Thermopylen-Festungssystem dominierte grössere Raum mit dem Kernstück des eigentlichen Strandpassweges, und nicht die Othrys-Pässe – als das eigentliche Tor Mittelgriechenlands.

Paul Meinrad STRASSLE.
Landstr., 3
CH-9606 Butschwill
Suisse

(77) IO. SKYL. 341, 30 ff.

KARTE 1. — Thermopylen und Umgebung im 10./11. Jahrhundert.



Index zu Karte 1

Toponyme :

10	Zêtunion
11	Alepospita
12	Komma
13	Phrantzes
14	Kompotades
15	Lutro

16	Lutra Ypates
17	Alamana-Brücke
18	Neai Patrai
19	Dyo Vuna
20	Hêrakleia (Iraklia)
21	Skarpheia
22	Atalantê
23	Sidêrokastron
24	Grabia
25	Galaxeidion
26	Muntonitsa

Oronyme :

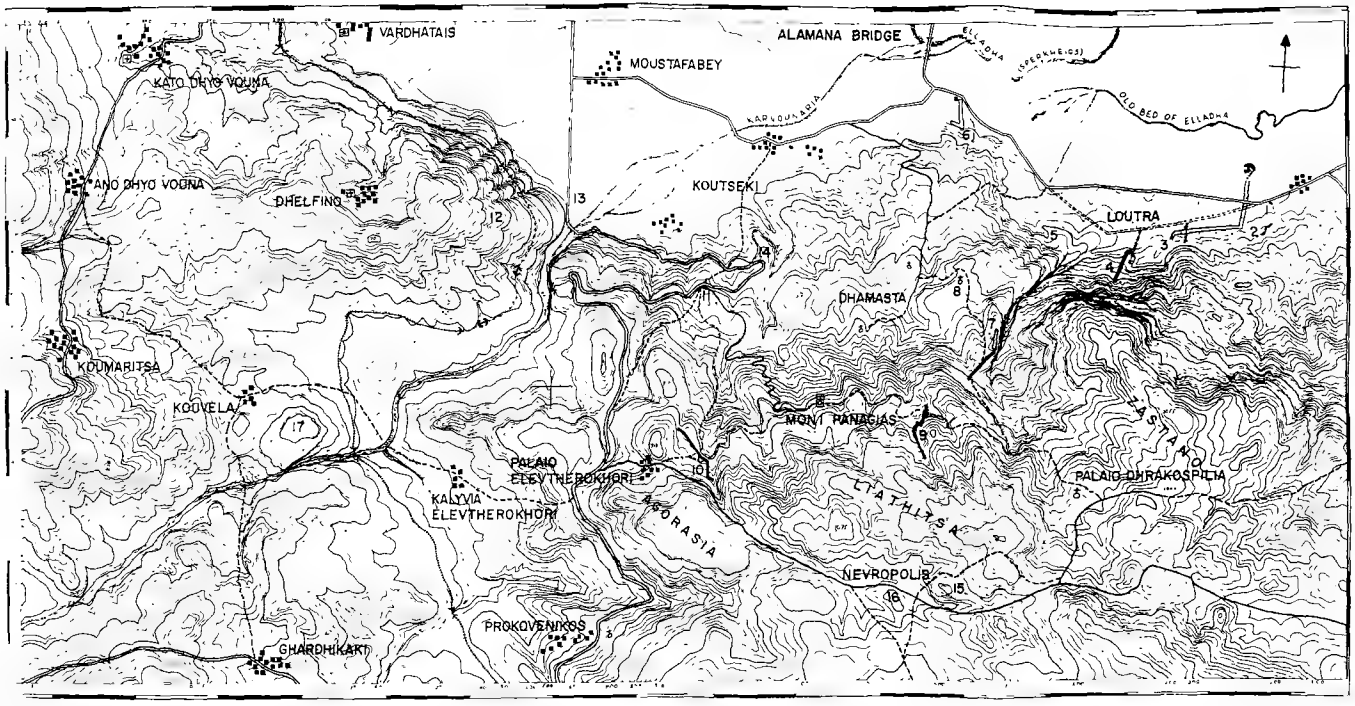
30	Thermopylen-Pass
31	Kleisura (Muntonitsa)
32	Kallidromon-Oitê-Kaliakuda
33	Sidêroporta
34	Phurka-Pass
35	Othrys

Hydronyme :

40	Spercheios
41	Malischer Golf
42	Kephissos

Zonen :

I	Thermopylen
II	Spercheios-Ebene
III	Kallidromon-Oitê-Gebirge



1 Colonus 2 Phocian wall. 3. Hot springs 4 Defense wall possibly the *skêlos* 5. Stadium 6: Anthela 6 Reddish hot spring. 7 Muntzmeno 8. Kromaver's Rhodountia 9. Second wall with cistern 10. Fylaki wall 11 Khalkómata spring. 12. Trachis. 13. Heraclea (Béquignon, page 244, fig 4) 14. Kastráki (Pritchett pl 54, fig 4) 15. Pyramid rock (Pritchett, pl 55, fig. 7) 16. Phocians hill 17 Kástro Oriás

KARTE 2. — Asopus – Thermopylae (Kartenskizze von MacKay)

NICOLAS EUDAIMONOIOANNES, RÉVISEUR DE L'*ALMAGESTE* ?

Le *Vaticanus Graecus* 184 (1) est un manuscrit sur papier, de grande dimension (ca 350 × 250 mm) comprenant VI + 220 folios, dû à plusieurs copistes du XIIIe s. Il contient notamment un traité sur le calcul indien daté de 1252 (ff. 2-8) (2), suivi de textes datés de 906 sur le calcul des planètes (ff. 8r-9v) (3). Au folio 9v, on trouve une note datée de 1269/1270, de la main du copiste : ceci donne l'époque approximative de la copie de ce manuscrit. Parmi d'autres œuvres, on y trouve, d'une part, un important recueil de scolies de l'*Almageste* (ff. 25-80v) copiées sur le *Vat. Gr.* 1594, sous le titre *Θέωνος Ἀλεξανδρέως σχόλια πάνυ χρήσιμα εἰς τὴν μεγάλην Σύνταξιν Πτολεμαίου* (4) et d'autre part, l'*Almageste* lui-même, ff. 82-220, également accompagné de nombreuses scolies (5).

Il s'agit d'un manuscrit qui a été visiblement utilisé et annoté par de nombreux érudits byzantins, de la fin du XIIIe au XVe s. Sans vouloir faire ici un relevé exhaustif de toutes les mains qui apparaissent dans ce manuscrit, on peut distinguer, parmi de nombreuses autres :

(1) Description : G. MERCATI et P. FRANCHI DE'CAVALIERI, *Codices Vaticani Graeci*, I : *Codices 1-329*, Rome, 1923, pp. 210-212. La présente étude se base sur un examen personnel de ce manuscrit à la Bibliothèque Vaticane (octobre 2001 et octobre 2002).

(2) A. ALLARD, *Le premier traité byzantin de calcul indien : classement des manuscrits et édition critique du texte*, dans *Revue d'histoire des textes*, 7 (1977), pp. 57-107.

(3) Anne TIHON, *Le calcul de la longitude de Vénus d'après un texte anonyme du Vat. gr. 184*, Ead., *Le calcul de la longitude des planètes d'après un texte anonyme du Vat. gr.* 184, dans *Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome*, 39 (1968), pp. 51-82 et 52 (1982), pp. 5-29.

(4) Sur ces scolies, voir J. MOGENET, *Sur quelques scolies de l'Almageste*, dans *Le Monde grec, Hommage à Claire Préaux*, Bruxelles, 1975, pp. 302-311; D. PINGREE, *The Teaching of the Almagest in Late Antiquity*, dans *The Sciences in Graeco-Roman Society*, ed. T. D. BARNES, *Apeiron* 27, n° 4 (Dec. 1994), pp. 75-96.

(5) Ce manuscrit porte le sigle G dans l'édition de J. L. HEIBERG, *Claudii Ptolemaei opera quae exstant omnia*, I, Leipzig, 1898-1903.

(**a**) une écriture assez grossière qui ressemble à celle du f. 111 du *Vat. Gr.* 191 (XIIIe s.) ([6]). Cette main **a** a écrit des notes et des remarques critiques (ff. 7, 8, 12v-13, 18, 19r-v, 20, 82).

En tête d'une note de la main **a**, f. 12v, est écrit, en rouge : *Τοῦ Ὑπάτου*. Cette identification est due, me semble-t-il, à une autre main ([7]).

(**b**) une écriture assez distinguée dans le style de Jean Catrarios ([8]) (mais je n'ose pas l'identifier formellement). On lui doit une note sur l'astrolabe f. 85v. D'autres notes ff. 80v, 85v, 87v, 150v sont de la même main.

(**c**) une écriture très petite, fine et droite, à l'encre brune pâlie, à laquelle on doit de nombreuses scolies en marge de l'*Almageste*, ff. 122v-157. Une scolie due à cette main (f. 149) donne la date de 1333/1334 :

> <...> *εἰ καὶ οὐκ ἔκκεινται τὰ ἀπὸ Ναβονασσάρου μέχρι τοῦ ὑποκειμένου νῦν ἡμῖν ἔτους ϛωμβ* <...>
> «... même si ne sont pas exposées les années depuis Nabonassar jusqu'à l'année présente proposée par nous, 6842 (= 1333/4) ...»

Cette même date est reprise au f. 150v dans un long exemple qui donne le calcul d'une pleine lune écliptique le 19 avril 1334 ([9]). La question se pose de savoir si cette date est celle de la main **c**, ou si celle-ci n'a fait

(6) A. TURYN, *Codices Vaticani Graeci saeculis XIII e XIV scripti annorumque notis instructi*, Biblioteca Vaticana, 1964, pp. 89-97 (tab. 54-68) (main du réviseur R). On notera que la main du f. 111 semble un peu différente de celle des ff. 108-110v.

(7) Lors d'un premier examen de ce manuscrit, j'ai cru reconnaître la main de Chortasmenos sur un dessin de la règle parallactique collé dans le coin inférieure gauche du f. 141. Un examen ultérieur ne me semble pas confirmer cette identification, bien que le style de l'écriture soit assez proche. Sur l'écriture de Chortasmenos, voir notamment P. CANART et G. PRATO, *Les recueils organisés par Jean Chortasmenos et le problème de ses autographes*, dans *Studien zum Patriarchatsregister von Konstantinopel (Oesterreichischen Akademie der Wissenschaftent Wien, Ph. Hist. Kl., Sitzungsberichte,* 383), pp. 115-178 ; E. GAMILLSCHEG, coll. D. HARLFINGER und P. ELEUTERI, *Repertorium der Griechischen Kopisten 800-1600, 3. Rome mit dem Vatikan*, Vienne, 1997, n° 315 (où l'on trouvera une bibliographie sur les manuscrits de Chortasmenos).

(8) Pour l'écriture de Jean Catrarios, voir TURYN, *op. cit.* (note 6), pp. 124-130 (tab. 97).

(9) Ces textes ont été édités et commentés dans un mémoire inédit : A. STOFFEL, *Calcul de l'éclipse lunaire du 19 avril 1334 d'après l'Almageste et les Tables Faciles,* Louvain-la-Neuve, 1982-1983.

que recopier une scolie antérieure. A elle seule, l'analyse paléographique, rendue difficile par le format très petit de l'écriture et le pâlissement de l'encre, permet difficilement de trancher. Elle suggère plutôt une main de la fin du XIVe siècle ou du début du XVe.

Examinons de plus près le matériel dû à ce copiste.

Le calcul de la pleine Lune de 1334 réapparaît dans un recueil de scolies contenu dans le *Vat. Gr.* 701, qui semble une copie (incomplète) des scolies du *Vat. Gr.* 184, selon l'équivalence suivante :

Vat. Gr. 184	*Vat. Gr.* 701
f. 149 mg ext =	f. 67 scolie 23
f. 150v =	f. 68, l. 8 - f. 68v, l. 22

Joseph Mogenet, qui avait repéré ces textes dans le *Vat. Gr.* 701, avait suggéré comme auteur possible Nicolas Rhabdas ([10]). En effet, dans une lettre adressée à Andronic Zaridas, Nicolas Rhabdas annonce une éclipse à son correspondant. On peut lire ce texte dans le *Laurentianus* 59/35, f. 204v :

> *Ἵν' ἔχῃ γνῶναι ὡς κατὰ τὴν εἰκόστην ἑκτὴν τοῦ παρόντος ἰουνίου μηνὸς τῇ πρώτῃ τῆς ἡμέρας ἄρα μέλλει ἐπισκοτισθῆναι μέρος τι τοῦ ἡλιακοῦ σώματος καὶ τῇ δεκάτῃ αὖθις τοῦ ἰουλίου περὶ ὥραν τῆς νυκτὸς ἐννάτην ὁμοίως σεληνιακὴ μέλλει γενέσθαι ἔκλειψις, εἰ ἄρα ἐν ταῖς* (*τᾶς* ms) *ψηφοφορίαις ἡμῶν οὐ παρέδραμέ τι, ὥσπερ δὴ καὶ λογιζομέναις* (*-αι* ms)...
>
> «Afin que tu puisses savoir que le 26e jour du présent mois de juin, à la première heure du jour, une partie du corps solaire sera obscurcie, et à nouveau le 10e jour de juillet, vers la 9e heure de la nuit semblablement il y aura une éclipse de Lune, si du moins il n'y a pas de faute dans nos calculs, tels qu'ils sont établis...»

L'éclipse de Soleil annoncée ici est celle du 26 juin 1321 dont les phases pour Constantinople sont les suivantes ([11]) :

Commencement	6 ; 01h
Milieu	6 ; 57h
Fin	7 ; 58 h
durée	1 ; 58h
Grandeur	0 ; 66

(10) Dans des notes inédites.

(11) D'après les tables inédites de P. TAVARDON, *Les éclipses de Soleil visibles sur Constantinople 287-1453*.

Elle fut suivie d'une éclipse de Lune le 10 juillet de la même année.

On voit que Nicolas Rhabdas était effectivement à même de calculer cette éclipse, mais il était loin d'être le seul. L'auteur du calcul de l'éclipse de 1334 est contemporain des activités astronomiques de Barlaam de Seminara ([12]) et de Nicéphore Grégoras ([13]). On sait que Grégoras avait de nombreux élèves, qu'il encourageait à la pratique de l'astronomie. Parmi ceux-ci, on trouve, par exemple, Jean Chrysoloras, à qui Grégoras envoie une lettre dont on peut situer la rédaction l'été 1330 ([14]). Dans cette lettre, Grégoras rappelle que l'éclipse de Soleil qu'il avait annoncée (16 juillet 1330) a bien eu lieu, et lui annonce une éclipse de Soleil pour le 30 novembre 1331 et une autre encore qu'il ne veut pas préciser. Il ne veut pas lui donner les détails de ses recherches, mais seulement les résultats, afin que son correspondant et tous ceux qui veulent s'exercer à ces recherches puissent s'entraîner à calculer ces éclipses. On ne s'étonnerait donc pas de trouver, parmi les élèves de Grégoras, un étudiant capable de calculer l'éclipse de Lune du 19 avril 1334. Mais, hors de ce cercle, bien d'autres, comme le montrent les calculs de Barlaam et la lettre de Rhabdas, étaient à même de mener à bien ce genre d'exercice.

Une autre indication importante se trouve dans le *Vat. Gr.* 184. A la fin du catalogue d'étoiles de l'*Almageste*, f. 177v, se trouve une remarque, écrite à l'encre brune et encerclée , que Heiberg lisait comme ceci ([15]) :

Τοῦ εὐδαίμονο(ς) Ἰω(άννου) τά τε σχόλια καὶ ἡ διόρθωσις.

L'écriture de cette remarque est d'un format plus grand que celle de la main **c**, mais il n'est pas impossible qu'elle soit de la même main. Dans ce cas, il s'agirait de la signature de l'auteur ([16]).

Heiberg pensait que le «Bienheureux Jean» désigné par cette note pouvait être Jean Pediasimos, qui fut «Consul des philosophes» (*ca* 1250 -

(12) Voir J. MOGENET, et Anne TIHON, avec la collaboration de D. DONNET, *Barlaam de Seminara. Traités sur les éclipses de Soleil de 1333 et 1337 (Histoire des textes, éditions critiques, traductions, commentaires)*, Louvain, 1977.

(13) J. MOGENET (†), A. TIHON, R. ROYEZ, A. BERG, *Nicéphore Grégoras. Calcul de l'éclipse de Soleil du 16 juillet 1330. (Corpus des Astronomes Byzantins*, I), Amsterdam, 1983.

(14) Lettre 33 éditée par R. GUILLAND, *Nicéphore Grégoras, Correspondance*, Paris, 1967, pp. 134-144.

(15) Voir J. L. HEIBERG, *Claudii Ptolemaei opera quae exstant omnia*, II : *Opera astronomica Minora*, Leipzig , 1907, p. CXXVI.

(16) Pour HEIBERG, *ibidem*, cette note est de la main du correcteur G3, ce qui correspond sans doute à la main c.

ca 1310/1314). Ceci pose un problème, car les abondantes scolies et la révision à laquelle cette remarque fait allusion sont vraisemblablement les scolies et la révision dues à la main **c**, qui précèdent la remarque. Or, comme on vient de le voir, ces scolies contiennent des calculs datés de 1333/4, ce qui ne correspond pas à l'époque des activités de Jean Pediasimos – ce dernier aurait cessé de vivre vers 1310/1314 ([17]). Par ailleurs, la mention *Τοῦ Ὑπάτου* («Du Consul»), qui pourrait effectivement désigner Jean Pediasimos, se trouve devant une remarque de la main **a** : la date de l'écriture, cette fois, correspond bien aux activités de ce savant, mais le texte n'a rien à voir avec les scolies et la révision de l'*Almageste* ([18]).

La remarque du f. 177ᵛ a été mal interprétée par Heiberg. Elle doit se lire

Τοῦ Εὐδαιμονοιω(άννου) τά τε σχόλ(ια) καὶ ἡ διόρθωσις.

Eudaimonoioannes est un nom propre. Il s'agit d'un nom de famille surtout attesté dans le Péloponnèse, et particulièrement à Monemvasie ([19]). Avec les Mamonas et les Sophianos, les Eudaimonoiannis (Eudaimonoioannis, Manoiannis ([20]) – le nom a subi bien d'autres déformations) étaient une des trois familles privilégiées où se recrutaient les archontes de la cité. Plusieurs représentants de cette familles apparaissent au XVᵉ s. : Georges Eudaimonoiannis, stratopédarque du Despote Théodore II (ca 1450) ([21]) ; Nicolas Eudaimonoiannis qui fut plusieurs fois chargé de mission en Italie par l'empereur Manuel II (en 1415, en 1420) ([22]) ; Sophianos Eudaimonoiannis nommé *καθολικὸς μεσάζων* en 1447 ([23]) ; Jean Eudaimonoiannis ou Eudaimon *μεσάζων*, attesté en 1459 ([24]).

(17) Voir C. N. CONSTANTINIDES, *Higher Education in Byzantium in the Thirteenth and Early Fourteenth Centuries (1204-ca 1310)*, Nicosie, 1982, pp. 117-123.

(18) Texte dans HEIBERG, *op. cit.* (note 15), p. CXXX (d'après le *Marc. Gr.* 311).

(19) D. A. ZAKYTHINOS, *Le despotat grec de Morée*, Paris, 1932, et Athènes, 1953, I, p. 77.

(20) Le nom est cité sous cette forme dans *Monemvassia en Malvoisie. La Ville et son Histoire*, par R. W. KLAUS et U. STEINMULLER, Trad. française de F. SAUZEY, Athènes, 1997, p. 14.

(21) ZAKYTHINOS, *op. cit.* (note 19), I, p. 172.

(22) ZAKYTHINOS, *ibidem*, I, p. 169 et pp. 188-189.

(23) ZAKYTHINOS, *ibidem*, I, p. 228.

(24) ZAKYTHINOS, *ibidem*, I, p. 265.

Si la famille est connue bien avant le XVe s., ce nom n'apparaît pas dans les cercles de lettrés connus des environs de 1333-1334, date des scolies. Par ailleurs, l'écriture semble plus proche des écritures du début du XVe siècle. C'est une époque où l'étude de l'astronomie suscite un grand intérêt. Ainsi, vers les années 1410-1415, Jean Chortasmenos compose d'énormes compilations astronomiques et annote de nombreux traités ([25]). On est tenté de situer à cette époque les scolies de la main **c** et, dans ce cas, on pourrait identifier le scholiaste avec Nicolas Eudaimonoioannes.

Nicolas Eudaimonoioannes était originaire de Mistra ([26]). Il fut plusieurs fois chargé de mission en Occident par l'empereur Manuel II, notamment à Constance en 1415 pour commencer les négociations pour l'union des Eglises ([27]). En 1420, il escorta les princesses Sophie de Montferrat et Cléopé Malatesta en vue de leur mariage avec respectivement Jean VIII Paléologue et son frère le despote Théodore ([28]). Il voyagea souvent en Italie, en France et même en Angleterre. D'après un colophon dans un manuscrit de l'Escurial (*Scorialensis* Ψ-II-5), il aurait été apparenté par alliance à la famille impériale, bien que la nature exacte de cette parenté ne soit pas tout-à-fait claire ([29]). Il mourut prématurément le 1er novembre 1423 ([30]).

Apparemment, il était très estimé de ses contemporains. Selon MERCATI, il doit être le personnage visé dans ce passage du *Voyage en Enfer* de Mazaris ([31]) :

(25) Anne TIHON, *L'astronomie byzantine à l'aube de la Renaissance (de 1352 à la fin du XVe siècle)*, dans *Byz.*, 66 (1996), pp. 244-280. Sur le manuscrit *Vat. Gr.* 1059, compilation astronomique due à Chortasmenos, voir Anne TIHON, *Le «Petit commentaire» de Théon d'Alexandrie aux Tables Faciles de Ptolémée (Histoire du texte, édition critique, traduction)*, (*ST* 282), Vatican, 1978, pp. 127-131 ; Régine LEURQUIN, *Théodore Méliténiote, Tribiblos Astronomique, livre I*, (*Corpus des Astronomes Byzantins* IV), Amsterdam, 1990, pp. 50-67.

(26) G. MERCATI, *Notizie di Procore e Demetrio Cidone, Manueli Caleca e Teodore Meliteniota ed altri appunti per la storia della teologie e della letteratura bizantina del secolo XVI* (*ST* 56), Vatican, 1931, pp. 476-480.

(27) V. LAURENT, *Les mémoires du grand ecclésiarque de l'église de Constantinople Sylvestre Syropoulos pour le concile de Florence (1438-14396)*, Paris, 1971, p. 105, n. 1.

(28) MERCATI, *op. cit.* (note 26), p. 478.

(29) MERCATI, *ibidem*, p. 479.

(30) D'après *PLP* n° 6223.

(31) MERCATI, *op. cit.* (note 26), p. 480, n. 3 (je traduis le texte grec cité dans cette note, n'ayant pas pu consulter l'édition).

> «Ensuite, parmi d'autres Bienheureux qui se trouvent là, tu rencontreras un homme des plus intelligents et aux pensées profondes, appelé de façon semblable «Bienheureux» (*Εὐδαίμονι*), un homme très fort, réellement, et d'une grande richesse, commandant de nombreuses affaires et puissant dans les plus grandes choses, comme personne parmi ceux qui ont été nourris dans les palais de celui qui a germé dans la pourpre. Trouvant donc cet homme si noble, attache-toi à lui et exécute ses ordres comme ceux d'un empereur, de façon à te remplir toi-même et les tiens de nombreux biens. Tu n'hésiteras pas à lui dire cette parole : qu'il ne faudra pas beaucoup de temps pour qu'il soit encore plus bienheureux, meilleur et plus couvert de gloire que tous ceux qui résident là».

Il serait le destinataire de la lettre 11 d'Isidore de Russie conservée dans le *Vat. Gr.* 914 ([32]). On se retrouve dans le climat intellectuel foisonnant de ce début du xve siècle, où quantité de brillants jeunes gens, appelés plus tard à jouer un rôle important dans la vie politique et religieuse, se formaient au *quadrivium* des sciences : Bessarion, Marc Eugenicos, Scholarios, Isidore de Russie... ([33]).

Pléthon aurait enseigné à Constantinople jusque vers 1410 environ avant de s'établir à Mistra, et nous savons par ses œuvres que son enseignement incluait l'astronomie ([34]). Chortasmenos, qui fut *Καθολικὸς διδάσκαλος* ([35]), enseignait l'astronomie à Constantinople, probablement vers 1410-1415.

(32) P. Schreiner, *Literarische Interessen in der Palaiologenzeit anhand von Gelehrtencodices : das Beispiel des Vaticanus Gr. 914*, dans *Geschichte und Kultur des Palaiologenzeit*, pp. 205-219 : en particulier, p. 218.

(33) Voir Tihon, *op. cit.* (note 24) ; Ead., *L'astronomie byzantine, au carrefour des traditions et des cultures*, Union Académique Internationale, Soixante-dixième session annuelle du Comité, 20 juin 1996 (Compte-rendus des séances), Bruxelles, pp. 21-31.

(34) Voir Anne Tihon, *The Astronomy of George Gemistus Plethon*, XXth International Congress of History of Science, Liège 20-26 juillet 1997, dans *Journal for the History of Astronomy*, 29 (1998), pp. 109-116. Anne Tihon et R. Mercier, *Georges Gémiste Pléthon. Manuel d'astronomie* (*Corpus des Astronomes Byzantins*, IX), Louvain-la-Neuve, 1998.

(35) Voir M. Cacouros, *Jean Chortasménos, Katholikos Didaskalos, annotateur du Corpus Logicum dû à Néophytos Prodroménos*, dans *'Οπώρα. Studi in onore di Mgr Paul Canart per il LXX compleanno*, éd. par S. Luca et Lidia Perria, *Bollotino della badia greca di Grottaferrata n.s.* LII (1998), pp. 185-225 ; Id., *Jean Chortasménos, Katholikos didaskalos. Contribution à l'histoire de l'enseignement à Byzance*, dans *Synodia, Studia humanitatis Antonio Garzya septuagenario...*, éd. par U. Criscuolo et R. Maisano, Naples, 1997, pp. 83-107.

Quant à Nicolas Eudaimonoioannes, sa carrière diplomatique commence avant 1415 : cette année-là, en effet, il prit la direction de la mission pour préparer l'union des Eglises en remplacement de Manuel Chrysoloras, mort le 15 avril 1415 ([36]). Il était donc un diplomate confirmé. On pourrait situer ses études dans les années 1400-1410 environ.

Qu'un diplomate ait consacré quelques années de sa jeunesse à étudier et annoter l'*Almageste* n'aurait rien de surprenant. A peu près à la même époque, ou un peu plus tard, un autre grand personnage, Bessarion, se rendit malade à force de recopier jours et nuits les commentaires de Jean d'Alexandrie à Ptolémée sous la supervision de Pléthon ([37]). Ce dernier semble avoir suscité chez ses meilleurs élèves un goût marqué pour l'astronomie que ce soit Bessarion, Marc Eugenikos ([38]) ou Isidore de Monemvasie (Isidore de Russie ?) ([39]). Elève ou non de Pléthon, Isidore de Russie, autre natif du Péloponnèse, s'est intéressé toute sa vie aux calculs astronomiques ([40]).

La révision de l'*Almageste* dans le *Vat. Gr.* 184 a sans doute consisté à confronter le texte de l'*Almageste* avec celui d'autres manuscrits ([41]), et les scolies sont probablement en grande partie la reprise de scolies antérieures, mais seule une étude attentive pourrait le montrer.

En résumé, si notre hypothèse est correcte – car nous ne pouvons pas aller plus loin qu'une simple hypothèse – une révision de l'*Almageste* et l'ajout des scolies dans le *Vat. Gr.* 184 serait l'œuvre de Nicolas

(36) LAURENT, *op. cit.* (note 27), p. 105, n. 8-9.

(37) Voir son oraison funèbre par Niccolò Capranica dans L. MOHLER, *Kardinal Bessarion als Theologe, Humanist und Staatsmann*, bd *III Aus Bessarions Gelehrtenkreis*, Paderborn 1942, p. 406-407. Il est difficile de dire quel traité exactement fut la cause de cette maladie !

(38) Voir TIHON, *L'astronomie grecque à l'aube de la Renaissance* (cité note 25), p. 264.

(39) Il n'est pas certain qu'Isidore de Monemvasie et Isidore de Kiev soient une seule et même personne : voir C. M. WOODHOUSE, *Gemistos Plethon, the Last of the Hellenes*, Oxford, 1986, p. 37.

(40) Voir par exemple le *Vat. Gr.* 1852 qui contient une série de calculs astronomiques de la main d'Isidore. Le *Marcianus Gr.* 327 contient des tables pour la latitude de Moscou (f. 176r-v), peut-être dues à Isidore de Russie.

(41) HEIBERG, *op. min.*, (cité note 15) p. CXIII, distingue plusieurs correcteurs dans le *Vat. Gr.* 184 (= G) : G^1, G^2 et G^3. Il y a effectivement plusieurs couches de corrections, et la nôtre doit être la plus récente. Mais je n'ai pas eu suffisamment de temps pour examiner en détail ces corrections lors de mes séjours à la Bibliothèque Vaticane. Selon Heiberg, ces corrections reproduisent les leçons du *Vat. Gr.* 180 (= D).

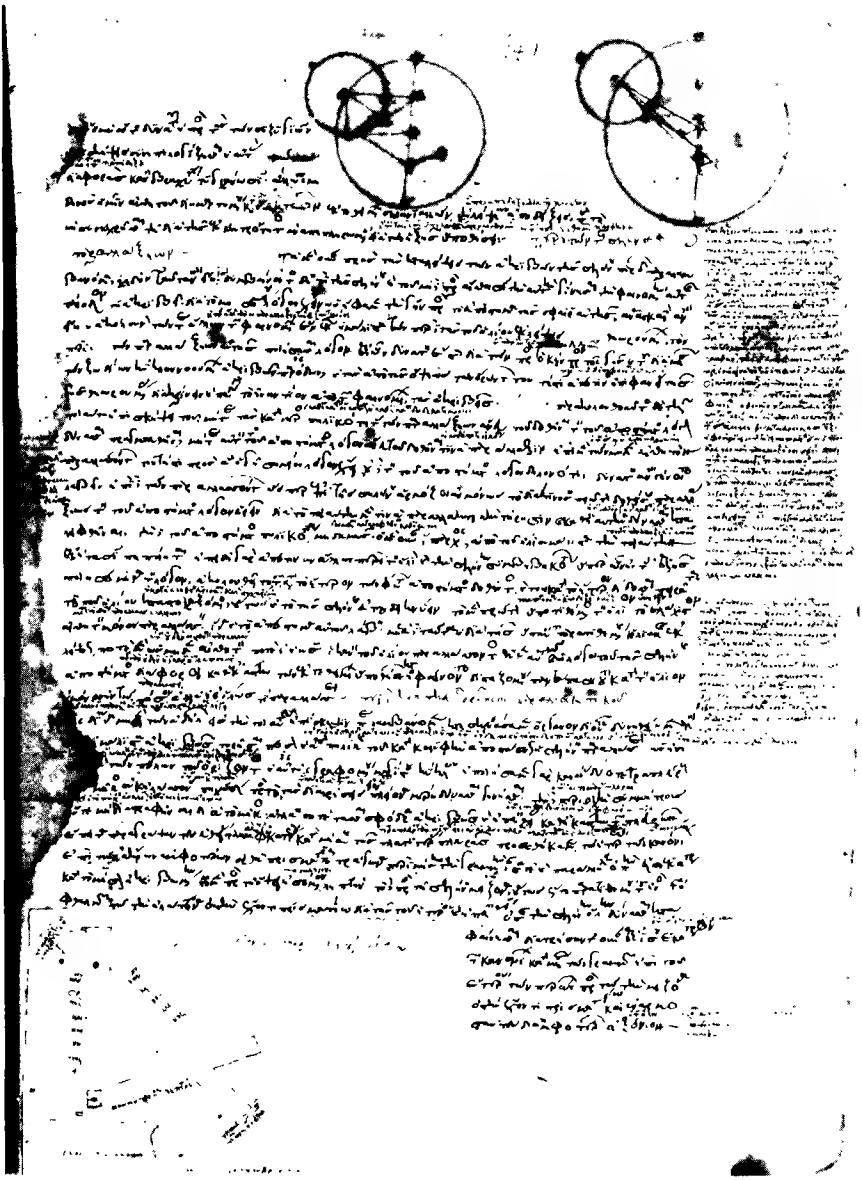
Eudaimonoioannes. Parmi les scolies recopiées par ce dernier, les textes de 1333/1334 dont l'auteur, à ce jour, n'est pas identifié.

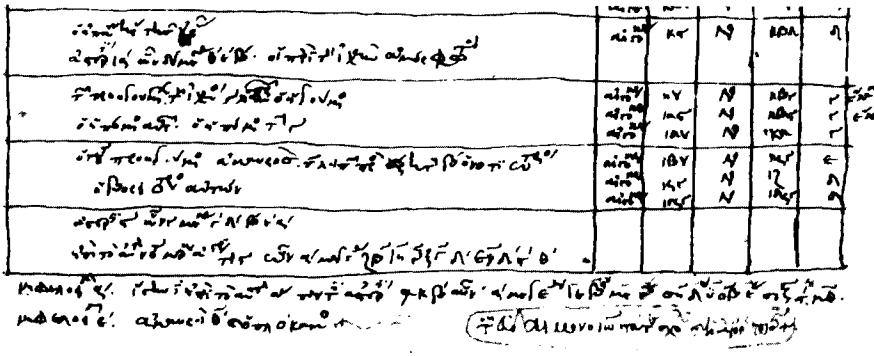
En guise de conclusion, épinglons cette remarque, dont on ne sait si elle est la copie d'une scolie ancienne ou une réflexion plus récente (42). Elle est écrite en marge du chapitre 1 du livre III de l'*Almageste*, là où Ptolémée détermine la longueur de l'année au moyen d'observations d'équinoxes, f. 115v :

> *Δεῖ γὰρ τὸν φιλομαθῆ καὶ φιλαληθῆ μὴ ἐμμένειν ἐν τοῖς τοιούτοις ἐπὶ τῶν ἑτέροις λεχθήντων πρὸ πολλῶν ἐτῶν· οἱ πολλοὶ γὰρ χρόνοι ἐναλλάττουσι καὶ δεῖ τὸν φιλομαθῆ ποιεῖσθαι δι' ἑαυτοῦ τὴν ἐξέτασιν ἐπὶ τοῖς αὐτοῖς χρόνοις.*
>
> «Il faut en effet, que celui qui aime l'étude et la vérité n'en reste pas dans de telles matières à ce qui a été dit par d'autres il y a de nombreuses années. Car de nombreuses années produisent des changements et il faut que celui qui aime l'étude fasse par lui-même l'examen pour son propre temps».

Anne Tihon.
Université Catholique de Louvain
Institut Orientaliste
1, Pl. Blaise Pascal
B-1348 Louvain-la-Neuve
Belgique

(42) Je n'ai pas trouvé cette remarque dans les scolies anciennes du *Vat. Gr.* 1594 (IXe s.) ; par contre elle figure dans le *Vat. Gr.* 1059, f. 144v, de la main de Chortasmenos.





DER PHANTASIA-BEGRIFF BEI NIKEPHOROS GREGORAS

Nikephoros Gregoras (1296-1359/60) lebte in den Jahren der paläologischen Renaissance und der hesychastischen Kontroverse (1). Gregoras' Ansichten beruhen auf die platonische und neoplatonische Ontologie, Anthropologie und Erkenntnislehre.

Gregoras legt seine Ansichten über die Phantasie hauptsächlich in seinem *Kommentar zum Träumbuch* (2) des Synesius dar. In diesem Werk versucht er, dass er das Denken von Synesius zu christianisieren. Synesios war ein überzeugter Ghrist, aber im wesentlichen war auch ein Neoplatoniker (3). So ist Gregoras in die Anthropologie, Erkenntnislehre und Ethiklehre des Neoplatonismus treu geblieben.

Die Verbindung des Ghristentums mit dem Neoplatonismus bei Gregoras fusst auf seiner Bemühung, einer innerer Verwandschaft der zwei Weltanschaungen zu zeigen (4).

(1) H.-V. Beyer, *Eine Chronologie der Lebensgeschichte des Nikephoros Gregoras*, *JÖB*, 27 (1978), S. 129-130 ; V. Laurent, *Gregoras Nicéphore*, *Dictionaire de Theologie catholique*, 11 (1931), S. 455-467 ; J. Darrouzès, *Grégoire (Nicéphore)*, *Dictionnaire de spiritualité*, 6 (1967), S. 1027-1028 ; A.-M. Talbot, *Gregoras, Nikephoros*, *ODB*, S. 874-875.

(2) Nikephoros Gregoras, *Ἑρμηνεία εἰς τὸν Συνεσίου περὶ ἐνυπνίων λόγον*, *PG* 149, col. 522-642.

(3) T. Schmitt, *Die Bekehrung des Synesios von Kyrene. Politik und Philosophie, Hof und Provinz als Handlungsräume eines Aristokraten bis zu seiner Wahl zum Metropoliten von Ptolemaïs*, Leipzig, 2001, S. 38. Vgl. N. Auioulat, *Les avatars de la phantasia dans le Traité des songes de Synésios de Cyrène* (1), *Koinonia*, 7, 1983, S. 157-177 ; *Les avatars de la phantasia dans le Traité des songes de Synésios de Cyrène* (2), *Koinonia*, 8, 1984, S. 33-35.

(4) Vgl. besonders H. V. Beyer, *Studien zum Begriff des Humanismus und zur Frage nach dessen Anwenbarkeit auf Byzanz und andere vergleichbar Kulturen*, *Βυζαντινά*, 15 (1989), S. 40-46 ; Synésios de Cyrène, *Tome III. Correspondance Lettres LXIV-CLVI*, t. 2, ed. Antonio Garzya, Paris, 2000, S. 239 : *Οἶσθα δ' ὅτι πολλὰ φιλοσοφία τοῖς θρυλλουμένοις τούτοις ἀντιδιαττάτεται δόγμασιν* ;

Gregoras übernimmt die plotinische Ansicht über die erste und zweite Verstand. Einerseits verbindet er die plotinische Venunft-*Intellectus* (*erste Verstand und erstes Leben* bei Plotinus) mit der menschlichen Vernunft zur Zeit der Schöpfung des Menschen durch Gott. Im Anschluss daran stellt er die menschliche Vernunft über die der Tiere. Die Menschen, wie auch die Engeln, benötigen keine Phantasie und keine Sprache, als Mittel zur Erkenntnis. Andereseits verbindet Gregoras den plotinischen *Verstand-Ratio (zweiter Verstand und zweites Leben* bei Plotin) mit dem menschlichen Verstand nach dem Sündenfall, für den die menschlichen Willkür die Schuld trägt (5).

Diese plotinische Unterscheidung wird offenbar auch von der platonischen Ghristen vorgenommen und stellt den Menschen zwischen irrationale und rationale Natur (6). Genauer charakterisiert Gregoras die Abweichung der Vernunft von der übersinnlichen zur sinnlichen Welt als widernatürliche Erkenntnis (*παρά φύσιν γνῶσις*) (7). Im *Brief* 3 behauptet er, dass nach Platon und Plotin die Erkenntnisse der Seienden bereits in der Vernunft vorliegen und diese nur dann verlorengehen, wenn

J. SCHAMP, *Photios Historien des Lettres. La Bibliothèque et ses notices biographiques*, Paris, 1987, S.340-341.

(5) Vgl. PLOTINUS, *Ἐννεάδες*, III, 8, ed. P. HENRY et H.-R. SCHWYZER, Oxford, 1964, § 8, 18-35 ; ALCINOOS, *Διδασκαλικὸς τοῦ Πλάτωνος δογμάτων* IV, ed. J. WHITTAKER, Paris, 1990, S. 155, 20-28, 156, 11-14.

(6) Vgl. NEMESIUS VON EMESA, *Περὶ φύσεως ἀνθρώπου*, ed. M. MORANI, Leipzig, 1987, S. 9-16 : *Ἐν μεθορίοις οὖν τῆς ἀλόγου καὶ λογικῆς φύσεως ὁ ἄνθρωπος ταχθείς, ἐὰν μὲν ἐπὶ τὸ σῶμα ῥέψῃ καὶ τὰ τοῦ σώματος πλέον ἀγαπήσῃ, τὸν τῶν ἀλόγων ἀσπάζεται βίον καὶ τούτοις συναριθμήσετε καὶ χοϊκὸς κληθήσεται κατὰ Παῦλον καὶ ἀκούσεται „γῇ εἶ καὶ εἰς γῆν ἀπελεύσῃ" καὶ παρεσυνεβλήθη τοῖς κτήνεσι τοῖς ἀνοήτοις καὶ ὡμοιώθη αὐτοῖς" ἐὰν δὲ ἐπὶ τὸ λογικὸν χωρήσῃ καταφρονήσας τῶν σωματικῶν πασῶν ἡδονῶν, τὴν θείαν τε καὶ θεοφιλεστάτην ζωὴν μετέρχεται καὶ τὴν ὡς ἀνθρώπου προηγουμένως.* MICHAEL PSELLOS, *Ἀλληγορία περὶ τῆς Σφιγγός. Φιλοσοφικὰ ἐλάσσονα. Συγγράμματα λογικά, φυσικά, ἀλληγορικὰ καὶ ἄλλα*, ed. J. M. DUFFY, Leipzig, 1992, S. 58-161. Michael Psellos vergleicht die irrationale und rationale menschliche Natur mit dem Unmensch der Wespe. Mit dem allegorischen Mythos der Wespe beschreibt er die Situation, in der der Mensch nach dem Sündenfall ist.

(7) NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἀντιλογία καὶ λύσεις ζητημάτων* 227-236, ed. P. A. LEONE, Romae, 1970, S. 495 ; NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἐπιστολὴ* 3, ed. P. A. LEONE, Romae, 1982, S. 22, 77-83. Vgl. PLOTINUS, *Ἐννεάδες*, VI, 2, § 8, 7-10.

die Vernunft von der Sicht der übersinnlichen Welt abweicht. Im Gegensatz dazu sind gemäss Aristoteles die sinnlichen Erfahrungen die notwendige Voraussetzung für die Erkenntnis, die der Verstand einnimmt ([8]). Gregoras widersetzt sich dieser Sichtweise, weil der Verstand durch trügerische Abbilder irregeleitet werden kann, somit führt Gregoras gegen den zuvor dargelegten aristotelischen Empirismus die platonische Urbild-Ideen-Lehre ins Feld. Dieses Urteil wird von H. V. Beyer abgelegt ([9]).

Der Verstand des Menschen wird durch den Südenfall zum Sinnlichen imaginär und gehört zur irrationalen Seele. In der Situation nach dem Sündenfall entspringt jede Erkenntnis dem Wahrnehmungsvermögen und prägt sich der Vorstellungskraft ein ([10]). Folglich verwickeln sich die Sinn-wahrnehmungen und hauptsächlich die Phantasie in die Erkenntnistätigkeit ; also wird das menschliche Erkenntnisvermögen herabgesetzt und ins besondere der Verstand, den Gregoras Plutarch folgend Menschen und Tieren zuspricht ([11]).

(8) NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἐπιστολή* 3, S. 23-24, 116-120 : *Καὶ τὸν νοῦν φυσικῶς καὶ δίχα λογισμοῦ τὴν γνῶσιν τῶν ὄντων ἐνοῦσαν αὐτῷ μηδαμῇ ποτε ἀποβάλλειν ἀλλ' ἔχειν ἑστῶσαν καὶ ἡδρασμένην, δοκεῖν δ' οὖν ποτε ἀποβάλλειν διὰ τὸ παρατραπῆναι μὲν τῆς προσηκούσης αὐτῷ πρὸς τὰ νοητὰ θεωρίας, συγκατιέναι δὲ παρὰ τὸ εἰκὸς τῆς αὐτοῦ φύσεως εἰς τὰ ὑλικά.* 128-131 : *Ὁ δὲ γὰρ Ἀριστοτέλης ἐναντία διεξιών φησιν ἐν τῷ τρίτῳ περὶ ψυχῆς αἴσθησιν μὲν ποιεῖν ἐμπειρίαν, τὴν δ' ἐμπειρίαν τὰς ἀρχὰς τῆς ἐπιστήμης διδόναι τῷ νῷ.*

(9) NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἀντιρρητικά Α'*, ed. H.-V. Beyer, Wien, 1976, S. 50.

(10) NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἀντιλογία*, S. 495, 236-247 : *Ἐπειδὰν δὲ μὴ βουλόμενος μέν, οὐ δυνάμενος* [sc. *ὁ νοῦς*] *δ' οὖν ἀντιτείνειν εἰς τέλος, ὀψέ ποτε νυστάξας ἠττηθῇ καὶ κατανεύσῃ πρὸς ταύτην, οὐκέτι νοερᾶς ψυχῆς καλοῖτ' ἂν κυρίως ὀφθαλμὸς οὐδὲ λογικός, ἀλλὰ ψυχῆς ἀλογωτέρας φανταστικὸς νοῦς· εἰ δέ τις βιάζοιτο, καταχρηστικῶς ἂν λογικὸν ζῷον καὶ οὐ κυρίως καλοίη διὰ τὸν προφορικὸν ἴσως τουτονὶ λόγον καὶ τὴν ἔναρθρον ταύτην φωνήν, ἣν κατ' ἐξαίρετον μόνος ὁ ἄνθρωπος ἔσχεν ὁμιλίας ἕνεκα τῆς πρὸς ἀλλήλους, ᾗ καὶ τὴν τῶν ἔξωθεν γνῶσιν διαπορθμεύειν περίεστι δι' ἀκοῆς τῷ φανταστικῷ. Εἶναι γὰρ τάς τε διὰ γλώττης ἐνάρθρους φωνὰς καὶ ὅσαι ταῖς βίβλοις ἐγγράφονται, εἰδωλά τε καὶ εἰκόνας τῶν ἐπιστημονικῶν ἐν ψυχῇ λόγων*" . Vgl. PLATON, *Φαῖδρος*, ed. J. BOURNET, Oxford, 1960, § 276 A.

(11) Vgl. PLUTARCH, *Ἠθικά*, ed. H. CHERNISS-W. HELMBOLD, London, 1957, § 992C-D.

In diesem Rahmen bewegen sich Gregoras' Ansichten über die Rolle der Phantasie im menschlichen Erkenntnisverfahren nach dem Sündefall. Das Erkenntnisvermögen des Menschen indes hat durch den Sündenfall eine dramatische Veränderung erfahren.

Die Grundlage des anthropologisch-gnoseologischen Bildes von Gregoras ist folgende : wie die Vernunft die Logoi der Seienden umfasst, so umfassen die Seele und die Phantasie die Logoi der Werdenden. Diese Ansicht hat er von Synesius übernommen ([12]). Die Logoi der Werdenden können für göttlich gehalten werden, weil sie die Logoi der Seienden reflektieren, was bei Gregoras bedeutet, dass man Gott selbst mit Hilfe der Phantasie sehen kann.

Die Phantasie nimmt die sinnlichen Formen, die ihr eingeprägt werden, durch die Wahrnehmungsorgane auf ([13]). Gregoras stimmt mit der philosophischen Ansicht, die von Aristoteles und den Stoikern geteilt wird, überein, nämlich dass durch die Phantasie die Wahrnehmung aktiviert wird ([14]) ; deshalb gehört sie zum irrationalen Vermögen der Seele und Gregoras charakterisiert die Phantasie als *φανταστικὴν καὶ κατ' αἴσθησιν ζωήν* ([15]). Abgesehen davon hält er die Vorstellungskraft

(12) NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἑρμηνεία εἰς τὸν Συνεσίου περὶ ἐνυπνίων λόγον*, *PG* 149, col. 555 A : *Ἔφησε γὰρ ἀνωτέρω ὅτι ὁ μὲν νοῦς ἔχει τὰ εἴδη τῶν ὄντων· ἡ δὲ ψυχὴ τῶν γινομένων, ὁμοίως καὶ ἡ φαντασία, ὅτι μὴ καὶ μᾶλλον*. Vgl. SYNESIUS VON CYRENE, *Περὶ ἐνυπνίων*, 4, ed. N. TERZAGHI, Romae, 1944, S. 149,18, 150,1 ; NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἀντιρρητικὰ Α'*, S. 29. PLOTINUS, *Ἐννεάδες*, III, 6, S. 18, 24-34. Vgl. die Untersuchung von A. FITZGERALD, *The Essays and Hymns of Synesius of Cyrene*, London, 1930, S. 471. Über die Seele als Seiend in Plotinus siehe die Abhandlung von P. KALLIGAS, *Forms of Individuals in Plotinus : A Re-Examination*, *Phronesis*, 42 (1997), S. 206-226.

(13) NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἑρμηνεία εἰς τὸν Συνεσίου*, col. 555A : *Διὰ τοῦ φανταστικοῦ πνεύματος πρῶτον, εἶτα διὰ τῶν ἔξωθεν αἰσθητηρίων ὥσπερ ῥύακας δεχομένων τὰς ἐκεῖθεν δυνάμεις διαφόρως, καὶ ὡς ἔχει θέσεως ἕκαστον*.

(14) *Stoicorum Veterum Fragmenta*, II, ed. IOANNES AB ARNIM, Lipsiae, 1913, 59 (S. 24, 8-9) ; 61 (S. 24, 16-17). ARISTOTELES, *Περὶ ψυχῆς Γ'*, ed. W. D. ROSS, Oxford, 1956, S. 429a 1-4. Über dieses Thema siehe G. WATSON, *φαντασία* in Atistotle, de Anima 3.3, *The Classical Quarterly*, 32 (1982,) S. 105.

(15) NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἑρμηνεία εἰς τὸν Συνεσίου*, col. 554B : *Ἡ φανταστικὴ καὶ κατ' αἴσθησιν ζωή, δι' ἧς κοινωνοῦμεν τοῖς ἀλόγοις, ἢ μᾶλλον ἢ κατὰ τοὺς ὕπνους ἐνέργεια τοῦ φανταστικοῦ πνεύματος*. 585B : *Οὕτω καὶ ἡ ἄλογος ψυχή, τοῦτ' ἐστι τὸ φανταστικὸν πνεῦμα*. Auch siehe JOHANNES PHILOPONOS, *Εἰς τὴν περὶ ψυχῆς Ἀριστοτέλους σχολικαὶ ἀποση-*

für die höchste Fähigkeit der irrationalen Seele. Er charakterisiert die Phantasie als erstes Leben, wie Synesius sie nennt, weil sie unmittelbar mit der Seele verbunden ist, im Gegensatz zu den Wahrnehmungsorganen, die sich mit der Seele durch die Vorstellungskraft verbinden ([16]). Diese Ansicht übernimmt er von Aristoteles und Plotin, die die Vorstellungskraft an der Grenze des Verstandes und der Wahrnehmung ansiedeln ([17]).

Gregoras stellt die Beziehung der Phantasie zu den anderen Sinnen durch einen Kreis bar, in dessen Zentrum die Phantasie steht von welchem die Sinnesvermögen radial ausgehen. Da such einerseits alle Empfindungen der fünf Sinne der Phantasie einprägen und erhaltenbleiben, kann man sie auf einen Sie reduzieren. Andererseits sind die Sinne vielfältig, da sie von Zentrum ausgehen und somit jede von ihnen ihre Empfindungsart offenbart. Mit dieser Darstellung deklariert Gregoras den Vergleich, den Synesius kurz dargelegt hat. Diese Ansicht könnte er von Alexander von Aphrodisias – der ein bedeutsamer Kommenator von Aristoteles war – Johannes Philoponos und von Michael Psellos übernommen haben ([18]).

Gregoras behauptet, dass die Phantasie aus zwei Naturen, einer körperlichen und einer unkörperlichen, besteht ([19]). Er erklärt die doppelte Natur der Phantasie mit folgedermassen : die Phantasie ist mit einem Buch zu

μειώσεις ἐκ τῶν συνουσιῶν Ἀμμωνίου τοῦ Ἑρμείου μετά τινων ἰδίων ἐπιστάσεων, *Commentaria Aristoteles Graeca*, XV, ed. M. HAYDUCK, Berlin, 1897, S. 446, 9-21, 488, 9-18, 500, 6-19.

(16) NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἑρμηνεία εἰς τὸν Συνεσίου*, 559B : *Σῶμα καὶ τοῦτο, φησίν, ὡς συγγενέστερον πρὸς τὸ σῶμα, καὶ μεσιτεῦον ψυχῇ καὶ σώματι· σῶμα δὲ πρῶτον εἶπεν αὐτό* [sc. *Συνέσιος*] *ὡς ἀμέσως ὁμιλοῦν τῇ ψυχῇ. Τὰ γὰρ σωματικὰ αἰσθητήρια οὐκ ἀμέσως ὁμιλοῦσι τῇ ψυχῇ, ἀλλὰ διὰ μέσου τοῦ φανταστικοῦ*. Vgl. SYNESIUS VON CYRENE, *Περὶ ἐνυπνίων*, S. 153, 2.

(17) ARISTOTELES, *Περὶ ψυχῆς* Γ′, 427b 14-17. PLOTINUS, *Ἐννεάδες* IV, 4, 3, 6-12. Über die Phantasie in Aristoteles siehe G. WATSON, S. 104. Vgl. R. LEFEBVRE, *Aristote, l'imagination et le phénomène : l'interprétation de Martha Graven Nussbaum*, *Phronesis*, 37 (1992), S. 29.

(18) Vgl. ALEXANDER VON APHRODISIAS, *Περὶ ψυχῆς*, *Commentaria Aristoteles Graeca*, I, ed. I. BRUNS, suppl. Berlin, 1887, S. 63, 8-17. Vgl. besonders A. FITZGERALD, S. 446 ; NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἀντιρρητικὰ* Α′, S. 227, 1-4.

(19) NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἑρμηνεία εἰς τὸν Συνεσίου*, col. 565B-566A. NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἀντιρρητικὰ* Α′, S. 291, 8-9. Vgl. A. FITZGERALD, S. 447.

vergleichen, das mit dem Verstand gelesen wird ([20]). Die Phantasie erklärt die reinen und deutlichen Wahrnehmungsempfindungen, während sie den Verstand für die undeutlichen Empfindungen zu Hilfe ruft ; Gregoras übernimmt diese These von Platon ([21]). Ebenfalls behauptet er, dass der Verstand Abbilder und Denken aus der Phantasie fasst. Die Phantasie verschafft die Abbilder im Verstand, so dass er das Sinnliche begrifflich bearbeiten und erklären kann ; diese Ansicht hat er von Aristoteles und Porphyrios übergennomen ([22]). Diese Tätigkeit der Phantasie ist das Ergebnis ihrer doppelten Natur.

Gregoras erfasst den doppelten Charakter der Phantasie, indem er sich auf die neoplatonische Unterscheidung zwischen der übersinnlichen und der sinnlichen Welt mit ihren Zwischenniveaus stützt. Aus diesem Grunde hält er die Phantasie für das Vehikel der Seele während ihres Abstieges in der Körper ([23]). Aufgrund der Doppelnatur der Phantasie ist es schwer für ihn, ihre Substanz als sinnliches oder übersinnliches Vehikel zu bestimmen ([24]).

(20) NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἑρμηνεία εἰς τὸν Συνεσίου*, col. 568A ; NIKEPHOROS GREGORAS, *Ρωμαϊκὴ Ἱστορία Λ΄*, *PG* 149, col. 253B. Vgl. *Stoicorum Veterum Fragmenta*, 83 (S. 28, 13-15) ; ARISTOTELES, *Περὶ ψυχῆς Β΄*, 424a, 17-19.

(21) NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἑρμηνεία εἰς τὸν Συνεσίου*, col. 568 A. Vgl. PLATON, *Φίληβος*, ed. J. BOURNET, Oxford, 1964, S. 38e.

(22) NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἑρμηνεία εἰς τὸν Συνεσίου*, col. 568 A : *Καὶ γὰρ ἡ διάνοια, εἰ μὴ ἀπὸ τῆς φαντασίας λάβοι τὰ σκέμματα, οὐκ ἔχει περὶ τὴν γεννητὴν τῶν πραγμάτων φύσιν ἐνεργειὰν τινά*. Vgl. ARISTOTELES, *Περὶ ψυχῆς Γ΄*, 431a, 15-17 ; PORPHYRIOS, *Ἀφορμαὶ πρὸς τὰ νοητὰ* 16, ed. G. GIRGENTI, Milano, 1996, S. 91. R. Guilland, erklärt diese Ansicht bei Gregoras : R. GUILLAND, *Essai sur Nicéphore Grégoras. L'homme et l'œuvre*, Paris, 1926, S. 197.

(23) Synesius stellt die Theorie über das Vehikel dar. SYNESIUS VON CYRENE, *Περὶ ἐνυπνίων* 6, S. 155, 3 ; 7, S. 155, 14. Vgl. die Zusammenstelung bei R. C. KISSLING, *The ὄχημα-πνεῦμα of the Neo-Platonists and the de Insomniis of Synesius of Cyrene*, *American Journal of Philology*, 43 (1922), S. 318-321, und neuerdings J. F. FINAMORE, *Iamblichus and the Theorie of the Vehikle of the Soul*, California, 1985, S. 45-46.

(24) NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἑρμηνεία εἰς τὸν Συνεσίου*, col. 569A : *Τὴν φαντασίαν ποτὲ μὲν φανταστικόν φησι πνεῦμα, ποτὲ δὲ ψυχικὸν πνεῦμα, ποτὲ δὲ σῶμα πρῶτον ψυχῆς, ποτὲ δὲ πνευματικὴν ψυχήν, ποτὲ δὲ κοινὸν ὅρον ψυχῆς καὶ σώματος*. Vgl. SYNESIUS VON CYRENE, *Περὶ ἐνυπνίων*, 7, S. 156, 8. Bezüglich der Charakterisierung der Phantasie als *πνευματικὴν ψυχὴν* siehe A. FITZGERALD, S. 445.

Gregoras zeigt, dass sich die Phantasie unmittelbar mit der Seele verbunden ist. Zusätzlich hält er es für Unrecht, dass die rationale Seele, wenn sie sich vom Körper befreit, sich in der übersinnlichen Welt erhebt, indem sie die Phantasie verlässt, die die Seele benutzt, um im Körper hinabzusteigen ([25]).

Die Phantasie steigt aus den oberen Spähren hinab, indem sie sich höherer Elemente, d.h. Feuer und Luft, aus der unteren Welt bedient. Die Phantasie verbindet sich mit der unteren Welt durch diese Elemente. Es ist möglich, dass der Körper sich durch die Phantasie in die übersinnliche Welt erhebt. In dieser Position stimmt Gregoras mit der Ansicht von Psellos, dass sich der Körper durch die Seele zu Gott erhebt, überein ([26]).

Gregoras fasst die Phantasie als zweiten Vehikel auf, das er aus dem begriff der drei Vehikel des Proklos bezieht ([27]). Dieses Vehikel wird sich

(25) NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἐρμηνεία εἰς τὸν Συνεσίου*, col. 574A : *Καὶ τοῦτο μέν, φησί τὸ δυνηθῆναι λογικὴν ψυχὴν ἀφεῖναι τὸ φανταστικὸν πνεῦμα βαρυνθὲν κάτω, καὶ ἀνελθεῖν ἐλευθέραν τῆς ὑλικῆς σχέσεως αὐτὴν πρὸς τὰ μετέωρα, δῶρον ἂν εἴη Θεοῦ τε συναιρομένου τρόποις ἀῤῥήτοις, καὶ τελετῆς, τοῦτ' ἔστι μυστικῆς καὶ θειοτέρας διδασκαλίας παιδαγωγούσης καὶ σωφρονιζούσης αὐτήν· πλὴν οὐ πολλαῖς ἂν γένοιτο τοῦτο ψυχαῖς, ἀλλὰ μόλις μιᾷ τινι, ἢ καὶ δευτέρα· ὅμως καὶ ταύτης τῇ ἀνόδῳ μέμφεται. Αἰσχρὰν γὰρ ἔφη, καὶ κατῃσχυμμένην αὐτήν, ὡς ἄδικον φανεῖσαν, διὰ τὸ μὴ ἀποδιδόναι τὸ ἀλλότριον, ὅθεν ἠρανίσατο.*

(26) NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἐρμηνεία εἰς τὸν Συνεσίου*, col. 585B-586A : *Ὕλης σκύβαλον φησίν, ὅπερ ἡ φαντασία κατιοῦσα ἐκ τῶν ἄνω σφαιρῶν ἠρανίσατο ἐκ τῶν φυσικῶν στοιχείων πυρὸς καὶ ἀέρος. Οὐδὲ τοῦτο οὖν, φησί, καταλιπεῖν χρὴ ἐν τῷ κρημνῷ τοῦτ' ἔστιν ἐν τῷ ἀμφικνεφεῖ τούτῳ κόσμῳ, ἀλλ' ἀνελκύσαι δι' ἐγκράτειας τε καὶ τῶν ἄλλων ἀρετῶν, καὶ πρὸς τὸν αἰθέριον ἀναγαγεῖν κόσμον ... Καὶ λόγον δ' οὖν ἔχει τινά, φησί, σχετικὸν ἡ φαντασία πρὸς τὰ ἑκατέρωθεν κοινωνοῦντα αὐτῇ, καὶ εἰς ἓν τελοῦντα αὐτῇ, ἤγουν οὐ μόνον πρὸς τὴν λογικὴν ψυχὴν ἄνω, ἀλλὰ καὶ κάτω πρὸς τὰ φυσικὰ στοιχεῖα, ἅπερ, φησίν, ἠρανίσατο κατιοῦσα, πῦρ λέγω, καὶ ἀήρ.* 586A : *Οὐ γὰρ μόνην τὴν τοῦ φανταστικοῦ πνεύματος φύσιν ἀνάγειν παραινεῖ εἰς τὸν ἄνω κόσμον διὰ καθαρμοῦ προσήκοντος, ἀλλὰ καὶ εἴ τι ἐκ τῶν ἄκρων πυρὸς καὶ ὕδατος προσειλήφει, ἃ δὴ καὶ ὕλης σκύβαλον ἔφησε, καὶ τοῦτο συναναφέρειν κελεύει.* Bezüglich der Bedeutung der Wörter *ὕλης σκύβαλον καί κρημνός* bei Synesius und Psellos siehe R. C. KISSLING, a. a. O., s. 328. (MICHAEL PSELLOS, *Ἐξήγησις εἰς τὰ χαλδαϊκὰ λόγια*, 38. *Φιλοσοφικὰ ἐλάσσονα. Συγγράμματα ψυχολογικά, θεολογικά, δαιμονολογικά*, ed. J. M. DUFFY-D. J. O' MEARA, Leipzig, 1989, S. 126, 16-22.

(27) NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἐρμηνεία εἰς τὸν Συνεσίου*, col. 625A, 626B. Vgl. SYNESIUS VON CYRENE, *Περὶ ἐνυπνίων*, 7, S. 179, 1-2 ; PROKLOS, *Δυκίου πλατωνικοῦ διαδόχου εἰς τὴν Πολιτείαν*, II, ed. G. KROLL, Lipsiae, 1901,

durch eine doppelte Natur zwischen Seele und Körper charakterisiert, in dem die Phantasie ihre Substanz hat ([28]). Präziser hat die Phantasie ihren Sitz im menschlichen Gehirn. Diese Ansicht übernimmt Gregoras von Nemesios von Emesa ([29]).

Eine besondere Tätigkeit schreibt er letzlich der Phantasie während des Schlafes zu. Denn Gregoras akzeptiert die Fähigkeit der Phantasie, die Zukunft während des Schlafes vorauszuahnen. In diesem Zustand reinigt sich die Phantasie und befreit sich bis zu einem gewissen Grad vom Körper ([30]).

Gregoras erklärt nicht, ob die Träume bei Gott ihren Ursprung nehmen. Einerseits nimmt er die Ansicht von Aristoteles an, dass der Inhalt viele Träume nichts anders als eine Widerspiegelung des Alltags ist ([31]). Andererseits nimmt Gregoras jedoch als Christ an, dass andere Träume ihren Ursprung bei Gott haben. Manchmal hängt der Inhalt der Scheinbilder von der Stimmung des Schlafenden ab oder werden durch die Affekte des Körpers beeinflusst. Gregoras hält die korperlichen Affekte und die verschiedenartigen Tätigkeiten des Körpers für ein Hindernis bei der Einprägung des wirklichen Abbildes in der Phantasie. Daher sind die Träume undeutlich. Bemerkenswert ist, dass das Argument gegen die

S. 126, 9-12 ; *Διαδόχου εἰς τὸν Τίμαιον Πλάτωνος*, III, ed. G. KROLL, Lipsiae, 1906, S. 237, 25-31. Vgl. A. FITZGERALD, S. 445.

(28) Vgl. PROKLOS, *Διαδόχου εἰς τὸν Τίμαιον Πλάτωνος*, III, 286, 20-25 : *Ἄλλη δέ ἐστιν ἡ πρὸ ταύτης αἴσθησις ἐν τῷ ὀχήματι τῆς ψυχῆς, ὡς πρὸς ταύτην ἄυλος καὶ καθαρὰ καὶ γνῶσις ἀπαθὴς αὐτὴ καθ' ἑαυτήν, μορφῆς δὲ οὐκ ἀπηλλαγμένη, διότι καὶ αὐτὴ σωματοειδής ἐστιν, ὡς ἐν σώματι λαχοῦσα τὴν ὑπόστασιν. Καὶ ἐκείνη μὲν ἡ αἴσθησις τῇ φαντασίᾳ τὴν αὐτὴν ἔχει φύσιν.* Bezüglich der Unterscheidung der drei Vehikel in Proklos siehe PROKLOS, S. 285, 13-15.

(29) NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἑρμηνεία εἰς τὸν Συνεσίου*, col. 595A, 559B. Vgl. GALENUS, *Περὶ χρείας μορίων*, VIII, 5, 6, S. 461, ed. G. HEIMREICH, Amsterdam, 1968 ; PLOTINUS, *Ἐννεάδες*, IV 3, 23, 24-27 ; NEMESIUS VON EMESA, S. 56, 1-4.

(30) NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἑρμηνεία εἰς τὸν Συνεσίου*, col. 529C : *Οὕτω καὶ ὅσα καθεύδουσι τοῖς ἀνθρώποις ὁρῶνται, ἐπεὶ θειοτέρα, φησί, καὶ προγνωστικὴ τίς ἐστιν ὄψις, τοῦ φανταστικοῦ πνεύματος τῆς ψυχῆς τηνικαῦτα καθαρωτέρου καθισταμένου, διὰ τὸ ἀπηλλάχθαι πως τῶν σωματικῶν τε καὶ ὑλικῶν θορύβων, αἰνιγματωδῶς πως καὶ ταῦτα, καὶ ὥσπερ ὑπὸ παραπετάσματι δίδονται τοῖς ἀνθρώποις.* Vgl. SYNESIUS VON CYRENE, *Περὶ ἐνυπνίων* 1, 143-144, 12-13, 1-2. Vgl. R. GUILLAND, S. 214.

(31) NIKEPHOROS GREGORAS, *Ἑρμηνεία εἰς τὸν Συνεσίου*, col. 557B. Vgl. R. GUILLAND, S. 215.

Zuverlässigkeit der Sinne aus vier der „zehn Tropen der Enthaltung" des Ainesidemos ist. Gregoras übernimmt diese „Tropen" von Sextus Empiricus (32).

Trozdem behauptet er, dass auch eine wahre und permanente Reinigung für die Phantasie möglich ist, die sie unsterblich machen kann.

Gregoras meint, dass die widernatürliche Situation des Menschen von seinem schlechten Willen abhängt (33). Er akzeptiert keine altertümlichen Reinigunsrituale, sondern nur die christliche Reinigung durch Besonnenheit, der Schlafentzug und Fasten. Diese Position ist identisch mit jener des Gregoras von Nyssa und Maximus Confessor (34). Gregoras behauptet, die Körperliche und seelische Übung befreie den Menschen von den „Miasmata". Die „Miasmata" dringen durch die Wahrnehmungsorgane in die Phantasie. Ferner ist er der Ansicht, dass sich die Reinigung der Phantasie mit Hilfe des Verstandes realisieren lässt. Auf diese Weise steigt die Phantasie mit Hilfe des Verstandes in die himmlische Welt (35).

Die Ergebnisse unserer Untersuchung lassen sich folgendermassen darstellen :

a. Die Ansichten von Gregoras über die Erkenntnistätigkeit der Phantasie besitzen keine Originalität. Es ist klar, dass Gregoras die neoplatonischen Ansichten gebraucht hat, die seine christlichen Lehre ausdrücken.
b. Er weist die Phantasie als jenes Erkenntnisvermögen aus, das der rationalen Seele am nächsten steht und betrachtet die Phantasie als eine aktive, kritische Fähigkeit.
c. Sein Denken ist verwandt mit zwei der drei neoplatonischen Richtungen, d.h. mit der sogenannten metaphysisch-spekulativen und

(32) Sextus Empiricus, *Πυρρώνειοι ὑποτυπώσεις* 1, vol. I, ed. R. G. Bury, London, 1967, 36-163 ; *Πρός μαθηματικούς* 1, vol. IV, ed. R. G. Bury, London, 1949, S. 345f. Bezüglich der „zehn Tropen" des Ainesidemos siehe Philon von Alexandrea, *Περί μέθης*, vol. III, ed. F. H. Cols-G. H. Whitaker, London, 1960, § 169-205 ; Diogenes Laertius, vol. I, ed. R. D. Hicks, London, 1966, § 9, 78-88.

(33) Nikephoros Gregoras, *Ἑρμηνεία εἰς τὸν Συνεσίου*, col. 563A.

(34) Maximus Confessor, *Κεφάλαια διάφορα θεολογικά τε καὶ οἰκονομικά*, *PG* 90, col. 1217D-1220A, 1229B, 1244D-1260A, 1273B-1277A, 1281B-1284A, 1304A-1305C, 1377B-D ; Maximus Confessor, *Πρὸς Θαλάσσιον*, *PG* 90, col. 264C-265B, 356AB, 449D-456A, 469C.

(35) Nikephoros Gregoras, *Ἑρμηνεία εἰς τὸν Συνεσίου*, col. 571A. Vgl. Platon, *Φαῖδρος*, 248C.

der gelehrten Richtung. Aus diesen Richtungen bezieht er die folgenden gemeinsamen Thesen :

1. Die Phantasie steht zwischen Seele und Körper.
2. Die Vernunft beinhaltet die Logoi der Seienden, die phantastische und rationelle Seele hingegen die Logoi der Werdenden.
3. Die Phantasie partizipiert an der Tätigkeit des Verstandes, und Gregoras bezweckt mit dieser Lehre, diese Erkenntnis zu relativieren und sie herabzusetzen.

Er bezieht die folgenden anthropologischen Elemente aus der ersten Richtung :

1. Die Phantasie ähnelt dem zweiten Vehikel des Proklos.
2. Gregoras passt die christliche Ansicht über den die menschlichen Zustand vor und nach dem Sündenfall der plotinischen Unterscheidung zwischen der ersten und der zweiten Vernunft an.

Folgendes Elemente bezieht er aus der dritten Richtung : Gregoras behauptet, dass man Gott mit der Phantasie sehen kann. Hier meint er mit dem Begriff „Gott" nicht die göttlichen Existenz an sich, sondern die Gesamtheit der Logoi der Seienden, deren Abbilder die Phantasie aus dem Sinnlichen bezogen hat. Die Phantasie verschafft dem Verstand die Abbilder zur Schau der Logoi der Seienden. Gregoras akzeptiert keine plotinische Theorie über die Ekstasis in diesem Leben.

d. Die philosophische Position von Gregoras über die Selbstbeschauung Gottes mit der Bedeutung der Schau der Logoi der Seienden in der Phantasie bestimmt im voraus seinen Gegensatz zu den Ansichten von Gregorios Palamas über die Theorie des ungeschaffenen Lichtes, die ähnlich der plotinischen Theorie über die Ekstasis ist.

Sotiria Triantari-Mara.
Paster, 11
GR-54633 Thessalonique
Grèce

ILLNESSES, CURATIVE METHODS AND SUPERNATURAL FORCES IN THE EARLY BYZANTINE EMPIRE (4th - 7th C. A.D.)

The belief in the attacks of the demons either spontaneously or by the means of black arts against people and the specific kinds of illnesses that they caused, had led to the appearance of miraculous cures by some holy men, as well as to the invention of reverse magical means, with which people could fight the harmful magic. The *healing* and *protective* magic, the very opposite of black magic or *goeteia* (γοητεία), covers a very large area containing formulae, amulets and other magical practices. All these are greatly connected with the medical-magical practices of the ancient Egyptians and the eastern nations, mixed, many times, with Christian elements. In this kind of magic, Christianism played a great part, surrounded by demons, exorcists, purgative rituals, curses, and also by the miraculous power of the icons, the relics, the holy graves, the sign of the cross, the amulets and the religious prayers (1).

(1) See for example, Ioannes Chrysostomus, *Homilia II*, *PG* 63, col. 469 ; N. Brox, *Magie und Aberglaube in der Anfängen des Christentums*, in *Trierer Theologische Zeitschrift*, 83 (1974), pp. 157-180, 167-168, 170-172 ; D. E. Aune, *Magic in Early Christianity*, in W. Haase (ed.), *Aufsteig und Niedergang der römischen Welt*, Berlin, New York, 1980, pp. 1507-1557, 1520-1521, 1546 ; S. Benko, *Pagan Rome and the Early Christians*, Bloomington, 1984, pp. 115, 118-120, 128 ; J. F. Haldon, *Byzantium in the Seventh Century, the Transformation of a Culture*, Cambridge, 1990, pp. 332-333 ; A. D. Vakaloudi, *Αποτροπαϊκά φυλακτά της πρώτης Βυζαντινής περιόδου. Η Λειτουργία των Απεικονίσεων και των Επωδών. Ο ρόλος των Χριστιανών Αγίων*, in *Βυζαντινά*, 19 (1998), pp. 207-224 ; Eadem, *The Kinds and the Special Function of the ἐπῳδαί (epodes) in Apotropaic Amulets of the First Byzantine Period*, in *Byzantinoslavica*, 59-2 (1998), pp. 222-238 ; E. Thomassen, *Is Magic a Subclass of Ritual ?*, in D. R. Jordan - H. Montgomery - E. Thomassen (eds), *The World of Ancient Magic, Papers from the First International Samson Eitrem Seminar at the Norwegian Institute at Athens 4-8 May 1997, Papers from the Norwegian Institute at Athens 4*, Bergen, 1999, pp. 55-66.

It seems that the Byzantines were deeply affected by the theory, which had its origin in Egyptian, Babylonian and Hebraic beliefs, that the demons were the source of all illnesses (2). As it was attested in the sources, mostly mental or neurological and neurochemical diseases with symptoms as uncontrollable twitches, jerks, writhings, thrashings, swearing, cursing, singing, use of racial and ethnic epithets, and especially epilepsy with a scale of symptoms from complete unresponsiveness to external stimuli to dangerous grand mal seizures, were attributed to some malign and external force such as the devil or demons, either acting on their own or summoned by a powerful magician. To the second diagnoses led some specific symptoms, which appeared only when a magician was involved, such as depression, anguish, delirium. The patient was in constant agony, his heart was in pain or suffered from hysteria having pain in the pharynx, chills, vomiting, nausea, spasms in the larynx, oesophagus, stomach or intestines. All these symptoms, which today are diagnosed as neurosis, neurological, neuromuscular or psychological disorders, were characterized as demonic possession and the patients had to undergo exorcism, sometimes in combination with practical curative means, in order to be cured (3).

1. Exorcism as a Curative Method

As it seems, exorcism was thought of as panacea among the religious circles in cases of illnesses caused by the demons and the black arts. For example, as it was cited in the *Life of St Theodore of Sykeon*, when a woman came to the Saint suffering from a demonic possession, the demon inside her revealed that its presence within her had to do with the magical acts of a magician called Theodotus, coming from the village of Masamia. This magician had forced it, against its will, to possess the poor

(2) Th. Hopfner, *Griechisch-Ägyptisch Offenbarungszauber* (hereinafter cited as *OZ*), vol. I, Leipzig, 1921. Impr. Amsterdam, 1974, § 629 ; for an identical belief in ancient Egypt, see G. Pinch, *Magic in Ancient Egypt*, Austin, 1994, pp. 36, 141-142 ; A. D. Vakaloudi, *Δεισιδαιμονία and the Role of the Apotropaic Magic Amulets in the Early Byzantine Empire*, in *Byz.*, 70-1 (2000), pp. 182-210, 185-188 ; cf. N. Brox, *Magie*, p. 174.

(3) A. Delatte, *Un office byzantin d'exorcisme* (*Académie Royale de Belgique, Classe des Lettres, Mémoires*, 2eme série, 52, 1), Brussels, 1957, pp. 135-136.

victim. The Saint expelled the evil spirit with an **exorcism** and ordered it never to come back (4).

The exorcism of a demon was an ancient technique, which was always exercised by 'magicians' i.e. medicine men and miracle-workers (5). All these men had, many times, to go through fast, destitution, severity (6), according to Jesus' teaching (7), and to know special '*apotropaic*' prayers, the so-called '*epodes*' (ἐπῳδαί), with the citation of which they averted the evil. This method, known already to the Egyptians and the Chaldeans, includes the invocation of strange and '*barbaric*' holy names (8). When the Christians adopted this method, they added names of their own religion (9). A characteristic example gives an exorcism of St Basil, where it is referred : ...*δὸς τὸν ἀφορκισμὸν τοῦτον ἐπὶ τῷ φρικτῷ ὀνόματί σου τελούμενον· φόβῳ γενέσθαι αὐτῷ προηγουμένῳ τῆς πονηρίας...καὶ τρέψον αὐτὸν εἰς φυγήν·*... (10).

(4) *Vie de Théodore de Sykéôn*, ed. A.-J. FESTUGIÈRE (*Subsidia Hagiographica* [hereinafter cited as *SH*], 48, I-II), Brussels 1970, ch. 35 ; H. J. MAGOULIAS, *The Lives of Byzantine Saints as Sources of Data for the History of Magic in the Sixth and Seventh Centuries A.D. : Sorcery, Relics and Icons*, in *Byz.*, 37 (1967), pp. 228-269, 235 ; F. R. TROMBLEY, *Paganism in the Greek World at the End of Antiquity : The Case of Rural Anatolia and Greece*, in *Harvard Theological Review*, 78 (1985), pp. 327-352, 340.

(5) For similar exorcisms, see A. D. VAKALOUDI, *Μυστικισμός, Θαυματοποιΐα και Ιατρική της Θεουργίας. Οι Συνεχιστές του Πυθαγόρα και του Πλάτωνα στη Χριστιανική εποχή. Θαυματουργοί Ιερείς ή Μάγοι* ; Athens, 2000, pp. 219-222 and especially pp. 221-222 ; G. LUCK, *Arcana Mundi, Magic and the Occult in the Greek and Roman Worlds (A Collection of Ancient Texts Translated, Annotated and Introduced by Georg Luck)*, Baltimore - London, 1985. Impr. 1986, p. 8.

(6) J. TAMBORNINO, *De antiquorum daemonismo* (*Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten*, vol. VII, 3), Gießen, 1909, p. 38 ; A. DELATTE, *Un office*, p. 102 ; R. P. H. GREENFIELD, *Traditions of Belief in Late Byzantine Demonology*, Amsterdam, 1988, p. 145.

(7) J. TAMBORNINO, *Daemonismo*, p. 28 ; R. P. H. GREENFIELD, *Demonology*, p. 145.

(8) For exactly the same beliefs and attitude among the Chaldeans (and generally ancient Mesopotamians), see G. K. POURNAROPOULOS, *Ιστορία της ιατρικής διά μέσου των αιώνων*[2], issue A', Athens, 1952, pp. 41, 44, 46ff. ; S. BENKO, *Pagan Rome*, p. 118 ; for ancient Egyptians, see G. PINCH, *Magic Egypt*, p. 45.

(9) D. E. AUNE, *Magic*, p. 1546 ; S. BENKO, *Pagan Rome*, pp. 117-118.

(10) GREGORIUS NYSSENUS, *De Vita Gregorii Thaumaturgi* (F. HALKIN, *Bibliotheca Hagiographica Graeca*[3] [hereinafter cited as *BHG*], Bruxelles 1957,

Through the recitation of the exorcisms the demon is submitted, theoretically, to burning, whipping, and other tortures. Under these circumstances, the exorcist orders the evil spirit to go away and, finally, he banishes it ([11]). Here, an acceptable co-existence of magic and religion must be pointed out, which was imposed by a rank of 'holy people' ; these people legislated the special magical powers of the exorcism within the wider religious contest ([12]). Often, the names, the rites and the objects which were used by the exorcist-priests, acquired self-existent effect on the demons, as long as everything was acted according to the ritual ; then, the language of the invocation and request to the God, was becoming a language of command ([13]).

As it was already mentioned, the ancient Chaldeo/Persian, Egyptian and Jewish demonology had widely affected the Early Byzantine Empire. The Byzantines believed that a scale of demons existed, starting with the lowest, material evil spirits and continued higher up to air. During the exorcism, the airy demons, because of their sharp conception, apprehended the exorcist and his character. If he wasn't holy or his *epodes* didn't include the real name of God, they wouldn't leave the possessed man. However, the demons living nearer to the material world were witless ; therefore, being afraid of their expulsion to the abyss and the infernal world, or of the angels who might persecute them, they dreaded everyone who threatened to send them there, and everyone who used, for this task, the names of the responsible angels ([14]).

1, 715), ed. G. Heil - J. P. Cavarnos - O. Lendle, *Gregorii Nysseni, Sermones*, Book X, vol. 1, 2, Leiden, 1990, pp. 3-57, 22ff ; Basilius Magnus, *Orationes sive exorcismi, In obsessos daemonibus et quamlibet infirmationem*, *PG* 31, col. 1677ff ; Ph. Koukoules, *Βυζαντινών βίος και πολιτισμός*, vol. A', II, Athens, 1948, pp. 239-240 ; S. Benko, *Pagan Rome*, p. 118 ; R. P. H. Greenfield, *Demonology*, pp. 142-145.

(11) Eustathius von Antiochien, *Über die Hexe von Endor*, ed. E. Klostermann, *Origenes, Eustathius von Antiochien und Gregor von Nyssa über die Hexe von Endor* (*Kleine Texte für Theologie und Philologie*, 83), Bonn-Berlin, 1912, pp. 16-62, 4. 21, 21-23 ; Ph. Koukoules, *Βυζαντινών βίος και πολιτισμός*, vol. A', II, pp. 239-240 ; R. P. H. Greenfield, *Demonology*, pp. 142-143.

(12) G. Luck, *Arcana Mundi, Magic and the Occult in the Greek and Roman Worlds*, p. 8.

(13) A. Delatte, *Un office*, p. 104 ; S. Benko, *Pagan Rome*, pp. 118-119 ; R. P. H. Greenfield, *Demonology*, pp. 147-148.

(14) A. Delatte, *Un office*, pp. 124, 126-127, 133.

As for the issue of the gods or angels-persecutors, this has its origin back to the ancient Egyptian ([15]) but especially to the Jewish tradition. Many times the Jewish philosopher-'magicians' – like the famous demons' persecutor Solomon – had the ability to use angels against the demons. In demonology, the archangels – who sometimes are called gods – and the angels are connected with the stars and the celestial bodies, which are considered as their residences ([16]). Among them special angels existed who had as their duty to chase the demons to the infernal places (hell). These angels consisted of the orders of the *Angels*, the *Archangels*, the *Cherubim* and the *Seraphim* ([17]). If a holy man wished to fight the demons, he would call these spirits for help ([18]).

The lower, material demons, because of their senility, didn't understand the character of the one who was threatening them. Consequently, anyone – even irrelevant, usually an old one – could recite some special *epodes* aiming to threaten them ([19]). Sometimes he was also holding a sharp object in order to sting them, because they had a material body which sensed every pain. Then the material demons hastened to leave the patient, due to their belief that the supposed exorcist could realize his threats ([20]).

In the author's opinion the exorcists were trying to save their fellowmen from their superstitious fear. Anyway, this fear created the type of the priest-medicine man, working from the ancient times with purifications

(15) G. PINCH, *Magic Egypt*, p. 45.

(16) Th. HOPFNER, *OZ*, vol. I, §§ 154, 151 ; A. D. VAKALOUDI, *Αποτροπαϊκά φυλακτά*, p. 210.

(17) IOANNES CHRYSOSTOMUS, *In Epistolam ad Philippenses commentarius*, Cap. III, Homil. XIII, *PG* 62, col. 279 ; A. D. VAKALOUDI, *Αποτροπαϊκά φυλακτά*, p. 210.

(18) CALLINICOS, *Vie d' Hypatios*, ed. G. J. M. BARTELINK (*SC*, 177), Paris 1971, 28, 14-30 (pp. 188-192) ; K. PREISENDANZ, *Papyri Graecae Magicae*, vols 1-2, Leipzig 1928, 1931. 2nd ed., Stuttgart, 1973/1974, vol. 2 : p. 10 ; *Le De Daemonibus du Pseudo-Psellos*, ed. P. GAUTIER, *RÉB*, 38 (1980), pp. 105-194 [Text : pp. 133-177], pp. 171-173, verses 570-589 ; Th. HOPFNER, *OZ*, vol. I, § 178 ; A. D. VAKALOUDI, *Αποτροπαϊκά Φυλακτά*, p. 210.

(19) *Le De Daemonibus du Pseudo-Psellos*, p. 173, verses 578ff. ; cf. P.-P. IOANNOU, *Démonologie populaire-démonologie critique au XIe siècle : la vie inédite de S. Auxence par M. Psellus* (*Schriften zur Geistesgeschichte des Östlichen Europa*), Wiesbaden, 1971, p. 23.

(20) *Le De Daemonibus du Pseudo-Psellos*, p. 171, verses 567ff.

and expiations, aiming by these means to exorcise the horrible human imaginings, the demons of the Greek beliefs. These demons' interference to the human life was what the diviner-medicine man was trying to fend off, through his '*expurgation*' ([21]).

Everything that was hostile and harmful for the people and belonged to the area of the evil spirits, e.g. sicknesses, insanity and every kind of evil with which the demons infected human beings, could be fought only by religious-magical means. The priest who performed the curative purification in order to heal the patients from their illnesses, acted always as an exorcist ; his acts of averting the ailments were truly aiming at the expulsion of the demons who were bringing them ([22]).

Accordingly, in the early Byzantine Empire (and not only) it was accepted as a general belief – either Christian or pagan – that the people as well as their houses were besieged and dominated by demons ([23]). These spirits were causing harm of every kind either on their own will or forced by the magicians (*γόητες*) with the means of black magic (*διὰ*

(21) *Βίος τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἰλαρίωνος*, [*BHG*, 1, 752], ed. A. PAPADOPOULOU-KERAMEOS, *Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς Σταχυολογίας*, vol. V, pp. 82-136, ch. 21. p. 99, 7ff. ; *The Greek Versions of Jerome's Vita Sancti Hilarionis*, [*BHG*, 1, 751z], R. F. STROUT (ed.), in W. A. OLDFATHER (ed), *Studies in the Text Tradition of St. Jerome's Vitae Patrum*, Urbana, 1943, pp. 312-332, ch. 21. p. 320, 15-16 ; *La vie ancienne de Syméon Stylite le jeune* (521-592), [*BHG*, 2, 1689], ed. P. VAN DEN VEN, vol. I, *SH*, 32, (Text, pp. 1-224), Brussels 1962, ch. 49. pp. 45-46 ; S. BENKO, *Pagan Rome*, pp. 119-120 ; cf. E. ROHDE, *Psyche, Seelencult und Unsterblichkeitsglaube der Griechen*, Fünfte und sechste Auflage, (Band I-II, Tübingen, 1910), Ausgewählt und eingeleitet von H. ECKSTEIN, Leipzig, s.d., p. 173 ; A. D. VAKALOUDI, *Μυστικισμός, Θαυματοποιία και Ιατρική της Θεουργίας*, p. 215 ; for the same attitude among the ancient Egyptians, see G. PINCH, *Magic Egypt*, p. 134ff.

(22) PLOTIN, *Enn. XXX 14 de gnosticis*, in J. TAMBORNINO, *Daemonismo*, p. 22 ; Ph. KOUKOULES, *Βυζαντινών βίος και πολιτισμός*, vol. A', II, pp. 239-240 ; W. VON SIEBENTHAL, *Krankheit als Folge der Sünde, eine medizinhistorische Untersuchung*, Hannover, 1950, pp. 47-51 ; J. M. HULL, *Hellenistic Magic and the Synoptic Tradition*, *Studies in Biblical Theology* (2nd series, no 28), Naperville, III, 1974, pp. 29-30 ; R. P. H. GREENFIELD, *Demonology*, pp. 90-95 ; S. BENKO, *Pagan Rome*, pp. 121-122 ; E. ROHDE, *Psyche*, p. 172 ; cf. S. KYRIAKIDIS, *Μαγεία*, in ELEUTHEROUDAKIS, *Εγκυκλοπαιδικόν λεξικόν*², Athens, vol. VIII, p. 903 ; for exactly the same beliefs and attitude in ancient Egypt, see G. PINCH, *Magic Egypt*, pp. 36, 46, 53-54, 135, 141-143.

(23) PORPHYRIUS, *De philosophia ex oraculis haurienta*, 147ff., in J. TAMBORNINO, *Daemonismo*, p. 22 ; W. VON SIEBENTHAL, *Krankheit*, pp. 47-48.

περιεργείας) ([24]). In this case the '*holy men*' appeared, not only the true representatives of Christianism but many other priests-exorcists, the so-called περικαθαίροντες, coming from Egypt, Phoinike and other '*holy*' lands, who '*purified*' the houses and expelled the demons. The first group (the Christians) naturally conducted the exorcisms in the name of Jesus Christ ([25]). The people of the second group used for their exorcisms a mishmash from all the known powerful religions as well as the invocation of God's name ([26]), and conjurations where they were reciting '*barbaric*' names and words, verses from holy texts or from *David's Psalms* ; all of these were occasionally being combined with Christian holy names, various magical ceremonies and amulets ([27]). Nevertheless the exorcists, even the Christians, were thought of by the ordinary people as magicians ('γόητες') ([28]).

A very vivid description of a similar exorcism is cited in the *Life of St Hilarion* (IV. century A.D.). The miraculous fame of the Saint was expanded to many Byzantine regions, mainly in Palestine, Syria, Egypt, and also to the Emperor Constantius and his royal court ([29]). The lands, where the holy man's fame was expanded, were not only the birthplaces of magic but also these of the ascetic-revealing (God) θεοσοφία which was

(24) Ph. KOUKOULES, *Βυζαντινών βίος και πολιτισμός*, vol. A', II, p. 228 ; the belief that every ailment and misfortune was caused by the evil demons or by the followers of black magic, came from the Chaldeans, S. KYRIAKIDIS, *Μαγεία*, p. 904.

(25) *Βίος Ιλαρίωνος*, ch. 22. p. 321, 17 ; P.-P. IOANNOU, *Démonologie*, p. 22 ; S. BENKO, *Pagan Rome*, pp. 118-119, 121-122, 125, 128 ; A. D. VAKALOUDI, *Δεισιδαιμονία and the Role of the Apotropaic Magic*, pp. 188-190 ; EADEM, *Religion and Magic in Syria and Wider Orient in the Early Byzantine Period*, in *BF*, 26 (2000), pp. 255-280, 270-271.

(26) PORPHYRIUS, *De philosophia ex oraculis haurienta*, p. 147ff., in J. TAMBORNINO, *Daemonismo*, p. 22 ; Ph. KOUKOULES, *Βυζαντινών βίος και πολιτισμός*, vol. A', II, p. 228 ; S. BENKO, *Pagan Rome*, p. 124 ; A. D. VAKALOUDI, *Μυστικισμός, Θαυματοποιία και Ιατρική της Θεουργίας*, p. 216.

(27) For a characteristic example of a magic exorcism, see K. PREISENDANZ, *PGM* 1 : IV. *Πρᾶξις γενναία ἐκβάλλουσα δαίμονας* ; Ph. KOUKOULES, *Βυζαντινών βίος και πολιτισμός*, vol. A', II, pp. 241-242 ; A. D. VAKALOUDI, *Μυστικισμός, Θαυματοποιία και Ιατρική της Θεουργίας*, p. 216 ; cf. S. KYRIAKIDIS, *Μαγεία*, p. 904, about the Chaldeans.

(28) *Sancti Danielis Stylitae Vita antiquior* († 493), [*BHG*, 1, 489], ed. H. DELEHAYE, *Les Saints Stylites* (*SH*, 14), Brussels-Paris 1923, pp. 1-94, ch. 33. p. 31, 22-28.

(29) *Βίος Ιλαρίωνος*, ch. 22. p. 99, 27-30.

the life pattern of every holy, inspired by God, and wise man of these age in every religious field ([30]).

A *candidatus*, possessed by a demon, suffered from insomnia. The demon made him stay awake the whole night, sighing, screaming, gnashing, and being carried away. Wanting to save himself he asked for permission to visit the holy Hilarion. When he faced him, he began to levitate in the air and talk in unfamiliar to him languages, as Syriac, the local dialect of the Palestinians who lived in Gaza, and Greek. This was the typical behaviour of a demon. The spirit admitted that had entered his victim, forced by the epodes and the magical rites of some *goetes* (γόητες) ([31]).

The Saint put his hands on the patient's head and exorcised the demon in the name of Jesus Christ. The demon was wiped off and the dignitary wanted to reward the Saint with ten pounds of gold. Naturally the holy man didn't accept, because, contrary to the physicians who demanded exorbitant payments for their services, all the medical-saints were ἀνάργυροι ; they never took money for their cures ([32]).

The medical-saints had of course the power to exorcise and avert the demons, but their power went beyond this ; they could question the evil spirits and reveal also the guilty humans. St Nicholas, archbishop of Myra in Lycia by the time of Constantine the Great, having expelled the demon from the mute (once again the case is about an illness of the larynx) son of Nasarach, a local Assyrian lord, asked him who had ordered him to possess the child. The demon confessed that it wasn't God who had sent him (according to the Christian belief, which cleverly was prolonged, the misfortunes came also from God, as a punishment to the human sins ([33])

(30) For the ancient Egyptians, see G. PINCH, *Magic Egypt*, pp. 46-75 ; for the ancient Jews, see M. D. SWARTZ, *Scholastic Magic, Ritual and Revelation in Early Jewish Mystisism*, Princeton, 1996, pp. 46-50, 153ff.

(31) *Βίος Ἱλαρίωνος*, ch. 22. pp. 320-321, 16.

(32) *Βίος Ἱλαρίωνος*, ch. 22. p. 321, 17-18 ; H. J. MAGOULIAS, *The Lives of the Saints as Sources of Data for the History of Byzantine Medicine in the Sixth and Seventh Senturies*, in *BZ*, 57 (1964), pp. 127-150, 131.

(33) *Encomium on St. Coluthus Attributed to Isaac of Antinoe*, S. E. THOMPSON (ed), in P. CHAPMAN - L. DEPUYDT - M. E. FOAT - A. B. SCOTT - S. E. THOMPSON (eds), *Encomiastica from the Pierpont Morgan Library, Five Coptic Homilies Attributed to Anastasius of Euchaita, Epiphanius of Salamis, Isaac of Antinoe, Severian of Gabala, and Theopempus of Antioch* (*Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* [hereinafter cited as *CSCO*], 545, *Scriptores Coptici*, 48), Louvain, 1993, pp. 37-64, ch. 67. p. 53 ; H. HUNGER,

but an evil magician (*περίεργος καὶ πονηρὸς ἄνθρωπος*). This man, because of a disagreement with the child's parents, sent a demon to it, who made it mute. All of a sudden the magician died, before he had the chance to release the spirit. If the magician didn't perform a certain ritual called *ἀπόλυσις*, the demon wouldn't leave the possessed person. Having the specific magician dead, the demon remained inside the boy, trapped, hindering him of speaking. But the Christian Saint's power could overcome every evil power ; not only did he give the healthy child back to its parents, but also he '*banded*' the demon with eight coppery-diamond chains and put on him a huge boulder (34).

The '*binding*' of a demon is again an ancient oriental technique practiced by the Egyptians (35), and also by the Jews with the help of the angels, as it is attested in the *Old Testament* (36). Furthermore, in a book of the II. century B.C. which was given to the holy descendant of Adam Enoch, once again is attested the persecutory role of angel Raphael who, under God's orders, chases the evil demon Exael, bends him hand and foot and throws him to the abyss. A similar case is cited in the *Solomon's Testament*, where the angel Michael takes as an order from God to bend the demon Simixan and his followers (37).

The monk Macedonius (Syria, V. century A.D.), investigating a case of erotic magic, was called to the court to question the demon who had entered a young woman and to discover the evil man who had sent him. Indeed the demon, speaking from inside the girl, confessed the facts and indicated the man who was responsible (38). If someone takes in mind the

Eine frühbyzantinische Wachstafel der Wiener Papyrussamlung, in *Serta Turyniana*, (Urbana, 1974), pp. 489-494, 490.

(34) *Hagios Nikolaos, Der heilige Nikolaos in der griechischen Kirche*, [*BHG*, 2, 1348 ff.], ed. G. ANRICH, Band I : *Die Texte*, Leipzig-Berlin, 1913 : II. pp. 67-77. III. pp. 97-102. IV. pp. 113-139. VI. pp. 153-182. VII. pp. 185-197. X. pp. 235-267. XIV. pp. 313-332. XV. pp. 339-390, 15. pp. 324-326 ; 16. p. 326, 6-16.

(35) G. PINCH, *Magic Egypt*, pp. 84, 135ff.

(36) *Tobit*, 8, 1-3.

(37) G. P. MIGNE, *PG* 122, col. 868-869.

(38) *Macedonius*, [*BHG*, 2, 1011], ed. P. CAVINET - A. LEROY-MOLINGEN, in *Théodoret de Cyr, Histoire des moines de Syrie : "Histoire Philothée"*, vols I-II, Paris, 1977-79, (I, I-XIII : *SC*, 234, 1977 ; II, XIV-XXX : *SC*, 257, 1979) ; vol. I, pp. 474-508, ch. 11, 10-21 (p. 494) ; A. LEROY-MOLINGEN, *Une affaire de magie dans la Syrie des IVe-Ve siècles*, in *Rayonnement grec, Hommages à Charles Delvoye*, ed. L. HADERMANN-MISGUICH et G. RAEPSAET avec la collaboration de

age of this woman (she was in puberty) and the oppressive restrained way the women were treated in Byzantium (they were 'housebound', forbidden to go out often or alone, to associate with other people – especially men –, to be seen by strange eyes — even by the sun ([39]), then one can understand the sudden erotic passion of this girl for a practically unknown man, whom she had seen maybe once. Nevertheless, in those times the psychological causes of a disturbance were incomprehensible, therefore the erotic passion of a young girl could only be considered as an illness, due to the demons and the black arts ([40]).

After he found the cause of the girl's 'illness', the Saint had exorcised the demon ([41]), but the most important in this case is that the girl's father asked for the guilty man's execution, whose life the Saint saved eventually. The intention of the holy Christian wasn't the loss of lives of those accused for magic, but the salvation of their souls with the true contriteness for the rest of their lives ([42]). This attempt of Macedonius is placed among the scopes of the Christian clergy to convince the people of living in a world completely possessed by demons, and of having all their misfortunes coming exclusively from these evil spirits ([43]).

It also seems that disputes and arguments between people were attributed by the Byzantines to demons and the most neurotic men were thought of as possessed by the evil spirits. In addition, the demons and

GUY CAMBIER, Brussels, 1982, pp. 285-288, 285-286 ; F. R. TROMBLEY, *Hellenic Religion and Christianisation c. 370-529*, vols I-II, Leiden-New York-Köln, 1993, vol. II, pp. 200-201.

(39) See relatively, A. D. VAKALOUDI, *Καλλιστεία και Γάμος στο Βυζάντιο*, Thessaloniki, 1998, pp. 32-38.

(40) For further information, see A. D. VAKALOUDI, *Η Μαγεία ως κοινωνικό φαινόμενο στο πρώιμο Βυζάντιο (4ος-7ος αι.)*, [Dissertation of the Department of History and Archaeology of the Philosophical Faculty of the Aristotelian University of Thessaloniki], Athens, 2001, pp. 227-228.

(41) *Macedonius*, 11, 24-27 (pp. 494-495).

(42) *Macedonius*, 12 (p. 495) ; P. BROWN, *Religion and Society in the Age of St. Augustine*, in IDEM, *Sorcery, Demons and the Rise of Christianity : From Late Antiquity into the Middle Ages*, New York, 1972, pp. 119-146, 137 ; F. R. TROMBLEY, *Christianisation*, vol. II, p. 202 ; cf. N. COHN, *The Myth of Satan and his Human Servants*, in E. E. EVANS-PRITCHARD, *Witchcraft Confessions and Accusations*, ed. M. DOUGLAS (*Tavistock Publications Ltd. Association of Social Anthropologists Monographs*, 9), London-New York-Sydney-Toronto-Wellington, 1970, pp. 3-16, 8.

(43) P. BROWN, *Religion and Society in the Age of St. Augustin*, p. 137.

the black arts were always connected with the idolaters who, acting as the magicians, were carrying along the demons with them and used them according to the case. The saints could detect these demons and question them and in this way they revealed the guilty person. For example, as it was cited in the *Life of Saint Symeon Stylite the Younger*, while being an arbiter in a dispute between two people, the Saint forced the demon who dwelled inside one of them to confess that this person was his master. As it was discovered, the man in question sacrificed to the idols and was occupied with practices of black magic (*γοητεῖαι*). In this way, the demon was manipulated and forced to follow and obey the magician. Since the magician was revealed, he confessed all his actions (*πάσας αὐτοῦ τὰς ἀσεβείας καὶ τὰς γοητείας* [p. 194, 31-32]) (44).

2. Exorcism in Combination with Other Curative Means

Except for the exorcism, and in combination with it, the Churchmen were also practicing empirical healing to the victims of the demons and the harmful black magic. Indeed some of them, as Theodore of Sykeon, Cyrus and Ioannes, Cosmas and Damianus, were excellent practitioners of medicine (45). In general, the methods which were usually used by the Christian holy men, that is the '*oil appropriate for exorcisms*' (*ἐπορκιστὸν ἔλαιον*), the blowing, the plasters, the invocation of God's name, and the recitation of a prayer, were recommended by the Christian Church as the best medicine for the expulsion of the demons (46). This tactic reinforced the antagonistic policy of the Church which supported the existence of miracles ("*faith saves*"), aiming at discouraging people from visiting trained physicians considered as inferior competitors (47).

(44) *La vie ancienne de Syméon Stylite le jeune*, ch. 223. pp. 193-194 ; the demon's confession, p. 194, 21-25.

(45) H. J. Magoulias, *Saints Medicine*, p. 128.

(46) Cyrille de Jérusalem, *Catéchèse mystagogique II*, ed. A. Piédangnel - P. Paris, *Cyrille de Jérusalem, Catéchèses mystagogiques* (*SC*, 126), Paris, 1966, pp. 104-118, ch. 3. p. 108, 5-13 ; W. von Siebenthal, *Krankheit*, pp. 50-51 ; cf. Ph. Koukoules, *Βυζαντινών βίος και πολιτισμός*, vol. A', II, p. 242 ; G. Vikan, *Art, Medicine and Magic in Early Byzantium*, in J. Scarborough (ed.), *Symposium on Byzantine Medicine*, *DOP*, 38 (1984), pp. 65-86, 73.

(47) H. J. Magoulias, *Saints Medicine*, p. 128.

a. *Blowing and Spittle as Curative Means*

Sometimes, in cases of illnesses attached to the demons and the black arts as psychological anguish or, as it appears from the sources, enteralgia, gastric ulcer, enterocolitis or psychosomatic enteritis, an exorcism was combined with other mystic means of cure as blowing and spittle. The blowing on the face of the patient was, according to Cyrillus of Alexandria, again an old Jewish traditional practice. It was practiced by those who used to exorcise in reciting magical *epodes*, aiming to free the patients from the evil spirits, the sorrow, and the diseases ([48]). Thereafter Jesus followed the same path. Not only did he cure through spittle or plasters from saliva and clay ([49]), but also, when resurrected from the dead, blew on the face of his apostles, transferring by this act the Holy Spirit into them. Accordingly the blowing became for Christianism a secure way of averting demons ([50]).

In the author's opinion, the action of blowing was thought of having the same affect as the spittle, which also Jesus was using among his exorcisms and miraculous cures ([51]). Spittle was considered as overpowering the demons ([52]) and at the same time was also reflecting (as well as the blowing) the breath of life. In this way the spittle acquired a creative

(48) CYRILLUS ALEXANDRINUS, *In XII prophetas post pontanum et aubertum*, ed. P. E. PUSEY, vols I-II, Oxford, 1868 (Impr. Brussels, 1965²), vol. II, p. 36, 3-5. - p. 37, 1-5.

(49) P. N. TREMBELAS, *Η Καινή Διαθήκη μετά συντόμου ερμηνείας*, Athens, 1995, *Το κατά Ιωάννην Ευαγγέλιον, Θ΄*, 6 ; *The Letter of Cyril of Alexandria to Tiberius the Deacon*, Syriac Version, ed. R. Y. EBIED - L. R. WICKHAM, *Le Muséon*, 83, 3-4 (1970), pp. 433-482, 471 ; D. E. AUNE, *Magic*, p. 1537 ; B. KOLLMANN, *Jesus und die Christen als Wundertäter, Studien zu Magie, Medizin und Schamanismus in Antike und Christentum*, Göttingen, 1996, p. 37.

(50) CYRILLUS ALEXANDRINUS, *In XII prophetas*, vol. II, p. 37, 13-16.

(51) DIDYME L'AVEUGLE, *Sur Zacharie*, ed. L. DOUTRELEAU (*SC*, 83-85), Paris, 1962, I. ch. [56] 249. p. 322, 25-28 ; IOANNES CHRYSOSTOMUS, *Commentarius in Sanctum Ioannem Apostolum et Evangelistam*, Homilia LVII, *PG*, 59, col. 311 ; CHRYSOSTOMI, *Oratio in obsessos daemonibus et quamlibet infirmitatem, Supplementum ad liturgiam S. Chrysostomi*, *PG* 64, col. 1065 ; CYRIL OF ALEXANDRIA, *The Letter of Cyril of Alexandria to Tiberius*, p. 471 ; regarding the spittle, see Ph. KOUKOULES, *Βυζαντινών βίος και πολιτισμός*, vol. A΄, II, p. 242 ; G. K. POURNAROPOULOS, *Ιστορία της ιατρικής*, p. 60.

(52) IOANNES CHRYSOSTOMUS, *Commentarius in Sanctum Ioannem Apostolum et Evangelistam*, Homilia LVIII, *PG* 64, col. 311 ; BASILII *aliorumque scholia in s. Gregorii orationes*, *PG*, 36, col. 907B-C.

power and transferred onto the patient something of the mystical power of the exorcist (53). Besides, spittle was the main action to man's creation from God (54).

In the *Miracles of Cyrus and Ioannes*' narration is included, the cure of a woman who suffered from a disease in the bowels, caused either by a demon sent by a magician or by poisoning. Once the medical-saints blew **three** times into her mouth, a huge helminth came out of the woman's belly ; this creature was eating her entrails (55). Number three was very often used in any kind of magical practice – good or evil – not only because it represented the Trinity, but also because it was thought of as the most powerful number in magic ; the perfect uneven (56).

The exorcism by the blowing is attested also in *St Cyprian's Martyrium*, where a demon tried to seduce a young woman, sent by a magician for the sake of his client who fell in love with her. The girl made the sign of the cross all over her body, blew to the demon and banished him (57).

Finally the blowing was adopted by the magician-exorcists. In the magical formula *Πρὸς δαιμονιαζομένους Πιβήχεως δόκιμον* of the IV. century, being excessively influenced by Judaism, the Egyptian (magical) religion, Christianism and Gnosticism (a Christian mystical sect), after the invocation of God, Jesus, the all-powerful Egyptian god of magic Thoth (*θεοῦ τῶν Ἑβραίων Ἰησοῦ... ἐν τῇ καθαρᾷ Ἰωηλ Θώθ... ελε...ελω*), after the exorcism by the magical seal of Solomon, as a

(53) Didyme l'Aveugle, *Sur Zacharie*, I. ch. [56] 249. p. 322, 25-28 ; Ioannes Chrysostomus, *Commentarius in Sanctum Ioannem Apostolum et Evangelistam*, Homilia LVIII, col. 311 ; Chrysostomi, *Oratio in obsessos*, col. 1065 ; regarding the saliva, see Ph. Koukoules, *Βυζαντινών βίος και πολιτισμός*, vol. A', II, p. 242 ; G. K. Pournaropoulos, *Ιστορία της ιατρικής*, p. 60.

(54) Not only the ancient Jews did believe in this theory but also the Egyptians, see G. Pinch, *Magic Egypt*, p. 24.

(55) N. F. Marcos, *Los "Thaumata de Sofronio", Contribution al estudio de la "Incubatio cristiana" (Manuales y Anejos de "Emerita", 31), [BHG, 1, 477 ff.]*, Madrid, 1975, pp. 241-400, XXI. (pp. 282-283).

(56) Plutarch, *De Iside et Osiride*, ed. J. G. Griffiths, Wales, 1970, ch. 55 ; S. Eitrem, *Papyri Osloenses*, Fasc. 1, *Magical Papyri*, Oslo, 1925, 1, col. IV. 103 and n° 103, p. 55.

(57) Eudocia Augusta, *De martyrio s. Cypriani* [*BHG*, 1, 459], ed. A. Ludwich, *Eudociae Augustae, Procli Lycii, Claudiani carminum graecorum reliquiae (e cod. Florent. Laurent. VII. 10)*, Leipzig, 1897, pp. 24-79, I, p. 31, 93-95.

closure, the exorcist is instructed to blow once onto the patient from the toe to the face, and the demon will immediately go away ([58]).

b. *Oil as a Curative Means*

Another ordinary method of cure, especially in cases of neurological, psychological and neuromuscular illnesses (with symptoms as paranoia, hemiplegia, aches, heavy tremble of the body, colics) and in combination with an exorcism, was the use of oil. Oil was always thought of as a medicine ; inunction was a very usual curative means among the Babylonians and the Egyptians ([59]). Furthermore Moses had ordered the annointment of the Jewish priests with '*ἔλαιον σκευαστόν, καλούμενον ναζέρ*' ([60]). It was also very widely used by the Christian men of the Church in their cures ([61]). This was happening, on one hand because of oil's long curative tradition and on the other hand because it was used in the mass, consecrated by the holy mystery (*ἱερουργίας τοῦ μυστηρίου*) ([62]) ; accordingly they thought of it as holy and providential, as it is attested in the *Life of St Gregory of Armenia*. During the baptism of the faithful Christians to the river Euphrates : *τὸ ἅγιον δὲ τῆς χρίσεως ἔλαιον μηδαμοῦ διαχεόμενον εἱλεῖτο περὶ αὐτούς, καὶ ὡς στῦλος ἀμέτρου φωτὸς ἐπέστη ἐπὶ τῶν ὑδάτων, καὶ ὑπεράνωθεν τοῦ αὐτοῦ στύλου ὁμοίωμα τοῦ δεσποτικοῦ σταυροῦ* ([63]). Many times oil was mixed with wax and this mixture was used by the Christian Saints either as ointment or as purgative medicine ([64]).

The archbishop of Antiocheia Anastasius II. consults the patients to go to the Church, where the priests will anoint them with oil joint together

(58) K. PREISENDANZ, *PGM* 1 : IV. 3009ff. and espec. 3082ff.

(59) G. K. POURNAROPOULOS, *Ιστορία της ιατρικής*, pp. 62, 92 ; G. PINCH, *Magic Egypt*, p. 136.

(60) EUSEBIUS, *Demonstratio Evangelica*, ed. I. A. HEIKEL (*Die Griechischen Christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte*, 23), Leipzig, 1913, VII. ch. 2, 48.

(61) S. BENKO, *Pagan Rome*, p. 123.

(62) GREGORIUS NYSSENUS, *In Diem Luminum*, ed. G. HEIL - A. VAN HECK - E. GEBHARDT - A. SPIRA (*Gregorii Nysseni Sermones*, I, *Works*, IX), Leiden, 1967, pp. 121-242, p. 225, 14-25.

(63) *La vie grecque inédite de S. Grégoire d'Arménie*, [*BHG*^{n} (= ad novum nunc primum in F. HALKIN, *Auctarium assumptum*) 712c], ed. G. GARITTE, in *AB*, 83 (1965), pp. 233-290, ch. 127 (Ag. 148) p. 289.

(64) *Los "Thaumata de Sofronio"*, I. 11-12 (p. 246) ; XXII. 2-4 (p. 284).

with the invocation of God's name and the recitation of a specific prayer. According to the archbishop (and many other religious men) this should be the only treatment for Christians ; every other is considered as demonic ([65]). In the *Apostolic Constitutions* (A.D. 380) a suitable *epode* is cited for the consecration of the oil, which will be brought by the devout Christians, in order to become miraculous. The priest will recite : '*Lord Sabaoth, consecrate by the power of Christ this water and oil, in the name of him or her who brought it, so that it will acquire the power of giving health, healing, expulsion of demons, protection of houses and averting every conspiracy*' ([66]).

The oil is also used as a curative means in the demotic magic, joint naturally together with the suitable and indispensable *epode* which will enable it to become miraculous. In a magical formula, inclusive in the *Demotic Magical Papyrus* (III. century A.D.), is cited a similar *epode*, which the healer must repeat **seven** times, as he anoints every day a sting with oil ([67]). In the author's opinion number seven was used because it was also a very significant mystical number. In addition, it was thought of playing a great role in human life ([68]), considering the seven days of the week, which corresponded to the seven planets-gods in the ancient astrology ([69]).

Healing by anointing with the miraculous oil, in cases of black magic, is frequently attested in the Byzantine sources. In one of these cases, Urbicius, a Christian *cubicularius*, found Aetius in a state of insanity caused by his own brother by the means of black magic. His brother had bewitched him so that he could embezzle Aetius' fortune ; his motive was pure greed, as long as he was himself rich too. After he had driven Aetius mad, he had imprisoned him and intended to kill him. When Urbicius found him, having heard of St Hypatius' miraculous powers, he took

(65) ANASTASIUS II. SINAÏTA, *Interrogationes et Responsiones*, *PG* 89, col. 532A.

(66) *Les constitutions apostoliques*, vol. III, Books VII-VIII, ed. M. METZGER (*SC*, 336), Paris, 1987, ch. VIII, 29.

(67) *The Demotical Magical Papyrus of London and Leiden*, ed. F. L. GRIFFITH - H. THOMPSON, London, 1904, col. XX. 17.

(68) Ph. KOUKOULES, *Βυζαντινών βίος και πολιτισμός*, vol. A', II, p. 144 ; A. D. VAKALOUDI, *Αποτροπαϊκά φυλακτά*, p. 212 ; for the mystic role of number seven in ancient Egypt, see G. PINCH, *Magic Egypt*, p. 37f.

(69) PROCLI DIADOCHI *in Platonis Cratylum commentaria*, ed. G. PASQUALI, Stuttgart-Leipzig, 1994, p. 93 ; A. D. VAKALOUDI, *Αποτροπαϊκά φυλακτά*, p. 212.

Aetius to him so that he could find a cure. Hypatius himself took care of the patient and cured him by anointing him with oil (70).

In another case, Alcimus, the *domesticus* of Urbicius, had suffered black magic which caused him hemiplegia. Urbicius carried him to St Hypatius who, reciting a *prayer*, anointed him with oil. When the patient was cured, the Satan appeared shining to the Saint and complained that he was deprived of someone who had been delivered to him by magical ceremonies (71).

In another case a certain boatswain, being bewitched by someone (*περιεργασθεὶς ὑπό τινος*), was harassed by an evil demon with pains, trembling of the members, continuous illnesses from different causes. This victim had spent all his money, trying continuously and without any success to cure himself. In a state of despair, he took shelter to St Theodore of Sykeon, kneeled, and asked for a 'prayer' (*εὐχή*) of exorcism that could release him from his ordeal. The Saint prayed, blessed the oil and gave it to him so that he would anoint himself ; after a few days the man appeared in front of the Saint completely healed (72).

Finally, in two more cases, the patients who suffered black magic and were taken ill, were healed by drinking oil from the vigil light of the sanctuary, in Prophet Hesaias' church (73).

The Gnostic sect was also very accustomed to the oil healing. In a Gnostic Christian amulet of the V. century A.D., Christ himself is presented by the Gnostics, to recommend a treatment with oil. The same amulet contains also stories from the Christian apocrypha and the non-canonical Gospel (74).

(70) CALLINICOS, *Vie d' Hypatios*, 12, 4-7 (pp. 116-118) ; Ph. KOUKOULES, *Βυζαντινών βίος και πολιτισμός*, vol. ΣΤ΄, Athens, 1955, p. 175 ; F. R. TROMBLEY, *Christianisation*, vol. II, p. 89.

(71) CALLINICOS, *Vie d'Hypatios*, 12, 4-7 (pp. 116-118) ; Ph. KOUKOULES, *Βυζαντινών βίος και πολιτισμός*, vol. ΣΤ΄, p. 175 ; P.-P. IOANNOU, *Démonologie*, p. 23 ; F. R. TROMBLEY, *Christianisation*, vol. II, p. 89.

(72) *Vie de Théodore de Sykéôn*, ch. 87, 72-73.

(73) *Εἰς τὰ ἐν τῷ πανσέπτῳ ναῷ τελεσθέντα θαύματα νυνὶ τοῦ ἁγίου καὶ μεγάλου προφήτου Ἡσαΐου*, [*BHG*, 2, 958f.], ed. H. DELEHAYE, in *AB*, 42 (1924), pp. 259-265, ch. 42. p. 264, 14 - p. 265, 20.

(74) *The Oxyrhynchus Papyri*, XI, ed. B. P. GRENFELL - A. S. HUNT, London, 1915, 1384 (V. c. A.D.).

It seems that especially in Syria, the occupation of the Christian clergy with magical oil treatments was very intense (75). Isaac of Antioch revealed that behind the monastic schema were hiding people who were occupied with magical invocations (76), neglecting the holy oil and using the pseudo-oil (77). It seems that the bishop referred to exorcisms and cures which were conducted by the monks with invocations of the pseudo-angels and the use of oil as medicine, a phenomenon which also Ephrem (Syrus) points in Syria (78).

c. *Virtual Operations*

In the *Life of Saint Euthymius* another, very interesting cure is cited, which until nowadays is conducted in several places on the earth, provoking a lot of arguments and contestations. It is the case of Romanus, who lived in the city of Gaza and, being a victim of black magic, «*ὑδρωπιάσας παρείθη*», became diabetic (79). The symptoms of this illness are much alike as the ones mentioned before. Among others appear nausea, loss of orientation, stress, enormous weakness, melancholia, depression, atony, physical and mental fatigue, mental disorder, delirium, cramps, problems to the abdominal organs, headaches, neuralgia, psychosis, paralysis, and possibly coma (80).

The case of this patient became very serious and the doctors had resigned from his cure. Being at death's door he prayed to Saint Euthymius

(75) G. KAYSER, *Das Gebrauch von Psalmen zur Zauberei*, in *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 42 (1888), pp. 456-462, 456-457 ; E. PETERSON, *Frühkirche, Judentum und Gnosis*, in IDEM, *Die geheimen Praktiken eines syrischen Bischofs*, Vienna, 1959, pp. 333-345, 344-345 ; A. D. VAKALOUDI, *Religion and Magic in Syria and Wider Orient in the Early Byzantine Period*, p. 270.

(76) E. PETERSON, *Praktiken*, p. 344 ; A. D. VAKALOUDI, *Religion and Magic in Syria and Wider Orient in the Early Byzantine Period*, p. 270.

(77) S. ISAACI ANTIOCHENI, *Opera, IX. Fragmentum carminis S. Isaac doctoris de fide, cui initium : Fidei insisto, ut fidem depignam*, p. 189 ; A. D. VAKALOUDI, *Religion and Magic in Syria and Wider Orient in the Early Byzantine Period*, p. 270.

(78) For further and analytical information, see A. D. VAKALOUDI, *Religion and Magic in Syria and Wider Orient in the Early Byzantine Period*, p. 270.

(79) About the interpretation of «*ὕδρωπος*» as diabetes, see H. G. LIDDEL - R. SCOTT, *Μέγα Λεξικόν της Ελληνικής Γλώσσης*, I-IV, Athens, vol. IV, p. 415.

(80) A. TSIVIDIS, *Διαβήτης*, in P. DRANDAKIS, *Μεγάλη Ελληνική Εγκυκλοπαίδεια*², Athens, vol. IX, pp. 171-174.

(A.D. 377-473) for his salvation. The Saint appeared in a vision and performed a virtual operation. When the patient told him that his abdomen was aching, the holy man put his fingers on this spot, as if using a lance, and he bisected it, in order to release the evil. Then he pulled out a *πέταλο*, a "defixion" made of pewter with magical characters curved on it. By this object the patient had been cursed and bewitched. Thus he became ill because of black magic ([81]).

d. *Miraculous Curative Recipes*

In all the cases which are attested in the *Lives and Miracles of Saints*, and are based on practical cures and recipes for neurological, and neuromuscular disorders, there are three main elements :

a) These illnesses were especially related to the exercise of black magic.
b) The doctors proved to be incompetent to cure this kind of patients. In these cases, the only ones who could deal properly and successfully with the magicians and the demons were the holy men, because in this area only religion and its redemptory influence of expurgation could cure.
c) The patients went to the saints in person, or (if the saints were dead) visited their sanctuaries where they stayed overnight waiting for their cure.

The Christian medical-saints were using various cures in order to treat the patients. As it seems, many of them were inspired by ancient Egyptian and Eastern curative methods and recipes, to which the miraculous Christian power was added. For example, a man called Elpidius, as a victim of black magic (*περιεργεία*) by his enemies, was ruthlessly pounded by a mighty and furious demon, who was sent against him. The demon was shaking violently the poor man's face. Therefore he was continuously trembling against his will, moving his head and neck. After a quick look, before having examined, the doctors gave up him. So the poor man took refuge in the sanctuary of Cyrus and Ioannes, in Alexandria. Living

(81) E. SCHWARTZ, *Kyrillos von Skythopolis*, [*BHG*, 1, 648] (*Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, 49, 2), Leipzig, 1959, pp. 5-85 ; ch. 57. p. 78, 8-24 ; p. 78, 25 - p. 79, 6 ; p. 79, 6-12 ; Ph. KOUKOULES, *Βυζαντινών βίος και πολιτισμός*, vol. ΣΤ΄, p. 210 ; About many similar cases, see A. D. VAKALOUDI, *Η Μαγεία ως κοινωνικό φαινόμενο στο πρώιμο Βυζάντιο*, p. 234ff.

in a place nearby, he had heard about the miraculous healing that took place in their church. The medical-saints appeared in his sleep and advised him to go to a nearby lake called Adyta, which was 500 stadioi far from Alexandria in direction of the West. There he should drink some water and wash his face and head. As soon as he carried out the Saints' orders, the water stopped the tremble ([82]). It is worth mentioning that : a) the baptism was a very significant ritual of purification and cure of every illness for the ancient Jews ([83]) and b) that in ancient Egypt, snake-bite victims were treated with water poured over an inscribed with spells stela, as the magical part of the attempt to cleanse the wound ([84]).

In another case, when a man called Gennadius got sick with headaches, his illness was ascribed either to black magic (*περιεργεία*) or to natural causes. The doctors proved to be incompetent for the patient's cure and at that time appeared Cyrus and Ioannes. The medical-saints advised the patient to take the dung of the last of the **three** camels which would pass in front of him and to put it as a cataplasm onto a wound (which later was opened) to his head. When he squatted to take the camel's dung, the animal hit him on the head. From the wound that was opened, a mass of flies came out. Then he put on the cataplasm of the dung mixed with water ; in this way he was cured ([85]). Here it must be mentioned that the dung of animals was one of the most common medicines, already widely used by the ancient Egyptians and Babylonians ([86]). Number three is once again being used.

In the city of Lapithus, in Cyprus, a very famous doctor called Theodore, suffered black magic and was completely paralyzed. In the text, he is described as *λοῤδόπους*, which means that his feet have been absolutely twisted. He was in despair and in this condition went to the sanctuary of Cyrus and Ioannes, asking for help. The medical-saints advised him to take the lung of a pig, to barbecue it, to melt it with wine and to anoint himself with this mixture ([87]). It must be reported that the

(82) *Los "Thaumata de Sofronio"*, LXIII. 1-5 (pp. 381-382).

(83) *Βασιλέων II* (or *Βασιλειών IV*) 5, 1-19.

(84) G. Pinch, *Magic Egypt*, p. 134.

(85) *Los "Thaumata de Sofronio"*, XXIII. 1-6 (pp. 285-287).

(86) G. K. Pournaropoulos, *Ιστορία της ιατρικής*, pp. 62, 92 ; G. Pinch, *Magic Egypt*, p. 134.

(87) *Los "Thaumata de Sofronio"*, LV. 1-2 (p. 370) ; Ph. Koukoules, *Βυζαντινών βίος και πολιτισμός*, vol. ΣΤ', p. 175 ; H. J. Magoulias, *Saints Magic*, p. 236.

healing with animals' organs was also one of the most common therapies among the ancient Egyptians. The liver, the bile of an ox, a cow, a pig, the vagina of a bitch, the womb of a cat and other similar, were always used for the preparation of medicine for external use ([88]). Likewise, the anointment of similar materials joint together with honey was a very common medicine among the ancient Babylonians and Egyptians ([89]). A great variety of remedies, coming either from herbs or from animals, is cited in the sources. Always, to all of these, the Christian miraculous power was added.

An interesting point in this miracle, worth being referred to, is that the magician who had committed the crime of black magic was a Jew, and indeed well known for this kind of activities in the city ([90]). The reputation of the Jews as mighty magicians is well known and widely cited in the Byzantine sources ; what must be pointed out is the absolute power of the Christian Saint over the magician and his demons. The medical-saints, did not only discover and neutralize the means with which the magicians overpowered the demons and harmed the humans, but had also the power to vanish the magicians themselves. Likewise, the St Cyrus and Ioannes announced that when the victim discovered the cause of his misfortune, the magician would die ; and so it happened ([91]).

The most important part in the struggle between the saints and the magicians, is that many times the second ones felt astonished by the supernatural powers of the first ones, and accepted their superiority. The *goes* Theodotus, after his failure in attempting to poison St Theodore of Sykeon, not only did he lie down and accept his opponent's superiority, but he also repented, asked for the Saint's forgiveness and revealed the possession of '*magical books*' with the guidance of which he performed the demons' convocation ([92]).

The books which are mentioned in this passage are of course the famous magical papyri. They contain formulae for the achievement of every eccentric and profiteering aim or formulae concerning black magic and aiming to cause harm or even death to the opponents. Many of these texts are pseudepigraphs, ascribed to Zoroaster the famous founder of

(88) G. K . Pournaropoulos, *Ιστορία της ιατρικής*, pp. 75, 92.
(89) *Idem*, pp. 62, 77.
(90) *Los "Thaumata de Sofronio"*, XXIII. 4 (p. 371).
(91) *Idem*, LV. 3-4 (pp. 370-371).
(92) *Vie de Théodore de Sykéôn*, ch. 38.

mazdeism (fire-worship) in Persia and his student Ostanes, obviously intending through this action to gain the credibility and the prestige they needed. The magical papyri contain as well drawings of monstrous demons, and the '*voces magicae*' : divine names in Coptic, Babylonian, Assyrian, Jewish, Iranian, Mandaiic, Greek, either identifiable or unknown, and mystical symbols or characters as combinations of letters without meaning, combinations with arithmetic virtue and meaning, combinations of vowels, and old *Ephesia Grammata* (mystical magical prayers). They also contain *epodes* for the invocation of the demons, threatenings which serve to their manipulation, the attempts of the magicians to identify themselves with the gods, and the magicians' wishes (93).

The content and the intentions of the magical papyri are also attested in the passage where the spells and the magical rites of Theodotus fulfilled every wish regarding the everyday life. The magician's magic affected without exception people, animals, houses, and everything that could be thought of. The existence of this kind of people, who used pagan rituals for their magical acts, deceiving by these the farmers, was a characteristic phenomenon of the countryside (94).

When St Theodore asked the magician to break his spells and free his victims, it was because the magicians should perform similar pagan ceremonies for canceling their magical affects. As mentioned above, the demons remained bound to the magician's power, due to the special magical rites of coercion, and played the role of the torturer of their victims, until the magicians decided to release them with an appropriate rite (*ἀπόλυσις*) (95).

Finally the magician threw his magical books in the fire in front of St Theodore, in order to save himself from the influence of the demons (96). The way the Saint asked the magician to act, is also placed among the intentions of the Churchmen to convince people of living in a world full of demons, and of having their misfortunes coming directly from them. The

(93) A. D. NOCK, *Greek Magical Papyri*, in IDEM (ed.), *Essays on Religion and the Ancient World*, vol I-II, Cambridge Massachusetts, 1972, vol. I, p. 189 ; A. D. VAKALOUDI, *Μαγεία, Πολιτική, Θρησκεία και Φιλοσοφία στο πρώιμο Βυζάντιο*, in *Βυζαντιακά*, 19 (1999), pp. 99-136, 134-135.

(94) F. R. TROMBLEY, *Paganism in the Greek World at the End of Antiquity*, pp. 327, 335.

(95) See also, *Βίος Ιλαρίωνος*, ch. 21. p. 320, 8-9.

(96) *Vie de Théodore de Sykéôn*, ch. 38 ; H. J. MAGOULIAS, *Saints Magic*, pp. 234-235.

demon and not the magician was the true enemy, therefore the magician was also a victim that should be saved (97).

As we observe, in the Early Byzantine Empire the type of magician who is identified with the demons he invokes and controls, has not appeared yet. This kind of magician will be identified in the Middle Ages and only in the West. Generally, in the Byzantine Empire the magicians remained always *goetes* (γόητες), who were taught the magical techniques either by masters in the black arts or by magical books and then tried to improve by practicing (98).

According to some texts, so great was the influence the saints exercised on the magicians, that it changed completely their lives. In *St Gobdelaas' Martyrium* it is refered that in Persia, at the time of the Christian persecutions under the command of King Sapores, a magician named Gargalus was imprisoned for his crimes. In jail he met St Gobdelaas and admiring his attitude and works, he renounced magic and converted to Christianity (99).

An even more interesting extract of the aforementioned cures cited in the texts, is that in cases of black magic the conventional medicine of the time is presented as completely insufficient. The only one capable of confronting magicians and demons is the holy man, because in this area, only the religion and its redemptory affects have power to react. As it is mentioned in the miracle of Elpidius, the doctors didn't even care to examine him as they immediately understood that his cure was beyond their abilities and knowledge. It must be pointed out though, that the medical-saints were also exercising popular and most usual treatments, given as heritage by former generations. What made the difference in their actions and enabled them to heal, was the power of God. Since black magic worked only by the power of the demons, the only one able to extinguish it was the very opposite, God. Under these circumstances, the medical-saints were taken as the only healers, because they were thought of being autho-

(97) P. Brown, *Religion and Society in the Age of St. Augustine*, pp. 137-138.

(98) Cf. R. P. H. Greenfield, *Demonology*, pp. 249-251.

(99) *Persecutio gravis sub Sabore : Dadas delatus, se christianum fassus, ardentem caminum, cui erat injicientus, fingo crucis extinguit : hinc Gobdelaas conversus, multis subjicitur cruciatibus*, [*BHG*, 1, 480], *AASS*, vol. VIII, Antwerp, 1762, pp. 129-134, 11, E (p. 132).

rized by Him. People believed that they were endowed by God with special power in order to cure this kind of diseases ([100]).

d. *Amulets as Miraculous Curative Means*

Finally, a very important method of cure and protection from every evil, was the possession of a magic object called amulet ([101]). In the sources they are called *φυλακτήρια* ([102]), *περίαπτα* ([103]), or *περιάμματα* ([104]), and they are objects endowed with supernatural force. These objects banished all the misfortunes that demons caused into human lives such as illnesses, wounds, demonic possession, bad influences, death ([105]). Therefore, amulets constitute a very large section in magic. The cases concerning them, cited in texts, are many and various. Below are mentioned some very striking ones.

(100) *Los "Thaumata de Sofronio"*, LXIII. 1-5 (pp. 381-382) and espec. 3 (p. 381) ; *Θαύματα Ησαΐου*, ch. 42. p. 265, 20.

(101) For useful bibliography concerning the use and function of the apotropaïc amulets, see A. VON DOBSCHUTZ, *Charms and Amulets (Christian)*, in J. HASTINGS (ed.), *Encyclopaedia of Religion and Ethics*, vol. III, *Burial-Confessions*, Edinburgh, 1910, pp. 413-430 ; E. DAWES - N. H. BAYNES, *Three Byzantine Saints*, Oxford 1948, p. XII ff ; Ph. KOUKOULES, *Βυζαντινών βίος και πολιτισμός*, vol. A', II, p. 255 ff ; H. J. MAGOULIAS, *Saints Magic*, pp. 240-241 ; N. BROX, *Magie*, p. 168ff ; D. E. AUNE, *Magic*, pp. 1507-1557 ; S. TROIANOS, *Μαγεία και δίκαιο στο Βυζάντιο*, in *Αρχαιολογία*, 20 (1986), pp. 41-44, 44 ; F. R. TROMBLEY, *Christianisation*, vol. I, p. 53ff. ; A. D. VAKALOUDI, *Αποτροπαϊκά φυλακτά*, pp. 207-224 ; EADEM, *Epodes*, pp. 222-238 ; EADEM, *Δεισιδαιμονία and the Role of the Apotropaic Magic*, pp. 182-210 ; about the ancient Greek and Roman amulets see R. KOTANSKY, *Incantations and Prayers for Salvation on Inscribed Greek Amulets*, in C. A. FARAONE - D. OBBINK (eds), *Magica Hiera, Ancient Greek Magic and Religion*, New York-Oxford, 1991, pp. 107-137.

(102) ATHANASIUS ALEXANDRINUS, *Syntagma ad monachos*, [*BHG*, 3, 1445'], *PG* 28, col. 837B-C ; PSEUDO-EUSEBIUS ALEXANDRINUS, *Sermones*, Sermo VII, *PG* 86[1], col. 356.

(103) ATHANASIUS ALEXANDRINUS, *Περὶ ἅπτων*, *PG* 26, col. 1320A.

(104) BASILII *aliorumque scolia Gregorii Orationes*, *PG* 36, col. 907B-C.

(105) IOANNES CHRYSOSTOMUS, *In Epistolam I ad Thessalonikenses commentarius*, Cap. III, Homil. III, *PG* 62, col. 412 ; E. VON DOBSCHÜTZ, *Charms*, p. 416 ; Ph. KOUKOULES, *Βυζαντινών βίος και πολιτισμός*, vol. A', II, pp. 255-265 ; C. BONNER, *Studies in Magical Amulets Chiefly Graeco-egyptian*, Ann Arbor, Oxford, London, 1950, p. 2.

In a miracle of St Theodore of Sykeon, the chanter of the village Geragatheos became the victim of black magic exercised by a mean fellow-villager of his. The result was that he became completely paralyzed and got to remain bedfast and helpless. His relatives took him to the Saint and begged for his help. Theodore asked for the patient's belt and some oil. After he had blessed them, he ordered that the patient should be anointed and belted. Endowed by God's blessing with miraculous healing and protective powers, the oil and the belt contributed to the man's cure ([106]).

The use of the belt in this miracle brings up another issue, the use of amulets. Amulets belong to the field of the '*white magic*', the beneficial one, as their manufacturers, also being exorcists, use them openly without hiding – as the practitioners of the cursing-tablets do ([107]) – for the well-being of the community, intending to relieve people from pains, sicknesses, misfortunes ([108]).

The study of a corresponding incident in another text, leads us to some very interesting critical comments. The narration refers to St Hypatius and tells us the following : one day, the Saint sensed a bitter reek, coming from somewhere around him. At once he called the person from whom the reek came, and asked him what it was about. Then he discovered on him a piece of fabric, wound like a three finger belt. The man confessed that it was a protective and curative fabric-amulet, blessed by the goddess Artemis. The Saint got furious and ordered immediately that the object would be burnt. When the object was thrown into the fire, instead of being burnt, it took the form of a small globoid object. The Saint, reciting a prayer (εὐχή), bashed it with his feet, mixed it with earth, and threw it to the toilet. Then he ordered the magician to give him all his magical books, which contained relevant formulae, and all his magical (περίεργα) objects ([109]).

(106) *Vie de Théodore de Sykéôn*, ch. 156, 26-27.

(107) In Greek κατάδεσμοι, the corresponding objects of black magic which aim to cause harm, illnesses, disasters, even death, see further, A. D. VAKALOUDI, *Η Μαγεία ως κοινωνικό φαινόμενο στο πρώιμο Βυζάντιο*, p. 234ff.

(108) F. B. JEVONS, *Defixionum Tabellae*, in *Transactions of the Third International Congress for the History of Religions*, II, Oxford 1908, pp. 131-139, 138 ; N. BROX, *Magie*, p. 168 ; A. D. VAKALOUDI, *Αποτροπαϊκά φυλακτά*, pp. 207-224.

(109) CALLINICOS, *Vie d'Hypatios*, 43, 1-8 (pp. 256-258) ; F. R. TROMBLEY, *Christianisation*, vol. I, p. 95.

In the Early Byzantine Empire, Christianity always identified the magicians and *goetes* with *Ἕλληνας* that is the pagans, as well as with Jews and heretics ([110]). On the other hand – as it has already been said – the magicians used the names of the pagan gods as well as the Jewish mystical names of God or the angels. They also copied many parts of the pagan and Jewish rites for their own magical ceremonies. Likewise the rituals of the heretics were often similar to the magical ones. Therefore, every kind of magic, connected with traditional rites, was condemned and those who exercised it were many times burnt alive ([111]). The magicians supplied often their customers with various objects having protective and curative virtues. These were, as it has already been written, the so-called apotropaic amulets (*περίαπτα, περιάμματα, φυλακτήρια* ([112]). The magicians gave often amulets to the patients as a reinforcement to the medicines they took, so that the supernatural forces the amulets were summoning, would come and give the medicine miraculous curative power ([113]). They also gave amulets in order to cure psychological disorders ([114]) and other illnesses due to the demons, the exercise of black magic, the evil eye ([115]), aches ([116]), headaches ([117]), heavy agues ([118]), gynecological problems (especially those of the womb) ([119]), elephantiasis ([120]), poisonous stings ([121]), or in order to stop an exsanguination ([122]), in combination with curative herbs.

(110) *Epistulae PseudoIgnatii, Ad Philippienses, De baptismo*, ed. F. X. Funk, *Patres Apostolici*, II, Tubingen, 1901, pp. 105-123, p. 110, IV, 3 ; Théodore de Mopsueste, *Homélie IIe sur le baptême* (= Hom. XIII), *Les homélies catéchétiques de Théodore de Mopsueste*, reproduction phototypique du MS. Mingana Syr. 561 (Selly Oak Colleges' Library, Birmimgham), ed. R. Tonneau - R. Devreesse (*ST*, 145), Città del Vaticano, 1949, § 10, p. 385.

(111) A. P. Kazhdan - F. R. Trombley, *Magic*, in *ODB*, pp. 1265-1266, 1265.

(112) A. P. Kazhdan - F. R. Trombley, *Magic*, p. 1265.

(113) K. Preisendanz, *PGM* 2 : P. 7 ; A. D. Vakaloudi, *Epodes*, 236.

(114) K. Preisendanz, *PGM* 2 : P. 5b (V.c.A.D.).

(115) *Idem*, P 3 ; P. 9.

(116) *Idem*, P. 3.

(117) *Idem*, P. XVIIIa.

(118) *Idem*, P. XVIIIa. b ; P. 5a ; P. 5b.

(119) *Idem*, P. XIIa ; *PGM* (H. D. Betz, *Greek Magical Papyri in Translation*, Chicago-London, 1986), CXXIIIa, 48-50, p. 319 and n° 20. For further information see A. D. Vakaloudi, *Epodes*, p. 236.

(120) K. Preisendanz, *PGM* 2 : P. PXIIa.

(121) *Idem*, P. 3 ; *Papyri Osloenses*, ed. S. Eitrem, Fasc. 1, *Magical Papyri*, Oslo, 1925, 5. (p. 21), ΧΜΓ.

(122) K. Preisendanz, *PGM* 2 : P. PXIIa.

The saints had the ability of detecting these pagan objects and destroying them. But, as it shows from the foresaid extract about St Theodore, Christians were also using similar amulets ([123]). In fact, in another text, St Symeon Salus, who lived at the time of Justinian, wanting to suppress the activities of a seeress who fabricated amulets and, combining them with recitations of suitable *epodes*, exorcised and averted the illnesses, promised her an amulet against the evil eye (*βασκανία*). Therefore he handed on to her a *πιττάκιον*, a tablet with a text on it written in Syriac. His intention was of course to give her an object with a negative and not a beneficial influence on her. Inside the tablet the Saint had expressed his wish that God would stop the oracular and curative activities of the seeress ([124]). The fact that she had accepted his amulet leads us to two conclusions : first that a *πιττάκιον* containing texts in the so-called holy or '*barbaric*' languages as Syriac, Coptic, Babylonian, Assyrian, Jewish, Iranian, Mandaiic, Greek, should have been one of the most common kinds of apotropaic amulets, and mainly that the witch believed unquestionably, as it seems, to the holy man's knowledge and skills to fabricate and provide efficient amulets.

Relevant to this kind of amulet is the information given in a magical formula of the IV. century A.D. The magician orders the invoked superior spirit to coerce a lower demon to come and give an oracle ; otherwise, he informs the spirit that the tortures he will submit it will be worse than those described in the *πιττάκια* (he refers to those with texts describing various methods of coercion, so that the demon will be threatened and forced to obey) ([125]). Obviously the apotropaic (pagan or Christian) *πιττάκια* contained similar threats aiming not to invoke but to banish the demons. This point of view is reinforced by the information of Philostratus (III. century A.D.) about an exorcism performed by the 'St' of the Neo-Pythagorean and Neo-Platonic, the similar to Christ Apollonius of Tyana (I. century A.D.), in order to release a child from demonic possession. Apollonius gave the mother of the child an '*epistle*' (*ἐπι-*

(123) *Papyri Graecae Haunienses*, Fasc. 3 (P. Haun. III, 45-69), in T. LARSEN - A. BULOW-JACOBSEN (eds), *Subliterary texts and Byzantine documents from Egypt*, Bonn, 1985, 51, pp. 31-37 (V. c. A.D.) ; Ph. KOUKOULES, *Βυζαντινών βίος και πολιτισμός*, vol. A', II, p. 138.

(124) LÉONTIOS DE NÉAPOLIS, *Vie de Syméon le Fou*, [*BHG*, 2, 1677] ed. A. J. FESTUGIÈRE, Paris, 1974, p. 96, 22 - p. 97, 6.

(125) K. PREISENDANZ, *PGM* 1 : II. 64-66.

στολήν) where he addressed the evil spirit by using threats, which intended to terrify it ([126]).

In addition the Christians ascribed to objects blessed by saints, crosses, and relics, a power identical with the one that the pagan amulets had and which the Church rejected as demonic. The only difference was that the Christian objects had Christian mystical symbols or words on them ([127]). This phenomenon had taken a form of hysteria in the Early Byzantine Empire. The Christians believed that relics, sacred objects, icons, ritual objects, and holy persons (dead or alive) were endowed with miraculous powers to reveal or to control the will of supernatural forces ([128]). How thin was the line between magic and miracle in the cases of Christians who used amulets, is shown by narration cited in *The Life of St Symeon Stylite the Younger*.

A presbyter came from the Iberian land to visit St Symeon and asked for some of his *strands* as an amulet. He took them and put them inside a cross. With this object the cured miraculously every possessed and sick. But, as it is said in the text, the envious and devious demon (the cause of

(126) PHILOSTRATUS, *The life of Apollonius of Tyana*, ed. F. C. CONYBEARE, vol. I, Books I-V, 1912 (Impr. 1960[4]), Book III, ch. 38 (p. 317). Philostratus, who lived in the III. century, referred to the context of the πιττάκιον that Apollonius (I. century A.D.) had written, being absolutely sure about the consequences of this practice. This attitude gives us a clue that the same practice continued to be exercised by holy men from the I. to the III. century, for exorcising the demons and curing the possessed.

(127) IOANNES CHRYSOSTOMUS, *Homilia II*, *PG* 63, col. 469 ; *The Canons ascribed to Mārūtā of Maipherqat and related sources*, ed. A. VOOBUS (*CSCO*, 440, *Scriptores Syri*, 192), Louvain, 1982, ch. 64, p. 89, 5 ; L. MAIR, *La sorcellerie*, Paris 1969, p. 27 ; R. P. H. GREENFIELD, *Demonology*, p. 280.

(128) GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *En l'honneur de Cyprien*, ed. J. MOSSAY - G. LAFONTAINE, *Grégoire de Nazianze, Discours 24-26* (*SC*, 284), Paris, 1981 (pp. 40-84), 10, 1-8 (p. 58) ; 12, 11-12 (p. 66) ; LÉONTIOS DE NÉAPOLIS, *Vie de Syméon le Fou*, p. 79, 1-18. - p. 90, 1-10 ; *Synodicon Orientale ou recueil de Synodes Nestoriens*, ed. J. B. CHABOT, d' après le MS. Syriaque 332 de la Bibliothèque Nationale et le MS. K. VI, 4 de Musée Borgia, à Rome (*Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale et Autres Bibliothèques Publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, vol. 37), Paris, 1902, I, IX. Synod of Mar Jésuyahb I, Canon 14, p. 411 (A.D. 585) ; Th. HOPFNER, *OZ*, vol. I, §§ 665-666 ; H. J. MAGOULIAS, *Saints Magic*, p. 246ff ; G. VIKAN, *Art, Medicine, and Magic in Early Byzantium*, pp. 66, 68-69 ; A. P. KAZHDAN - F. R. TROMBLEY, *Magic*, p. 1265 ; A. D. VAKALOUDI, *Αποτροπαϊκά φυλακτά*, pp. 221-222.

every evil in hagiography) submitted to the man's fellow-citizens the idea to accuse him to the bishop that he was doing everything with the powers of magic (*διὰ περιεργίας ἐκεῖνον ποιεῖν τὰς τοιαύτας ἰάσεις* [122, 16-17]). The bishop believed in their words and unflocked him, depriving him also from his possessions. The presbyter invoked the name of St Symeon for help and suddenly the bishop, stricken by an evil demon, was in a great danger (*καταρραγεὶς ὑπὸ πνεύματος ἀκαθάρτου ἐκινδύνευεν* [123, 25-26]). In this way he realised his mistake and asked humbly for the presbyter's forgiveness. After the presbyter cured him with the specific cross, he was replaced in his position ([129]).

In the early Byzantine Empire this faith to the supernatural powers of the Sts' belongings and relics became enormously superstitious. Because of this, real battles took place around their dead bodies. Everybody was trying to touch them, to take a piece of their clothes or their cerecloth, to cut some strands, to extract nails, teeth, even a strand from the beard ([130]), or from the pubes ([131]) ! to possess other various

(129) *La vie ancienne de Syméon Stylite le jeune*, pp. 122-123.

(130) *Βίος καὶ πολιτεία του ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἀγαπητοῦ ἐπισκόπου Συναοῦ*, [*BHG*, 1, 35], ed. A. PAPADOPOULOU-KERAMEOS, *Varia Graeca Sacra, Studia Byzantina Lucis Ope Iterata*, vol. VI, Leipzig, 1875, pp. 114-129, ch. 57. p. 128, 25-32 ; *Vie de Chrysostome par Georges d'Alexandrie (d'après deux manuscrits non encore utilisés), Douze récits sur Saint Jean Chrysostome*, [*BHG*, 2, 873], ed. Fr. HALKIN (*SH*, 60), Brussels 1977, pp. 69-285, p. 277, 4-9. - p. 277, 13-16 ; *Βίος τοῦ Συμεὼν Στυλίτου τοῦ πρεσβυτέρου*, [*BHG*, 2, 1679], ed. H. LIETZMANN, *Das Leben des Heiligen Symeon Stylites mit einer deutschen Übersetzung der syrischen Lebensbeschreibung und der Briefe* von H. HILGENFELD, Leipzig, 1908 : II. ANTONIUS, *Leben des hl. Symeon*, pp. 20-78, ch. 29. p. 70, 8-9 ; *La légende syriaque de saint Alexis l'homme de Dieu*, ed. A. AMIAUD (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences Philologiques et Historiques*, 79), Paris 1889, pp. 1-17, p. 17 (V. c. A.D.) ; *Βίος καὶ πολιτεία καὶ μερικὴ θαυμάτων διήγησις τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Αὐξεντίου*, [*BHG*, 1, 201], ed. L. CLUGNET, dans *ROC*, 11 (1906), (série 2, vol. I), pp. 3-14, XII. p. 7, 28-32 (V. c. A.D.) ; S. BENKO, *Pagan Rome*, pp. 122-123 ; A. D. VAKALOUDI, *Αποτροπαϊκά φυλακτά*, p. 221.

(131) *Cosmae et Damiani sanctorum medicorum vitam et miracula*, [*BHG*, 1, 373b], ed. E. RUPPRECHT (*Neue Deutsche Forschungen*, 20, *Abteilung klassische Philologie*, 1), Berlin, 1935, pp. 1-82, ch. 6. p. 21, 3-5.

objects ([132]) as the wax cast of the Saint's chains in prison ([133]). They were holding also, bones as amulets ([134]).

By everything that was written, it was pointed that the healing and protective medicine, which also the Christian saints were practicing, dwelled in the field of miracle and magic. Mostly the mental and neurological illnesses or the psychological disorders were attributed to the demons and the magicians who were able to manipulate them by the techniques of the black arts. Many means of curing that the exorcists were using, were known and developed from ancient Eastern and Egyptian therapeutic treatments. In this field the Christian-medical saints developed, in many cases, to excellent physicians. Nevertheless, it was an unchallengeable fact that every cure became effective only because of the miraculous power, with which these men were endowed by God.

Anastasia D. VAKALOUDI.
Klasomenon, 5
GR-55132 Kalamaria - Thessalonique
Grèce
avakalou@de.sch.gr

(132) *Passio S. Martyr Sirae*, [*BHG*, 2, 1637], *AASS*, vol. IV, Maii, pp. 171-183, 27, A (p. 183) ; CALLINICOS, *Vie d'Hypatios*, 51, 10 (p. 290) ; A. D. VAKALOUDI, *Αποτροπαϊκά φυλακτά*, pp. 221-223.

(133) *Βίος καὶ πολιτεία καὶ μαρτύριον ἁγίου Ἀναστασίου μοναχοῦ τοῦ Πέρσου*, [*BHG*, 1, 84], ed. A. PAPADOPOULOU-KERAMEOS, *Ανάλεκτα Ιεροσολυμιτικής Σταχυολογίας*, vol. IV, pp. 126-148, ch. 18. p. 144, 4-10 ; H. J. MAGOULIAS, *Saints Magic*, p. 258.

(134) *Μαρτύριον τοῦ ἁγίου πανενδόξου μάρτυρος τοῦ Χριστοῦ Βαρβάρου*, [*BHG*, 1, 219], ed. H. DELEHAYE, in *AB*, 29 (1910), pp. 289-301, ch. 11. p. 300, 14 - p. 301, 2 ; *Miracula romana Anastasii, Acta M. Anastasii Persae*, [*BHG*, 1, 89], ed. H. USENER, *Bonner Universität Programm*, vol. 3, August 1894, pp. 14-20, 17r b (p. 16). - 65r b (p. 24) ; A. D. VAKALOUDI, *Αποτροπαϊκά φυλακτά*, pp. 221-223.

DOCUMENT

CONCERNING AN UNRECOGNISED TUNIC FROM EASTERN ANATOLIA

Some years ago while travelling the Old World conducting research for a projected medieval Near Eastern costume book, I chanced to hear of a garment on display in the town Museum of Karaman, some distance to the east of Konya. In late antiquity and the middle ages this town had been known variously as Eusebeia and Tyana and had been the site of a bishopric.

I was admitted to the museum by an immensely kind attendant, despite it being out of official hours, and allowed to examine and photograph the garment at leisure, albeit only though the glass. According to the information I had been originally given, the garment was attributed to the early seventh century. The local guidebook added that the tunic, and the body which still wears it, along with some 150 others, all apparently victims of a massacre (1), had been taken from a tomb complex nearby known as the Manazan Caves which contained a Greek inscription (2). A very high level of preservation had resulted from extremely dry conditions.

The tunic is knee-length, completely undecorated, and made of a medium weight linen. The body is pieced, having a long central panel running hem to hem with a central neck hole and two tapering side pieces extending all the way up and into the sleeves, which are attached to the centre panel and are otherwise in one piece. There is a two-part facing applied

(1) Contrary to the implication which might be drawn from Ash's description the body had been decapitated. J. Ash, *A Byzantine Journey*, New York, 1995, p. 178.

(2) N. Özkan, *Otantik Kent Tashkale*, Tashkale, 1993. This booklet has no page numbers. The information is contained in the pages bearing illustrations 12 to 15.

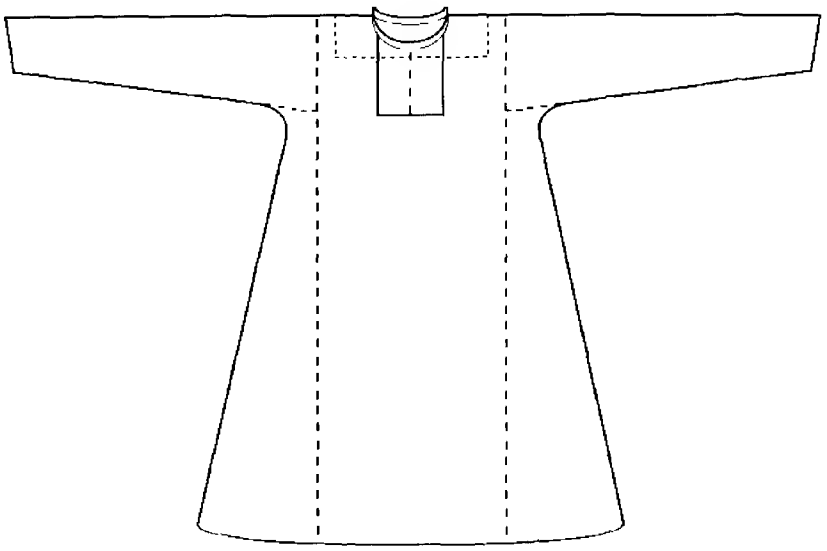


FIG. 1.

on the outside from the neck down the breast. An additional layer has been applied across the shoulders on the inside (Fig. 1). The most surprising and anomalous element was a substantial standing collar-band approximately twenty-five millimetres wide running all the way around the neck hole (see fig. 1). The visible end of this collar on the left side of the neck showed distinct pulling that would indicate there had been a fastening at that point, and that the garment opened down the left side of the applied panel. Unfortunately since there is considerable damage in that area of the tunic, and I was not able to handle the garment, I could not conclusively establish how the opening was arranged internally. All seams and hems appeared to be flat felled with a saw-tooth stitch.

The sight of this garment immediately raised a host of doubts and questions about its attribution. Subsequently I sought extensively for any publication which might shed light on this tomb and its contents. Other than the guidebook, the only item which came to my attention was the report of a rescue excavation in 1991 which did not deal with the original clearance and did not venture to date the site (3).

(3) H. UÇAR, *Karaman taskale kasabasi manazan magalari 1991 yili temizlikZ çalismast*, in *Mûze Kurtarma Kazilari Semineri*, Ankara, 1992, pp. 405-417. The few remaining body parts showed traces of fire, supporting the claim of a massacre made the Guidebook. A copy of this article and precis trans-

Archaeological finds of clothing from late antiquity and the middle ages which might shed a comparative light on this garment are very scarce and dispersed. The largest finds were the vast cemeteries of Achmim-Panopolis and Antinoë in Egypt which were haphazardly excavated in the last decades of the nineteenth century. These cemeteries span centuries, but are commonly regarded as tapering off in the early seventh century. The bulk of the tunics found in them were of the style regarded as typically "Coptic"; that is, woven horizontally in a single piece with little or no shaping, and so bear no resemblance to the Manazan tunic (4).

Tailored tunics which may shed some light upon the construction techniques of the Manazan Caves tunic begin to make an appearance from the fifth century.

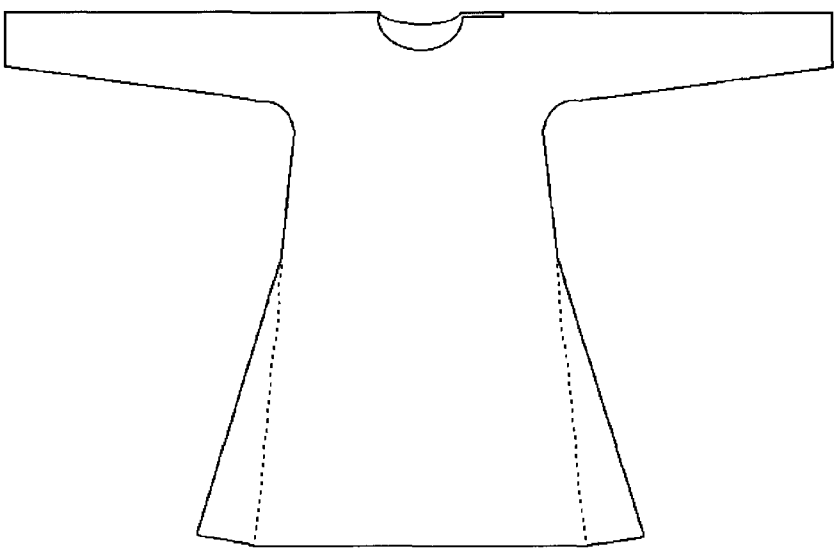


FIG. 2.

lation was very kindly provided by Brigitte Pitarakis, through the intermediaries of Alice Mary Talbot of Dumbarton Oaks Research Centre and Lynda Garland of the University of New England.

(4) The literature on "Coptic" weaving and dress is much too extensive to cite comprehensively here, but see D. KING, *Roman and Byzantine Dress in Egypt*, in *Costume*, 30 (1996), p. 1; Marie-Hélène RUTSCHOWSKAYA, *Tissus Coptes*, Paris, 1990; Ludmilla KYBALOVA, *Coptic Textiles*, London, 1967; Veronika GERVERS, *Medieval Garments in the Mediterranean World*, in N. P. HARTE and K. G. PONTING, *Cloth and Clothing in Medieval Europe*, London, 1983, pp. 279-315.

A fine example of this date is held in the Metropolitan Museum N.Y. (Fig. 2) ([5]). The main part of the torso is woven in one piece with *segmenta* and *clavii* in the "Coptic" manner, but the body is cut to a closer fit and skirt given volume by added triangular godets from the hem to around the waist. The neck opening is a close fit and must have sat high on the wearer's neck, with a slit running down the line of the left shoulder to admit the head, but otherwise bears only a narrow strip of a finer silk fabric to bind the edge.

A later example from Egypt dated to circa 600 is the shirt which comprised part of one of the outfits of the so-called "Iranian horsemen" (Fig. 3). This is one of the earliest examples of a fully constructed tunic. It is entirely pieced, with seams felled with parallel stitching, and woven braid applied as decoration ([6]). The body of this shirt again has godets in the skirt ([7]). Its neck opening is triangular, a relatively rare style ([8]).

Closer to Anatolia geographically, and also ascribed to the early seventh century is a group of eight tunics discovered at Zenobia, or Halabiye, in Syria ([9]). This group of tunics were all children's clothes. Half were made in a single piece and are of little relevance. The remainder are pieced in similar manners to the two examples previously discussed with attached sleeves, two with godets in the skirt (Fig. 4) ([10]). Four have a simple round neck opening large enough to pass the head, while the other four show the typical variants of neck opening seen in the Metropolitan Museum tunic and many "Coptic" tunics; that is a close, round opening with a slit down the line of both shoulders or the left shoulder ([11]), but

(5) acc. n° 90.5.901.

(6) I am most grateful to Cecilia Fluck, Petra Lindsheidt and Gabriele Mietke for taking the time to show me this shirt and other material in the stores of the Pergamon Museum in Berlin.

(7) See also Dominique BÉNAZETH and Patricia DAL-PRA, *Quelques remarques à propos d'un ensemble de vêtements de cavaliers découverts dans les tombes égyptiennes*, in F. VALLET, and M. KAJANSKI, *L'armée romaine et les barbares du troisième au septième siècle*, St. Germaine–en–Laye, 1993; also shown in M. TILKE, *Costume Patterns and Designs*, London, 1956, p. 10 and pl. 4.4.

(8) The only place I have found it illustrated with any frequency (14 times out of 94 tunic clad males.) is in the *Menologion of Basil II: Vatican Gr.* 1613.

(9) J. LAUFFRAY, *Textiles de Halabiye*, Paris, 1951, p.3.

(10) HAL 8 and HAL 30 especially.

(11) Both shoulders, HAL 11 and 111; left shoulder, HAL 12 and 30.

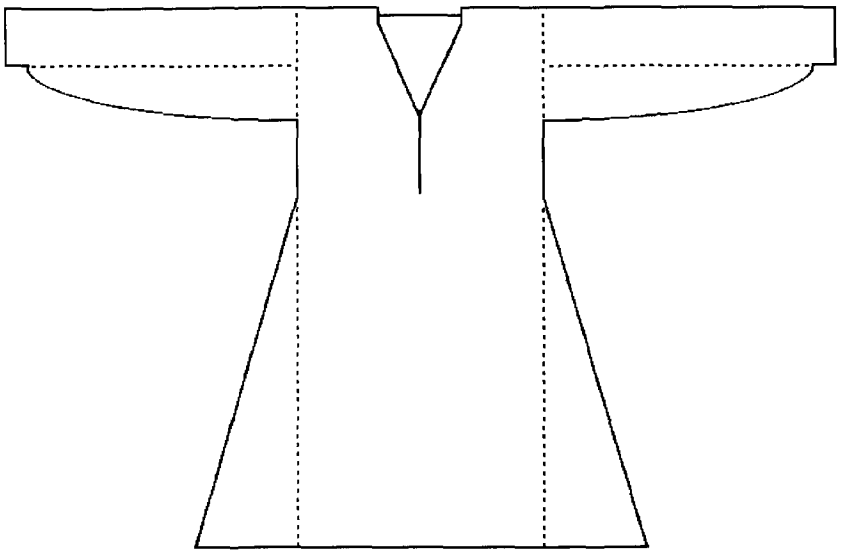


FIG. 3.

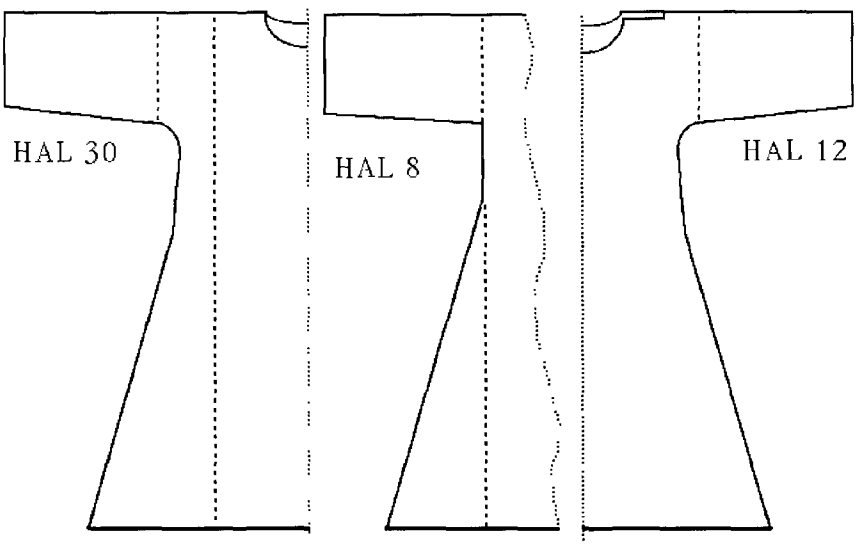


FIG. 4.

with no added collar. The left shoulder opening was to survive in the Islamic world for many centuries ([12]).

(12) Dorothy BURNHAM, *Cut my Cote*, Ontario, 1973, pp. 9-10. Burnham's example from the Royal Ontario Museum is virtually identical to HAL 12.

These garments define a paradigm for sixth to seventh century constructed tunics of the Roman realm. It is a paradigm from which the Manazan Caves tunic differs considerably.

A closer resemblance to the Manazan Caves tunic is to be found in a group of Egyptian tunics held in the Victoria and Albert Museum (Fig. 5). These show the narrower central piece and side panels running the full-length to the armpit, yet no further, with single piece sleeves attached to the central portion. Two have a breast panel applied under the slit which runs down the centre front, as has become typical by this period ([13]). They are unfortunately not dated with any precision, attributed to a range from 900 to 1299 ([14]).

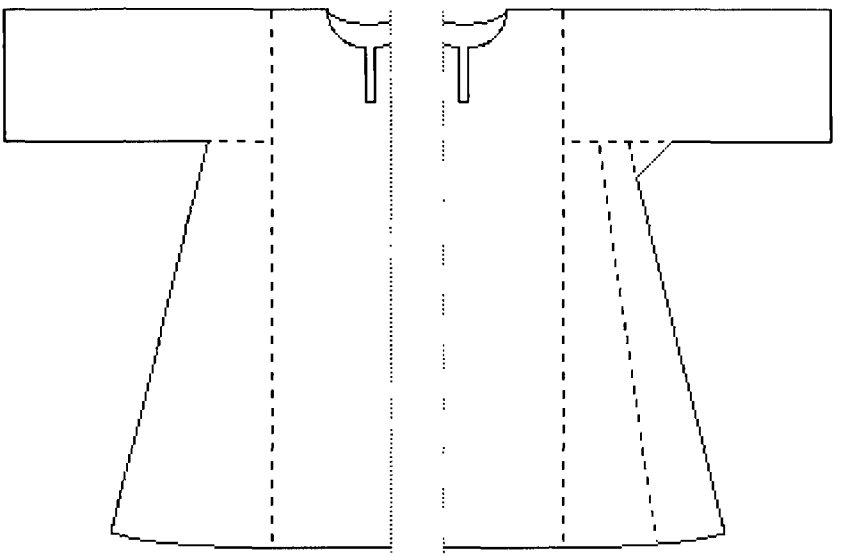


FIG. 5.

(13) Cfr. The definition of a *qabâ* given by AL-AGHANI, which implies that a central slit at the neck is standard, given in R. LEVY, *Notes on Costume from Arabic Sources*, in *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1935, p. 324 n. 2.

(14) Acquisition. numbers T66-1925 (900-1299), 357-1924 (1000-1299) T67-1915 (1100-1299) and T94-1924 ("Islamic period"). A similarly constructed tunic attributed to the fourteenth century was found in Nubia : Elizabeth Grace CROWFOOT, *Clothing of the Fourteenth Century Nubian Bishop* in Veronika GERVERS (ed.) *Studies in Textile History*, Ontario, 1977, p. 45-6.

The last century of that range gives a garment which has a still closer resemblance to the Manazan tunic. A shirt held in the Mevlana Museum in Konya and associated with the Moslem mystic Jellal ad-Din Rumi who lived in the thirteenth century has the side panels running up into the sleeves ([15]). However both the London group of garments and such later Anatolian Garments differ from our subject in two prominent respects: their central slit neck openings are visible, and they lack any sort of collar.

To find some indication of garments with these features we must turn to other types of source material. Byzantine artworks of the sixth and seventh centuries, such as the Vienna Genesis *par excellence*, the Rossano Gospels and the Ashburnam Pentateuch show clothing that corroborates the archaeological finds of Egypt with a great deal of precision. As a result of warfare; the genocidal conclusion to the long running war with Sassanid Persia, Avar incursions and then the creation of the Islamic empire, and from internal religious divisions, the Byzantine Empire went through its own Dark Age in the seventh to ninth centuries, when less figural art was produced, and even less survived. When survivals of opulent illuminated manuscripts return in the tenth century we might at first sight conclude that nothing very much had changed in the clothing of the empire. Looking more carefully and extensively, we discern that this impression is created by a greater tendency to antiquarian stylisation, which is countered by literary works and a few more realistic illuminations which show quite dramatic changes in fashion. One of these changes is that the fine linen shirt or chemise, *camisa* in Latin, and *kamision* (kamivsion) in medieval Greek, has acquired a collar. This can be most clearly seen in a picture of Helen of Troy and her maids from a manuscript of Homer in Saint Mark's Library, Venice ([16]), on a Byzantine nobleman and the Bulgarian who is assaulting him from an eleventh cen-

(15) Inventory number 691. The holdings of the Mevlana Museum must be approached with caution, for some of the garments held there are clearly later Ottoman (most obviously Inventory number 703), however the thirteenth century dating can be accepted for many of the garments. M. ÖNDER, *Mevâna Müsesinde Bulunan Mevlâna'nin Elbisleri Üzerinde bir Arastirma*, in *Türk Etnografya Dergisi*, 14 (1974), pp. 4-14. Resim 5 shows inventory number 691.

(16) *Marcianus Gr.* 454 f. 1v.

tury manuscript in the same collection ([17]), and on figures in the Vatican "Menologion of Basil II" from around the turn of the eleventh century ([18]).

This practice is further attested in literary sources of the tenth century. Amongst the diverse garments that the emperor Constantine Porphyrogenitos decrees ought to be taken on imperial military expeditions for use as gifts to dignitaries along the way are tunics with collars (μανιακάτος) ([19]). It should be noted that the way this source discusses various garments strongly suggests that there were also garments which did not have collars.

As we have seen previously, the standard forms of Romano-Byzantine late antique tunic had the neck opening down the shoulders, a simple slit extending along the line of both shoulders or just the left, even when the neck opening was shaped. The practice of opening a tunic vertically down from the left side of the neck does begin to appear in late antiquity in the Persian sphere. It is significant to note that this practice is never visible in Persian art as such, but when the ambitious citizens of Palmyra and Edessa sought to display their cultural pretensions by adopting Persian dress they chose to make a feature of the opening, and do illustrate it very precisely on sepultural reliefs and statuary. They did this either by showing the undecorated slit in their reliefs ([20]), or by applying decorative braid to it ([21]). Several features distinguish these tunics from that of the Manazan Caves (see figure six). The slit is L-shaped and manifestly simply cut from the body of the garment, without ant external application except the braid trim where it is used. These tunics were also cut in a piece with a wide skirt, and as a result of the side seams running on the

(17) *Marcianus Gr.* 479 f. 33r.

(18) *Vaticanus Gr.* 1613 p. 206, is an especially fine and clear example.

(19) J. HALDON (ed. and tr.), *Constantine Porphyrogenitus: Three Treatises on Imperial Military Expeditions*, Vienna, 1990, pp. 108-109 and 110-111 (Greek/English).

(20) A Palmyran relief in the Louvre.

(21) Palmyran reliefs in the Ny Calrlsberg Glyptotek, Copenhagen : Francesca ABBATE, ed. *Roman Art*, London, 1972, p. 118 ; in the Palmyra Museum : R. STONEMAN, *Palmyra and its Empire*, Ann Arbor, 1992, pls. 16 and 19 ; and a mosaic possibly depicting the prophet Mani attributed to Edessa : S. N. C. LIEU, *A New Figurative Representation of Mani ?*, in R. E. EMMERICK, W. SONDERMANN and P. ZIEME, eds. *Studia Manichaïca: Proceedings of the IV International Conference on Manicheanism*, Berlin, 2000.

FIG. 6.

bias of the cloth, show a characteristic tendency to fall at the sides- a phenomenon confirmed by surviving examples (22). The sources illustrate that this neck opening was confined to the upper classes. This process of borrowing this form of neck opening and then making it a feature was precisely paralleled when Italians and Italo-Normans began imitating Byzantine dress in the eleventh and twelfth centuries (23).

From the fourth century the Later Roman Empire came to adopt much from Persia, including prominent items of dress such as the *scaramangion* and the *divitision* (24). It is clear that they also adopted fine con-

(22) GERVERS, *Medieval garments*, figure 16.14.

(23) *Laurentinianus Plut.* XII.17 folio 3v. and the robes of Roger II of Sicily held in the Schatzkammer, Vienna, shown in A. SANTANGELO, *A Treasury of Great Italian Textiles*, New York, undated, figs 3 and 4. T. DAWSON, *Robed in State*, unpublished paper delivered to the 2001 conference of the Australian Society for Classical Studies.

(24) On the *skaramangion* see N. P. KONDAKOV, *Costumes Orientaux a la Cour Byzantine*, in *Byz.*, 1 (1924), and on the *divitision* : I. I. REISKE, *Commentarii ad Constantini Porphyrogeniti De Cerimoniis*, Bonn, 1839, p. 424ff. In both cases the attempt to precisely identify the garment in question fails, but the evidence for their Persian origins is laid out.

structional techniques along with the overall forms, undoubtedly including the vertical left slit neck opening. However any such elite fashion must take time to trickle down to the lower classes, especially in a provincial area like eastern Anatolia. In addition, there is again no hint of the broad collar band on any of the early depiction of tunics having the vertical left slit neck opening.

I suggest, therefore, that the morphology of the Manazan Caves Tunic: its cut, the collar and the applied breast panel with its opening offset to the left, occurring together provide strong reasons for dismissing the presently accepted early seventh century date for this garment (and hence the other contents of the tomb) and for concluding that it dates from no earlier than the tenth century. The provincial and rural location of the burial and the lower class of the garment, as indicated by its plainness and shortness, might suggest a date somewhat later than the tenth century when collared tunics had probably newly come into use, since they are likely to have originated in a metropolitan centre and taken time disperse to the provinces. The evidence of violence associated with the tomb may explain the assumption of an early date, for the end of the Persian war is noted as a period when massacres were perpetrated ([25]), yet events of the eleventh and twelfth centuries could just as easily have encompassed such an atrocity.

The evidence suggests that the contents of the Manazan Caves are likely to be a unique source of information about some aspects of life in provincial middle Byzantium. It demands a great deal more study, but the recognition of this tunic alone as medieval rather than late antique is a dramatic advance in the field of Byzantine clothing.

T. DAWSON.
The University of New England
School of Classics, History and Religion
Armidale, NSW 2351
Australie

(25) The Persian sack of Jerusalem is the most notorious example. G. OSTROGORSKY, *A History of the Byzantine State*, tr. J. HUSSEY, Oxford, 1956, p. 95.

MÉMOIRE

LE CALCUL DE L'ÉCLIPSE DE SOLEIL DU 15 AVRIL 1409 À CONSTANTINOPLE PAR JEAN CHORTASMENOS

Le calcul de l'éclipse de Soleil du 15 avril 1409 apparaît dans les manuscrits comme l'application de deux petits traités d'astronomie anonymes, dont Jean Chortasmenos (*ca.* 1370-1431) est peut-être lui-même l'auteur (1) ; ils décrivent l'un, les *syzygies* selon Ptolémée et

(1) Chortasmenos fut notaire à la chancellerie patriarcale, puis membre de l'ordre du clergé célibataire et métropolite de Selymbria. D'après les signatures trouvées dans les manuscrits, son activité connue au patriarcat de Constantinople couvrirait une période allant de 1391 à 1415 (voir H. HUNGER, *Johannes Chortasmenos*, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. 5, 1991, col. 562 ; H. HUNGER, *Johannes Chortasmenos (ca 1370-ca 1436/37). Briefe, Gedichte und kleine Schriften. Einleitung, Regesten, Prosopographie, Text*, Vienne, 1969 (*Wiener byzantinische Studien*, 7), p. 14 ; P. SCHREINER, *Ein gescheiterter Büchertausch. Zur Notiz des Johannes Chortasmenos im Vat. Pal. gr. 90 und den übrigen Besitzvermerken*, dans *Codices manuscripti. Zeitschrift für Handschriftenkunde*, t. 10/2, 1984, pp. 52-54 ; P. YANNOPOULOS, *Ignace de Sélybrie*, dans *DHGE*, t. 25, Paris, 1995, col. 740). A la différence de l'activité de la plupart des notaires employés au patriarcat, le plus souvent anonyme, celle de Chortasmenos est décelable dans les actes grâce à la connaissance pointue que l'on a de son écriture (J. DARROUZES, *Recherches sur les ΟΦΦΙΚΙΑ de l'Église byzantine*, Paris, 1970, p. 365 ; sur l'écriture de Chortasmenos voir H. HUNGER, *Johannes Chortasmenos, ein byzantinischer Intellektueller der späten Palaiologenzeit*, dans *Wiener Studien. Zeitschrift für klassische Philologie*, t. 70, 1957, pp. 155-156, ainsi que l'étude plus récente de P. CANART et G. PRATO, *Les recueils organisés par Jean Chortasmenos et le problème de ses autographes*, dans *Studien zum Patriarchatsregister von Konstantinopel*, t. 1, 1990 (*Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse Sitzungsberichte*, 383), pp. 154-178). Chortasmenos entra dans les ordres du clergé célibataire vraisem-

l'autre, les éclipses de Soleil d'après Chrysococces (2). L'exercice de Chortasmenos combine ainsi de manière originale deux méthodes astronomiques, la grecque et la perse.

La présence de ce calcul dans trois *codices* dont deux sont autographes, le *Vat. Gr.* 1059 et l'*Urb. Gr.* 80, nous incite à examiner de près les raisons et le contexte de sa réalisation. En effet, Chortasmenos, connu pour sa curiosité scientifique et ses qualités pédagogiques, aurait pu l'effectuer dans le cadre de l'enseignement qu'il recevait ou prodiguait. C'est dans cette optique que nous analyserons aussi les aspects techniques du calcul et les erreurs étonnantes commises par l'auteur. En réalité, Chortasmenos, malgré la réputation de lettré et la rigueur qu'on lui connaît, ne semble pas maîtriser cette matière aussi bien que son approche originale du calcul nous le ferait croire de prime abord.

1. *L'activité scientifique de Chortasmenos*

Le premier témoignage sur l'activité scientifique de Chortasmenos apparaît dans un acte patriarcal daté d'octobre 1397, qui charge Michel Balsamon, alors professeur à l'école patriarcale, de lui instruire la géométrie (3). C'est durant les quinze premières années du XVe s. que

blablement entre 1410 et 1415, sous le nom d'Ignace. En 1410, il est encore appelé Jean par Isidore de Kiev, un de ses correspondants (V. REGEL [éd.], *Analecta byzantino-russica*, Saint-Pétersbourg - Leipzig, 1891, p. 64) ; par contre, une notice autographe du *Cod. Paris. B.N. Gr.*1270, datée de 1415, le mentionne en tant qu'hiéromoine Ignace Chortasmenos (YANNOPOULOS, *op. cit.*, col. 741). Sur la dernière mention de Chortasmenos comme notaire patriarcal, voir B. MONDRAIN, *Un nouveau manuscrit de Jean Chortasménos*, dans *JÖB*, 40 (1990), p. 354. Selon M. Cacouros, *Jean Chortasmenos. Katholikos didaskalos. Contribution à l'histoire de l'enseignement à Byzance*, dans U. CURISCULO et R. MAISANO (ed.), *Synodia. Studia humanitatis Antonio Garzya septuagenario ab amicis atque discipulis dicator*, Naples, 1997, p. 107. Chortasmenos aurait accédé à un rang plus élevé de la hiérarchie ecclésiastique après 1407, travaillant au patriarcat jusqu'en 1425/30. Sur la date de la mort de Chortasmenos, voir P. SCHREINER, *Zum Tod des Johannes Chortasmenos*, dans *JÖB*, 45 (1995), p. 220.

(2) La syzygie désigne l'alignement de la Terre, de la Lune et du Soleil (conjonctions et oppositions).

(3) J. DARROUZÈS, *Les regestes des actes du patriarcat de Constantinople*, I : *Les actes des patriarches*, fasc. 6 : *Les regestes de 1377 à 1410*, Paris, 1970 (*Le Patriarcat byzantin. Recherches de diplomatique, d'histoire et de géographie ecclésiastiques publiées par l'Institut Français d'Etudes Byzantines*, sér. 1), n° 3060, pp. 323-324. Chortasmenos le rappelle lui-même dans une notice du

l'activité de Chortasmenos en astronomie fut la plus féconde (4). Il constitua ainsi des recueils volumineux contenant de nombreux textes scientifiques et particulièrement astronomiques, tels que l'*Urb. Gr.* 80 ou encore le *Vat. Gr.* 1059, dans lesquels se trouve notre calcul d'éclipse (5). Parmi les ouvrages d'astronomie qu'il a copiés, mentionnons le traité sur les *Tables latines* de Démétrius Chrysoloras (*ca.* 1380) (6), et la Στοιχείωσις ἀστρονομική de Théodore Métochite (*ca.* 1316), une vaste compilation qui relança à Byzance l'intérêt pour Ptolémée au XIVe s. (7).

Cod. Mutin. Gr. 142 (HUNGER, *Johannes Chortasmenos (ca 1370-ca 1436/37)*, p. 15). L'information se retrouve aussi dans un acte patriarcal daté d'octobre 1397, chargeant Balsamon d'enseigner la géométrie à Chortasmenos. Sur Balsamon, voir E. TRAPP et al., *Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit*, Vienne, 1976-1994 (*Österreische Akademie der Wissenschaften. Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik*, 1), t. II, n° 2120.

(4) HUNGER, *Johannes Chortasmenos (ca 1370-ca 1436/37)*, p. 16.

(5) Un autre recueil, le *Vindob. Suppl. Gr.* 75 contient des œuvres plus personnelles de Chortasmenos, telles que sa correspondance, ses écrits rhétoriques, poétiques et philosophiques, ou tout autre texte qui tombait sous sa main (HUNGER, *Johannes Chortasmenos (ca 1370-ca 1436/37)*, pp. 54-64). Dans l'*Urb. Gr.* 80, seuls les 157 premiers folios sont de la main de Chortasmenos et sont, pour une très large majorité, des textes scientifiques. La seconde partie de ce *codex* contient des lettres de Démétrius Cydones, Libanius, des dialogues de Platon et diverses sources ecclésiastiques (HUNGER, *Johannes Chortasmenos (ca 1370-ca 1436/37)*, p. 24 ; sur la présence des lettres de Cydones dans ce manuscrit, voir R. J. LOENERTZ, *Les recueils de lettres de Démétrius Cydones*, Cité du Vatican, 1947 [*ST*, 131], pp. 21-23). Le *Vat. Gr.* 1059, quant à lui, compte 598 folios de la main de notre auteur. Sur ces divers *codices*, voir CANART et PRATO, *op. cit.*, pp. 115-178.

(6) Il s'agit d'une adaptation grecque des *Tables alphonsines* : A. TIHON, *L'astronomie byzantine à l'aube de la Renaissance (de 1352 à la fin du XVe siècle)*, dans *Byz.*, 66 (1996), p. 260. Chortasmenos était d'ailleurs en contact avec ce savant. Une lettre adressée à Chrysoloras témoigne, en effet, du désir de notre auteur de s'entretenir avec ce dernier à propos des œuvres d'Euclide et de Ptolémée (HUNGER, *Johannes Chortasmenos (ca 1370-ca 1436/37)*, lettre 22, p. 173).

(7) A. TIHON, *L'astronomie byzantine (du Ve au XVe siècle)*, dans *Byz.*, 51 (1981), p. 612. Chortasmenos vouait à cet auteur une admiration sans bornes, puisque l'on trouve des traces de son influence dans plusieurs manuscrits du notaire. Pourtant, Métochite eut peu de succès auprès de ses contemporains, au vu du petit nombre de manuscrits que l'on a conservé de son œuvre. Chortasmenos a notamment rédigé un prologue le louant (I. ŠEVČENKO, *Études sur la polémique entre Théodore Métochite et Nicéphore Choumnos*, Bruxelles, 1962 [*Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae*, 3], pp. 44-45, p. 112). Sur les

L'*Ἀστρονομικὴ τρίβιβλος* de Théodore Méliténiote (*ca.* 1352) retint également son attention. Ce traité, qui introduit l'œuvre de Ptolémée ainsi que les méthodes astronomiques perses et leurs tables, est un excellent représentant des courants astronomiques à Byzance aux XIVe et XVe s., où non seulement se produit un renouveau de l'astronomie ptolémaïque, mais aussi la diffusion de l'astronomie perse ([8]). Enfin, Chortasmenos s'est intéressé aux œuvres d'Isaac Argyre. Auteur d'un *Traité sur l'astrolabe* et d'un *Traité sur la date de Pâques*, cet astronome a réadapté dans ses *Tables nouvelles* les positions du Soleil et de la Lune données par les tables de Ptolémée, pour l'année 1367/8 et les coordonnées de Byzance ([9]). Le calcul de l'éclipse que nous étudions fut réalisé à partir de ces nouvelles tables. Chortasmenos a encore copié des ouvrages, ou des passages, d'auteurs plus anciens, tels Ptolémée ou Théon d'Alexandrie (*ca.* 364) ([10]).

Chortasmenos ne se contentait pas de copier les textes, mais il les analysait, les comparait et les appliquait dans divers exercices ([11]). Les nombreux calculs de syzygie, d'éclipse ou d'équinoxe qu'il a effectués confirment cela, ainsi que la remarque suivante : ... *mais d'abord, nous avons lu divers livres de grande valeur, de par la science de ceux qui les ont écrits, et ensuite, nous-mêmes, nous avons calculé tout avec exactitude selon chacun d'eux, et nous avons trouvé tout cela en accord avec les traités de Ptolémée et de Théon, de Stéphane d'Alexandrie et du grand Logothète Métochites et, en outre, du grand Sacellaire Méliténiote. Ceux-ci, en effet, ont tous mis par écrit les positions des astres à leur époque et ont publié des livres entiers, les uns avec des justifications raisonnées, comme le grand Logothète, les autres, par un simple exposé en vue de la clarté* ([12]). Cependant, à notre connaissance, malgré son immense savoir

manuscrits de Chortasmenos contenant les œuvres de Métochite, voir HUNGER, *Johannes Chortasmenos (ca 1370-ca 1436/37)*, pp. 24-25.

(8) TIHON, *L'astronomie byzantine (du Ve au XVe siècle)*, pp. 615-619 ; R. LEURQUIN, *Théodore Méliténiote. Tribiblos astronomique. Livre II*, 2 vol., Amsterdam, 1993 (*Corpus des Astronomes Byzantins*, 5 et 6), vol. 2, pp. 613-616.

(9) TIHON, *L'astronomie byzantine à l'aube de la Renaissance*, p. 256.

(10) Sur ces auteurs, voir A. TIHON, *Enseignement scientifique à Byzance*, dans *Organon*, 24 (1988), p. 92 *sq.*

(11) C'est ainsi qu'il a, par exemple, juxtaposé en colonnes parallèles différentes méthodes de calculs astronomiques élaborées à partir d'extraits des œuvres de Ptolémée, Théon et Méliténiote (CANART et PRATO, *op. cit.*, p. 130).

(12) Ἀλλὰ πρῶτον μὲν ἐντυχόντες διαφόροις βιβλίοις πολὺ τὸ ἀξιόπιστον κεκτημένοις ἀπὸ τῆς τῶν γραψάντων ἐπιστήμης, ἔπειτα δὲ καὶ ἡμεῖς

en astronomie, Chortasmenos n'est à l'origine d'aucune œuvre nouvelle dans ce domaine et apparaît avant tout comme un compilateur ([13]).

Parmi les manuscrits de ce dernier, le *Vat. Gr.* 1059 est un recueil exclusivement consacré à l'astronomie et, à ce titre, mérite d'être analysé plus en profondeur, notamment dans le cadre de l'enseignement à Byzance. Tous les calculs astronomiques qui s'y trouvent, datent en effet de la quinzaine d'années qui suit le moment où Chortasmenos bénéficia des cours de géométrie de Michel Balsamon à l'Ecole patriarcale, entre 1397 et 1400. Ce recueil pourrait donc être le résultat d'un enseignement de l'astronomie suivi par Chortasmenos et les calculs, des exercices accomplis pour appliquer les théories étudiées au cours.

Chortasmenos enseigna aussi lui-même, par exemple à Marc Eugenicos, Bessarion et Georges Scholarios ([14]). Nous disposons de peu d'information quant à son rôle de professeur, ou καθολικὸς διδάσκαλος, mais l'analyse de sa correspondance, pourtant laconique, suggère qu'il veillait entre autres à la formation grammaticale et rhétorique des fils de familles riches ([15]). Dans ce cadre, il composa un recueil de commentaires

ἐπιλογισάμενοι πάντα καθ' ἕκαστον ἀκριβῶς καὶ εὑρόντες ἅπαντα συμφωνοῦντα ταῖς παραδόσεσι Πτολεμαίου τε καὶ Θέωνος, Στεφάνου τοῦ Ἀλεξανδρέως καὶ τοῦ μεγάλου Λογοθέτου τοῦ Μετοχίτου, πρὸς δὲ καὶ τοῦ μεγάλου Σακελλαρίου τοῦ Μελιτενιώτου· οὗτοι γὰρ πάντες ἐποχὰς ἀνεγράψαντο τῶν ἀστέρων ἐν τοῖς ἑαυτοῦ χρόνοις ἕκαστος καὶ βίβλους ὅλας ἐξέδωκαν, οἱ μὲν μετὰ αἰτιολογίας, ὡς ὁ μέγας Λογοθέτης, οἱ δὲ ἁπλῇ παραδόσει σαφηνείας ἕνεκεν. Ce texte fait partie d'une notice autographe du *Vat. Gr.* 1059, f. 123 (éd. *Catalogus codicum astrologorum graecorum*, V/3, Bruxelles, 1910, p. 66).

(13) A. TIHON et R. MERCIER, *Georges Gémiste Pléthon. Manuel d'astronomie*, Louvain-la-Neuve, 1998 (*Corpus des Astronomes Byzantins*, 9), p. 34.

(14) HUNGER, *Lexikon des Mittelalters*, t. 5, col. 562 ; HUNGER, *Johannes Chortasmenos (ca 1370-ca 1436/37)*, lettres 27, 36-38, pp. 176-177, 186-187.

(15) Chortasmenos n'est pas le seul érudit de son époque à prodiguer ce type d'enseignement. I. ŠEVČENKO, *Society and Intellectual Life in the Fourteenth Century*, dans *Actes du XIVe Congrès international des Études byzantines. Bucarest (1971)*, I, Bucarest, 1974, p. 73, en a dénombrés douze, qui sont pour la plupart des professeurs de grammaire et de rhétorique. En tant que *katholikos didastalos*, Chortasmenos enseignait les sciences du *trivium* et du *quadrivium*, ainsi que les dogmes de l'Église, une charge dont il se serait acquitté au patriarcat entre 1407 et 1425, cfr. M. CACOUROS, *Compte-rendu de* A. TIHON et R. MERCIER (éd.), *Georges Gémiste Pléthon, Manuel d'astronomie* (*Corpus des astronomes byzantins*, 9), Louvain-la-Neuve, 1998, dans *REB*, 57 (1999), p. 334 ; CACOUROS, *Jean Chortasménos*, p. 93 ; S. MERGIALI-FALANGAS, *«Didascale» de l'Église : un titre et deux réalités*, dans *REB*, 52 (1994), p. 177 *sq.* ; S. MERGIALI,

à l'*Organon* d'Aristote qu'il faisait copier par ses élèves et dont on trouve des exemplaires chez Bessarion et Georges Scholarios ([16]).

Vu les qualités pédagogiques de Chortasmenos, l'on pourrait se demander si le *Vat. Gr.* 1059 ne serait pas un manuel d'astronomie. Cela expliquerait pourquoi notre calcul est rédigé à la deuxième personne du singulier, comme dans une adresse, et à la première personne du pluriel, comme si Chortasmenos faisait l'exercice avec d'autres ([17]). C'est évidemment aussi un style typique des scolies depuis l'Antiquité, auquel Chortasmenos est rompu, et que nous observons dans le manuel de logique qu'il a compilé et dont il se servait pour ses cours de rhétorique ([18]).

D'autres éléments indiqueraient que ce recueil était destiné à l'enseignement de l'astronomie. En effet, au f. 586v de ce manuscrit, une note de Chortasmenos indique : *Regarde et examine jusqu'ici les calculs, si tu veux découvrir et trouver avec zèle l'exactitude, à travers de très nombreux exemples. Le surplus de ceux-ci est inutile, car les copies à la suite sont redoublées de manière plus précise* ([19]). Cette notice tendrait à prouver que le *Vat. Gr.* 1059 s'adressait à un lecteur, peut-être un élève. Cela expliquerait la présence de nombreux exemples réactualisés par Chortas-

L'enseignement et les lettrés pendant l'époque des Paléologues (1261-1453) (Εταιρεία των φιλων του λαού, Κέντρον Ερεύνης Βυζαντίου, 5), Athènes, 1996.

(16) M. Cacouros, *Un manuel de logique organisé par Jean Chortasménos et destiné à l'enseignement*, dans *REB*, 54 (1996), pp. 66-67 ; M. Cacouros, *Un commentaire byzantin inédit au deuxième livre des Seconds Analytiques, attribuables à Jean Chortasménos*, dans *Revue d'histoire des textes*, 24 (1994), p. 151, pp. 168-169, p. 171 ; M. Cacouros, *Marginalia de Chortasménos dans un opuscule logique dû à Prodromènos (Vatican. gr. 1018)*, dans *REB*, 53 (1995), pp. 275-278.

(17) Les calculs de Nicéphore Grégoras et Barlaam de Seminara sont écrits à la première personne du singulier, ce qui témoigne sans doute de leur publication (J. Mogenet, A. Tihon et D. Donnet, *Barlaam de Seminara. Traités sur les éclipses de Soleil de 1333 et 1337. Histoire des textes, éditions critiques, traductions et commentaires*, Louvain, 1977, pp. 52-79 ; J. Mogenet, A. Tihon, R. Royez et A. Berg, *Nicéphore Grégoras. Calcul de l'éclipse de Soleil du 16 juillet 1330*, Amsterdam, 1983 [*Corpus des Astronomes Byzantins*, 1], pp. 42-89)

(18) Cacouros, *Commentaire*, p. 171 ; Cacouros, *Manuel*, p. 102.

(19) A. Tihon, *Le «Petit Commentaire» de Théon d'Alexandrie aux Tables faciles de Ptolémée. Histoire du texte, édition critique, traduction*, Cité du Vatican, 1978 (*ST*, 282), p. 130 n. 4 : Ἕως ὧδε βλέπε καὶ ἐξέταζε τὰς ψηφοφορίας εἰ θέλεις φιλοπόνως ἀνερευνᾶν καὶ ἀνευρίσκειν τὴν ἀκρίβειαν διὰ πλειόνων ὑποδειγμάτων · τὰ δὲ πλείω τούτων εἰσὶ περιττά · ἐδισσεύθησαν γὰρ ἀκριβέστερον ἐν τοῖς ὄπισθεν μεταγραφέντα.

menos, mais calculés à partir de traités plus anciens. Ce souci pédagogique apparaît encore dans la manière de réorganiser la présentation des traités, où il place en vis-à-vis théories et exercices, par exemple quand il copie la *Tribiblos Astronomique* ([20]).

Pourtant, aucun texte n'indique que Chortasmenos ait pu donner un cours d'astronomie assez spécialisé. Il enseignait en effet la rhétorique de manière approfondie, mais la formation qu'il prodiguait dans les matières scientifiques, donc en astronomie, semblait plus rudimentaire ([21]). Les cas de Marc Eugenicos et de Bessarion prouvent que Chortasmenos considérait insuffisante l'instruction qu'il donnait dans les arts libéraux. C'est pour cette raison qu'il envoya ces élèves chez d'autres maîtres qu'il estimait meilleurs. Ainsi, Pléthon transmit à Bessarion un intérêt insatiable pour l'astronomie : *Enfin, pour qu'il ne manquât rien à un esprit si doué, sur le conseil de l'archevêque de Sélymbria, Bessarion partit étudier dans le Péloponnèse, chez Pléthon, qu'on appelait Gémiste, et que tous considéraient même comme un autre Platon. Sous l'égide de son précepteur, il parcourut non seulement tout le cursus des arts libéraux une nouvelle fois, mais aussi, consciencieusement et scrupuleusement, il ajouta, si je puis dire, une touche finale à ses efforts et se forma principalement aux mathématiques. Il s'y adonna avec tant de zèle, que, alors qu'il copiait jours et nuits l'œuvre de Jean d'Alexandrie sur Ptolémée, il contracta cette maladie, qui lui valut de souffrir sa vie entière de maux et crises les plus terribles* ([22]). Marc Eugenicos suivit également ce cursus :

(20) R. LEURQUIN, *Théodore Méliténiote. Tribiblos astronomique. Livre I*, Amsterdam, 1990 (*Corpus des Astronomes Byzantins*, 4), pp. 52-67.

(21) Dans le *Quadrivium* de Georges Pachymère, ouvrage composé vers 1300 et destiné à l'enseignement général des sciences, la partie sur les éclipses explique uniquement les principes du phénomène (voir P. TANNERY [éd.], *Quadrivium de Georges Pachymère ou Syntagma tôn tessarôn mathematôn arithmetikes, mousikes, geômetrias kai astronomias* (texte révisé et établi par le R. P. E. STEPHANOU A. A.), préface de V. LAURENT, pp. VII-XXXIII, Cité du Vatican, 1940 [*ST*, 94], pp. 387-389).

(22) «Demum, ne quid tanto ac tali ingenio deesset, Sylimbriensis consilio Plethone, quem Gemistum vocant et omnes vel alterum Platonem iudicabant, in Peloponneso, quo doctrinae causa se contulerat, praeceptore usus omnibus liberalibus artibus iterum non modo percursis, sed diligenter exacteque expensis extremam, ut sic dicam, manum imponit et praecipue mathematicis eruditur, quibus tanto studio incubuit, ut, cum noctes atque dies Ioannem Alexandrinum in Ptolemaeum transcribit, eum contraxerit morbum, quo per omnem vitam maximis doloribus et periculis laboravit» (L. MOHLER, *Kardinal Bessarion als*

Par conséquent, orphelin d'un tel père à l'âge de 13 ans, il ne choisit nullement d'envisager la facilité, mais aussitôt, il préféra rencontrer les meilleurs professeurs et les plus qualifiés. Ceux-ci furent d'abord Jean Chortasmenos, lequel occupera plus tard le siège épiscopal de Sélymbria sous le nom d'Ignace, et ensuite Georges Gémiste pour l'achèvement des sciences complètes et philosophiques ([23]).

Une étude fouillée du contenu de l'enseignement de l'astronomie au niveau secondaire serait donc essentielle, particulièrement pour une période où les calculs d'éclipses étaient «à la mode». Une analyse plus précise des traités et exercices astronomiques entourant notre calcul d'éclipse dans le *Vat. Gr.* 1059 nous permettrait sans doute de mieux comprendre le cadre dans lequel ce recueil s'est constitué.

2. *Les manuscrits* ([24])

Le calcul que nous étudions est présent dans trois manuscrits : l'*Urb. Gr.* 80 (ff. 106v -107), noté U, le *Vat. Gr.* 1059 (f. 98r-v), noté V, et le *Vat. Gr.* 1058 (f. 251r-v), noté c. Les deux premiers sont autographes, le troisième est une copie du XVe s.

*L'*Urbinas Gr. *80 (U)*

Manuscrit factice, papier, 279 folios de 287 x 209 mm. Une très large partie de ce manuscrit, datable de la fin du XIVe s. et du début du XVe s., d'après les nombreux filigranes, est de la main de Chortasmenos, dont la signature se trouve dans la marge supérieure du f. 13. On discute

Theologe, Humanist und Staatsman, vol. 3, Paderborn, 1942 (*Quellen und Forschungen aus dem Gebiete der Geschichte*, 24), pp. 406-407).

(23) L. Petit, *Acolouthie de Marc Eugenicos, Archevêque d'Éphèse*, dans *Studi Bizantini e Neoellenici*, 2 (1927), p. 213, l. 12-22 : Τοιούτου τοίνυν πατρὸς ἀπορφανισθεὶς ἐν τρισκαιδεκάτῳ τῆς ἡλικίας ἔτει, οὐ πρὸς ῥᾳστώνην καὶ ὀπωσοῦν ἰδεῖν κατεδέξατο, ἀλλὰ διδασκάλοις εὐθὺς προσέρχεσθαι προείλετο τοῖς ἀρίστοις καὶ ἐπισημοτάτοις · ἦσαν δ'οὗτοι πρῶτα μὲν ὁ Χορτασμένος Ἰωάννης, ὁ καὶ τὸν θρόνον ὕστερον τῆς ἐν Σηλυβρίᾳ κοσμίσας μητροπόλεως, Ἰγνάτιος μετακληθείς, ἐν δὲ τοῖς τελεωτέροις τῶν ἐγκυκλίων καὶ φιλοσόφων μαθημάτων ὁ Γεμιστὸς Γεώργιος.

(24) Il ne nous a malheureusement pas été possible de consulter les manuscrits directement. Nous nous référons donc aux descriptions déjà faites pour leur présentation.

l'attribution des ff. 158-249v et 261-265 ([25]). Il a appartenu au duc d'Urbino, Frédéric de Montefeltro, dont la Bibliothèque Vaticane possède les manuscrits depuis 1657.

Notre calcul d'éclipse figure aux ff. 106v-107 et fait partie d'un ensemble de textes décrivant des méthodes de calcul des syzygies et des éclipses de Soleil (ff. 101-109) :

- ff. 101-104v : méthode de recherche des conjonctions et des oppositions, inspirée d'Isaac Argyre ([26])
- ff. 104v -106 : calculs d'éclipses, dont celui de l'éclipse de Lune du 20 mars 1410 (f. 105v)
- ff. 106v-107 : calcul de l'éclipse de Soleil du 15 avril 1409
- ff. 107-108v : méthode de calcul des éclipses de Soleil (selon les tables perses)
- ff. 108v-109 : explication du procédé de calcul appelé ἐξαναλόγου ([27]).

Le Vaticanus Gr. *1059 (V)*

Manuscrit du début du XVe s., papier (sauf ff. 1-2 en parchemin, et contenant des extraits de ménées), I + 598 folios de 294 × 225 mm, texte écrit alternativement en pleine page ou sur deux colonnes avec une moyenne de 39 lignes par page. Les folios 3-6, d'un papier du Xe s., sont vides. A partir du f. 7, la composition de ce manuscrit est entièrement due au travail de Chortasmenos, dont on trouve la signature aux ff. 163, 228, 349 et 447. Les dates des calculs effectués par Chortasmenos dans ce manuscrit (1404-1413) et la présence de tables et calculs réalisés en 1415 (f. 17) semblent indiquer que le manuscrit a été copié durant cette période. Celui-ci était à la bibliothèque Vaticane sous le pape Jules II, puisque la première mention certaine du manuscrit se trouve dans l'inventaire réalisé par Fabio Vigili entre 1508 et 1513.

Ce manuscrit contient principalement des textes astronomiques. Le texte de notre calcul se trouve aux ff. 98r-v, parmi divers tables, calculs et scolies, dont :

(25) Sur la discussion paléographique et les difficultés d'attribution des écritures dans ce manuscrit, voir CANART et PRATO, *op. cit.*, pp. 132-146, 167-177.

(26) F. LAURENT, *Isaac Argyre. Traité relatif aux calculs des syzygies*, (Mémoire de licence dactylographié, Université Catholique de Louvain, 1969).

(27) Description : C. STORNAJOLO, *Codices Urbinates Graeci*, Rome, 1895, pp. 111-127 ; TIHON, *Le «Petit Commentaire»*, pp. 126-127 ; CANART et PRATO, *op. cit.*, pp. 132-146 ; TIHON et MERCIER, *Pléthon*, pp. 29-32.

- f. 89v : extrait du *Commentaire* de Théon au livre VI de l'*Almageste*
- f. 97r-v : calcul de l'éclipse de Lune du 20 mars 1410
- f. 98r-v : calcul de l'éclipse de Soleil du 15 avril 1409
- ff. 99-100 : méthode de calcul des éclipses de Soleil
- f. 100v : explication du procédé de calcul appelé ἐξαναλόγου ([28]).

Le Vaticanus Gr. *1058 (c)*

Manuscrit en papier, 499 folios. Ce manuscrit, habituellement daté du XVe s., et composé de deux parties, est l'œuvre de copistes différents. La première partie est d'une seule main, recouvre les folios 2-260v et date sans aucun doute du XVe s., d'après les filigranes. Dans la seconde partie, une deuxième main est à l'origine des folios 261-331v et 472-499v, une troisième a copié les folios 332-471v, tandis qu'une quatrième a annoté les folios 1-2 et le folio 499. Les textes transcrits par les mains deux et trois sont écrits sur du papier daté, d'après les filigranes, du milieu du XIVe siècle. Une grande partie de ce manuscrit dérive du *Vat. Gr.* 211. Le *Vat. Gr.* 1058 était peut-être le manuscrit 344 de l'inventaire de 1475 de la bibliothèque Vaticane, peut-être aussi le manuscrit 255 de l'inventaire de 1481. Il est répertorié dans l'inventaire de Fabio Vigili (1508-1513), en tant que manuscrit 131.

Ce manuscrit a également un contenu essentiellement astronomique. Notre calcul occupe les ff. 251r-v et illustre un petit traité sur les méthodes de calcul des syzygies et des éclipses de Soleil (ff. 246-258) ([29]) :

- ff. 246-249v : méthode de recherche des conjonctions et des oppositions, inspirée d'Isaac Argyre ([30])
- f. 250r-v : calcul de l'éclipse de Lune du 20 mars 1410
- f. 251r-v : calcul de l'éclipse de Soleil du 15 avril 1409
- ff. 251v-253 : méthode de calcul des éclipses de Soleil (selon les tables perses)

(28) Description : *Catalogus Codicum Astrologorum Graecorum* V/3, p. 64-70 ; H. USENER, *Ad historiam astronomiae symbola*, dans *Kleine Schriften. Band III : Arbeiten zur Griechischen Literaturgeschichte, Geschichte der Wissenschaften, Epigraphik, Chronologie*, Leipzig-Berlin, 1914, pp. 323-330 ; TIHON, *Le «Petit Commentaire»*, pp. 127-131 ; CANART et PRATO, *op. cit.*, pp. 125-131 ; LEURQUIN, *Méliténiote*, livre 1, pp. 51-67.

(29) Toute cette partie est copiée sur l'*Urb. Gr.* 80, ff. 101-109 (TIHON et MERCIER, *Pléthon*, p. 31).

(30) Voir LAURENT, *op. cit.*

- ff. 253-254 : explication du procédé de calcul appelé ἐξαναλόγου
- ff. 254v -258 : Isaac Argyre, *Tables nouvelles*
  - f. 254v : table de syzygies, établie en 1367 : périodes de 24 ans
  - f. 255 : années simples et mois
  - f. 255v : première et simple anomalie
  - ff. 256-257 : anomalie lunaire et solaire
  - ff. 257v -258 : latitude de la Lune ([31]).

Relations entre les manuscrits

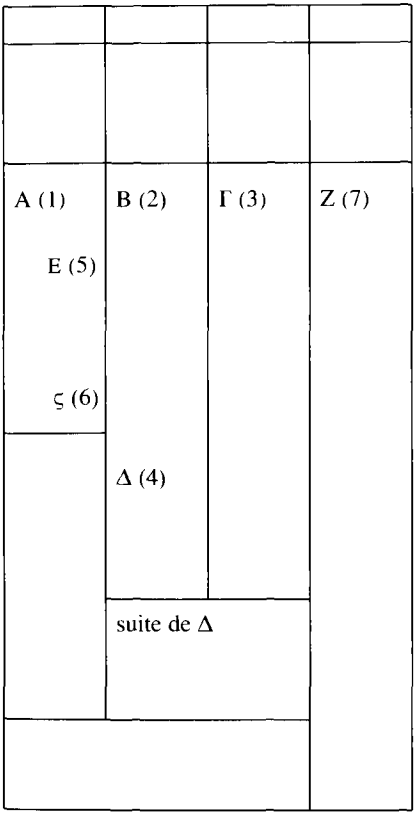
L'organisation du texte est similaire dans les manuscrits. Les paragraphes sont répartis sur le folio en fonction d'un petit tableau de quatre colonnes situé au-dessus du texte. Ces colonnes constituent le calcul de la syzygie : les jours, la distance du Soleil, l'anomalie de la Lune et la latitude de cet astre (table 1). Cette présentation a l'avantage de grouper les étapes du calcul selon ces quatre éléments, mais déstructure la progression générale du raisonnement. C'est pour cette raison que Chortasmenos a numéroté tous les paragraphes (de *A* à *Z* dans U et de *A* à *I* dans V). Afin de mieux comprendre cette présentation, nous l'avons reproduite ci-dessous pour U et V. Nous n'avons pas jugé nécessaire de mettre celle de c, identique à U.

Cette comparaison montre que la numérotation des paragraphes diffère dans les deux autographes de Chortasmenos : les points «*Γ*» (3) et «*Δ*» (4) de V correspondent dans U à un unique paragraphe «*Γ*» (3), à partir duquel la numérotation se décale dans les deux autographes. De la même façon, les deux paragraphes «*E*» (5) et «*ς*» (6) de V sont réunis dans U au seul point «*Δ*» (4). De plus, entre les points «*H*» (8) et «*I*» (10) dans V, l'équivalent de «*ς*» (6) à «*Z*» (7) dans U, les calculs divergent totalement ([32]). En outre, l'auteur n'a pas eu suffisamment de place au bas du

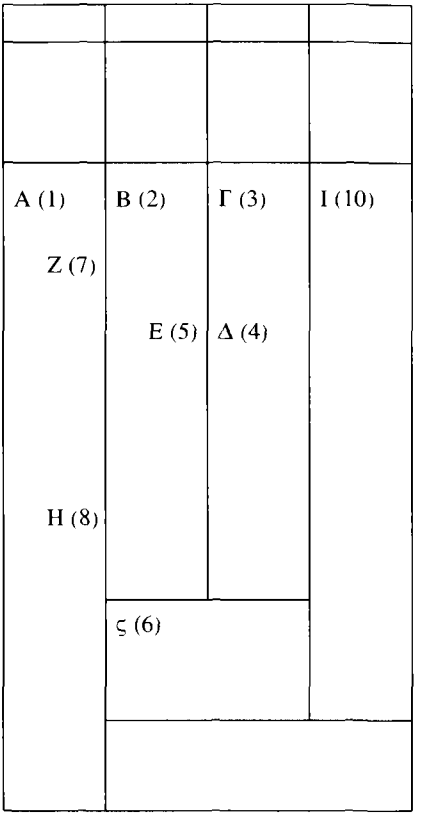
(31) Description : J. L. HEIBERG, *Byzantinische Analekten*, dans *Abhandlungen zur Geschichte der Mathematik*, t. 9, 1899, pp. 170-172 ; O. NEUGEBAUER, *Studies in Byzantine Astronomical Terminology*, dans *Transactions of the American Philosophical Society*, New Series, 50/2 (1960), pp. 31-39 ; D. PINGREE, *The Astronomical Works of Gregory Chioniades*, t. I : *The Zīj al-'Alā'ī*, 1e partie : *Text, Translation, Commentary*, Amsterdam, 1985 (*Corpus des Astronomes Byzantins*, 2), pp. 25-29 ; A. TIHON, *Les tables astronomiques persanes à Constantinople dans la première moitié du XIVe siècle*, dans *Byz.*, 57 (1987), p. 472, 480.

(32) Lors du calcul de la conversion des heures (*cfr infra*).

Urb. Gr. 80, f. 106v et *Vat. Gr.* 1058, f. 251



Vat. Gr. 1059, f. 98



Comparaison de l'organisation en colonnes du calcul dans les manuscrits U et V. Les étapes du calcul ont été numérotées en lettres grecques par Chortasmenos.

tableau du f. 98 de V pour terminer l'explication du point «*H*» (8) et en a donc reporté la suite au folio suivant. Si l'on éditait le calcul folio par folio, la fin de ce point «*H*» (8) viendrait donc après le point «*I*» (10). Toujours dans V, la dernière étape du calcul, au f. 98v, est numérotée «*Θ*» (9), alors que l'avant-dernière, au f. 98, est numérotée «*I*» (10).

Chortasmenos étant connu pour son formalisme (33), les problèmes d'agencement de V permettraient-ils d'établir que ce texte est un brouillon de U qu'il aurait remis au net ? Rien n'est moins sûr. Non seulement

(33) Voir CANART et PRATO, *op. cit.*, pp. 147-150.

parce que les calculs de V et U ne sont pas tous semblables, mais aussi parce qu'il est impossible de déterminer lequel de ces deux autographes est antérieur à l'autre. Par contre, la similarité de structure et de texte dans les manuscrits c et U, ainsi que, dans c, le nombre d'erreurs de transcription qui rendent certains résultats incompréhensibles, permettent de conclure que ce manuscrit est une copie de U.

3. *Analyse du calcul* ([34])

Dans une tentative de simplification des opérations mathématiques, le calcul de l'éclipse de Soleil du 15 avril 1409 utilise le modèle ptolémaïque pour le calcul de la conjonction et le système perse pour le calcul de l'éclipse proprement dite ([35]). La première partie de cet exercice s'appuie sur les tables de l'*Almageste*, les *Tables faciles* et leurs commentaires par Théon d'Alexandrie et Théodore Méliténiote ([36]). La *Tribiblos astronomique* de ce dernier est d'ailleurs essentielle à notre calcul, non seulement parce que Chortasmenos l'a lue et copiée, mais aussi parce qu'elle étudie à la fois l'astronomie de Ptolémée et celle des Perses ([37]). L'œuvre principale sur laquelle se fonde Chortasmenos dans son calcul est le *Traité sur les tables nouvelles* du moine Isaac Argyre ([38]), dont les

(34) Les textes de l'éclipse dans les manuscrits U et V sont édités et traduits dans un mémoire de licence non publié, A.-L. CAUDANO, *Calcul de l'éclipse de Soleil du 15 avril 1409 par Jean Chortasmenos, érudit byzantin* (Mémoire de licence dactylographié, Université Catholique de Louvain, 1998), pp. 71-93.

(35) Sur le système ptolémaïque, voir O. NEUGEBAUER, *The Exact Sciences in Antiquity*, Providence, 2e éd., 1957 ; sur le système perse voir A. TIHON, *Un traité astronomique chypriote du XIVe siècle*, dans *Janus. Revue internationale de l'histoire des sciences, de la médecine, de la pharmacie et de la technique*, 64 (1977), pp. 279-308 (partie a) ; 66 (1979), pp. 49-79 (partie b) ; 68 (1981), pp. 65-127 (partie c).

(36) Nous lisons les tables de l'*Almageste* dans J. L. HEIBERG, *Claudii Ptolemaei. Opera quae exstant omnia*, t. 1 : *Syntaxis mathematica. Pars I : Libros I-VI continens*, Leipzig, 1898 (*Bibliotheca Scriptorum et Graecorum Teubneriana*), noté *Alm.* dans la suite de cet article ; et celles des *Tables faciles* dans W.D. STAHLMAN, *The Astronomical Tables of Codex Vaticanus Graecus 1291* (Thèse de doctorat non publiée, Brown University, Providence, 1960).

(37) Les deux premiers livres sont consacrés à l'*Almageste* et aux *Tables faciles*, le troisième aux tables perses (TIHON, *L'astronomie byzantine (du Ve au XVe siècle)*, p. 605, p. 615, p. 618).

(38) *Du moine Isaac Argyre, traité sur les tables nouvelles des conjonctions et des oppositions refaites et rassemblées d'après celles de la syntaxe pour les années romaines et le méridien de Byzance et ayant comme ère de départ l'an-*

tables de syzygies donnent les positions du Soleil et de la Lune depuis le 1er septembre 1367 et adaptent les coordonnées des tables ptolémaïques au méridien de Constantinople et au calendrier byzantin (39). La seconde partie du calcul, quant à elle, se base sur les tables perses diffusées dans la *Syntaxe perse* de Georges Chrysococces (après 1347) (40). Le fait que cet exercice applique deux traités, l'un sur les syzygies selon Ptolémée et l'autre sur les éclipses de Soleil d'après Chrysococces (41), peut expliquer pourquoi il est divisé en un calcul de conjonction suivi d'un calcul d'éclipse.

Pour comprendre ce calcul, nous étudierons la méthode de Chortasmenos étape par étape et vérifierons les résultats à l'aide des instruments utilisés par l'auteur, en analysant ses erreurs. Les données fournies par les instruments modernes nous permettront ensuite d'évaluer la précision des tables anciennes. Pour faciliter la lecture, les données chiffrées sont reportées dans les tableaux figurant en annexe.

Nous ne pouvons malheureusement pas expliquer en détail le raisonnement suivi lors d'un calcul d'éclipse. Toutefois, dans le cadre de cet article, il n'est pas nécessaire d'en comprendre tout le développement pour apprécier les erreurs et la qualité du travail de Chortasmenos (42).

née 6876 depuis la création du monde (*Ἰσαὰκ μοναχοῦ τοῦ Ἀργυροῦ πραγματεία νέων κανονίων συνοδικῶν τε καὶ πανσεληνιακῶν μεταποιηθέντων ἀπὸ τῶν ἐν τῇ συντάξει συστάντων πρός τε ἔτη ῥωμαϊκὰ καὶ πρὸς τὸν διὰ Βυζαντίου μεσημβρινόν, ἔτι δέ καὶ χρονικὴν ἀρχὴν ἐχόντων τὸ ,ϛωϟ ἔτος ἀπὸ τῆς τοῦ κόσμου κτίσεως*). Les tables sont accompagnées d'un petit commentaire à leur utilisation : G. Besanger, *Étude des manuscrits des œuvres d'Isaac Argyre* (Mémoire de licence dactylographié, Université Catholique de Louvain, 1963), pp. 119-122, pp. 126-130 ; Tihon, *L'astronomie byzantine à l'aube de la Renaissance*, p. 251, pp. 257-258 ; édition, traduction et commentaires dans B. Wampach, *Les traités sur les Tables Nouvelles du moine Isaac Argyre. Texte, traduction et commentaire* (Mémoire de licence dactylographié, Université Catholique de Louvain, 1978-1979), p. 3-52.

(39) Et non plus au méridien d'Alexandrie et au calendrier égyptien. Nous lirons ces tables dans le *Vat. Gr.* 1058, ff. 254v-258.

(40) Pingree, *Chioniades*, p. 141 ; A. Tihon, *Un traité astronomique chypriote*, partie a, p. 282 ; Tihon, *L'astronomie byzantine à l'aube de la Renaissance*, p. 246, 250. Nous lirons ces tables dans le *Vat. Gr.* 210, ff. 43-147v.

(41) Méthode de recherche des conjonctions et oppositions inspirée d'Isaac Argyre (*Urb. Gr.* 80, ff. 101-104v) et méthode de calcul des éclipses de Soleil selon les tables perses (*Urb. Gr.* 80, ff. 107-108v et *Vat. Gr.* 1059, ff. 99-100).

(42) Le lecteur curieux retrouvera le détail du raisonnement et des calculs dans Caudano, *Calcul*, pp. 97-175. Les résultats de Chortasmenos et notre vérification y sont également réunis en tableau de manière systématique.

Calcul de la syzygie (méthode ptolémaïque)

Comme dans tout calcul d'éclipse, Chortasmenos commence par l'étude de la syzygie, dont il tire les données des *Tables nouvelles* d'Isaac Argyre (table 1) ([43]). La deuxième colonne de ce tableau, appelée colonne des jours, permet de trouver la *date et l'heure de la conjonction moyenne* (moment où les centres des épicycles de la Lune et du Soleil sont alignés avec le centre de la Terre) en transformant les données en jours et en heures (table 2) ([44]). La troisième colonne, appelée distance du Soleil ou position moyenne (position du centre de l'épicycle solaire sur l'écliptique), permet de calculer la *position vraie du Soleil* (position du Soleil sur l'écliptique), en évaluant sa *longitude depuis 0° du Bélier* (noté *0°* ♈) ([45]), et en y ajoutant la correction correspondant, ou *prosthaphérèse* (table 3) ([46]).

Dès le début, l'analyse des calculs de Chortasmenos montre la tendance de l'auteur à arrondir ses résultats à la minute, sans tenir compte des secondes. De plus, la transcription de la valeur finale que Chortasmenos note pour la prosthaphérèse est erronée (il note 01° 29′ 08″ au lieu de 01° 29′ 48″), alors qu'il trouve un résultat correct dans son interpolation. L'erreur se reproduit dans les deux autographes et indique que l'un des manuscrits est une copie de l'autre, l'astronome n'ayant pas revu ses calculs la seconde fois.

L'exercice se poursuit par le calcul de la *prosthaphérèse d'anomalie de la Lune*, ou correction apportée à l'anomalie de cet astre, c'est-à-dire à sa position sur son épicycle, que donne la quatrième colonne de la table 1 (anomalie de la Lune). En soustrayant la prosthaphérèse de la position moyenne de la Lune ([47]), on obtient sa *position vraie* (position de la Lune

(43) *Vat. Gr.* 1058, ff. 254v -255. Sur les tables de syzygie, voir MOGENET, TIHON et DONNET, *Barlaam*, pp. 88-89 ; A. ROME, *Commentaires de Pappus et de Théon d'Alexandrie sur l'Almageste*, 3 vol., Rome-Cité du Vatican, 1931-1943 (*ST*, 54, 72, 106), vol. 1, pp. LVI-LVIII.

(44) Les résultats sont exprimés originellement en soixantièmes de jour et 1/3600e de jour.

(45) En ajoutant 65° 30′, puisque cette distance sépare 0° ♈ de l'apogée du Soleil (voir NEUGEBAUER, *The Exact Sciences*, p. 192).

(46) Table d'anomalie, *Vat. Gr.* 1058, f. 256. On trouve les mêmes valeurs dans les *Tables faciles*, puisque les tables d'Argyre s'en inspirent (STAHLMAN, *Vat. Gr.* 1291, p. 250).

(47) *Table d'anomalie du Soleil et de la Lune*, *Vat. Gr.* 1058, f. 256. Les *Tables faciles* donnent les mêmes valeurs (STAHLMAN, *Vat. Gr. 1291*, p. 250). La position moyenne de la Lune est celle du Soleil en conjonction, soit 25° 06′ 57″ ♈.

sur l'écliptique, comptée depuis le Bélier). L'élongation (notée η) est la distance séparant les positions vraies de la Lune et du Soleil (table 4).

A cet endroit, le résultat de Chortasmenos est difficilement compréhensible. En effet, il calcule la prosthaphérèse en effectuant une interpolation dont il ne tient pas compte et choisit alors une valeur imprécise pour la correction ([48]). Or, d'après la position vraie de la Lune qu'il propose, il n'a pas soustrait de l'anomalie cette valeur, mais une autre prosthaphérèse, dont nous ignorons l'origine et qu'il réutilisera par la suite ([49]).

L'étape suivante du calcul étudie *la conjonction vraie* (moment où le Soleil, la Lune et le centre de la Terre sont alignés). Puisque la position moyenne de la Lune est inférieure à celle du Soleil, la conjonction moyenne précède la conjonction vraie. Chortasmenos ajoute donc 13/12 η à la position vraie de la Lune et 1/12 η à la position vraie du Soleil afin de trouver la position de ces astres lors de la conjonction vraie (table 5) ([50]).

Plus complexe, l'évaluation du moment de la conjonction vraie, lié à la *vitesse horaire de la Lune*, pose problème à l'astronome ([51]). D'après le modèle de Ptolémée, la vitesse de la Lune varie au cours du temps et résulte des déplacements qui régissent son mouvement apparent, c'est-à-dire le mouvement de l'épicycle et celui de l'astre sur celui-ci. On trouve la vitesse horaire de la Lune pour une anomalie α donnée selon la méthode suivante, où $\mathbf{v}_\lambda$ représente la vitesse horaire moyenne de la Lune sur

(48) Il interpole les valeurs de prosthaphérèse pour une anomalie lunaire de 43° (correction de 03° 12′) et de 44° (correction de 03° 16′), afin de trouver la prosthaphérèse pour une anomalie de 43° 15′. Le résultat de l'interpolation est 03° 13′. Curieusement, Chortasmenos utilise une prosthaphérèse de 03° 12′ par la suite.

(49) Pour une prosthaphérèse de 03° 12′, la position vraie est de 21° 54′ 57″. Chortasmenos obtient 21° 54′ 10″ en soustrayant 03° 12′ 47″. Ce chiffre sera réutilisé lors du calcul de la possibilité ou non de l'éclipse.

(50) En effet, la Lune va treize fois plus vite que le Soleil en moyenne. Le procédé est conforme aux méthodes de Ptolémée.

(51) On calcule la vitesse horaire de la Lune pour déterminer le temps séparant les deux conjonctions, en évaluant le temps mis par la Lune pour parcourir 13/12 η. La vitesse horaire du Soleil varie tellement peu qu'elle est négligeable (O. NEUGEBAUER, *A History of Ancient Mathematical Astronomy*, Berlin-Heidelberg-New York, 1975 [*Studies in the History of Mathematics and Physical Sciences*, 1], vol. 1, p. 122). La méthode utilisée est décrite et illustrée par un exemple dans le *Vat. Gr.* 1058, f. 255v.

l'écliptique (*ca.* 0 ; 32, 56 °/h) et $\mathbf{v}_\alpha$ la vitesse horaire moyenne de la Lune sur son épicycle (*ca.* 0 ; 32, 40 °/h) ([52]) :

1. Dans la table d'anomalie de la Lune, prendre pour α et (α + 01°) les corrections de longitude moyenne et calculer la différence de prosthaphérèse d pour une variation de 01° d'anomalie ([53]).

2. Corriger la vitesse horaire selon la formule : $v_\alpha \times d = p$ ([54]).

3. Soustraire ou ajouter le produit p trouvé à v_λ : $v_\lambda \pm p = v$ ([55]).

4. Temps séparant la conjonction moyenne de la conjonction vraie : t = 13/12 η : v.

Suite à une application incorrecte de la formule ($v_\alpha \times d$), Chortasmenos obtient un résultat erroné qui se répercute dans la suite de son calcul et semble mélanger deux opérations, le calcul de la position vraie de la Lune et celui de la vitesse de l'astre. En effet, au lieu de trouver d comptée à partir d'une différence de 01° d'anomalie, il calcule une autre valeur estimée depuis une différence de 01° 15′ 33″. Rappelons que l'anomalie de la Lune est précisément de 43° 15′ 33″ (table 1, quatrième colonne). Reprendre la valeur de l'anomalie ne se justifie pas, puisque l'objectif de la formule est d'évaluer la correction à apporter à la vitesse moyenne de la Lune, d'après l'augmentation irrégulière de la valeur de la prosthaphérèse. Ain-

(52) NEUGEBAUER, *History*, vol. 1, p. 122 ; ROME, *Pappus*, vol.1, p. LIX.

(53) *Vat. Gr.* 1058, f. 225v ; *Alm.* IV/10, p. 337.

(54) Cela revient à estimer le temps mis par la Lune pour avancer de 01° sur son épicycle, puis, connaissant ce temps, à évaluer ce que la Lune parcourt de d en 1 heure. Dans l'exemple accompagnant la table du *Vat. Gr.* 1058, f. 255v, le rapport entre d et p est établi de la façon suivante : *car comme 60′* (01°) *est à 03′ 40″* (d), *de la même façon 32′ 40″* (v_α) *est à 02′ environ* (p), c'est-à-dire 1 / d = v_α / p ou p = d × v_α. En effet, si v_α = 0 ; 32, 40° / 1 h, c'est aussi égal à 1° / 1 h 50^m 12^s. De même, l'augmentation de la prosthaphérèse vaut d / 1 h 50^m 12^s, mais aussi p / 1 h

$\Rightarrow$ 0 ; 32, 40° / 1 h = 01° / 1 h 50^m 12^s et d / 1 h 50^m 12^s = p / h

$\Rightarrow$ 1 h 50^m 12^s = (1 h × 01°) / 0 ; 32, 40° = (1 h × d) / p $\Rightarrow$ p = 0 ; 32, 40° × d.

(55) Le signe + ou - de v_λ est fonction de d dont le signe dépend de la valeur de α. Si α se trouve dans les quadrants de l'apogée, soit entre 01° et 90° ou 270° et 360°, on soustrait la correction de la vitesse moyenne. On l'ajoute si elle est dans les quadrants du périgée (*Vat. Gr.* 1058, f. 255v). La correction ainsi obtenue semble suffisamment précise aux yeux de Ptolémée pour établir le moment de la syzygie vraie. Certains astronomes plus tardifs, byzantins notamment, réévalueront les longitudes du Soleil et de la Lune à partir de ces nouvelles données et recommenceront le processus jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'élongation (NEUGEBAUER, *History*, vol. 1, pp. 122-123). Ceci n'est pas le cas de notre auteur qui suit la méthode de l'*Almageste*.

si, l'anomalie de la Lune donne la tranche du quadrant de l'épicycle dans laquelle l'astre se situe et permet d'évaluer la manière dont la prosthaphérèse augmente ou diminue dans celui-ci. On calcule donc le temps moyen mis par la Lune pour parcourir 01° d'anomalie, sachant que sa vitesse est de 0 ; 32, 40°/h, puis la prosthaphérèse effectuée en une heure.

En conséquence, le temps séparant les deux conjonctions (10 h 1/15, table 5) est faussé. Remarquons qu'avant de noter ce résultat, Chortasmenos propose en première estimation 10 h 1/6, qu'il obtient après une série d'approximations expliquées dans le *Vat. Gr.* 1059 ([56]). Il utilisera toutefois 10 h 1/15 dans son calcul, sans préciser comment il a obtenu cette valeur. L'*Urb. Gr.* 80 comporte un exercice d'approximations similaire à celui du *Vat. Gr.* 1059, mais les chiffres sont totalement différents et nous ignorons à quoi ce calcul correspond ([57]).

Par facilité, les tables astronomiques supposent un parcours régulier du Soleil, alors qu'en apparence il ne l'est pas. C'est pourquoi ce temps supposé régulier doit être corrigé. La conversion des nychthémères moyens en nychthémères vrais et des heures équinoxiales en heures saisonnières est donc l'avant-dernière étape de cette partie du calcul ([58]). A cet endroit, sans raison apparente, les méthodes utilisées dans l'*Urb. Gr.* 80 et le *Vat.*

(56) Afin d'effectuer la division, Chortasmenos réduit 05° 05′ 25″ en minutes, soit 305′ 25″, qu'il simplifie en 300′, puis divise par 30′, c'est-à-dire l'approximation des 30′ 18″ de la vitesse, obtenant donc 10 h. Il divise encore par 30 les 05′ 25″ ou 300″ restant, soit 10′. C'est ainsi que ces approximations lui font trouver 10 h 1/6 au lieu de 10 h 1/15. Sur les procédés de division, voir J. Mogenet, *L'Introduction à l'Almageste*, dans *Mémoires de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie Royale de Belgique*, 2e série, t. 51/2, 1956, p. 43 ; J. Mogenet, *La division selon Pappus d'Alexandrie*, dans *Bulletins de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique*, 5e série, t. 37/1-2, 1951, pp. 16-23.

(57) Il s'agit de la division par 36′ 03″ de 04° 19′ 06″. Le résultat donné est 7 h 1/6.

(58) Le *nychthémère moyen* est le temps défini par deux passages successifs du Soleil moyen au méridien, le Soleil moyen étant un Soleil fictif parcourant l'équateur à vitesse constante. Le *nychthémère vrai* est le temps séparant deux passages successifs du Soleil au méridien. L'*heure équinoxiale* est une heure régulière, définie comme le 1/24e du temps séparant le passage du Soleil au méridien du passage suivant, soit 15°/h. L'*heure saisonnière* est le 1/12e du temps écoulé entre le lever et le coucher du Soleil. La correction habituelle des heures entre le méridien d'Alexandrie et celui de Byzance est inutile, puisque les tables d'Argyre ont été élaborées pour la longitude de Constantinople (Wampach, *op. cit.*, p. 38 ; Laurent, *op. cit.*, p. 64).

Gr. 1059 divergent. En effet, dans le premier manuscrit, Chortasmenos s'inspire des *Tables faciles*, tandis que dans le second, il l'explique d'après deux procédés, l'un fondé sur le système perse et l'autre sur l'*Almageste*.

Selon les *Tables faciles*, on convertit les *nychthémères* à l'aide de la table d'ascensions de la sphère droite, dont la troisième colonne donne la correction exprimée en minutes d'heures équinoxiales, appelée équation du temps et notée Δe, correspondant à la position du Soleil lors de la conjonction vraie. La conversion se faisant des nychthémères moyens vers les nychthémères vrais, on soustrait Δe de l'heure de la conjonction vraie, exprimée en heures équinoxiales.

Il est parfois plus facile d'effectuer les conversions d'heures (heures saisonnières et équinoxiales, ainsi que nychthémères moyens et vrais) en transformant les heures en degrés d'équateur, sachant qu'une heure équinoxiale vaut toujours 15° d'équateur, tandis que la valeur d'une heure saisonnière doit être recherchée dans les tables d'ascensions obliques pour le climat adéquat et en fonction de la longitude du Soleil. Concrètement, Chortasmenos multiplie donc par 15 l'heure de la conjonction vraie exprimée en heures équinoxiales et la transforme de cette façon en degrés (ou temps) d'équateur ([59]), avant d'en soustraire l'équation du temps trouvée grâce à la table de la sphère droite ([60]).

La transformation en *heures saisonnières* s'effectue en multipliant par 6 les temps journaliers trouvés dans la table des ascensions obliques pour le parallèle de Byzance, en fonction de la position vraie du Soleil ([61]), puis

(59) Pour rappel, 27 ; 10, soit 407 ; 30 temps. Remarquons que Chortasmenos utilise une valeur approximative qu'il avait corrigée au point précédent.

(60) STAHLMAN, *Vat. Gr. 1291*, pp. 206-209. Ces tables sont absentes du *Vat. Gr.* 1058. Elles indiquent pour une position donnée du Soleil les résultats en soixantièmes d'heure équinoxiale, que Chortasmenos divise par 4 pour les réduire en temps d'équateur, avant d'effectuer la soustraction. Les *Tables faciles* ne postulent nullement cette réduction qui se retrouve pourtant chez Théon, où elle apparaît confuse et inutile (J. L. HEIBERG, *Claudii Ptolemaei quae exstant omnia*, t. 2 : *Opera astronomica minora*, Leipzig, 1907 [*Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum*], pp. 162-163 noté PTOLÉMÉE, *Op. min.* dans la suite de cet article ; TIHON, *Le «Petit Commentaire»*, p. 217). Selon Théodore Méliténiote, cette opération est indispensable pour exprimer les résultats en temps d'équateurs et non en heures équinoxiales (LEURQUIN, *Méliténiote*, livre 2/b, pp. 643-644). Chortasmenos suit vraisemblablement cette dernière méthode.

(61) STAHLMAN, *Vat. Gr. 1291*, pp. 206-209. Ces tables sont également absentes du *Vat. Gr.* 1058.

par 12 les temps horaires nocturnes correspondants (62). Les deux produits seront additionnés, puis soustraits des temps corrigés de la conjonction vraie. En divisant ce résultat par 15, nous obtenons les temps horaires journaliers comptés depuis le lever du Soleil du 15 avril 1409, exprimés en heures équinoxiales (table 6).

La conversion des heures selon les méthodes perses s'effectue moyennant une correction de la position vraie du Soleil en ajoutant 6°, afin de pouvoir utiliser ces tables *puisque, comme il est dit, les calculs des tables grecques sont de 6° inférieurs aux mêmes positions vraies dans les tables faciles perses* (63). On additionne à l'heure équinoxiale de la conjonction vraie la moitié des heures du jour, trouvée dans les tables, pour la ville de Constantinople et pour la position vraie corrigée (table 7) (64).

La troisième méthode de conversion est empruntée à l'*Almageste* (65), complétée des données des *Tables nouvelles* d'Isaac Argyre et de recommandations introduites par les commentateurs de Ptolémée, notamment Théon. Tout comme dans les *Tables faciles*, le calcul de l'équation du temps s'effectue en multipliant d'abord par 15 les heures équinoxiales comptées depuis le 15 avril à midi, afin de les transformer en temps d'équateur (66). Pour convertir en nychthémères vrais, il faut connaître les positions moyennes et vraies du Soleil au moment de la conjonction et au départ de l'ère des tables utilisées, soit le 1er septembre de l'an 1367 chez Argyre (67), donnant la position moyenne du Soleil comptée depuis l'apogée (table 8/1), que Chortasmenos calcule ensuite depuis 0° ♈ (table 8/2) (68). Nous ne pouvons expliquer l'origine des résultats obtenus pour

(62) La journée est organisée en quatre tranches de six heures saisonnières, comptées depuis midi (LEURQUIN, *Méliténiote*, livre 2/b, p. 636).

(63) *Urb. Gr.* 80, f. 107v, 2ème col.

(64) *Vat. Gr.* 210, f. 115. Cfr M. VAN GOUBERGEN, *Un traité d'astronomie perse dans le Laur. gr. 28, 16* (Mémoire de licence dactylographié, Louvain, 1976), p. 137.

(65) MOGENET, TIHON, ROYEZ et BERG, *Nicéphore*, pp. 101-103, 155-156 ; MOGENET, TIHON et DONNET, *Barlaam*, pp. 105-106, 109. Au ff. 85v - 86v du *Vat. Gr.* 1059, nous trouvons de la main de Chortasmenos un texte de Ptolémée sur l'inégalité des heures : *Ἐκ τῶν Πτολεμαίου πῶς ἡ τῶν νυχθημέρων ἀνισότης γίνεται* (*Comment obtenir la correction des nychthémères d'après les tables de Ptolémée*).

(66) LEURQUIN, *Méliténiote*, livre 2/a, p. 60.

(67) NEUGEBAUER, *History*, vol. 1, p. 62 ; *Alm.* III/9, p. 262.

(68) Ces chiffres proviennent du traité d'Isaac Argyre intitulé *Ἰσαὰκ μοναχοῦ τοῦ Ἀργυροῦ πραγματεία νέων κανονίων συνιστάντων κατὰ τὴν ἀρχὴν τοῦ ζωος ἀπὸ τῆς τοῦ κόσμου γενέσεως* (*Du moine Isaac Argyre, traité sur*

la position vraie du Soleil à cette date (table 8/3), ignorant l'origine de la valeur de prosthaphérèse qu'il soustrait de la position moyenne du Soleil.

Le calcul de l'équation du temps (Δe), d'après l'*Almageste* s'effectue comme suit :

$\Delta e = (a - a_o) - (m - m_o)$ ou $(m - m_o) - (a - a_o)$, où

a_o = ascension droite au départ de l'ère

a = ascension droite à l'instant ([69])

m_o = position moyenne au départ de l'ère

m = position moyenne à l'instant ([70]). Pour corriger l'heure, il faut soustraire Δe aux temps d'équateur (table 8/4) ([71]).

La différence des temps entre la position du Soleil selon l'ascension oblique du parallèle de Byzance et l'ascension droite est ensuite divisée par 6 pour trouver la correction à apporter à l'arc de 15 temps d'équateur que le Soleil parcourt en une heure équinoxiale et donc la valeur d'une heure saisonnière ([72]). On trouve la longueur du jour pour le 15 avril, en

les tables nouvelles rassemblées pour le début de 6876 depuis la création du monde), donnant les positions moyennes des astres à n'importe quel moment de l'année, et pas seulement en cas de *syzygie*. Chortasmenos simplifie ici la position donnée depuis 0° ♈, en n'additionnant que 65° au lieu de 65° 30′.

(69) Table des ascensions de la sphère droite (*Alm.* II/8, pp. 134-135). L'ascension est la portion de l'équateur qui franchit l'horizon en même temps qu'un arc donné de l'écliptique. L'ascension droite postule un horizon droit, passant par les pôles. L'ascension oblique postule un horizon oblique.

(70) MOGENET, TIHON, ROYEZ et BERG, *Nicéphore*, p. 102 ; ROME, *Pappus*, vol. 3, p. CXXXII. Ce procédé est différent des *Tables perses* qui donnent directement la valeur de $(a - a_o) - (m - m_o)$.

(71) Puisque $(m - m_o)$ est inférieur à $(a - a_o)$ (MOGENET, TIHON, ROYEZ et BERG, *Nicéphore*, p. 103 ; LEURQUIN, *Méliténiote*, livre 2/a, p. 60). Remarquons que le fait d'avoir au préalable multiplié par 15 les heures de la conjonction vraie évite à Chortasmenos de devoir diviser par 15 la correction trouvée, comme Ptolémée l'avait prévu à l'origine (ROME, *Pappus*, vol. 3, p. CXXXII, pp. 939-940 ; *Alm.* III/9, p. 263). La conversion des heures équinoxiales en heures saisonnières est plus complexe dans l'*Almageste* que dans les deux méthodes précédentes, qui avaient le grand avantage de donner par simple lecture des tables la valeur d'une heure saisonnière ou la longueur du jour pour le parallèle de Byzance. Dans l'*Almageste*, la table des ascensions obliques ne fournit que la position du Soleil moyen, pour une position donnée du Soleil vrai en fonction du parallèle de Byzance ou climat du milieu du Pont (*Alm.* II/8, pp. 138-139).

(72) On divise par 6, parce que les heures équinoxiales sont comptées depuis midi et les heures saisonnières depuis le lever du Soleil. Il y a donc 6 h de décalage d'un temps à l'autre, et ces 6 h valent ici 10 ; 45 temps. Il faut ensuite ajouter la valeur trouvée lorsque le Soleil est situé entre 0° ♈ et 30° ♍ (Vierge)

multipliant par 12 la longueur d'une heure saisonnière et en divisant ce résultat par 15 pour l'exprimer en heures équinoxiales. Puis, en ajoutant la moitié des heures du jour (table 8/5) à l'heure équinoxiale, corrigée selon l'équation du temps et comptée depuis midi (table 8/6), on obtient l'heure de la conjonction vraie comptée depuis le lever du Soleil (table 8/7).

Chortasmenos transforme ensuite les heures équinoxiales en heures saisonnières, multipliant d'abord les temps d'une heure saisonnière par 6 ([73]). Puisque la correction des heures (table 8/4) est inférieure à ce résultat, cela signifie que la conjonction a lieu le même jour ([74]). Pour savoir quand la conjonction se produira, on divise la correction des heures par la valeur d'une heure saisonnière journalière et on trouve l'heure saisonnière comptée depuis midi (table 8/8) ([75]). Pour exprimer ce temps depuis le lever du Soleil, on ajoute les heures de la moitié du jour (table 8/9).

Les résultats que Chortasmenos obtient par l'*Almageste* sont difficilement explicables. En effet, le quotient des heures saisonnières comptées depuis midi est faussé de cinq minutes ([76]), de même, la somme de ce quotient avec la moitié des heures du jour est erronée ([77]). En réalité, ces résultats sont altérés par une mauvaise manipulation des concepts d'heures équinoxiales et saisonnières. Pour trouver le nombre d'heures saisonnières comptées depuis le lever du Soleil, Chortasmenos additionne aux heures saisonnières comptées depuis midi les heures équinoxiales de la moitié du jour [6 h 43^{m}]. Or, par définition, le nombre d'heures saisonnières séparant le lever du Soleil de midi sera toujours 6, par contre, sa transposition en heures équinoxiales varie ([78]).

Par hasard, le résultat trouvé est proche de la solution obtenue par les *Tables faciles* dans l'*Urb. Gr.* 80 ([79]). C'est pourquoi, nous pensons qu'il aurait pu effectuer cette opération dans le but de trouver un résultat identi-

et la soustraire lorsqu'il se trouve entre 0° ♎ (Balance) et 30° ♓ (Poissons) (LEURQUIN, *Méliténiote*, livre 2/a, p. 52 ; livre 2/b, p. 634 ; ROME, *Pappus*, vol. 2, p. CI ; *Alm.* II/9, pp. 142-143).

(73) LEURQUIN, *Méliténiote*, livre 2/b, p. 636. Soit 100 ; 42 temps.

(74) Les temps étant comptés depuis midi et 100 ; 42 valant 6 heures, alors la correction des heures (47 ; 20 temps) représente moins de 6 heures.

(75) *Cfr supra*. Remarquons que Chortasmenos aurait très bien pu se passer de l'étape précédente.

(76) Il obtient 2 h 44^{m} au lieu de 2 h 49^{m} 13^{s}.

(77) Selon Chortasmenos, 6 ; 43 + 2 ; 44 = 9 ; 38 et non pas 9 ; 27.

(78) Il obtiendrait 8 h 45^{m} 22^{s}, heures saisonnières depuis le lever du Soleil.

(79) 9 h 1/2 1/10 (9 h 36^{m}).

que à partir des deux méthodes. Cette hypothèse se renforce, si l'on se rappelle l'erreur qu'il commet en divisant les temps de la conjonction par les temps horaires journaliers pour obtenir les heures saisonnières depuis midi.

La méthode perse et les *Tables faciles* ne provoquent pas ces difficultés, car la solution finale est toujours exprimée en heures équinoxiales. En appliquant l'*Almageste*, il semble que Chortasmenos n'échappe pas à l'extraordinaire confusion régnant dans la tradition de commentaires des œuvres de Ptolémée qui, à force de vouloir affiner les méthodes, les a embrouillées et rendues complexes, notamment dans l'équation du temps (80).

Il est peu étonnant que Chortasmenos arrive à des résultats distincts suivant les méthodes utilisées, puisqu'en comparant les longueurs du jour données par les trois tables, nous obtenons trois valeurs différentes :

– *Tables faciles* : 13 h 20^{m}
– Tables perses : 13 h 36^{m}
– *Almageste* : 13 h 26^{m}.

Cette comparaison serait meilleure, bien sûr, si nous connaissions les paramètres qui ont servi à l'élaboration de chacune des tables. A ce sujet, rappelons que, Ptolémée ne tenant pas compte de la réfraction, la longueur du jour notée dans ses œuvres sera toujours trop courte (81). Les divergences observées entre les résultats des *Tables faciles* et de l'*Almageste* s'expliquent par le fait que les valeurs calculées dans l'*Almageste* vont jusqu'au sixième, tandis que dans les *Tables faciles* elles s'arrêtent aux minutes (82).

Signalons enfin que ces calculs de transformation des heures sont inutiles à ce stade des opérations, lors d'un calcul d'éclipse (83), et inter-

(80) Surtout depuis les commentaires de Théon aux *Tables faciles* (J. MOGENET et A. TIHON, *Le «Grand commentaire» de Théon d'Alexandrie aux Tables faciles de Ptolémée. Livre I. Histoire du texte, édition critique, traduction, commentaire*, Cité du Vatican, 1985 [*ST*, 315], pp. 282-283 ; LEURQUIN, *Méliténiote*, livre 2/b, pp. 643-644 ; A. ROME, *Le problème de l'équation du temps chez Ptolémée*, dans *Annales de la Société scientifique de Bruxelles*, 59 [1939], p. 211).

(81) ROME, *Pappus*, vol. 2, p. C.

(82) Suite à cette constatation, Théodore Méliténiote invite d'ailleurs les astronomes à ne pas mélanger les deux méthodes (LEURQUIN, *Méliténiote*, livre 2/a, p. 62).

(83) Dans leurs exposés sur les éclipses de Soleil, Ptolémée et Théon ne corrigent le temps qu'en fonction du méridien de la ville (*Alm.* VI/10, p. 528 ; A. TIHON, *Le «Grand Commentaire» de Théon d'Alexandrie aux Tables faciles de*

viennent normalement dans le calcul de la conjonction apparente, liée à la position de l'observateur sur Terre et donc à la latitude. C'est pourquoi, de tous les résultats que nous avons pu trouver durant cette étape, aucun ne sera utilisé par la suite, pas même les corrections dues à l'équation du temps, sans doute parce que Chortasmenos change de méthode dans la seconde partie du calcul et utilise les tables perses, où seule la longueur du jour est nécessaire. En réalité, la présence de la correction des heures, utile seulement au calcul des syzygies, renforce l'idée que cet exercice comporte deux parties indépendantes, l'une sur les syzygies d'après Ptolémée et l'autre sur les éclipses de Soleil d'après Chrysococces ([84]). Cela aura mis toutefois en évidence l'intention de Chortasmenos d'exprimer les heures corrigées en heures équinoxiales depuis le lever du Soleil, alors que, par définition, elles sont comptées depuis midi. Les corrections ne visaient donc pas à exprimer le temps en heures saisonnières, comme nous aurions pu le croire de prime abord.

L'orbe de la Lune étant incliné sur l'écliptique, une éclipse se produira seulement si le Soleil et la Lune sont à proximité des nœuds (points d'intersection de l'orbe oblique avec l'écliptique) ([85]). L'étape suivante du calcul détermine s'il y a éclipse, en vérifiant que la *latitude de la Lune* tombe dans les limites écliptiques (intervalles autour des nœuds définissant les limites à l'intérieur desquelles les éclipses sont possibles). De la même façon que la longitude de la Lune, Chortasmenos corrige la latitude donnée par la cinquième colonne de la table de syzygie (table 1), pour déterminer sa position en latitude lors de la conjonction vraie (table 9). En reportant cette valeur dans la table de latitude, il trouve l'écart correspondant entre l'astre et l'écliptique. Selon Chortasmenos, une conjonction est écliptique lorsque la latitude de la Lune se trouve à moins de 01° 03′ au nord et 35′ au sud ([86]). Ces chiffres ne correspondent pas aux limites définies par Ptolémée, pour qui la Lune doit se trouver dans l'inter-

Ptolémée. Livres II et III. Edition critique, traduction, commentaires, Cité du Vatican, 1991 [*ST*, 340], p. 182 ; Tihon, *Le «Petit Commentaire»*, p. 287). Toutefois, l'expression du temps en nychthémères vrais lors d'un calcul d'éclipse de Soleil est caractéristique de certains traités byzantins, notamment celui de Théodore Méliténiote (Mogenet, Tihon, Royez et Berg, *Nicéphore*, pp. 101-102 ; Leurquin, *Méliténiote*, livre 2/b, p. 806). Ces corrections se justifient lorsque la conjonction n'est pas écliptique.

(84) Tihon, *Le «Petit Commentaire»*, p. 294.

(85) Neugebauer, *History*, vol. 1, p. 68.

(86) *Urb. Gr.* 80, f. 107.

valle entre 01° 37′ au nord et 47′ au sud (87), mais proviennent en réalité des limites écliptiques définies par Georges Chrysococces dans la *Syntaxe perse* (88). La conjonction du 15 avril 1409 est écliptique, car l'écart entre la Lune et l'écliptique est inférieur à 01° 03′ au nord (table 9).

Remarquons que la table de latitude d'Argyre s'éloigne des *Tables faciles*, alors qu'elle prétend s'en inspirer (89). Ainsi les limites écliptiques définies sont perses et les valeurs des écarts correspondant aux latitudes de la Lune divergent de quelques secondes d'une table à l'autre (90). C'est vraisemblablement pour cette raison que Chortasmenos hésite quant aux chiffres à suivre, supprimant les secondes lues dans les tables et harmonisant les données de manière arbitraire (91).

Calcul de l'éclipse (méthode perse)

Chortasmenos aborde l'étude de la conjonction apparente (alignement des deux astres et de l'observateur terrestre), c'est-à-dire le calcul de l'éclipse proprement dite, à l'aide de la méthode perse (92). Ce changement de procédé semble étrange à première vue, mais se justifie par la fiabilité et la simplicité des démarches mathématiques mises au point par les Perses, alors que le calcul de la conjonction apparente selon Ptolémée s'accompagne d'opérations complexes dont les résultats se révèlent parfois inexacts (93). La méthode perse évite en effet le calcul de la parallaxe en longitude et donne la valeur de la parallaxe en latitude par simple lecture des tables (94). De plus, les liens étroits entre l'astronomie persane et

(87) PTOLÉMÉE, *Op. min.*, p. 181.

(88) TIHON, *Un traité astronomique chypriote*, partie b, p. 66.

(89) *Vat. Gr.* 1058, f. 257v. ; STAHLMAN, *Vat. Gr. 1291*, p. 261.

(90) Par exemple, selon les *Tables faciles*, à 274° de latitude vraie correspond un écart en latitude de 0° 21′ 20″, alors qu'il est de 0° 21′ 40″ dans les tables d'Argyre. De la même façon, à 275° correspond 0° 26′ 40″ d'après Ptolémée et 0° 26′ 20″ selon Argyre.

(91) Ainsi, pour une latitude de 274°, il arrondit l'écart en latitude à 21′, se rapprochant plus des *Tables faciles*. Cependant, pour 275° de latitude, il retient 26′ et est plus proche des valeurs de la table d'Argyre.

(92) Sur la méthode perse des calculs de syzygie, voir TIHON, *Un traité astronomique chypriote*, partie b, p. 50 sq. et VAN GOUBERGEN, *op. cit.*, p. 52 sq.

(93) ROME, *Pappus*, vol. 1, p. LXII.

(94) La parallaxe est l'arc issu de la différence entre la position vraie d'un astre, calculée depuis le centre de la Terre, et sa position apparente, calculée depuis l'emplacement de l'observateur. Les trois points de référence, Soleil - Lune - observateur, ne se trouvant pas dans le même plan, la parallaxe affecte à

ptolémaïque, la première s'inspirant de la seconde, expliquent la possibilité de recours aux deux systèmes dans un même calcul (95).

Avant de poursuivre son exercice, Chortasmenos rappelle les données sur lesquelles il fonde ses opérations, en les adaptant à la terminologie perse. Dans la table 10, le mouvement lunaire journalier représente la distance parcourue par l'astre en une journée et se calcule en multipliant par 24 la vitesse horaire de la Lune (table 5). D'après le résultat proposé par Chortasmenos, ce dernier n'a pas effectué cette opération et a choisi une solution qui se lit directement dans la table perse des heures de la distance, dont l'argument horizontal est la vitesse journalière de la Lune, sans doute pour faciliter le reste de son calcul (96). Toutefois, nous ne pouvons expliquer pourquoi il prend ce chiffre en particulier, alors que la valeur suivante dans cette table serait plus proche du résultat correct (97). De plus, si Chortasmenos avait vraiment voulu adapter le résultat de Ptolémée aux tables perses, théoriquement, il devait aussi ôter la vitesse moyenne journalière du Soleil de la vitesse journalière de la Lune (98). Nous comprenons mal l'intérêt de l'auteur à modifier la vitesse de la Lune, alors qu'il s'est déjà servi de cette donnée pour en calculer d'autres qu'il laisse inchangées. Nous ne voyons pas non plus l'intérêt d'effectuer une partie des opérations d'après un système, s'il faut recalculer ensuite toutes les valeurs trouvées pour passer à l'autre méthode.

On calcule immédiatement l'*heure équinoxiale de la conjonction apparente depuis le lever du Soleil* grâce à la table de correction des heures de la vision (99). Le résultat obtenu est aussi l'heure du milieu de

la fois la longitude et la latitude de l'astre (MOGENET, TIHON et DONNET, *Barlaam*, p. 90).

(95) NEUGEBAUER, *Studies*, p. 4. Les tables de Chrysococces reprennent par exemple les *Tables faciles* pour le calul des parallaxes (PINGREE, *Chioniades*, p. 144).

(96) *Vat. Gr.* 210, f. 62v. La table des heures de la distance donne le temps mis par la Lune pour effectuer les 13/12 de la distance séparant sa position à midi du lieu de la conjonction vraie.

(97) Chortasmenos propose 11 ; 48 comme mouvement journalier, alors que la valeur suivante de la table (12 ; 12) est plus proche du résultat qu'il aurait dû obtenir par calcul (12 ; 07, 12).

(98) Le système perse calcule la *vitesse finale de la Lune*, c'est-à-dire la distance parcourue par la Lune en une journée en tenant compte du parcours journalier du Soleil, ce qui revient donc à calculer la différence des vitesses journalières des deux astres (TIHON, *Un traité astronomique chypriote*, partie b, p. 52).

(99) *Vat. Gr.* 210, f. 70. Sur les méthodes de Ptolémée, voir MOGENET, TIHON et DONNET, *Barlaam*, pp. 93-97.

l'éclipse (table 11). L'étape suivante établit la *parallaxe en latitude de la Lune* afin de déterminer si la conjonction apparente est écliptique. Pour cela, il suffit de reporter l'heure de la conjonction apparente dans la table des parallaxes en latitude de la Lune pour le parallèle de Byzance ([100]). Cette valeur sera soustraite de la latitude de la Lune, afin de trouver sa *latitude apparente* (table 11) ([101]). Ces données en main, il reste enfin à déterminer la *grandeur* et les différentes *phases* de l'éclipse grâce à la table des éclipses de Soleil (table 11) ([102]). Ces opérations s'effectuent par simple lecture des tables et interpolations successives, elles ne posent donc aucune difficulté à Chortasmenos qui simplifie systématiquement ses calculs en arrondissant les chiffres.

Interprétation des résultats

La description de l'éclipse par les astronomes d'aujourd'hui met en évidence la fiabilité, ou la faiblesse, des résultats obtenus par Chortasmenos (table 12). Un rapide aperçu montre que les données des tables utilisées par Chortasmenos semblent relativement fiables quant aux positions des astres et à l'estimation de la grandeur de l'éclipse. Par contre, il existe un décalage important entre les résultats anciens et actuels, dès le moment où l'heure du phénomène est concernée. En outre, notre vérification rigoureuse fondée sur les tables anciennes s'éloigne plus des valeurs modernes que les résultats de Chortasmenos, dont les erreurs sont nombreuses et semblent avoir peu d'incidence sur la solution finale.

Si l'on compare les valeurs trouvées grâce aux tables anciennes et aux programmes astronomiques modernes, on constate l'existence d'une déviation de 7° environ dans les tables de Ptolémée quant aux longitudes de la Lune et du Soleil, pour le tournant des XIVe et XVe s. Les Byzantins eux-mêmes ajoutaient 6° à la position des astres trouvée par les tables grecques pour passer aux tables perses ([103]). Pourquoi calculer alors la

(100) *Vat. Gr.* 210, f. 83r-v.

(101) Puisque la latitude de la Lune est au nord et la parallaxe en latitude est toujours au sud à Byzance (*Urb. Gr.* 80, f. 108, 2ème col. ; TIHON, *Le «Grand commentaire»*, vol. 2, p. 306).

(102) *Vat. Gr.* 210, ff. 74-75.

(103) Pour cette même période, les tables perses présentent un écart de moins d'un demi degré quant à la position de la Lune. Quant au Soleil, l'écart est tellement faible qu'il est négligeable. L'analyse a été effectuée grâce au programme *Devplo*, conçu par R. Mercier, qui calcule la déviation entre les valeurs données

position des astres au moyen des instruments de Ptolémée, si les tables perses sont plus précises ? Nicéphore Grégoras et Théodore Méliténiote avaient noté ce manque de fiabilité des tables ptolémaïques ([104]), lorsque le succès de l'astronomie persane à Byzance vers le milieu du XIVe s. rendit possible une confrontation entre les traités grecs et perses ([105]). Cela permit de remarquer des divergences entre les deux astronomies, dont la plus récente était fondée sur de nouvelles observations, plus fiables ([106]). Ce constat est à l'origine de nombreux exercices astronomiques où les deux méthodes sont utilisées à des fins de comparaison ([107]). Or, ces calculs montrent que les résultats obtenus avec le système grec sont parfois meilleurs que ceux atteints par la méthode perse, moyennant une correction de 6° de la position des astres. Cela s'explique par une mauvaise utilisation des tables perses et parce que les méthodes préconisées par Chrysococces pour calculer les syzygies sont inexactes ([108]). Pour cette

par l'*Almageste* et la *Syntaxe perse* par rapport aux résultats actuels, du IVe s. a.C.n au XVIIIe s. p.C.n.

(104) TIHON, *L'astronomie byzantine à l'aube de la Renaissance*, pp. 246-247 ; LEURQUIN, *Méliténiote*, livre 1, p. 592 ; MOGENET, TIHON, ROYEZ et BERG, *Nicéphore*, pp. 21-22. Par exemple, dans une lettre datée de 1332 ou 1333, Grégoras fait remarquer que, *puisqu'un temps long s'est écoulé, les données des tables se sont muées en incertitude. Et face à cela, dans le respect de la science, nous n'hésiterons pas à entreprendre une correction convenable, car il ne faut pas transmettre les théories contestables de la science* (R. GUILLAND, *Correspondance de Nicéphore Grégoras. Texte édité et traduit*, Paris, 1927, p. 155).

(105) Surtout à partir de la diffusion de l'œuvre de Georges Chrysococces, vers 1347, ainsi que du troisième livre de la *Tribiblos astronomique* de Théodore Méliténiote, vers 1352 (A. TIHON, *Calculs d'éclipses byzantins de la fin du XIVe siècle*, dans *Le Muséon*, 100 [1987], p. 353). Sur la pénétration de l'astronomie perse à Byzance voir D. PINGREE, *The Astrological School of John Abrahamius*, dans *DOP*, 25 (1971), p. 198 ; PINGREE, *Chioniades*, pp. 141-145 ; TIHON, *L'astronomie byzantine (du Ve au XVe siècle)*, pp. 618-619.

(106) PINGREE, *The Astrological School*, p. 198 ; J. MOGENET, *L'influence de l'astronomie arabe à Byzance du IXe au XIVe siècle*, dans *Actes du Colloque de 1972 du Centre d'histoire des sciences et des techniques de l'UCL*, pp. 46-47.

(107) Voir, par exemple, les listes d'éclipses du *Laur. Gr.* 28/14, ff. 33r-v où les résultats des calculs sont donnés selon les tables perses et les *Tables faciles*, ou peut-être les *Tables nouvelles* d'Isaac Argyre. Le but de ces opérations était, semble-t-il, de comparer les résultats avec l'observation pour établir de nouvelles tables. On ignore si l'auteur a observé les éclipses calculées (TIHON, *Calculs*, pp. 355-356 ; TIHON, *L'astronomie byzantine à l'aube de la Renaissance*, pp. 270-274 ; PINGREE, *The Astrological School*, p. 198).

(108) Par exemple dans le calcul de la vitesse de la Lune (TIHON, *L'astronomie byzantine à l'aube de la Renaissance*, pp. 246, 249-250).

raison, les astronomes utilisaient encore la méthode de Ptolémée en corrigeant les positions moyennes données ([109]). L'exactitude des tables perses dans la position des astres et dans la latitude de la Lune, paramètre essentiel, explique aussi leur précision dans le calcul de la grandeur de l'éclipse.

La comparaison des résultats anciens et modernes souligne le manque de précision des tables anciennes quant à l'heure du phénomène. Ces écarts proviennent des tables d'Argyre elle-mêmes, qui puisent leurs données chez Ptolémée, dont nous avons dit ci-dessus que la table des mouvements moyens était périmée. En confrontant l'heure de la conjonction vraie trouvée dans notre calcul avec l'heure de la nouvelle Lune du 15 avril 1409 donnée par les tables modernes de H. H. Goldstine (table 12), on observe déjà un décalage d'environ 40^{m}. Le manque de précision de la table d'Argyre rend inexacte l'heure de la conjonction vraie et répercute cette erreur dans le reste du calcul. Ce type de divergence «horaire» est aussi apparu lors du calcul de la longueur du jour via les *Tables Faciles* et l'*Almageste*. De tels écarts se constatent dans d'autres calculs d'éclipses effectués au moyen des tables de Ptolémée. Par exemple, un décalage d'environ 50^{m} se produit dans le calcul de l'éclipse du 7 août 1347 ([110]), et un écart de plus de 2 h dans celui du 16 mai 1379 ([111]).

(109) Ce sont les positions moyennes des astres données par Ptolémée qui sont périmées. C'est ainsi que l'on trouve des textes proposant des programmes d'observation des astres pour établir les tables sur de nouvelles bases (PINGREE, *The Astrological School*, p. 198).

(110) Les différentes phases de cette éclipse sont les suivantes :

– début : 2 h 46^{m} avant midi (9 h 15^{m} pour les estimations modernes de P. Tavardon)

– milieu : 2 h 14^{m} avant midi (9 h 43^{m}, pour P. Tavardon)

– fin : 1 h 41^{m} avant midi (10 h 18^{m}, pour P. Tavardon). Ces chiffres sont cités d'après TIHON, *L'astronomie byzantine à l'aube de la Renaissance*, p. 249. Si nous actualisons ces résultats des tables de Ptolémée, nous trouverons 8 h 25^{m} pour le début, 8 h 57^{m} pour le milieu et 9 h 30^{m} pour la fin de l'éclipse. Nous obtenons ces chiffres en soustrayant de 11 h 11^{m} les trois temps trouvés par les tables de Ptolémée, où 11 h 11^{m} correspond au moment où le Soleil est au méridien, soit le midi des tables de Ptolémée. Nous trouvons ce temps en additionnant 5 h 17^{m}, heure du lever du Soleil le 7 août 1347 à Constantinople, à 5 h 54^{m}, heures de la moitié du jour, puisque celui-ci dure 11 h 48^{m}, le Soleil se couchant à 19 h 05^{m}. Les heures du lever et du coucher du Soleil sont données par le programme *Ezcosmos*.

(111) L'éclipse a lieu à partir de 12 h d'après Ptolémée et à 18 h 50^{m} selon P. Tavardon (TIHON, *L'astronomie byzantine à l'aube de la Renaissance*, p. 250). Le

Il est donc probable que les tables de Ptolémée n'offraient plus une grande fiabilité aux XIVe et XVe s., lors du calcul de l'heure des phénomènes célestes.

Le manque d'exactitude des tables perses doit aussi être mis en cause, notamment lors du calcul de la parallaxe en longitude, paramètre déterminant l'heure du milieu de l'éclipse. En effet, ces tables ne tiennent pas compte de la variation de la vitesse de la Lune, de la position de l'observateur, ou encore de la longitude du Soleil ([112]). Remarquons toutefois que l'estimation de la longueur du jour selon les Perses reste très proche des résultats modernes ([113]). Notre calcul n'est pas le seul à obtenir un résultat peu précis en utilisant les tables perses. En effet, pour l'éclipse du 7 août 1347, le résultat de Méliténiote s'éloigne d'environ deux heures du temps correct, tandis que pour celle du 16 mai 1379 le moment de l'éclipse s'écarte d'un peu plus d'une heure ([114]).

Les erreurs que commet Chortasmenos sont assez nombreuses, la plupart sont dues aux imprécisions ou à la distraction. Celles-ci sont souvent peu importantes, puisqu'il s'agit dans la plupart des cas d'arrondir les résultats trouvés à la minute ou de faciliter les calculs, de sorte qu'il soit possible de lire les résultats directement dans les tables. Certains résultats trouvés par Chortasmenos restent inexpliqués, notamment lorsqu'il calcule la position vraie de la Lune et la vitesse journalière de cet astre selon la méthode perse.

Deux erreurs de manipulation des traités et de compréhension de notions astronomiques ont été décelées. La première a lieu lors du calcul

Soleil se levant à 4 h 40^m^ le 16 mai 1379 à Constantinople, l'éclipse a lieu vers 16 h 40^m^ d'après les tables ptolémaïques, soit un décalage de 2 h 10^m^ avec le temps correct. Les heures du lever du Soleil sont données par *Ezcosmos*.

(112) Les tables perses donnent un résultat immédiat, tandis que Ptolémée calcule tous ces paramètres (NEUGEBAUER, *Studies*, p. 28 ; A. TIHON, *Théon d'Alexandrie et les Tables faciles de Ptolémée*, dans *Archives internationales d'histoire des sciences*, 35 [1985], p. 111).

(113) 13 h 36^m^ pour les Perses et 13 h 40^m^ pour les résultats modernes (*cfr supra* ; table 12).

(114) Pour ce qui est de l'éclipse de 1347, les tables perses donnent 5 h 53^m^ pour le début de l'éclipse, 6 h 22^m^ pour le milieu et, pour la fin, 6 h 51^m^ depuis le lever du Soleil (TIHON, *Un traité astronomique chypriote*, partie b, pp. 68-75, 77-78). Actualisés, les chiffres des tables perses sont 11 h 10^m^, 11 h 39^m^ et 12 h 08^m^. Les tables perses trouvent 13 h 04^m^ depuis le lever du Soleil pour l'éclipse de 1379, alors que Tavardon donne 18 h 50^m^ (TIHON, *L'astronomie byzantine à l'aube de la Renaissance*, p. 250). Le chiffre donné par les tables perses correspond pour nous à 17 h 44^m^.

de la vitesse horaire de la Lune et de la détermination de l'heure de la conjonction vraie, où l'on constate un décalage d'environ 10 minutes entre nos résultats et ceux de Chortasmenos (table 5), ce qui finalement le rapproche du résultat correct. En réalité, cette mauvaise application de la méthode de Ptolémée pourrait être une tentative de correction de la vitesse horaire de la Lune, afin de la rendre plus précise en la réduisant ([115]). Le fait que Chortasmenos corrige à nouveau la vitesse de la Lune arbitrairement, lorsqu'il passe aux tables perses viendrait renforcer cette hypothèse. Malgré tout, elle reste peu convaincante. En effet, il reste encore une divergence importante entre les heures trouvées par Chortasmenos et les heures correctes, ces réductions n'apportant qu'une faible correction proportionnellement à l'écart restant. Nous n'avons pas non plus connaissance de ce type d'essais ailleurs. Habituellement, lorsque les astronomes désiraient affiner les résultats, ils réévaluaient la position du Soleil et de la Lune après avoir estimé l'heure de la conjonction vraie une première fois. Ils recommençaient toutes les opérations jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'élongation ([116]). Si ces réductions successives de la vitesse de la Lune visaient à rapprocher le résultat de l'heure exacte, nous toucherions de près au problème de l'observation de l'éclipse. Cependant, rien dans le texte n'indique que Chortasmenos ait vérifié *de visu* afin de réaménager son calcul ([117]).

Dans sa seconde erreur théorique, Chortasmenos additionnait des heures équinoxiales à des heures saisonnières. Cette maladresse est peu importante puisqu'elle n'a aucune répercussion sur le calcul, mais elle témoigne, sauf distraction de la part de l'auteur, d'une mauvaise maîtrise de ces concepts. Il serait intéressant de voir si ce type de confusion se reproduit dans d'autres calculs de Chortasmenos, afin de déterminer si l'erreur est fortuite ou systématique. Malheureusement, nous ne disposons pas d'information à ce sujet pour répondre à cette question pour le moment.

Si, dans ce calcul, Chortasmenos démontre ses connaissances, ses capacités de comparaison, par une combinaison pertinente des tables

(115) Je remercie Mme A. Duhoux-Tihon pour cette remarque.

(116) NEUGEBAUER, *History*, vol. 1, p. 123.

(117) On connaît d'ailleurs peu de choses sur l'observation des éclipses à Byzance, laquelle est très rarement mentionnée (TIHON, *L'astronomie byzantine à l'aube de la Renaissance*, p. 250 ; A. ROME, *The Calculation of an Eclipse of the Sun According to Theon of Alexandria*, dans *Proceedings of the International Congress of Mathematicians*, t. 1, Cambridge, Mass., 1950, pp. 213-219).

grecques et perses, et sa volonté de dépasser un stade théorique du savoir pour le mettre en pratique, il prouve aussi, par ses erreurs, qu'il domine imparfaitement cette matière. En effet, d'autres astronomes, tels Barlaam ou Grégoras (XIVe s.), qui réalisaient des opérations astronomiques beaucoup plus complexes, étaient plus soigneux et précis ([118]). Cela expliquerait aussi pourquoi il envoyait ses élèves se perfectionner ailleurs.

Annexes

Table 1 : Calcul de syzygie

Arguments		*Jours*	*Distance du Soleil*	*Anomalie de la Lune*	*Latitude de la Lune*
Périodes de					
24 ans	25	28 ; 34, 24	123° 31′ 41″	201° 02′ 02″	97° 28′ 49″
Années simples	17	20 ; 57, 19	21° 26′ 58″	47° 19′ 30″	351° 29′ 44″
Mois lunaires	6	177 ; 11, 01	174° 38′ 18″	154° 54′ 01″	184° 01′ 25″
Reports		1	1° 1′	1°	1′
Somme		226 ; 42, 44	319° 36′ 57″	43° 15′ 33″	272° 59′ 58″

Table 2 : Date et heure de la conjonction moyenne, comptées à partir du 1er septembre

	Chortasmenos	*Vérification*
Date et heure de la conjonction moyenne	226 j 17h 1/10, soit le14 avril à 17 h 1/10 (ou 17 h 06 ^m^)	le 14 avril à 17 h 05 ^m^ 36 ^s^

Table 3 : Position vraie du Soleil

Longitude depuis 0° ♈	385° 06′ 57″, ou 25° 06′ 57″	25° 06′ 57″
Prosthaphérèse	01° 29′ 08″ (résultat final) ([119])	01° 29′ 46″
Position vraie du Soleil	26° 36′ 05″	26° 36′ 43″

Table 4 : Position vraie de la Lune

Prosthaphérèse d'anomalie	03° 12′	03° 13′ 02″
Position vraie de la Lune	21° 54′ 10″	21° 53′ 55″
Elongation (η)	4° 41′ 55″	4° 42′ 48″

(118) Leurs calculs sont analysés dans MOGENET, TIHON et DONNET, *Barlaam* ; MOGENET, TIHON, ROYEZ et BERG, *Nicéphore*.

(119) Le calcul intermédiaire de l'interpolation trouve le résultat, plus correct, de 01° 29′ 48″.

Table 5 : Conjonction vraie

Position des astres lors de la conjonction vraie	26° 59′ 35″	27° 00′ 17″
Correction de la vitesse horaire (p)	-02′ 38″	-02′ 05″
Vitesse horaire de la Lune ($v_)$	0 ; 30, 18	0 ; 30, 51
Temps séparant les conjonctions (t)	10 h 1/15	9 h 55^{m} 51^{s}
Date et heure de la conjonction vraie	15 avril à 3 h 1/6 après-midi ([120])	15 avril à 3 h 01^{m} 27^{s} après-midi

Table 6 : Correction du temps (*Tables faciles, Urb. Gr. 80*)

Correction en nychthémères vrais	404 ; 25 temps	402 ; 17, 01 temps
Temps corrigé (selon les heures saisonnières)	9 h 1/2 1/10	9 h 29 ^{m} 08 ^{s}

Table 7 : Correction du temps (Tables, perses *Vat. Gr. 1059*)

Temps corrigé	9 h 2/3 1/4 1/30	9 h 49 ^{m} 27 ^{s}

Table 8 : Correction du temps (*Almageste, Vat. Gr. 1059*)

	Chortasmenos	*Vérification*
1. Position moyenne au départ de l'ère depuis l'apogée	96° 16′	96° 16′
2. Position moyenne au départ de l'ère depuis 0° ♈	161° 16′	161° 46′
3. Position vraie au départ de l'ère	159° 23′	160° 57′ 48″
4. Correction des heures	47 ; 20 temps	46 ; 15, 17 temps
5. Moitié des heures du jour	6 h 43^{m}	6 h 42^{m} 48^{s}
6. Heure équinoxiale (midi)	3 h 09^{m} 20^{s}	3 h 05^{m} 01^{s}
7. Heure équinoxiale (lever du Soleil)	9 h 52^{m} 20^{s}	9 h 47^{m} 49^{s}
8. Heures saisonnières (midi)	2 h 44^{m} ([121])	2 h 45^{m} 22^{s}
9. Heures saisonnières (lever du Soleil)	9 h 38^{m}	9 h 28^{m} 10^{s}

Table 9 : Latitude de la Lune

	Chortasmenos	*Vérification*
Latitude corrigée	274° 52′ 36″	274° 53′ 18″
Ecart en latitude	25′ nord	26′ nord

(120) Soit 17 h 1/10 + 10 h 1/15 = 27 h 1/6 (ou 27 ; 10), donc, un jour plus tard.

(121) Il aurait dû normalement obtenir : (47 ; 20 : 16 ; 47) = 2 h 49^{m} 13^{s}. Ceci faussera d'ailleurs la suite du calcul.

Table 10 : Données à l'origine du calcul de la conjonction apparente (système perse)

Heures de la distance ([122])	3 h 1/6	3 h 01^{m} 27^{s}
Mouvement journalier de la Lune	11 ; 48 ([123])	12 ; 20, 24
Moitié des heures du jour	6 h 48^{m}	6 h 48^{m}
Latitude de la Lune	25′ nord	26′ nord

Table 11 : Grandeur et phases de l'éclipse

Heure de la conjonction apparente	11 h 28^{m}	11 h 18^{m} 57^{s}
Latitude apparente de la Lune	07′ 28″ nord	08′ 42″ nord
Doigts simples	8 ; 26	8 ; 18, 30
Doigts achevés	7 ; 34	7 ; 22, 12 ([124])
Temps d'immersion	1 h 02^{m}	1 h 01^{m} 12^{s}
Début de l'éclipse (depuis midi)	3 h 38^{m}	3 h 29^{m} 45^{s}
Début de l'éclipse (depuis minuit)	15 h 38^{m}	15 h 29^{m} 45^{s} ([125])
Milieu de l'éclipse (depuis midi)	4 h 40^{m}	4 h 30^{m} 57^{s}
Milieu de l'éclipse (depuis minuit)	16 h 40^{m}	16 h 30^{m} 57^{s} ([126])
Fin de l'éclipse (depuis midi)	5 h 42^{m}	5 h 32^{m} 09^{s}
Fin de l'éclipse (depuis minuit)	17 h 42^{m}	17 h 32^{m} 09^{s} ([127])
Durée de l'éclipse	2 h 04^{m}	2 h 02^{m} 24^{s}

Table 12 : Comparaison des résultats anciens avec ceux de l'astronomie moderne

	Résultats modernes	*Chortasmenos*	*Vérification*
Position du Soleil lors de la conjonction vraie	33° 44′ 02″	26° 59′ 35″	27° 00′ 17″
Position de la Lune lors de la conjonction vraie	34° 41′ 02″ ([128])	26° 59′ 35″	27° 00′ 17″

(122) Voir Table 5 (Heure de la conjonction vraie).

(123) Au lieu de 12 ; 07, 12.

(124) L'éclipse était donc partielle à Constantinople.

(125) Début de l'éclipse depuis le lever du Soleil : 10 h 26^{m} (pour Chortasmenos) et 10 h 17^{m} 45^{s} (selon notre vérification). D'après les programmes astronomiques actuels, le Soleil s'est levé à 5 h 14^{m} ce jour-là (Le programme utilisé est ASTROSOFT, *Ezcosmos* [*Sky plot version 3.000.002*], 1990).

(126) Milieu de l'éclipse depuis le lever du Soleil : 11 h 28^{m} (pour Chortasmenos) et 11 h 18^{m}57^{s} (pour nous).

(127) Fin de l'éclipse depuis le lever du Soleil : 12 h 30^{m} (pour Chortasmenos) 12 h 20^{m} 09^{s} (pour nous).

(128) D'après le programme informatique *Kairos* élaboré par R. Mercier et relatif à la ville de Constantinople.

Heure de la conjonction vraie	15 h 47^{m} ([129])	3 h 1/6 (= 15 h 10^{m})	3 h 01^{m} 27^{s} (= 15 h 01^{m} 27^{s})
Latitude de la Lune	274° 25′ 05″ ([130])	274° 52′ 36″	274° 53′ 18″
Écart en latitude	25′ 48″ ([131])	25′	26′
Début de l'éclipse (en heures équinoxiales depuis minuit)	16 h 17^{m}	15 h 38^{m}	15 h 29^{m} 45^{s}
Milieu de l'éclipse	17 h 27^{m}	16 h 40^{m}	16 h 30^{m} 57^{s}
Fin de l'éclipse	18 h 31^{m}	17 h 42^{m}	17 h 32^{m} 09^{s}
Grandeur	0 ; 65 ([132])	8 ; 26	8 ; 18, 30
Longueur du jour	13 h 40^{m} ([133])	13 h 20^{m} (*Tables faciles*) 13 h 36^{m} (Tables perses) 13 h 26^{m} (*Almageste*)	

Anne-Laurence CAUDANO
rue des Granges, 25
B-5100 Wépion
Belgique

(129) L'heure est celle de Constantinople, après soustraction des 62 minutes de décalage horaire entre le temps donné par les tables de Goldstine, soit 16 h 49^{m}, heure de Babylone, et la ville de Byzance (H. H. GOLDSTINE, *New and Full Moons 1001 B.C. to A.D. 1652*, Philadelphia, 1973 (*Memoirs of the American Philosophical Society*), p. 201).

(130) Th. R VON OPPOLZER, *Canon der Finsternisse*, Vienne, 1887 (*Mathematisch-Naturwissenschaftlichen Classe der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Denkschriften*, 52), p. 250.

(131) MERCIER, *Kairos*.

(132) P. TAVARDON, cité dans TIHON, *L'astronomie byzantine à l'aube de la Renaissance*, p. 250.

(133) Lever du Soleil à 5 h 14^{m} et coucher à 18 h 54^{m} (ASTROSOFT, *Ezcosmos*).

NOTE

L'EΞHΓHΣIΣ DE L'ILIADE DE SOPHRONE PATRIARCHE D'ALEXANDRIE (841-860) (*)

Parmi les mss. découverts en 1975 au monastère de Sainte-Catherine du Mont Sinaï se trouvaient des folios manuscrits qui, à notre grande surprise, transmettent le texte de l'Iliade accompagné d'une traduction interlinéaire. L'histoire de cette découverte s'est déroulée par étapes.

Pendant le premier recoupement (le 12 avril 1976) nous n'avons pu que repérer les divers textes, dans le but de reconstituer éventuellement des codex disloqués. Ainsi, au cours de ce travail, nous sommes tombé sur le texte de l'Iliade. Notre seconde mission, le 29 novembre 1977, permit de trouver 12 folios du texte en question. La restauration, qui avait déjà débuté et s'occupait des *membra disiecta*, mit encore à notre disposition 3 folios, parmi lesquels se trouvait le premier folio du codex ainsi qu'un fragment. C'était le 11 novembre 1986. Ainsi durant notre dernière mission (le 23 mai 2001), nous avons eu la satisfaction d'avoir sous les yeux un petit codex de 15 folios de parchemin, déjà numéroté MΓ 26, le premier folio portant le nom de l'auteur de la traduction interlinéaire et le titre formulé comme suit : Βίβλος Ὁμηρικὴ ΔΕΥ/Σωφρονίου Ἡγουμέν<ου> ἐξήγησις. Je pense qu'il s'agit probablement de Sophronios l'Higoumène, plus tard Patriarche d'Alexandrie (841-860). Mais je reviendrai sur ce point.

Les dimensions des folios en question sont les suivantes: longueur de 240 mm., largeur de 180 mm., le nombre de lignes écrites variant entre 26 et 31. Si l'on tient compte des dimensions citées et des lignes écrites, on peut supposer,

(*) Communication présentée au XXe Congrès International des Études Byzantines (Paris, 22 Août, 2001). Pour le ms. MΓ 26 en question cfr. P. Nicolopoulos, *Συνοπτικὴ καταγραφὴ τῶν Νέων Εὑρημάτων Ἑλληνικῶν Χειρογράφων τοῦ Σινᾶ*, dans *Ἱερὰ Μονὴ καὶ Ἀρχιεπισκοπὴ Σινᾶ, Τὰ Νέα Εὑρήματα τοῦ Σινᾶ. Ὑπουργεῖο Πολιτισμοῦ- Ἴδρυμα Ὄρους Σινᾶ*. Ἀθῆναι, 1998, pp. 124-128, phot. 61. Traduction en anglais : *Holy Monastery and Archdiocese of Sinai, The New Finds*, Athens, 1999, pp. 124-128, phot. 61.

sans grand risque de se tromper, que le codex original, qui transmettait les chants A-E, devait compter 160 folios.

Les folios portent des réglures. Les réglures horizontales sont tracées à intervalle de 10-14 mm. Le scribe a profité de cet espace pour transcrire deux lignes. On remarque aussi des réglures verticales (lignes de justification), simples ou doubles, selon que le folio est rogné ou non.

Les réglures sont toujours tracées sur le côté chair. Le texte est écrit à l'encre noire. Les contours du motif décoratif du premier folio ainsi que le titre, tracés aussi à l'encre noire, ont été ensuite remplis à l'encre rouge. Le même procédé a été suivi pour le titre du chant B.

L'accentuation et les esprits, souvent omis, sont de la même main. L'esprit est posé sur la première voyelle de la diphtongue. Pourtant certains mots commençant par une diphtongue ne portent que l'accent sur la première voyelle, l'esprit étant omis. Les esprits sont écrits sous trois formes: en demi éta, en angle droit, en arc. Le iota souscrit est ici adscrit dans le texte homérique, ainsi que dans le texte de la traduction. On y remarque des fautes d'orthographe et les corrections, quand il y en a, sont effectuées après grattage.

On peut distinguer la diérèse sur le iota initial, mais on trouve aussi ὰαϊφρονι.

L'écriture appartient à ce type que je me suis permis d'appeler *majuscula demotica sinaïtica*, un type intermédiaire entre la majuscule et la minuscule et que, pour le moment, nous ne connaissons que parmi les trouvailles récentes du Sinaï, et dans trois manuscrits (le fameux *Vaticanus Gr.* 2200, le rouleau *Vaticanus Gr.* 2282, et le *Sinaiticus* 925). Les deux premiers mss présentent trois types d'écriture, comme Mme Lydia Perria l'a déjà démontré pour le *Vaticanus Gr.* 2200 : le type «cursive», le type de l'*ogivale inclinata* et le type en question. Ce dernier type se trouve dans ces deux mss seulement dans les titres (pour le *Vaticanus Gr.* 2200) ou dans les énoncés (pour le *Vaticanus Gr.* 2282).

Notre ms. sinaïtique transmet des passages des chants A, B, Δ et E de l'Iliade accompagnés d'une traduction en grec byzantin mot à mot, interlinéaire, comme je l'ai déjà annoncé. Les 15 folios ne couvrent pas la totalité des cinq premiers chants. Le texte est conforme à la tradition commune de l'Iliade, malgré quelques rares divergences.

La traduction suit rigoureusement le texte homérique, sans pour autant devenir ennuyeuse, grâce à sa clarté. Le traducteur a fait usage de la langue courante des érudits byzantins. Les termes dont il use se trouvent aisément dans les dictionnaires de l'époque (IXe-Xe s.). Ils sont plutôt proches du *Lexicon* d'Hésychius et bien moins de la Souda. Par rapport aux traductions byzantines de l'Iliade déjà connues, toutes postérieures, celle de Sophronios s'avère complètement différente. Aucune parenté avec le codex A (le *Marcianus* 454, du Xe s.), qui est le plus ancien ms. de l'Iliade, ni avec celles de Psellos, Tzetzès et Gazès. Toutefois on pourrait y détecter quelques points communs, par exemple:

Διογενής : εὐγενέστατος. Hésychius traduit ἀγαθός, εὐγενέστατος, ainsi que la Souda.

Ἀχαιοί : Sophronios traduit Ἕλληνες. Le même terme dans le *Marcianus*, Hésychius et Psellos, mais pas dans la Souda.

J'aimerais faire remarquer que A (*Marcianus* 454), le plus ancien manuscrit de l'Iliade, transmet les premiers vers du chant A (1-20 et *passim* jusqu'à B 312) avec traduction interlinéaire et des gloses interlinéaires ici et là dans les autres chants. Mais les commentaires marginaux accompagnent toute l'Iliade.

Le type de l'écriture détermine la période durant laquelle la traduction de Sophronios aurait été écrite. Il s'agit de la *majuscula demotica sinaïtica*, qui se situe entre la majuscule et la minuscule et dont les lettres sont majuscules exceptés **α** et **μ**, mais qui en même temps possède tous les éléments de la minuscule: l'angle de l'écriture qui est très inclinée à droite (125°-130° degrés), l'agrandissement des hastes au delà des lignes parallèles de démarcation, l'accentuation et les esprits. Ce type d'écriture se trouve dans deux manuscrits écrits entre le VIIIe s. et le IXe s., un peu avant ou un peu après l'an 800 : dans le fameux *Vaticanus Gr.* 2200 (Doctrina Patrum), écrit en cursive, où elle se trouve dans quelques titres, c'est à dire qu'elle fonctionne comme majuscule, et dans le rouleau *Vaticanus Gr.* 2282. Étant donné que le *Vaticanus Gr.* 2200 a été écrit aux environs de 800, je me permets de formuler l'hypothèse que le ΜΓ 26 a été écrit au début du IXe s.

J'ai déjà mentionné l'higoumène Sophronios comme auteur de la traduction interlinéaire. On sait que Sophronios a composé divers manuels de grammaire qu'il a expédiés à Jean, évêque de Damiette. En général, Jean de Damiette destine ses ouvrages à ses élèves et je pense que la traduction de l'Iliade a été faite à leur intention. Parmi les œuvres de Sophronios, ses *Brefs commentaires sur Jean Charax* prouvent qu'il connaissait Homère à fond, surtout l'Iliade, compte tenu de ses références à cette dernière. Notons qu'à part la grammaire et la syntaxe, l'Iliade était un ouvrage qu'étudiaient les débutants et je pense que ces débutants (εἰσαγομένους) seraient des élèves qui commençaient leurs études grecques dans la première moitié du IXe s. à Alexandrie déjà soumise aux Arabes. Mais pour éclaircir ce point, je dois attirer votre attention sur Sophronios.

À cette époque, il y a trois personnages qui portent ce nom. D'abord Sophronios l'higoumène, le traducteur en question. Ensuite Sophronios Patriarche d'Alexandrie entre 841-860 et un Sophronios higoumène du Sinaï, à la fin du VIIIe s. et au début du IXe s. Bien sûr on devrait creuser un peu au sujet de ce dernier. Pourtant toutes les données chronologiques convergent vers les VIIIe-IXe s. et spécialement vers une période qui coïncide avec l'activité culturelle de Sophronios l'higoumène et avec le manuscrit ΜΓ 26. Pourquoi Sophronios n'aurait-il pas été higoumène du Sinaï et ensuite patriarche d'Alexandrie ? Ce ne serait pas la première fois que le Monastère du Sinaï aurait fourni un patriarche. Comme

patriarche d'une province dominée par les Arabes, Sophronios avait poursuivi, durant le IXe s., ses activités culturelles parmi les chrétiens de sa juridiction.

Vu sous cet angle, le ms. MΓ 26 acquiert une importance insoupçonnée. Je m'explique: jusqu'à présent le codex A (*Marcianus* 454, du Xe s.) a été considéré comme le plus ancien ms. de l'Iliade, puisque le IXe s. est privé de mss transmettant des ouvrages de poètes grecs. Prenant comme point de départ la Bibliothèque de Photius, qui ne mentionne pas d'oeuvres poétiques, on était persuadé que l'intérêt pour la poésie grecque s'était émoussé et qu'il s'était réveillé au milieu du Xe s., le témoignage de Commetas sur Homère ne s'appuyant pas sur des documents manuscrits de son temps.

Mais voilà que le MΓ 26 vient de nous révéler que l'intérêt pour Homère est bien vivant au IXe s., puisque le texte transmis par ce codex, traduit par Sophronios, était sans doute étudié dans la région d'Alexandrie, grâce à ce patriarche érudit, évidemment admirateur du grand poète. On pourrait même avancer que la culture grecque poursuivait son chemin dans cette ville célèbre, même après Jean Philopon et Georges Choeroboscos. Et j'ose suggérer qu'Homère devait être intégré dans l'épanouissement culturel des premières décennies du IXe s., dû aux grands hommes que furent Jean le Grammairien, Léon le Mathématicien et surtout Photios. D'ailleurs la tradition du texte de l'Iliade du MΓ 26, conforme au texte commun, signifie sans doute que la diffusion de ce texte était large, puisqu'il survit jusqu'au IXe s.

Panayotis G. NICOLOPOULOS
Ag. Meletiou, 182
GR-10445 Athènes
Grèce

COMPTES RENDUS

Catherine OTTEN-FROUX, *Une enquête à Chypre au XVe siècle. Le sindicamentum : de Napoleone Lomellini, capitaine génois de Famagouse (1459).* Centre de Recherche scientifique, *Sources et Études de l'histoire de Chypre*, 36, Nicosie, 2000, 310 pages.

Les *sindicamenta* sont des registres notariaux où sont consignés les charges, les justifications des accusés, les dépositions des témoins de l'accusation et de la défense et le verdict final d'une enquête menée à la manière d'un procès au moment où le gouverneur d'un territoire doit quitter la charge que lui a confiée la République de Gênes. Pour Famagouste, aux mains des Génois entre 1383 et 1464, n'ont été conservés, aux archives de l'État de Gênes, que deux de ces registres. Le premier, concernant le *sindicamentum* du capitaine Pietro de Marco (1448-1449), fut publié, en 1984, par S. Fossati Raiteri (*Genova e Cipro. L'inciesta su Pietro de Marco, capitano di Genova in Famagosta [1448-1449], Collana storica di Fonti e Studi diretta da Geo Pistarino*, 41, Gênes, 1984). Le second, longtemps considéré comme perdu et retrouvé lors du réaménagement du fonds de San Giorgio, fait l'objet de la présente publication ; il contient le *sindicamentum* du capitaine Napoleone Lomellini, à qui avait été confié le gouvernement de Famagouste de 1457 à 1459.

L'ouvrage se compose d'une longue introduction détaillée (pp. 9-98) comprenant une présentation du contexte historique et institutionnel (chap. I, pp. 9-20), une étude du processus du *sindicamentum* comme institution et son fonctionnement dans le cas de Lomellini (chap. II, pp. 21-54), un examen des accusations portées contre le capitaine sortant (chap. III, pp. 54-82), et enfin quatre annexes (pp. 89-98 : un plan de Famagouste et trois tableaux récapitulatifs). La transcription du texte du *Sindicatus nobilis domini Neapoleonis Lomellini olim capitanei Famaguste et officialium suorum tempore regiminis magnifici domini Iohannis de Parma, benemeriti civitatis Famaguste capitanei*, occupe les pages 101 à 211, suivie de notes explicatives (pp. 213-243) minutieuses et fort bien documentées, d'un appendice (pp. 245-267) comprenant des textes susceptibles d'éclairer le procès, une riche bibliographie (pp. 269-275) et un index général (pp. 277-301) fort détaillé.

On ne saurait que louer la qualité de cette publication, bien soignée et d'une grande érudition. Elle s'avère d'un intérêt particulier, d'une part pour la connaissance des institutions génoises et de leur fonctionnement lorsqu'il s'agit de l'administration des colonies, d'autre part pour l'étude de la situation politique, sociale et économique de Famagouste (et de Chypre) ainsi que des relations de la République de Gênes avec la population des territoires coloniaux et le monde environnant, à un moment précis de leur histoire. Dans ces deux domaines, comme dans bien d'autres, l'ouvrage de Catherine Otten-Froux apporte une documentation riche et des éclairages précieux.

A. ARGYRIOU.

A. R. LITTLEWOOD (éd.), *Originality in Byzantine Literature Art and Music, A Collection of Essays* (Monograph, 50), Oxbow Books, Oxford, 1995, x + 228 pages. ISBN 0-946897-87-5.

Ce livre collectif édité par les soins de A. R. Littlewood reprend un sujet qui, limité à l'originalité dans la littérature byzantine, avait fait l'objet d'une discussion de table ronde pendant la XIIIe Conférence Annuelle d'Études Byzantines tenue à Ohio en 1987. L'éditeur avait par ailleurs présenté une synthèse sur ce sujet sous le titre *Under the Presidency of Saint Paul : The case of Byzantine Originality* à sa Conférence du 5 février 1995 dans le cadre de la série «Constantinople and its Legacy», publiée à Toronto par *the Hellenic Canadian Association of Constantinople*. Il s'agit d'un sujet qui reflète plutôt nos propres préoccupations contemporaines qui depuis surtout le XVIIIe siècle (cf. J. Clayton, E. Rothstein éds, *Influence and Intertextuality in Literary History,* Madison, Wiscosin, 1991, pp 4-5) ne cessent de mettre en valeur l'originalité de toute œuvre créative, que celles des Byzantins eux-mêmes. En ce qui concerne ces derniers, comme le remarque avec justesse Mary Cunningham dans son article «la poursuite de l'originalité n'est pas quelque chose que les Byzantins eux-mêmes auraient cherché sinon même compris». Cela n'enlève pas, évidemment, à la valeur de ce livre ; au contraire, cela lui donne de la valeur ajoutée de donner à Byzance un sens plus proche de l'époque contemporaine et, tout en respectant les critères de la recherche scientifique, de la sortir du domaine de la pure spécialisation pour attirer sur elle l'intérêt d'un public cultivé.

L'ouvrage rassemble treize essais en trois parties séparées, consacrées respectivement à la Littérature, l'Art et la Musique. Deux autres essais, un d'Alexander Kazhdan, *Innovation in Byzantium* et l'autre d'Anthony Cutler, *Originality as a Cultural Phenomenon*, qui, tous deux traitent du sujet d'une façon plus globale, sont mis en exergue en tant que «Remarques d'Introduction» et «Remarques de Conclusion» en la matière. Une préface de l'éditeur suivie de deux listes (celle des abréviations en usage et celle des auteurs contribuant à l'ouvrage ainsi qu'un index des noms propres – auteurs contemporains exceptés –) complètent le volume. La répartition est toutefois sans équivoque en faveur

de la Littérature : huit essais lui sont consacrés face à cinq sur l'Art et un sur la Musique, pour ne pas parler de la place prépondérante des exemples tirés du domaine littéraire dans les essais d'Introduction et de Conclusion.

Ainsi, dans son essai introductif du volume intitulé *Innovation in Byzantium*, le regretté A. Kazhdan mettait les choses au point de point de vue de méthode et de terminologie : refusant de s'enfermer dans des constructions théoriques antithétiques telles que traditionalisme/changement-innovation ou continuité/discontinuité, ou dans des termes à valeur référentielle tels que la «Renaissance Byzantine», Kazhdan partait du principe que Byzance avait préservé d'importantes traditions de l'antiquité gréco-romaine tout en y apportant des changements fertilisateurs. On pourrait parler d'une tradition fertile. Se servant de trois principales «nouveautés» qui démarquèrent Byzance par rapport à l'antiquité, c'est-à-dire une nouvelle religion associée à une nouvelle idéologie, un nouveau système administratif et une nouvelle organisation sociale, l'auteur déterminait les innovations que tout cela impliquait par rapport aux différentes périodes de l'histoire byzantine. Surtout, il soulignait le fil conducteur de cette évolution en mettant en exergue la notion de la fonctionnalité : en art, aussi bien qu'en littérature, les formes adoptées et leur composition, même quand elles relevaient directement de formes préexistantes, répondaient à de nouveaux besoins réels. Cette nouvelle fonctionnalité devenait ainsi pour lui le caractère prédominant de l'originalité byzantine, qui se retrouvait dans l'adaptation et la fonction nouvelle, au cours d'une dialectique continuelle avec le passé, que se soit dans l'historiographie, surtout des onzième et douzième siècles, dans la rhétorique, l'art épistolaire ou encore l'hagiographie ou l'encyclopédisme. L'approche comparative y était aussi abordée, mettant en évidence par le moyen d'exemples pertinents, l'appropriation et l'adaptation de la culture antique, avec la négation des quelques parts de cette dernière que l'adaptation présupposait, mais aussi la fonction de stabilité que jouait cette tradition fertile par rapport à Byzance.

Robert Browning, dans son article *Tradition and Originality in Literary Criticism and Scholarship* mettait en évidence le rôle fertilisant de la tradition littéraire mais aussi l'attitude des Byzantins envers elle, soit en tant que critique des sources, soit en tant que faculté d'adaptation et d'utilisation selon un goût ou une fonctionnalité reliée à leur propre époque. L'exemple de l'ajout du motif érotique à la scène de la rencontre entre Achille et Priam dans les *Allégories Homériques* de Tzetzes, cité par l'auteur, illustre bien ce point, pour ne pas parler de la validation de l'émotion dans la chronique de Manasses ou de l'élément dramatique employé dans les hymnes byzantins. G. L. Kustas dans R*hetoric and the Holy Spirit* examinait l'assimilation des modèles de la rhétorique antique et son rôle idéologique par un usage où l'Esprit Saint servait de configuration chrétienne des composantes *ethos, logos, pathos* du discours rhétorique Aristotélicien. Suivait l'article de M. E. Mullet, *Originality in the Byzantine Letter : the Case of Exile*, qui, d'un apport plus étendu que son titre ne le laisserait supposer, faisait le point sur l'art épistolaire à Byzance, sa complexité, et ses redevances

aux modèles classiques tout en soulignant l'importance de l'individu et de ses problèmes personnels, ainsi que la notion de l'exil en tant qu'éloignement de la Cité pour les auteurs des lettres byzantines. L'article succinct sur l'*Historiographie*, un des derniers que l'on doit à Sir Steven Runciman, soulignait la contribution byzantine en la matière avec l'invention de la chronique Universelle et examinait l'originalité surtout dans le traitement des détails psychologiques de leurs personnages, d'historiens tels que Psellos, Anne Comnène ou Jean Kinnamos. Mary B. Cunningham dans *Innovation or Mimesis in Byzantine Sermons* examinait par la suite l'apport de la tradition biblique dans l'homilétique byzantine et mettait en exergue sa forme la plus innovatrice, à savoir l'homélie exégétique et la façon dont la tradition antique et ses méthodes et métaphores ont permuté ses concepts. Roderick Beaton dans *Epic and Romance in the Twelfth Century* se concentre plus spécialement sur deux œuvres, *Digenis Akritas* et *Hysmine et Hysminias* qu'il étudie, non pas dans leur art narratif et analyse textuelle (cf. en ce qui concerne la seconde œuvre, l'étude récente de I. Nilsson, *Erotic Pathos, Rhetorical Pleasure. Narrative Technique and Mimesis in Eumachios Makrembolites' Hysmine and Hysminias* dans *Acta Universitatis Upsaliensis, Studia Byzantina Upsialensia* 7, Uppsala, 2001), mais par rapport à leur fonction en tant que monuments d'un siècle et d'une façon de vivre que les conquêtes turques de l'Anatolie avaient rendus caducs, c'est à dire en tant que témoignages du climat général de changement prévalant à Byzance au douzième siècle. Enfin, l'article d'Elizabeth. A. Fisher *Innovation through Translation : the Greek Version of Ovid's Amatory Poems,* est celui choisi pour clore la section consacrée à la littérature byzantine en présentant les problèmes envisagés et les solutions adoptés par le traducteur de la poésie latine antique pour les lecteurs de langue grecque du quatorzième siècle. Toutefois l'absence de chapitre consacré à l'Hagiographie, dont l'éditeur s'excusait dans sa préface, se fait sentir, malgré les (et parfois à cause des) remarques occasionnelles s'y référant de la part de différents contributeurs du volume, entre autres R. Browning et A. Cutler.

La section suivante consacrée à l'Art commençait avec l'article de H. Maguire *Originality in Byzantine Art Criticism*, mettant en évidence la cause de la désorientation du lecteur moderne face aux critiques d'art byzantines par rapport à l'art qu'elles discutent à cause de la différence non de perception mais de langage adopté. L'emploi, par les Byzantins, dans leurs *Ekphraseis* du langage réaliste de la critique d'art de l'antiquité tardive ne les rendait pas insensibles aux qualités d'abstraction de leur propre Art. Il suffisait toutefois pour créer une confusion auprès du lecteur moderne, qui se trouve confronté à un style à la fois réaliste et abstrait, perception qui ne faisait pas défaut au public byzantin. Suit l'article de Annemarie Weyl Carr *Originality and the Icon : The Panel Painted Icon* qui considère l'émergence de l'icone, sa fonction en tant que véhicule de liaison entre le fidèle et le Divin et sa fonction dans le cadre de la liturgie, ainsi que ses variations de forme, thèmes et usages tout au long de l'histoire byzantine. Thalia Gouma-Peterson dans *Originality in Byzantine Religious Paintings (Mosaics and*

Frescoes) suit la peinture byzantine dans son interaction avec le fidèle sur le plan individuel et sur le plan d'ensemble iconographique, ouvrant l'accès au domaine du spirituel ; présente les variations de ton, formes et expressions émotionnelles qui évoluaient, passant des ensembles à faible structure narrative des Ve et VIe siècles aux ensembles strictement et fortement structurés des IXe-XIe siècles et ceux expressifs du XIIe, aux cercles à haute dramatisation caractéristiques des XIV et XVe siècles. Leslie Brubaker dans son *Originality in Byzantine Illumination* défie la critique de Vasari décrivant l'art byzantin comme un art de figures immobiles car, évidemment, ces figures se trouvaient hors contexte au XVIe siècle, et souligne les changements survenus dans l'art de l'enluminure par rapport non seulement au contexte artistique mais aussi au contexte historique de son époque, le statut social ou autre du propriétaire ou commanditaire et le message que la séquence des miniatures conjuguées au texte est censée faire passer. La récente édition d'*Il Vangelo di Dionisio* datant du Xe siècle par A. Iacobini et L. Perria, Rome, Milion 1998, avec sa fonction de livre de chevet et de livre sacré (p. 14-15) illustre aussi ce lien. Enfin, le chapitre consacré à l'Art est clos par R. Ousterhout, *Beyond Hagia Sophia : Originality in Byzantine Architecture*, dont l'article sur l'Architecture va bien en amont des innovations architecturales byzantines (perçues avant tout dans des projets de grande envergure, tels que Sainte-Sophie, en somme rares en soi, surtout après le VIe siècle), pour examinet les changements créatifs survenus dans les détails comme le traitement des revêtements en tant que décoration ou de petites innovations dans le schéma architectural affectant certaines parties des constructions suivant le principe que le matériel de construction existant est notre meilleur guide en la matière.

Suit l'article de M. Velimirovic *Originality and Innovation in Byzantine Music*, consacré à la musique byzantine, sa notation et l'élaboration d'une théorie musicale. Peut-être l'aspect de la culture byzantine le plus formellement reconnu pour sa spécificité pour ne pas dire son originalité, l'usage des formules mélodiques dans la musique byzantine, y est examiné sans laisser de côté son rôle prépondérant dans la liturgie. Son lien avec la société et l'homme byzantin se trouve aussi mis en exergue.

Les remarques finales d'Anthony Cutler dans son article *Originality as a Cultural Phenomenon* servant d'épilogue à ce livre mettent en évidence le lien entre Byzance et ses prédecesseurs, en précisant que l'appropriation byzantine de la culture classique avait son propre sceau et servait ses propres besoins créatifs. L'auteur met l'accent sur la mentalité byzantine concernant l'acceptation du changement — ou son refus — et son lien avec la vision des cercles en histoire, soulignant qu'en somme, l'évaluation positive de l'originalité, byzantine ou autre, reflète nos propres vues contemporaines.

En conclusion : un livre qui ne se lasse pas de reprendre pour discuter et souvent pour réfuter ce que l'image de Byzance a toujours eu de stéréotypé et d'immuable, selon le piège qu'elle nous a elle-même tendu d'après l'expression de

P. Lemerle, citée en exergue par A. Kazhdan. Un livre qui suscite des réflexions, non seulement par rapport à des points précis jetés presque négligemment par leur auteur – tels que les remarques de R. Browning sur l'opinion de Psellos concernant Siméon Métaphraste, où on voit presque ce que l'entreprise métaphrastique avait de novateur par rapport au goût de son époque – mais surtout, avec les remarques de conclusion d'A. Cutler, en ce qui concerne notre propre attitude par rapport à Byzance. Après tout, pour reprendre l'expression bien connue d'E. Gombrich (*Art and Illusion* Princeton, 1961), l'originalité se trouve souvent dans le regard de celui qui regarde.

On pourrait regretter que le livre se limite effectivement aux domaines choisis et n'en inclut pas d'autres comme par exemple, les arts dits mineurs — comme le reconnaissait l'éditeur — ou la problématique sur le renouveau scientifique byzantin et ses applications — d'habitude militaires — pendant la période méso-byzantine, ou une étude de la minuscule et de son impact, ou encore des études parallèles pour les domaines juridique ou militaire, surtout quand l'intérêt et les études sur ces questions et des sujets connexes, comme celle de Pl. Théoharides *Υστερορωμαϊκά και πρωτοβυζαντινά κράνη* traitant de l'évolution de l'accoutrement militaire, dans *Η καθημερινή ζωή στο Βυζάντιο,* Athènes 1989, pp. 477-506, ne manquent pas. Toutefois, il ne faut pas oublier que ce livre se place parmi les premiers d'une série d'ouvrages et articles, projets de recherches, etc. qui se sont, dernièrement, concentrés sur les continuités, changements, nouveautés et perspectives nouvelles dans les civilisations médiévales en général et à Byzance en particulier, répondant à des réflexions de la dernière décennie du xxe siècle. Citons, à titre d'exemple, *The Transformation of the Roman World, AD400-900*, édité par L. Webster et M. Brown, London, the British Museum Press 1997, concentré sur les changements survenus aux et par les peuples héritiers de la l'antiquité tardive, ou le livre de H. Elton, *Warfare in Roman Empire AD350-425*, *Oxford Classical Monographs,* 1996, ou encore des articles traitant des changements précis comme celui sur l'apport lexicographique sinon lexical de l'hagiographie byzantine pour la langue grecque en général signé par E. Trapp, *Die Beteudung der byzantinishen Hagiographie für die griechishe Lexicographie*, dans *Acta Universitatis Upsaliensis, Studia Byzantina Upsialensia 6, Λειμών, Studies presented to Lennart Rydén on his Sixty-fifth Birthday,* éd. J. O. Rosenquist, pp. 1-10, Uppsala, 1996, ou celui de Th. Szabó, *Une longue période de continuité dans l'espace agraire : remarques sur le territoire lucquois aux* VIIIe*-*X^e^ *siècles*, dans *Scrivere il Medioevo. Lo spazio, la santità, il cibo, (hommage Odile Redon),* éd. B. Laurioux et L. Moulinier-Brogi, Rome, 2001. La série en est longue et démontre l'intérêt que ces approches ont suscité à la fois parmi les chercheurs et auprès de l'audience concernée et cela est peut-être le meilleur témoignage de ce que ce volume sur *Byzantine Originality*, nous a apporté d'original.

Nike KOUTRAKOU.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Africa. Serie : *REPPAL* (= *Revue des Études Phéniciennes-Puniques et des Antiquités Libyques*), XI, Tunis, République tunisienne. Ministère de la Culture. Institut National du Patrimoine, 1999, 233 pages en français + 35 pages en arabe.

Naïdé FERCHIOU, *Henchir Romana. L'histoire d'un petit site en bordure de la Fossa Regia, de l'époque punique à celle de Byzance* (pp. 63-75), signale que le village agricole de Henchir Romana n'a pas changé de caractère à l'époque byzantine. De cette époque date un donjon, destiné à protéger le point d'eau, tandis que l'église, signalée par les voyageurs de la fin du XIXe s. a disparu.

P. YANNOPOULOS

H. ALFEYEV et L. NEYRAND, *Syméon le Studite. Discours ascétique* (= *Sources Chrétiennes*, 460), Paris, Cerf, 2001, 154 pages. ISBN 2-204-06676-1.

Édition et traduction française du Discours ascétique de Syméon le Stylite, précédée d'une introduction historique, philologique et paléographique. Syméon le Studite, plus connu comme Le Nouveau Théologien (c. 949-c. 1022), est un représentant typique du monastère du Studios, qui depuis sa fondation au milieu du Ve s. rayonnait comme le centre culturel et monastique le plus important de la capitale. Syméon est sans aucun doute le plus mystique des théologiens byzantins, mais il était aussi un moine très austère. L'historiographie moderne n'hésita pas à le qualifier de vrai fou. Son discours ascétique est d'une rédaction imprégnée par son mysticisme, son sens de l'engagement absolu, et sa vision de la vie qui fait de lui un vrai précurseur de l'hésychasme.

P. YANNOPOULOS.

Atti del VIII Simposio di Efeso su S. Giovanni Apostolo (= *Turchia : la Chiesa e la sua storia*, XV) éd. par L. PADOVESE, Rome, Istituto Francescano di Spiritualità - Pontificio Ateneo Antoniano, 2001, 374 pages.

Les études byzantines sont concernées par l'article d'Alba Maria ORSELLI, *Tradizioni di culto di San Giovanni apostolo tra Efeso, Costantinopoli e Ravena* (pp. 187-200), pour qui le culte de S. Jean évangéliste est attesté, Ephèse mise à part, dans les villes impériales: à la chapelle impériale de Ravenne au Ve s. et dans le complexe du Palais à Constantinople, et cela parce que son culte était lié à

l'idéologie impériale et à la vie de la cour. Quant à la représentation de S. Jean, C. CHARALAMPIDIS, *L'evangelista Giovanni e il discepolo Procoro nell'iconografia bizantina* (pp. 239-253), signale que les premières miniatures illustrant l'évangéliste avec Prochoros datent du xe/xie s. On peut y distinguer deux types : Jean debout dicte à Prochoros assis ou Jean assis dicte à Prochoros assis. Quatre autres articles concernent Ephèse à l'époque paléochrétienne et byzantine. Celui de Renate PILLINGER, *Paolo e Tecla ad Efeso* (pp. 213-237) étudie une chapelle rupestre de l'époque à Ephèse avec des peintures et des inscriptions paléochrétiennes qui évoquent S. Paul et Ste Thècle. A. PÜLZ, *La cosiddetta tomba di Luca ad Efeso* (pp. 255-274) étudie une église à plan central de la première époque byzantine, erronément considérée comme étant le tombeau de S. Luc. La confusion est due à la représentation d'un boeuf, symbole évangélique de S. Luc, sculpté sur un des pilastres du bâtiment. Une méprise analogue est à l'origine, selon Renate PILLINGER, *Piccola guida al cimitero dei sette dormienti ad Efeso* (pp. 275-286), de l'attribution légendaire aux Sept Dormants d'Ephèse d'un vaste complexe archéologique du ive s. qui manifestement est un cimetière ordinaire. Asnu BILBAN-YALÇIN et M. BÜYÜKKOLANCI, *I capitelli corinzi dell'atrio della basilica di S. Giovanni a Efeso: Nuove considerazioni* (pp. 287-297), comme le titre de leur article l'indique, étudient les chapiteaux de la vaste basilique de S. Jean à Ephèse, dont la construction remonte à l'époque de Justinien i^er^, pour dire que certains de ces chapiteaux sont plus anciens, comme il y en a aussi de plus récents. Signalons l'article d'A. CARILE, *Luoghi santi e pellegrinaggi nelle chiese di Oriente* (pp. 201-212), qui constate que les pèlerinages aux Lieux Saints étaient courants entre le ive et le viie s. L'expansion arabe a interrompu ce mouvement, mais les nombreuses ampoules, gardées dans les cathédrales occidentales, originaires des Lieux Saints et datant du xe et du xie s. montrent que les pèlerinages ont repris avant les croisades. Finalement l'article de Stella PATITUCCI, *Kyme cristiana e il kastron bizantino. L'evidenza archeologica* (pp. 323-342), retrace l'histoire de la ville de Cyme en Asie Mineure durant la période byzantine et analyse le matériel archéologique trouvé lors des fouilles de l'acropole byzantine. La céramique trouvée sur place est du xiie au xve s., période qui coïncide avec une confirmation du rôle stratégique de la ville.

P. YANNOPOULOS

P. F. BEATRICE, *Anonymi Monophysitae, Theosophia. An Attempt at Reconstruction* (*Supplements to Vigiliae Christianae*), Leiden, Boston et Köln, Brill, 2001, lxxii + 140 pages. ISBN 90-04-11798-9.

Le texte anonyme de *Théosophie* est composé dans les milieux monophysites, au début du ve s ; le prologue est plus récent. La composition conservée est divisée en trois livres. L'auteur se fixe pour objectif de prouver que l'incarnation du Verbe faisait partie de prophéties païennes, d'oracles antiques, de prévisions des philosophes grecs et égyptiens et d'oracles sibyllins. Un quatrième livre, analy-

sant les oracles d'Hystaspes, est perdu, tandis qu'une chronique allant de la création du monde à la fin du IVe s. faisait figure de cinquième livre. Ce texte a fait l'objet de nombreuses éditions. Or, la parution récente de nombreuses études significatives qui traitent de ce texte, ont rendu indispensable une nouvelle édition, celle que nous présentons, qui tient compte de toutes ces nouvelles donnes afin de proposer une nouvelle hypothèse de reconstitution de l'ouvrage originaire, disloqué et partiellement perdu. De ce fait, cette édition est aussi une bonne mise au point de l'état de la question. Une étude de précision de grande qualité.

P. YANNOPOULOS.

A. D. BEIHAMMER, *Nachrichten zum byzantinischen Urkundenwesen in arabischen Quellen (565-811)* (= *Poikivla Buzantinav*, 17), Bonn, Dr. Rudolf Habert Gmbh, 2000, lxxxvii + 514 pages. ISBN 3-7749-3011-2.

Les auteurs arabes, chrétiens et musulmans ont transmis des actes d'empereurs byzantins, dont certains ne sont pas enregistrés par les écrivains byzantins. Ce volume enregistre ces *Régestes* à partir du règne de Justin II jusqu'à la fin du règne de Nicéphore Ier. Un travail vraiment colossal. En outre, dans l'introduction, l'A. fait d'abord un état de la question des études arabo-byzantines. Ensuite, il explique sa méthode de travail et de présentation qui est la même que celle utilisée par F. Dölger pour les *Resgestes* grecs : année, source, qualification de l'acte, contenu de l'acte, contexte historique, bibliographie, commentaires. La partie le plus intéressante dans l'introduction est sans doute celle consacrée aux sources, dont celles d'origine chrétienne (Agapios, Élie de Nisibe, Bar Hebraeus, Eutychios, Sévère d'Alexandrie) puisent parfois dans un original byzantin actuellement perdu. Il s'agit d'une analyse de la perception des réalités byzantines dans le monde arabe, qui permet de constater une attitude différente selon la religion des auteurs. Le corps du livre est occupé par les *Régestes* dans un ordre chronologique. A la fin de l'ouvrage un index.permet la localisation facile d'un élément perdu de ce volume d'informations. En outre, un glossaire arabe des termes de portée institutionnelle et des noms de lieux et de personnes permettent à ceux qui ne sont pas familiarisés avec cette langue de retrouver les termes et les noms en allemand. En conclusion, un instrument scientifique de première importance.

P. YANNOPOULOS

K. BELKE, F. HILD, J. KODER et P. SOUSTAL, *Byzanz als Raum. Zu Methoden und Inhalten der historischen Geographie des östlichen Mittelmeerraumes (Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. Denkschriften*, 283 = *Veröffentlichungen der Kommission für die Tabula Imperii Byzantini*, 7), Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2000, 316 pages. ISBN 3-7001-2872-X.

Ce volume contient les communications faites au Symposion tenu à Vienne, du 11 au 13 décembre 1997 sous les auspices de l'Académie autrichienne et ayant pour thème l'espace byzantin (*Byzanz als Raum*), et dont J. KODER (pp. 15-19) explique les objectifs et les relations avec les *Tabula Imperii Byzantini*. Irène BELDICEANU-STEINHERR, *La conquête de la Bithynie maritime, étape décisive dans la fondation de l'État ottoman* (pp. 21-35), après une étude de registres, constate que l'État ottoman ne jouait qu'un rôle secondaire pendant le temps qu'il contrôlait seulement l'arrière pays de Bithynie. Par contre, la conquête du littoral fut le facteur essentiel de son développement. J. BINTLIFF, *Reconstructing the Byzantine Countryside : New Approaches from Landscape Archeology* (pp. 37-63) applique les principes de *l'archéologie mineure* pour reconstruire l'histoire économique d'un site byzantin. Au lieu d'étudier les sources littéraires, il analyse les objets en céramique découverts en Béotie pour établir l'image du «village-modèle» dont la comparaison avec d'autres peut donner des indications sociologiques utiles. La même question et sous le même angle est abordée par Joanita VROOM, *Piecing together the Past. Survey Pottery and Deserted Settlements in Medieval Boeotia (Greece)* (pp. 245-250), qui met beaucoup plus l'accent sur l'iconographie des vases céramiques pour en tirer des conclusions sur la vie quotidienne. G. SANDERS, *New Relative and Absolute Chronologies for 9th to 13th Century Glazed Wares at Corinth : Methodology and Social Conclusions* (pp. 153-173) fait aussi appel à la céramique pour explorer la vie socio-économique de la région de Corinthe, mais en mettant l'accent sur la quantité des objets produits et leur utilité et moins sur l'iconographie. Dans le même domaine, l'étude de J.-P. SODINI, *Productions et échanges dans le monde protobyzantin (IVe-VIIe s.) : Le cas de la céramique* (pp. 181-208), analyse le rôle fondamental de la céramique pour le commerce médiéval et en général pour les transports ; grâce aux trouvailles archéologiques il essaie d'établir le volume de production des biens d'une région et les lignes commerciales dans la Méditerranée à la fin de l'Antiquité. D. FEISSEL, *Ères locales et frontières administratives dans le Proche-Orient protobyzantin* (pp. 65-74) constate que les dates proposées par les auteurs byzantins sont en relation avec la région administrative où ils vivaient. Ainsi, l'étude des données chronologiques procurées par les sources permettent de retracer les frontières administratives, comme par ex. la frontière entre la province Antiochène et la province Apamène. V. GJUZELEV, *Frühmittelalterliche bulgarische Quellen (8.-11. Jahrhundert) zur historischen Geographie der Balkanhalbinsel* (pp. 75-81), fait en réalité un relevé des données onomastiques citées par les sources d'origine bulgare, mais dont l'utilité n'est pas toujours évidente pour la géographie historique. Vassiliki KRAVARI, *L'habitat rural en Macédoine occidentale (XIIIe-XIVe siècles)* (pp. 83-94), constate que la Macédoine était encore très peuplée au XIIIe s. ; mais au milieu du XIVe s., une épidémie de peste a considérablement réduit sa population. Une autre région byzantine, le Péloponnèse, fait l'objet de l'étude d'Anna LAMBROPOULOU, *Le Péloponnèse occidental à l'époque protobyzantine (IVe-VIIe siècles)* (pp. 95-113), qui plaide

en faveur d'un Péloponnèse occidental très prospère et très peuplé jusqu'au début du VIIe s. ; Patras et Messène constituaient les deux grands centres urbains de la région. Les découvertes archéologiques appuient cette thèse. Dans le même ordre d'idée, l'étude de S. MITCHELL, *The Settlement of Pisidia in Late Antiquity and the Byzantine Period : Methodological Problems* (pp. 139-152), analyse toutes les informations au sujet des installations dans la Pisidie jusqu'à la fin du VIe s., ainsi que l'évolution de centres urbains de cette même région. Une autre région byzantine fait l'objet de l'étude de F. MAURICI, *Byzantinische Archäologie in Westsizilien* (pp. 123-137) : la Sicile occidentale, qui est restée byzantine de 535 à 840. De cette période datent certaines constructions et des fortifications à Palerme, à Termini Imerese, à Carini, à Trapani et à Marsala, dont les fouilles ont donné du matériel byzantin important. Une seule ville de Pisidie, Sagalassos, est étudiée par M. WAELKENS, *Sagalassos und sein Territorium. Eine interdisziplinäre Methodologie zur historischen Geographie einer kleinasiatischen Metropole* (pp. 261-288), qui, malgré les rares mentions des sources narratives, semble être une ville très importante depuis le IVe s., comme le prouvent les restes archéologiques encore visibles sur place. Deux articles concernent l'apport de deux sciences auxiliaires, la sigillographie et la toponymie, à la connaissance du passé byzantin, tant géographique qu'historique. Il s'agit des études de W. SEIBT, *Byzantinische Siegel als Quelle für die historische Geographie : Chancen und Probleme* (pp. 175-180), et de P. SOUSTAL, *Überlegungen zur Rolle der Toponyme in der historischen Geographie* (pp. 209-221). Les deux auteurs abordent beaucoup plus des questions méthodologiques assorties de certains exemples concrets de la période byzantine. Signalons enfin deux études qui n'ont rien de spécifiquement byzantin. D'abord celle de J. TELELIS, *Medieval Warm Period and the Beginning of the Little Ice Age in the Eastern Mediterranean. An Approach of Physical and Anthropogenic Evidence* (pp. 223-243), qui explique certains phénomènes naturels qui ont influencé le cours de l'histoire et ensuite celle de P. WALDHAUSL, *Die Photographie als Dokument und Messmittel* (pp. 289-302), dont le titre est assez éloquent et qui pouvait intéresser n'importe quelle période de l'histoire et n'importe quelle région du monde.

P. YANNOPOULOS.

Ioanna BITHA, Angeliki KATSIOTI et E. KATSA, *Bibliographie de l'art byzantin et postbyzantin. La contribution grecque, 1991-1996*, Athènes, Académie d'Athènes. Centre de Recherches de l'Art Byzantin et Postbyzantin, 1996, 183 pages

Ce bon instrument de travail enregistre dans un ordre alphabétique des noms des auteurs, quelque 2229 titres dont l'objet est l'art byzantin et dont les rédacteurs sont d'origine grecque. Un index des auteurs, un index géographique et index analytique rendent la consultation du volume très aisée.

P. YANNOPOULOS.

Bizantinistica. Rivista di Studi Bizantini e Slavi, 2ème série, 1 (1999), 349 pages. ISBN 88-7988-130-2.

Dans ce volume, G. VESPIGNANI, *Considerazioni sulla figura della donna di spettacolo a Bisanzio nella tarda Antichità* (pp. 1-12), étudie la législation byzantine de la haute époque ainsi que la législation ecclésiastique d'origine canonique pour dire que l'actrice à Byzance, malgré sa mauvaise réputation, n'était pas aussi mal vue par la législation que certains historiens moderne le prétendent. D'après S. COSENTINO, *Il ceto dei viri honesti (οἱ αἰδέσιμοι ἄνδρες) nell'Italia tardoantica e bizantina* (pp. 13-50), les sources citent 108 personnage italiens qui ont vécu entre 474 et 731 et qui explicitement appartenaient à l'aristocratie locale L'A. constate un déclin de l'aristocratie traditionnelle en Italie, sans doute dû au transfert de la capitale de l'empire. S. CARUSO, *Il santo, il re, la curia, l'impero. Sul processo per eresia contro Bartolomeo da Simeri (XI-XII sec.)* (pp. 51-72), analyse la *Vita de S. Barthélemy de Simeri*, qui à l'époque normande en Italie fut accusé d'hérésie pour être ensuite blanchi à la suite d'un miracle. L'étude du contexte montre que le quotidien en Sicile normande ne différait pas de celui du monde byzantin. Laura PASQUINI VECCHI, *La scultura di S. Polieucto : episodio saliente nel quadro della cultura artistica di Costantinopoli* (pp. 109-144), étudie les fragments de la sculpture décorative architecturale de l'église de S.-Polyeucte de Constantinople, découverts lors de fouilles en 1960 à Constantinople. Le bâtiment, qui remonte à l'époque de Justinien Ier était jusqu'àlors connu seulement grâce aux sources écrites. L'A. constate qu'il s'agit d'une production artistique locale, enrichie d'éléments occidentaux. E. MORINI, *Note di lipsanografia veneziana. Uno scritto inedito di G. Ghedina (1842-1911) su S. Luca di Stiris (897-953)* (pp. 145-272), dans un long article fait l'inventaire des reliques gardées ou mentionnées dans la ville de Venise. La presque totalité de ces reliques étant d'origine byzantine, ce catalogue constitue une source majeure pour l'hagiographie byzantine. Signalons encore deux articles, celui d'Anna FALCIONI, *Pandolfo Malatesti arcivescovo di Patrasso (1390-1441)* (pp. 73-89) et celui d'Antonella PARMEGGIANI, *Le funzioni amministrative del principato di Acaia* (pp. 91-108), qui traitent d'institutions, religieuses ou administratives, dans le Péloponnèse franc du XIVe s.

P. YANNOPOULOS

K. BOSL, *Vorträge zur Geschichte Europas, Deutschlands und Bayerns, = Europa von der Christianisierung bis Johannes Paul II*, vol. I, éd. par Erika BOSL, Stuttgart, Anton Hiersemann, 1998, xii + 396 pages. ISBN 3-7772-9737-2.

Ce volume réunit les conférences données en 1960 et 1990 par le médiéviste K. Bosl (†1993). Les byzantinistes constateront que le terme «Europe»y désigne souvent la partie occidentale de l'empire romain. Néanmoins, certains articles peuvent intéresser les études byzantines, vu qu'ils établissent la situation struc-

turale, sociale, culturelle et religieuse du Moyen âge occidental. Ainsi dans un texte concernant *La Cour, la société et la culture de la Cour au XIIe s.* (pp. 57-62), l'A. étudie le développement de la théocratie monarchique chez les Francs au IXe s., dû au moins partiellement à l'affaiblissement de l'Église qui a permis au roi de présider les synodes, de nommer les évêques et de devenir le représentant de Dieu sur terre. Par contre, en Allemagne, l'autonomie de la noblesse n'a pas permis la formation d'une monarchie du même type. On peut trouver des situations parallèles dans le monde byzantin. Dans l'article consacré au *Christianisme en tant qu'élément structural de la société et de la culture européennes* (pp. 48-56), l'A. signale que les Francs ont fait avorter l'unité de l'Europe, car ils ont voulu réduire l'Église romaine au rôle d'église nationale franque afin de pouvoir la dominer, ce qui a conduit au schisme de 1054. Les autres textes ne présentent pas d'intérêt pour les études byzantines. Ils concernent la *Situation mondiale autour de l'an 1000* (pp. 91-106), la relation entre le *Travail et la piété, l'émancipation féminine et l'hérésie en Allemagne méridionale, en Suisse et au Nord de l'Italie* (163-179), *La place des pauvres dans la société des XIe et XIIe s.* (pp. 163-179), *La crise de la foi dans l'Église et la société au XIIe s.* (pp. 63-73), *S. François et les mouvements sociaux et religieux au XIIe s.* (pp. 150-161), *L'Église d'État et les croyances populaires* (pp. 4-47), la *Piété populaire et les mouvements religieux aux XIIe et XIIIe s.* (pp. 192-210) et les *Mouvements hérétiques du Moyen âge* (pp. 74-90). Toutes ces études ne concernent que l'Europe occidentale ; Byzance y est mentionnée occasionnellement comme contraste historique et social.

Margarete LUY-DÄSCHLER

Byzantium and East Central Europe (= *Byzantina et Slavica Cracoviensia*, 3), éd. par G. PRINZING, M. SALAMON et P. STEPHENSON, Cracow, Jagiellonian University, 2001, 248 pages + 16 planches hors texte. ISBN 83-88737-45-7.

Ce volume regroupe les contributions des participants à la deuxième conférence ayant pour thème «Byzance et l'Europe centrale», tenue à Cracovie, en 1996. Nous reprenons ici les articles qui ont pour objet les études byzantines. T. LOUNGHIS, *Byzantine Political Encounters Concerning Eastern Europe (V-XI Centuries)* (pp. 17-25), note qu'à partir du moment où Byzance constata son impossibilité de reconquérir les territoires de l'ancien empire romain, elle se limita a un rôle de christianisation en Europe centrale, en s'appuyant sur l'alliance avec les Khazars. J. SHEPARD, *Otto III Boleslaw Chrobry and the «Happening» at Gniezno, A. D. 1000 : Some Possible Implications of Professor Poppe's Thesis Concerning the Offspring of Anna Porphyrogenita* (pp. 27-48), pense finalement à deux alliances vers l'an 1000 : d'un côté Otton III et Boleslaw Chrobry de Gniezno et de l'autre Basile II et Vladimir de Kiev. M. WOLOSZYN, *Die byzantinischen Fundstücke in Polen* (pp. 49-59), signale que des

objets «byzantins» trouvés en Pologne sont souvent d'origine nordique ; ils se localisent le long de la route des Varangues. W. HANAK, *Saint Procopius, the Sázava Monastery, and the Byzantine-Slavonic Legacy : Some Reconsiderations* (pp. 71-80) revient sur la fondation du monastère de S.-Procope en Slovaquie et l'attribue à des moines byzantins venus d'Italie. S. ALBRECHT, *Böhmen und Byzanz und was sie voneinander wussten* (pp. 81-97), met l'accent sur les relations très fréquentes entre l'empire et le sud de l'Allemagne surtout à l'époque des Comnènes ; dans ce but, il fait état des sources généralement peu connues, qui donnent des informations à ce propos. L'article de P. STEPHENSON, *On the Need for Further Studies of Medieval Hungary in English* (pp. 99-109) n'est qu'un long compte-rendu, tandis que celui de T. WASILEWSKI, *La Hongrie entre deux empires et la papauté dans les années 1000-1079* (pp. 111-115), met l'accent sur les rivalités entre Byzantins, Otton III et Grégoire VII qui avaient pour objectif l'attachement de la Hongrie à leur sphère d'influence. G. ROSTKOWSKI, *Hungary between Byzantium, Central and Eastern Europe (ca. 1118-1135)* (pp. 159-177), prolonge dans le temps l'étude précédente et aboutit aux mêmes conclusions, mais pour la période des Comnènes. V. MÙCSKA, *Byzantinische Einflüsse auf den ältesten ungarischen Kalenden aus dem 11. Jahrhundert* (pp. 116-128), arrive aux mêmes constations à partir de textes canoniques et liturgiques. I. GOLDSTEIN, *The Disappearance of Byzantine Rule in Dalmatia in the 11th Century* (pp. 129-139), situe dans la seconde moitié du XIe s. la perte du contrôle byzantin sur l'Adriatique ; la reconquête sous les Comnènes n'a eu qu'un caractère ponctuel. G. NIKOLOV, *The Bulgarian Aristocracy in the War Against the Byzantine Empire (971-1019)* (pp. 141-158), est d'avis que plusieurs familles aristocratiques se sont rangées aux côtés de Jean Tzimiskès lors de la guerre byzantino-bulgare. Des membres de ces familles ont occupé des postes importants sous Basile II et se sont battus sous les drapeaux byzantins contre les Bulgares de Samuel. Dans le domaine de l'archéologie, G. PRINZING, *Historisches zur Datierung der Staurothek von Esztergom* (p. 179), signale que cet objet doit être daté de 1191/92. Malgorzata SMORAG RÓZYCKA, *L'architecture sacrale orthodoxe de Galicie-Volhynie du XIIIe s. : Une synthèse des formes traditionnelles byzantines et romanes* (pp. 181-192), après une étude de l'architecture orthodoxe de Galicie, signale les points communs avec l'architecture byzantine de la période des Paléologues, mais aussi la présence d'éléments romans qui suggèrent des influences occidentales plus anciennes. M. MYSLINSKI, *Les oeuvres de l'art byzantin dans le trésor du Royaume polonais* (pp. 193-195), note que malheureusement le trésor qui fait l'objet de son article a été pillé au XVIIIe s., sans laisser de traces et avant d'être étudié. Malgorzata DABROWSKA, *A Byzantine Lady's Daughters in Poland* (pp. 197-202), explore les circonstances dans lesquelles Marie Lascaris, soeur de Théodore Lascaris de Nicée se trouva à Bouda et sa fille Kynga, épouse d'un aristocrate polonais, à Cracovie. Élisabeth MALAMUT, *Les discours de Démétrius Cydonès comme témoignage de l'idéologie*

byzantine vis-à-vis des peuples de l'Europe orientale dans les années 1360-1372 (pp. 203-219), constate que le grand intellectuel Démétrius Cydonès continua à soutenir l'ancienne théorie politique byzantine du xe s. et de considérer les peuples balkaniques comme indignes d'une vraie amitié avec Byzance. Toutefois, la réalité historique et la poussée des Turcs l'obligent à être moins dogmatique que ses ancêtres du xe s. M. SALAMON, *Cyprian (Kyprianos, Kiprian) the Metropolitan of Kiev and Byzantine Policy in East-Central Europe* (pp. 221-235), est d'avis que Byzance s'opposait à l'idée de Cyprien de Kiev de le considérer comme le chef de toute l'Église russe et cela pour ne pas créer des problèmes avec la Pologne et la Lituanie, alliés éventuels dans la lutte contre la poussée turque.

P. YANNOPOULOS.

M. CHATZIDAKIS et Ioanna BITHA, *Corpus de la peinture monumentale byzantine de la Grèce. L'île de Cythère* (en grec), Athènes, Académie d'Athènes. Centre de Recherches de l'Art Byzantin et Postbyzantin, 1997, 332 pages.

Ce volume est le premier d'un projet ambitieux de l'Académie d'Athènes : l'inventaire des peintures murales de tous les monuments byzantins de Grèce. Le premier volume, dont l'objet est l'île de Cythère, est une remarquable réalisation, dont nous ne pouvons que souhaiter la suite.

L'île de Cythère est très riche en monuments byzantins. Pas moins de 37 églises y sont encore visibles. Le volume commence par une étude architecturale des constructions byzantines de l'île, qui permet d'établir une typologie et de mettre en valeur le type architectural local, à savoir l'église à espace unique, surmonté d'une coupole. Ensuite sont étudiées les fresques conservées dans les églises, leurs relations avec le support et l'architecture, leur état de conservation et les problèmes liés à leur datation. Ce n'est qu'après cela que chacune de ces église est étudiée à part. La décoration picturale de chaque monument fait l'objet d'une analyse plus poussée, et les spécimens significatifs sont illustrés.

Deux annexes, l'une consacrée aux monuments datés de la période vénitienne, due à Chrysa MALTEZOU, et l'autre traitant des problèmes de la restauration, due à Hélène GINI-TSOFOPOULOU, complètent le volume.

P. YANNOPOULOS.

Federica CICCOLELLA, *Cinque poeti bizantini. Anacreontee dal Barberiniano greco 310* (*Hellenica*, 5), Alessandria, Editioni dell'Orso, 2000, lxiii + 295 pages. ISBN 88-7694-494-X.

Un manuscrit daté de la fin du xe s., le *Barberinianus Gr.* 310, transmet une collection de poèmes byzantins, dont la composition est due à des poètes qui ne sont pas toujours identifiables. Le premier, Élie le Syncelle pourrait être, selon l'A., soit le patriarche Élie de Jérusalem (770-797), soit un certain Élie qui a participé au concile de Constantinople de 869-870. Le deuxième est le bien connu

Ignace le Diacre, le rédacteur de la Vie de S. Taraise et de celle du Patriarche Nicéphore. Le troisième, Léon Magister, semble être Léon Choirosphactès qui a vécu à l'époque de Léon VI. Le quatrième, Jean de Gaza, est peut-être l'évêque de Gaza du même nom qui est mentionné par Procope entre 465 et 528. Le nom du dernier, Georges le Grammairien, est peut-être dû à une faute de copiste ; ces poèmes semblent être aussi les oeuvres de Jean de Gaza, tandis qu'il n'existe aucune source parlant d'un Georges le Grammairien. Les poèmes sont édités et traduits en italien ; une longue introduction constitue une étude complète de la poésie anacréontique durant la période byzantine.

P. YANNOPOULOS.

B. COULIE, B. KINDT et CETEDOC, *Thesaurus Asterii Amaseni et Firmi Caesariensis* (*Corpus Christianorum, Thesaurus Patrum Graecorum*), Turhout, Brepols, 2001, xx + 100 pages + 12 microfiches. ISBN 2-503-51264-X.

Ce volume est consacré à deux auteurs mineurs, Astérius d'Amasée, mort en 410, et Firmus de Césarée, un des acteurs du concile d'Ephèse en 431. L'un comme l'autre sont rarement cités dans les dictionnaires et dans les ouvrages patrologiques. Sans doute leurs biographies seraient très utiles, mais vu l'objectif de la collection qui est de mettre au point des lexiques lemmatisés, cette absence ne peut pas être considérée comme un défaut. Astérius est l'auteur de 16 homélies ; la production littéraire de Firmus est constituée de sa correspondance. Malgré le fait que les deux auteurs ont fait l'objet d'éditions récentes, un grand nombre de corrections sont apportées aux éditions (pp. ix-xiii) grâce au dictionnaire automatique (*D.A.G.*) mis au point par l'équipe de Louvain-la-Neuve ; pas moins de 134 corrections sont apportées à Astérius et 17 à Firmus. En outre les pp. xvi-xix sont consacrées aux lemmes particuliers qui ont fait l'objet d'une étude plus approfondie. Quant à l'utilité de cet instrument de travail, sans vouloir revenir aux notices déjà faites pour les volumes précédents, nous notons qu'elle est grande pour les études patristiques.

P. YANNOPOULOS.

B. COULIE, B. KINDT et CETEDOC, *Thesaurus Basilii Caesariensis. Opera omnia* (*Corpus Christianorum, Thesaurus Patrum Graecorum*), Pars I : *Introductio. Enumeratio lemmatum et formarum A-I* ; Pars II : *Enumeratio lemmatum et formarum K-W*, Turhout, Brepols, 2002, Pars I : li + 248 pages + 60 microfiches ; Pars II : pp. 249-525 + 60 microfiches (nos 61-120). ISBN 2-503-51098-1.

Comme nous l'avons signalé dans la notice précédente, l'équipe de Louvain-la-Neuve que dirige le Prof. B. Coulie est très performante ; la preuve en est ces deux gros volumes qui enregistrent la richesse lexicale de Basile de Césarée, dont le second est entièrement pris par le lexique lemmatique, tandis que le pre-

mier contient une partie introductive et la première partie du lexique. La partie introductive se réfère d'abord à l'énumération des oeuvres de Basile ainsi qu'aux éditions. Une partie plus technique traite la préparation des données et expose les principes qui ont été adoptés lors de la lemmatisation. Mais le paragraphe le plus important est sans doute celui qui capitalise les corrections apportées aux éditions (pp. xvi-xxii) grâce au dictionnaire automatique déjà mis en place par les chercheurs de l'équipe. On peut saisir la vraie portée de cet instruments si l'on parcourt la longue liste des corrections et si l'on donne à ces corrections leur juste valeur scientifique. En outre, la longue liste des lemmes particuliers (pp. xxxv-l), est indicative de la richesse linguistique de Basile, mais aussi de la qualité de la recherche menée pour arriver au bout de ces cas particulièrement difficiles.

Comme les autres volumes de la série, le dictionnaire lemmatisé des oeuvres de S. Basile constituera un instrument de prédilection pour les études patristiques.

P. YANNOPOULOS.

G. DIMITROKALLIS, *Βυζαντινὴ ναοδομία στὴν Νάξο*, Athènes, chez l'Auteur, 2000, 71 pages.

L'île de Naxos, la plus grande des Cyclades, a connu, depuis l'époque paléochrétienne, une très forte activité dans le domaine de la construction des lieux de culte. Non moins de sept basiliques ont été érigées durant la période paléochrétienne, et deux temples païens ont été transformés en églises. Durant la période byzantine, cette activité resta remarquable. Quatre grandes basiliques à trois nefs sont toujours visibles ; elles datent de la fin du VIIIe au début du XIVe s. La construction des églises en forme de croix libre fut encore plus intense ; douze sont encore en bon état. Elles datent du Xe au XVe s. Cinq autres appartiennent au type de la croix inscrite dans un carré ; la plus ancienne est du IXe s. Parmi elles, celle de la Vierge à Drossianè est un complexe de plusieurs églises à croix inscrite. Les petites basiliques byzantines à nef unique sont très nombreuses dans l'île. Certaines servent comme églises funéraires, d'autres comme lieu de culte d'une famille ; certaines sont des monuments de dévotion personnelle. Plusieurs parmi elles portent une coupole ; d'autres portent un toit en berceau. Au moins neuf portent une double abside de choeur. L'étude est complétée par un chapitre sur la typologie et la morphologie architecturales qui sont en relation avec les matériaux locaux utilisés, mais aussi avec l'art de bâtir propre à la Mer Égée.

P. YANNOPOULOS.

G.-M. de DURAND, *Marc le Moine. Traités*, I : *Introduction, texte critique, traduction, notes et index* (*Sources Chrétiennes*, 445), Paris, Cerf, 1999, 418 pages ; ISBN 2-204-06316-9, *Traités*, II (= *Sources Chrétiennes*, 455), Paris, Cerf, 2000, 380 pages ; ISBN 2-204-06584-6.

Le premier vol. de cet ouvrage, l'introduction mise à part, contient l'édition et la traduction française de cinq textes de Marc le Moine, à savoir i) une collection de brèves thèses sur la loi spirituelle, ii) un traité contre ceux qui croient pouvoir être sauvés grâce à leurs bonnes oeuvres, iii) un traité sur la pénitence, iv) un traité sur le baptême, et v) un traité mystique sous forme de dialogue entre l'intellect et l'âme. Chaque texte, comme d'ailleurs dans le second volume, est précédé d'une analyse concernant le contexte historique de la rédaction, mais aussi un aperçu de son contenu.

La partie introductive est composée de deux parties. Dans la première, l'A. doit exposer qui était Marc le Moine, au sujet duquel rien n'est certain. Il semble qu'il a vécu peu après le concile d'Ephèse de 431, et il était peut-être d'origine antiochéenne. Dans la seconde partie, l'A. essaie de mettre en ordre une transmission du texte assez complexe, vu le nombre relativement important des manuscrits qui contiennent les oeuvres de Marc le Moine ; un stemma s'avère pratiquement impossible.

Dans le vol. II, sont édités cinq textes : i) un dialogue avec «un scolastique» qui traite la question des qualités morales d'un juge, ii) une lettre à un certain Nicolas le moine, ayant pour objet le salut de l'âme, iii) un discours sur la raison d'être des jeûnes, iv) un discours sur la personnalité de Melchisedech, contre ceux qui y voyaient une incarnation divine, et v) un discours attribué à Marc le Moine et qui a pour objet l'incarnation du Verbe. En appendice est édité un court texte de questions-réponses, qui mentionne comme auteur un certain Jérôme le bienheureux, mais dont la paternité est aussi attribuée à Marc.

P. YANNOPOULOS.

J. M. EGEA, *Versos del Gramático señor Teodoro Prodromo el Pobre o Poemas Ptocoprodrómicos*, Granada, Centro de Estudios Bizantinos, Neogriegos y Chipriotas, 2001, 225 pages. ISBN 84-95905-00-0.

Édition et traduction en espagnol des quatre poèmes du cycle de Théodore Ptochoprodromos. Les deux premiers sont édités par l'A., alors que pour les deux autres, le livre reproduit d'édition de H. Eideneier. Cette édition complète et allonge considérablement le texte de l'édition de D. C. Hessiling - H. Pernot de 1910. La partie la plus importante de l'ouvrage est son introduction. car n'importe s'occupant de poèmes attribués à Théodore (Ptocho)Prodromos doit répondre à la question : Théodore Prodromos et Théodore dit Ptochoprodromos sont-ils deux personnages distincts ou deux appellations du même personnage ? J. M. Egea est d'avis qu'il s'agit d'une seule personne, qui pour ses premiers poèmes utilisait le pseudonyme Ptochoprodromos. La seconde question, non moins importante, porte sur le caractère populaire ou courtisan de cette poésie. Après une étude de la langue et de la poésie populaire, l'A. conclut qu'en réalité la poésie de Prodromos est un produit typique de la cour, qui imite le style et la langue de la poésie populaire, selon la mode de l'époque. Elle donne des informations

précieuses sur la cour byzantine et son train de vie, mais il est faux de lui attribuer un caractère revendicatif ou protestataire. C'est un genre littéraire qui frôle la satire, mais seulement dans un but d'amusement, sans la moindre intention de contestation.

P. YANNOPOULOS.

Εγκυκλοπαιδικό Προσωπογραφικό Λεξικό Βυζαντινής Ιστορίας και Πολιτισμού (ΕΠΛΒΙΠ), vol. IV : *Βαάνης-Βέσας. Προσθήκες-Διορθώσεις στους τόμους Α΄ - Β΄ - Γ΄*, éd. A. G. C. SAVVIDES, Athènes, Ιωλκός / Μέτρον, 2002, 381 pages. ISBN 960-426-232-7.

Ce quatrième volume du dictionnaire prosopographique byzantin, dont les volumes précédents ont fait l'objet de notices dans le passé, est divisé en trois parties. Dans la première (pp. 1-50), sont présentés les collaborateurs et est reprise la liste des abréviations. La deuxième partie (pp. 51-108) est consacrée aux *adenda* et *corrigenda*. Plusieurs lemmes sont enrichis par l'addition d'une bibliographie récente, tandis que d'autres sont ajoutés. La troisième partie contient de nouveaux lemmes à commencer par le nom *Βαάνης* ; le nom *Βέσας* est le dernier du volume. L'impression générale est que l'ouvrage est arrivé à maturité : les lemmes sont plus substantiels, mieux organisés et d'une manière générale plus fouillés. La suite s'annonce sans doute très intéressante.

P. YANNOPOULOS.

Εκκλησιαστικός Φάρος, 82 (2000), 266 pages. ISSN 1018-9556.

Les études byzantines sont concernées par l'étude d'A. SAVVIDES, *Observations on Mines and Quarries in the Byzantine Empire* (pp. 130-155) qui, après une analyse du vocabulaire byzantin sous lequel sont désignés les mines, les métaux et les pierres précieuses, localise les mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de plomb et d'aluminium en Asie Mineure, mais aussi les carrières de marbre, les salines et les aires réputées riches en pierres précieuses. Parfois sont données des informations concernant les techniques d'exploitation. Thécla SANSARIDOU-HENDRICKX, *Το κυνήγι στην Άρτα τον 14ο-15ο αιώνα* (pp. 156-160), exploite un passage de la Chronique de Tocco pour faire une étude de la faune épirote et tirer au clair les habitudes des nobles chasseurs de la région durant la dernière phase de l'histoire du Despotat d'Épire. Dans une bonne étude généalogique, D. KASAPIDIS, *Η οικογένεια Δαργέντα (D'Argenta) της Σαντορίνης και οι Ιερατικές κλήσεις (16-19 αι.). Συμβολή στη μελέτη της γενεαλογίας και εκκλησιαστικής ιστορίας του νησιού* (pp. 192-238), essaie de rattacher, mais sans conviction, les D'Argenta de Santorin à la famille byzantine des Argyres.

P. YANNOPOULOS.

Erytheia. Revista de Estudios Bizantinos y Neogriegos, 21 (2000), 380 pages. ISSN 0213-1986.

Dans son intéressant article, I. LIUBARSKI, *A la espera del fin del mundo* (pp. 7-50), note que selon les sources, les Byzantins espéraient toujours la seconde venue du Christ. La recherche indique toutefois que ces textes ne sont pas fiables, car il n'est pas possible de savoir s'il s'agit d'une information historique où d'un genre littéraire inventif de certaines situations. Florence MEUNIER, *La rhétorique dans les romans byzantins du XIIe siècle : Besogne ou plaisir* (pp. 51-71), constate que l'apparition du roman dans le monde byzantin est un résultat de la renaissance d'une rhétorique inspirée par la «seconde sophistique». Puisque cette rhétorique était très chère aux romanciers grecs et romains, ce genre littéraire est devenu à la mode pour engendrer ensuite le roman byzantin. Un exemple frappant de ce roman byzantin tardif est sans doute celui de Callimaque et de Chysorhoé, qui fait l'objet d'une étude d'Elena CASTILLO RAMÍREZ, *El Calímaco y Chrisórroe a la luz del análisis del cuento de V. Propp* (pp. 73-118), qui aboutit à la conclusion qu'il s'agit d'un roman typique, dont l'histoire de fond très complexe et compliquée est exprimée dans une langue recherchée et de structure difficile. L. GIL, *Una versión griega de la antífona Salve regina* (pp. 127-130), signale la présence de la traduction en grec de l'hymne latin *Salve regina* dans le *Escurial. Gr.* 496 du XVe s. Impossible de découvrir le traducteur et de proposer une date pour la traduction. Une autre découverte est signalée par Teresa MARTÍNEZ MANZANO, *Un nuevo manuscrito de Constantino Láscaris en la Biblioteca universitaria de Gotinga* (pp. 131-135). Il s'agit du manuscrit *Philol. Gr.* 29 de la bibliothèque universitaire de Göttingen contenant une partie des poèmes de Pindare, copiés par Constantin Lascaris, selon une note marginale.

P. YANNOPOULOS.

Estudios Neogriegos, 2 (1998), 293 pages ; 3 (1999), 316 pages. ISSN 1137-7003.

V. KATSARÓS, *Los estudios bizantinos en Tesalónica*, (pp. 85-95), retrace la contribution de l'Université de Thessalonique, depuis sa création en 1926 jusqu'à nos jours au développement des études byzantines. Article ayant de la valeur sur le plan de l'information.

P. YANNOPOULOS.

P. ÉVIEUX, *Isidore de Péluse, Lettres*, tome II : *Lettres 1414-1700* (= *Sources Chrétiennes*, 454), Paris, Cerf, 2000, 521 pages. ISBN 2-204-06516-1.

Dans ce second volume de l'édition des Lettres d'Isidore de Péluse sont de rigueur les principes d'édition évoqués dans pages 173-176 du premier tome (n° 422). Toutefois deux manuscrits sont ajoutés à ceux qui ont déjà servi pour la première partie. Par contre, les variantes de la version syriaques se limitent

pour ce tome, à dix lettres. Quant au contenu de ces lettres, il est très diversifié ; elles répondent habituellement aux questions d'ordre moral ou doctrinal posées à Isidore. Mais elles contiennent aussi des conseils d'éducation, des remarques grammaticales, des réflexions sur la justice, l'amour, l'amitié, le devoir moral, etc. Une vraie vitrine de la vie égyptienne de la première moitié du ve s., vue par un père du désert. Il va de soi que pour l'introduction historique et biographique il faut recourir au premier tome.

P. YANNOPOULOS.

Folia canonica. Review of Eastern and Western Canon Law, 2 (1999), 418 pages. ISSN 1419-0060.

Parmi les articles de ce volume, deux intéressent les études byzantines : celui de P. ERDÖ, *Le espressioni canoniche del matrimonio nella storia* (pp. 21-29) et celui de A. KAPTIJN, *Divorce et remariage dans l'Église Orthodoxe* (pp. 105-128). Le premier se réfère occasionnellement à Byzance en faisant appel à la Novelle 89 de Léon VI, par laquelle cet empereur a réglé le cérémonial du mariage. Le second, après une étude des données bibliques et patristiques relatives au mariage, analyse le droit byzantin, dont la nature était à la fois civile et canonique, pour aboutir à la conclusion que le mariage était toujours soluble dans le monde orthodoxe et que le remariage était toujours permis.

P. YANNOPOULOS.

G. GIAMBERARDINI, *Sant'Antonio Abate astro del deserto* (= *Studia Orientalia Christiana Monographiae*, 10), Cairo, Franciscan Centre of Christian Oriental Studies, 2000, 108 pages.

Ce bon livre de vulgarisation a été rédigé en 1956 à l'occasion des 1500 ans de la mort de S. Antoine. La première partie du livre constitue un itinéraire, fondé sur les textes hagiographiques, mais aussi sur la parfaite connaissance du terrain par l'A., qui retrace la vie du saint, qui de lieu de retraite en lieu de retraite s'installa finalement aux bords du désert de la Mer Rouge. Ensuite l'A. passe en revue l'enseignement monastique et spiritruel de S. Antoine. La dernière partie du livre est consacrée à la place de S. Antoine dans le culte de l'Église copte (fêtes, iconographie, hymnologie). Une bonne illustration donne au lecteur une vision des sites mentionnés.

P. YANNOPOULOS.

G. GREATREX et S. N. C. LIEU, *The Roman Eastern Frontier and the Persian Wars*, Part II : *AD 363-630. A Narrative Sourcebook*, London et New York, Routledge, 2002, xxxii + 373 pages. ISBN 0-415-14687-9.

Les guerres entre l'empire romain et la Perse, qui font l'objet du Ier vol. de cet ouvrage, ont continué durant la haute époque byzantine. L'issue de ces conflits

est visible dans les déplacements de la frontière des régions du Caucase, de la Mésopotamie et de la Syrie. Les deux grands traités entre Byzance et la Perse, celui de 387 et celui de 591, qui ont tracé une nouvelle ligne de démarcation entre les deux belligérants, servent de repères historiques dans ce sable mouvant des modifications frontalières, car les opérations militaires avaient parfois tacitement modifié la ligne de démarcation au profit du vainqueur. L'étude est marquée par une remarquable absence des deux Auteurs ; elle est conçue comme une succession de passages tirés de sources qui parlent notamment de la frontière entre les deux empires. Les rédacteurs du volume ne font que de courts commentaires introductifs là où cela s'impose. Ainsi sont vues, en quatorze chapitres, les quatorze phases de la guerre byzantino-perse depuis le règne de Jovien jusqu'à celui d'Héraclius. L'ouvrage est complété par la traduction de la première partie de la Chronique de *Khuzistant* et par la citation de textes épigraphiques retrouvés le long de la frontière orientale de l'empire byzantin.

Un travail de grande qualité, mais dont le groupement des notes et des références à la fin du volume est plutôt un handicap.

P. YANNOPOULOS.

F. GRAFFIN et F. CASSINGENA-TRÉVEDY, *Éphrem de Nisibe, Hymnes sur la Nativité* (= *Sources Chrétiennes*, 459), Paris, Cerf, 2001, 344 pages. ISBN 2-204-06675-3.

Dans l'introduction du volume, due à F. Graffin, on trouve une très brève biographie d'Éphrem de Nisibe, né vers 306. Sa ville natale étant prise par les Perses, il a dû s'installer en 363 à Édesse, où il mourut en 373. Éphrem a laissé une grande production littéraire en syriaque, mais son renom est surtout dû à ses poèmes ; la traduction française, due à F. Cassingena-Trévedy, de ceux consacré à la Nativité font l'objet du volume. Il s'agit de compositions «madrâshâ», c'est-à-dire de poèmes à caractère didactique, dont les vers sont groupés par strophes sur un air donné, avec un refrain. A l'opposé des poèmes religieux grecs, ils ne reposent pas sur la qualité, mais sur la quantité des syllabes. Plusieurs de ces poèmes ont été adoptés comme hymnes liturgiques.

P. YANNOPOULOS.

J.-C. HAELEWYCK, *Sancti Gregorii Nazianzeni Opera. Versio Syriaca*, I : *Oratio XL* (*Corpus Christianorum, Series Graeca*, 49 = *Corpus Nazianzenum*, 14), Turnhout et Leuven, Brepols et University Press, 2001, xl +223 pages. ISBN 2-503-40492-8.

Édition critique à partir de cinq manuscrits, dont un de la version dite ancienne, de la version syriaque du *Discours* 40 de Grégoire de Nanzianze. La partie introductive du volume est consacrée à l'histoire de la traduction et de la transmission des oeuvres de Grégoire en langue syriaque. Il semble qu'au ve s. ces oeuvres étaient déjà disponibles en syriaque, mais cette traduction, connue sous

le nom de «version ancienne» doit être placée avant le schisme christologique du patriarcat d'Antioche en ce sens que cette traduction est simplement syriaque, sans nuances nestoriennes. Les versions moyenne et récente ont été réalisées à partir de l'ancienne version.

P. YANNOPOULOS.

J. HALDON, *The Byzantine Wars. Battles and Campaigns of the Byzantine Era*, Stroud, Tempus, 2000, 160 pages. ISBN 0-7524-1795-9.

Ce volume est composé de deux parties. Dans la première l'A. observe l'espace géographique dans lequel ont eu lieu les guerres entre l'empire byzantin et ses adversaires. Dans cet espace, certaines données avaient une importance primordiale pour la défense de l'empire : routes, places fortifiées, ponts, fleuves, mais aussi camps militaires. Dans la seconde partie sont analysées les grandes batailles livrées par l'armée byzantine durant le règne de Justinien Ier, le règne d'Héraclius, les conflits avec les Bulgares, la reconquête du Xe s. et les guerres contre les Turcs du XIe et du XIIe s. Sans doute, avec le temps on constate une évolution de la manière dont on faisait la guerre, comme d'ailleurs dans le domaine de l'armement. Mais la stratégie fondamentale est restée la même.

A l'actif du volume, les descriptions très détaillées et la clarté d'expression mises à part, nous signalons les nombreuses cartes et les plans des positions tenues par les armées lors des batailles.

P. YANNOPOULOS.

G. Ch. HANSEN, *Anonyme Kirchengeschichte (Gelasius Cyzicenus, CPG 6034)* (= *Die Griechischen Christlichen Schrifsteller der ersten Jahrhunderte*, Neue Folge, 9), Berlin et N. York, Walter de Gruyter, 2002, lviii + 201 pages. ISBN 3-11-017437-5.

Édition critique d'une *Histoire ecclésiastique* anonyme qui traite du premier concile oecuménique de Nicée en 324 et des événements qui ont suivi jusqu'à la mort de Constantin le Grand. Certains manuscrits, ainsi que Photius, attribuent cette rédaction à Gélase, évêque de Césarée en Palestine ; Photius avoue ne rien savoir au sujet de cet auteur. L'A. de ce livre ne dispose pas de plus d'informations que Photius à ce propos. Il est toutefois certain que Gélase n'est pas l'auteur de cette *Histoire*, car les fragments de sa rédaction authentique prouvent que l'auteur anonyme de cette *Histoire* a seulement copié Gélase. L'analyse des sources utilisées par l'anonyme conduisent à la même conclusion. Le texte est transmis par plusieurs manuscrits ; le plus ancien remonte au XIIIe s. Le stemma conduit vers un archétype du VIIIe s., celui que Photius avait consulté. La qualité de l'édition mise à part, nous signalons la présence des index très détaillés, qui rendent la consultation du texte très aisée.

P. YANNOPOULOS.

R. Ch. Hill, *Theodoret of Cyrus. Commentary on the Letters of St. Paul*, I-II, Brookline, Mass., Holy Cross Orthodox Press, 2001 ; I : 319 pages, ISBN 1-885652-52-6 ; II : 275 pages. ISBN 1-885652-53-4.

Cette traduction anglaise des commentaires de Théodoret de Cyr s'adresse à un public qui ne peut pas lire l'original ainsi qu'aux étudiants de la faculté théologique orthodoxe de Holy Crosss. La traduction est précédée d'une introduction qui traite de la production littéraire de Théodoret et de la place des commentaires dans cette production. Les questions christologiques font naturellement partie de cette introduction. Une bibliographie sélective au sujet de Théodoret complète l'étude.

P. Yannopoulos.

C. Hourihane, *King David in the Index of Christian Art*, Princeton, University Press, 2002, xxvi + 438 pages. ISBN 0-691-09547-7.

David a connu une grande réputation dans la littérature et dans l'art du monde chrétien, non seulement à cause de sa mise en rapport avec la personne de Jésus, mais aussi à cause de sa production littéraire canonisée dans la Bible. Ce volume est un catalogue des représentations de David dans des manuscrits chrétiens (byzantins et occidentaux) avant le xve s., dans des fresques, des ivoires, des peintures sur verre, sur tissu ou sur métal, des mosaïques et des sculptures. Le roi biblique y est représenté dans des scènes, ou seul. Dans le premier cas, il faut faire la part des scènes qui ont pour source d'inspiration la Bible et d'autres, dont l'origine reste inconnue. David y est représenté comme chevalier, orant, soldat ou accompagné de Jonathan, de Salomon, de musiciens et de scribes. Un livre fondamental pour l'histoire de l'art chrétien.

P. Yannopoulos.

Ιστορικογεωγραφικά, 7 (1997-1998, paru en 2000), 253 pages.

L'étude de M. Zafeiriou, *Ζητινός, Ζίντζος, Τζίντζ(ι)ος, Σιτοχώρι : Ἱστοριογεωγραφικὰ τῆς νοτιοανατολικῆς Βισαλτίας, Σερρῶν*, pp. 9-120, concerne l'histoire de la région de Serres, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours et elle a pour objectif d'identifier une série des toponymes anciens ou de retrouver l'origine d'une autre série des toponymes modernes. La période byzantine est largement évoquée, puisque sont analysées les sources onomastiques (tactika, actes diplomatiques, contrats, etc.) de cette époque. S. Gouloulis, *Η βυζαντινή μονή του Αγίου Δημητρίου Μαρμαριανών Λαρίσης : Προσπάθεια εντοπισμού* (pp. 121-144), traite le problème du monastère «des Marbriers» en Thessalie, abondamment attesté depuis 1318, mais abandonné depuis longtemps et tombé dans l'oubli. D'après les textes, le monastère devait se situer sur les versants ouest du Mont Ossa, au bord de la plaine de Thessalie ; il incombe aux archéologues de prouver la véracité de cette localisation. M. Kordosis, *Ὁ Πάνω*

(καὶ Κάτω) Γουλᾶς τοῦ κάστρου τῶν Ἰωαννίνων στὴν ὑστεροβυζαντινὴ περίοδο (pp. 145-160), s'intéresse à l'histoire post-byzantine des fortifications byzantines de la ville d'Ioannina en Épire. Mais il remonte l'histoire jusqu'au XIe s., quand les fortifications en question sont attestées par les sources. Finalement le moine PORPHYRE, *Μοναχισμὸς στὰ Πιέρια Ἠμαθίας* (pp. 161-170), établit une liste des monastères de la région d'Imathia, mais malgré ses allusions «aux monastères byzantins», il n'en mentionne aucun.

P. YANNOPOULOS.

I. N. KAZAZIS et T. A. KARANASTASIS, *Επιτομή του Λεξικού της Μεσαιωνικής Ελληνικής δημώδους γραμματείας 1100-1669 του Εμμανουήλ Κριαρά*, vol. I : *A-K*, Thessalonique, Κέντρο Ελληνικής Γλώσσας, 2001, 635 pages. ISBN 960-7779-27-4 ; set : 960-7779-26-6.

Le Centre de la langue grecque, grâce aux subsides des Communautés européennes, a mis en chantier le projet d'une plus grande diffusion du dictionnaire bien connu *της Μεσαιωνικής Ελληνικής δημώδους γραμματείας 1100-1669* d'E. Kriaras, qui malheureusement, malgré ses 11 volumes, n'est arrivé qu'à la lettre P. Un groupe de travail a été mis en place pour i) compléter le travail de Kriaras par un dépouillement des sources que Kriaras n'a pas pu consulter ; ii) regrouper dans deux volumes l'essentiel du dictionnaire de Kriaras (le premier volume est celui que nous présentons) ; iii) créer un site internet permettant l'exploitation de ce dictionnaire abrégé par les chercheurs, les étudiants voire même les écoliers.

P. YANNOPOULOS.

Angeliki KATSIOTI, *Οι σκηνές της ζωής και ο εικονογραφικός κύκλος του Αγίου Ιωάννη Προδρόμου στη βυζαντινή τέχνη*, Athènes, 1998, 347 pages, dont pp. 235-347 planches. ISBN 960-90925-0-0.

Ce travail, une thèse de doctorat présentée à l'Université de Ioannina, dans une première partie réunit les informations que donnent au sujet de S. Jean Prodrome les évangiles, canoniques, apocryphes et même hérétiques, qui ont inspirés les artistes chrétiens. Le culte de S. Jean remonte à l'époque paléochrétienne et il a connu une diffusion très large dans le monde byzantin. A ce culte est liée l'iconographie du saint qui a développé une série de représentations isolées et un cycle de la vie de S. Jean, et cela aussi bien dans domaine de la peinture monumentale que dans celle des manuscrit ; seules les icônes portatives se limitent aux représentations isolées. L'A. enregistre treize types iconographiques pour les représentations isolées, y compris les scènes antérieures à sa naissance (annonciation à Zacharie, rencontre de Zacharie avec Élisabeth et rencontre entre la Ste Vierge et Élisabeth) et les scènes posthumes (enterrement de S. Jean, découverte de la tête de S. Jean). Pour chaque type est dressée une liste des repré-

sentations byzantines connues, suivie d'un commentaire intitulé «observations iconologiques". Les mêmes principes sont respectés pour les représentations du cycle de la vie de S. Jean, dont l'A. examine la naissance et le développement. Elle constate d'ailleurs qu'avant l'établissement d'un cycle fixe au XIe s., des cycles réduits ne reprenaient qu'une partie de sa vie.

Une illustration abondante, mais de qualité médiocre, appuie le développement littéraire.

P. YANNOPOULOS.

КАФЕДРА. Византийской и Новогре Ческой Филологии, 1 (Moscou, 2000), 278 pages.

Une bonne idée du département des études byzantines et néogrecques de l'Université moscovite de Lomonov : faire paraître des articles tirés des travaux de fin d'études des jeunes chercheurs qui continuent en vue de préparer une dissertation doctorale. Parmi les sujets signalons une étude consacrée au contexte historique de Grégoire de Nazianze par N. CALKINA, une analyse des relations byzantino-russes sous le patriarcat de Photius par P. KOUZENKOV, une mise au point des questions posées par la *Vie du Patriarche Ignace* relativement aux événements de l'année 869/70 par I. TAMARKINA et un article au sujet de la présence byzantine en Italie à l'époque normande et la production de manuscrits dans les monastères de la région par M. KOUPISEV, sujet proche de celui d'I. ORECKAJA, qui s'occupe des manuscrits grecs illustrés du IXe s. d'origine italienne et d'O. VOSKOBOJNIKOV qui dépiste des éléments culturels d'origine grecque en Sicile, sous Frédéric II. Les autographes d'Eustathe de Thessalonique font l'objet des recherches d'E. BELJAEV. L'établissement d'un culte en l'honneur de S. Basile, de Grégoire de Nazianze et de Jean Chrysostome, en tant que saints patrons des écoles est présenté par A. NIKIFOROVA. A. VINOGRADOV étudie les actes grecs de S. Parascève d'Iconion. N. GERACIMENKO présente un travail sur les peintures du monastère d'Hosios Lucas en Phocide et E. LOUKOBNIKOBA sur une fresque de la Péribleptos d'Ochrid, qu'elle met en relation avec l'hymnographie byzantine. Les autres études concernent soit la langue grecque post-byzantine, soit des sujets néohelléniques.

P. YANNOPOULOS.

G. KIOURTZIAN, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes des Cyclades. De la fin du IIIe au VIIe siècle après J.-C. (Travaux et Mémoires du Centre de Recherche d'Histoire et Civilisation de Byzance. Collège de France, Monographies*, 12), Paris, De Boccard, 2000, 316 pages + 60 planches hors texte. ISBN 2-7018-0135-4.

Les Cyclades constituent un ensemble géographique, qui depuis Dioclétien constituent en outre une province administrative (*Provincia Insularum*), statut qui a changé au VIIe s. par la création d'un thème. L'A. de ce volume réunit les

inscriptions datant d'entre ces deux limites chronologiques. Une introduction technique (forme des lettres, abréviations, ligatures, monogrammes, langue des inscriptions, etc.) précède la partie centrale du livre, à savoir le catalogue des inscriptions par île. La succession des îles suit l'ordre alphabétique : Amorgos (inscriptions 1-3), Andros (ins. 4-5), Délos (ins. 6-14), Kéa (ins. 15-21), Mèlos (ins. 22-28), Naxos (ins. 29-50), Paros (ins. 51-69), Syros (ins. 70-136), Tènos (ins. 137-141), Thèra (ins. 142-145) ; en appendice sont publiées 60 inscriptions gravées sur des stèles funéraires des «anges» provenant de Thèra. Une dizaine d'index complètent l'ouvrage, et la presque totalité des inscriptions est reproduite photographiquement à la fin du volume. Le nombre d'inscriptions n'est pas nécessairement en relation avec l'importance de chaque île. Par ex. 60 graffitis gravés par les marins au petit port de Grammata à Syros, expliquent le nombre exceptionnel des inscriptions provenant de cette île. En outre pour Thèra, la presque totalité des inscriptions proviennent du cadastre conservé à Périsa. Quant à l'organisation de la matière, pour chaque île une notice historique précède le catalogue des inscriptions. Des commentaires philologiques, historiques, toponymiques, etc. complètent la publication du texte de l'inscription, qui, s'il ne s'agit pas d'une inscription inédite, revise les éditions plus anciennes. Un instrument de travail considérable pour la connaissance de l'histoire de la Mer Égée.

P. YANNOPOULOS.

Th. KISLAS, *Nil Cabasilas, Sur le Saint-Esprit (Théologie byzantine)*, Paris, Cerf, 2001, 494 pages, dont pp. 463-489 planches. ISBN 2-204-06744-X.

L'introduction de ce volume donne une description de la situation politique de l'empire byzantin, complètement ruiné au XIVe s. par la seconde guerre civile entre Jean VI Catacuzène et Jean V Paléologue. Sur le plan ecclésiastique, ce siècle est caractérisé par le triomphe du palamisme, mais aussi par la politique unioniste des empereurs, surtout de Jean VI, qui voyaient en Rome la seule possibilité de sauver l'empire de la pression turque. Cela a rallumé les passions religieuses, mais aussi les discussions dans le but de trouver un terrain d'entente. C'est dans ce contexte qu'a brillé Nil Cabasilas (c. 1295-1363), homme de lettres et archevêque de Thessalonique à la fin de sa vie (1361-1363), le principal anti-latin du camp orthodoxe, mais aussi le plus grand théologien du XIVe s. Ses écrits consistent notamment à tirer au clair les différences doctrinales entre la théologie orthodoxe et celle de Rome. Son traité *Sur la procession du Saint Esprit*, objet de cette édition et sa traduction française, est composé de cinq discours. Il se tourne à la fois vers le néo-arianisme d'Akindynos et la théologie romaine du *Filioque*. Le texte est transmis par un nombre impressionnant de manuscrits qui vont des autographes de Cabasilas aux copies du XVIIIe s. L'A. en retient sept pour son édition, qui sans doute fera date dans le domaine de l'étude de Cabasilas.

P. YANNOPOULOS.

Κληρονομία, 30 (1998), 402 pages. ISSN 1105-2139.

Seul l'article de C. Tsouris, *Η μονή του αγίου Ιωάννου του Προδρόμου Καρέα* (pp. 261-309), concerne les études byzantines. Il a pour objet l'église abbatiale du monastère de Prodrome sur la pente ouest de l'Hymette à Athènes, dont la présence est attestée depuis le XIe s. L'A. retrace l'histoire du monastère avant d'entreprendre une étude archéologique de son *katholikon*.

P. Yannopoulos.

Fotini Kolovou, *Μιχαήλ Χωνιάτης. Συμβολή στή μελέτη τοῦ Βίου καὶ τοῦ ἔργου του. Τὸ corpus τῶν ἐπιστολῶν* (*Πονήματα*, 2), Athènes, Ἀκαδημία Ἀθηνῶν, 1999, xxxii + 314 pages. ISBN 960-7099-82-6.

Ce volume étudie les données historiques (topographiques, prosopographiques et événementielles) de la correspondance de Michel Choniates, évêque d'Athènes (1182-1204), dont l'A. propose la biographie dans un premier chapitre avant d'entrer dans le vif du sujet, l'étude de l'œuvre de Choniates, dans le deuxième chapitre. Michel a beaucoup écrit dans pratiquement tous les domaines littéraires : pièces rhétoriques, traités théologiques, discours, homélies, poèmes, lettres. Ces dernières font partie de la seconde partie du volume où sont vus successivement : la transmission du texte, la formation du corpus, le contenu et les destinataires. Une longue étude philologique et stylistique permet de dire que Michel se place dans la longue série des auteurs byzantins nourris de traditions classiques qui se souciaient aussi bien de la forme que du contenu de leurs écrits. L'imitation stylistique et linguistique des modèles antiques ainsi que l'admiration pour la philosophie aristotélicienne et stoïcienne n'altèrent pas sa pensée purement chrétienne, préoccupée par les questions pratiques d'ordre moral et quotidien.

Une étude très documentée par une spécialiste de Choniates.

P. Yannopoulos.

E. McGeer, J. Nesbitt, N. Oikonomides, *Catalogue of Byzantine Seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art*, vol. IV : *The East*, Washington, D. C., Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2001, xiii + 236 pages. ISBN 0-88402-282-X.

Ce quatrième volume des sceaux byzantins conservés dans la collection du Dumbarton Oaks Institut et celle du Fogg Museum, suit les mêmes règles que les précédents, déjà présentés dans *Byzantion*. Nous espérons que la disparition de l'éditeur N. Oikonomides n'aura pas de retombées sur la continuation de la publication. Ce volume contient des sceaux provenant de l'Asie Mineure. La matière est divisée en cinq chapitres, dont le cinquième réunit les sceaux incertains ou non identifiables. Pour le reste, le premier chapitre réunit les sceaux provenant du littoral nord de l'Asie Mineure, mais qui s'étend parfois jusqu'à

l'arrière-pays, puisque Ancyre, Euchaïta, Pompeïoupolis, Néocérasée, etc. sont regroupés dans ce même chapitre, malgré leur distance parfois considérable de la mer. Le deuxième chapitre, intitulé la porte d'Orient, concerne la région du nord-est de l'Asie Mineure, après la ville de Sinope jusqu'à la frontière avec la Géorgie. Ensuite sont envisagées les régions frontalières de l'est, c'est-à-dire les territoires des thèmes orientaux : Charcianon, Cappadoce, Colonie, Lykandos. Le quatrième chapitre concerne aussi la frontière orientale, mais les régions annexées par l'empire lors de la contre-attaque byzantine durant le Xe s. Les index habituels complètent le volume. Quant à la méthode et la technique, elles restent celles des volumes précédents : pour chaque sceau sont donnés le n° d'ordre, la date, le n° de catalogue, la qualification (inédit, réédition), la description, la légende, le texte rétabli, les commentaires. Tous les sceaux sont reproduits.

P. YANNOPOULOS.

J. C. LAMOREAUX, *The Life of Stephen of Mar Sabas (Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, 578 = *Scriptores Arabici*, 50) Leuven, Peeters, 1999, xiv + 153 pages. ISSN 0070-0401. ISBN 90-429-0690-1 (Leuven) ; 2-87723-403-7 (France) ; trad. anglaise (*Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, 579 = *Scriptores Arabici*, 51) Louvain, Peetters, 1999, xii + 137 pages. ISSN 0070-0401. ISBN 90-429-0691-X (Leuven) ; 2-87723-404-5 (France).

Le premier volume de cette édition contient le texte arabe de la *Vita de S. Étienne de S.-Sabas* et le second la traduction anglaise de ce texte. Dans les deux cas, une courte introduction d'ordre biographique et ecdotique, signale que la biographie était rédigée en grec par Léonce de Damas au début du IXe s. tandis que S. Étienne a vécu de *c.* 725 à 794. La traduction arabe est réalisée par Yannah b. Istafan al-Fâkhûrî, moine du monastère de S.-Sabas en 903, à partir d'un original grec. Le biographe donne certains détails intéressants concernant la Palestine durant le VIIIe s., mais puisque sa traduction arabe reste fidèle à son original, elle ne procure pas de nouvelles informations ; elle n'a qu'une valeur littéraire.

P. YANNOPOULOS.

Mélanges offerts à Astérios Argyriou, éd. par Irini TSAMADOU-JACOBERGER, Paris, L'Harmattan, 2000, 416 pages. ISBN 2-7384-9601-6.

Parmi les contributions contenues dans ce volume, celle d'A. CHATZISAVAS, *La pérégrination des reliques de Saint Jean Calybite et le manuscrit des deux moines chypriotes le concernant* (pp. 75-88), concerne la découverte d'un manuscrit à la bibliothèque municipale de Besançon faisant état d'une citation grecque sur un reliquaire contenant des ossements de S. Jean Calybite (457-474). Les reliques de S. Jean Calybite ont été emportées par les Croisés en 1204 et se trou-

vaient à l'église de St.-Étienne de Besançon. Le manuscrit renvoie à l'année 1867, quand les reliques ont été transférées à l'église de St.-Paul. F.-X. CUCHE, *Byzance sur scène ou Byzance-sur-Seine ? Bélisaire de Rotrou et Héraclius de Corneille* (pp. 89-108) montre que les pièces théâtrales du XVIIe s. français ayant pour objet Byzance sortent directement de l'imagination des auteurs. P. YANNOPOULOS, *Note sur le βανκάλιον byzantin* (pp. 367-375), reprend la question de l'origine étymologique du mot *βανκάλιον*, qui avait préoccupé aussi Alice Leroy-Molinghen dans *Byzantion*, 35 (1965), pp. 208-220, et prouve que, malgré les opinion, parfois opposées des étymologistes, le mot n'est pas d'origine grecque et il n'a rien en commun ni avec le *κώθων* du grec ancien, ni avec le *καυκάλιον* du grec byzantin.

P. YANNOPOULOS.

Meletemata, 8 = *Der Roman im Byzanz der Komnenenzeit. Referate des Internationalen Symposiums an der Freien Universität Berlin, 3. bis 6. April 1998*, éd. par P. A. AGAPITOS et D. R. REINSCH, Frankfurt am Main, Beerenverlag, 2000, xi + 146 pages. ISSN 0179-5120 ; ISBN 3-929198-26-6.

Dans l'introduction du volume (pp. vii-xi), D. R. REINSCH, expose la thématique du colloque et fait un état de la question assez général, tandis que P. AGAPITOS (*Der Roman der Komnenenzeit : Stand der Forschung und weitere Perspektiven*, pp. 1-18) recherche les sources du roman byzantin, l'origine de l'inspiration de ses auteurs et les éventuelles influences ; en outre il propose une méthodologie pour l'étude de ces textes. J. N. LJUBARSKIJ (*Der byzantinische Roman in der Sicht der russischen Byzantinistik*, pp. 19-24), retrace l'évolution des études autour du roman byzantin dans l'historiographie russe. Carolina CUPANE (*Metamorphosen des Eros*, pp. 25-54) localise dans des sources byzantines des passages qui traitent de l'amour, car c'est dans un tel contexte que le roman byzantin prit naissance. Elle constate que le roman byzantin tire ses origines du roman hellénistique, mais il n'est pas pour autant dépourvu d'une valeur historique, car il donne des informations sur la vie de tous les jours à Byzance. Ruth E. HARDER (*Religion und Glaube in den Romanen der Komnenenzeit*, pp. 55-80), signale que le christianisme est ignoré dans le roman byzantin qui fait référence à la religion païenne. Toutefois il ne s'agit pas d'un paganisme historique, mais idéalisé qui laisse apparaître un substrat chrétien. Corinne JOUANNO (*Discourse of the Body in Prodromos, Eugenianos and Macrembolites*, pp. 81-93), constate que les romanciers byzantins utilisent des procédés similaires pour parler du langage corporel, car ils se réfèrent aux modèles anciens. Prodrome reste le plus attaché à ces modèles, tandis que Macrembolitès est le plus novateur. Eugénianos est le plus différencié, car il puise aussi dans les épigrammes et les idylles. Ingela NILSSON (*Spatial Time and Temporal Space : Aspects of Narrativity in Makrembolites*, pp. 94-108), est d'avis que seul Macrembolitès

respecte la notion du temps et de l'espace dans son roman, sans toutefois arriver à une description historique. P. ROILOS (*Amphoteroglossia : The Role of Rhetoric in the Medieval Greek Learned Novel*, pp. 109-126), signale que les romans byzantins sont des pièces dominées par la rhétorique, car ils prennent pour exemple les romans hellénistes qui respectaient les règles de la rhétorique classique. En étudiant le procédé littéraire du «double langage», l'A. conclut que c'était Théodore Prodrome qui avait le mieux assimilé la rhétorique classique et byzantine. Elizabeth JEFFREYS (*A Date for Rhodanthe and Dosikles ?*, pp. 127-136), remarque que dans le manuscrit *Heidelberg-Palatinus* 43 un poème introductif au roman *Rhodanthe et Dosiclès* de Théodore Prodrome contient des éléments historiques qui conduisent à la conclusion que ce roman a été rédigé avant 1138. Claudia OTT (*Byzantine Wild East - Islamic Wild West. An Expedition into a Literary Borderland*, pp. 137-146), compare le poème de Digenis avec des poèmes épiques arabes du XIIe s. et les récits de la version arabe des «1001 Nuits» et constate des similitudes, mêmes des interférences entre ces compositions.

P. YANNOPOULOS.

Mésogeios/Méditerranée, 12 (2001), éd. par N. NICOLOUDIS, 224 pages, ISBN 2-911859-12-X.

N. NICOLOUDIS dans l'article introductif *Byzantium's Influences in the Past and Present* (pp. 9-12), tire la sonnette d'alarme quant à l'avenir des études byzantines dans le monde. G.-M. DIMITRIADIS, *Nicopolis, la capitale paléochrétienne d'Épire* (pp. 13-36), note que Nicopolis, fondée par Auguste, est restée une ville importante durant la haute époque byzantine. Les incursions barbares ont toutefois causé des destructions, raison pour laquelle Justinien Ier a reconstruit les remparts de la ville en 550. Les nombreuses églises byzantines montrent que la ville a prospéré durant toute l'ère byzantine. P. YANNOPOULOS, *Note technique sur une scolie du Parisinus Gr. 1710* (pp. 37-42), analyse une scolie transmise par le *Paris. Gr.* 1710, le plus ancien témoin de la Chronique de Théophane, au sujet de *Quinisexte*. Avec l'aide de la traduction d'Anastase le Bibliothécaire et du *Oxford. Christ Church ms. Wake* 5, il constate que cette scolie est composée de trois paries, dues à trois scoliastes différents. Pour Alicia J. SIMPSON, *Liutprand of Cremona, Nikephoros Phokas and the Italian Question* (pp. 43-54), l'échec de la mission de Liutprand à Constantinople est due aux vues qu'avaient les Byzantins et les Allemands sur l'Italie méridionale et particulièrement sur Capoue et Bénévent. L. HOUMANIDIS, *Quelques aspects sur l'expansion du commerce byzantin entre les IVe et VIIIe s.* (pp. 55-75), note que la domination byzantine sur le commerce mondial a connu un grave revirement avec l'expansion arabe, qui a favorisé l'émancipation des villes italiennes et a causé la perte du contrôle sur les route terrestres. Le commerce est passé aux Arabes, aux Italiens et aux peuples de l'Europe centrale et du nord-est. Les deux articles qui suivent concernent le XIe s. Stavroula HONDRIDOU, *The Crucial 11th Century : the*

Fluctuation from Blooming to Downfall and then to Recovery (pp. 77-89), pense que la déstabilisation de l'empire qui a suivi l'apogée du Xe s. est provoquée par le vieillissement des institutions, raison pour laquelle Alexis a essayé de renouveler l'État, tandis qu'A. G. C. SAVVIDES, *Elevent-century Byzantine-Norman Relations and the Epic if William of Apulia* (pp. 91-99), souligne l'importance historique des *Gesta Roberti Wiscardi* de Guillaume de Pouilles, qui en combinaison avec l'*Alexiade* d'Anne Comnène, permettent de suivre l'évolution des opérations militaires des Byzantins et des Normands entre 1081 et 1085. M. T. MANSOURI, *Les dhimmis à l'époque des croisades* (pp. 101-115), étudie d'abord les *dhimmis*, communautés non islamisées qui, venant d'horizons différents, ont obtenu le droit de s'installer sur un territoire musulman. Ils jouissaient d'un statut juridique spécial, différent de celui des chrétiens indigènes. Lors des croisades ils sont pris entre deux feux : les musulmans les persécutaient puisqu'ils n'étaient pas islamisés, tandis que les croisés des chassaient car ils les prenaient pour des musulmans. Cela explique leur disparition. J. HARRIS, *Looking Back on 1204 : Nicetas Choniates in Nicaea* (pp. 117-124), rejette l'hypothèse selon laquelle Nicétas Choniates, dominé par la haine contre les Occidentaux, a exagéré en décrivant les atrocités commises par les croisés en 1204. Car Choniates n'est pas plus tendre avec les empereurs byzantins dont l'incapacité et les ambitions ont contribué à ce saccage historique. R. SHUKUROV, *The Enigma of David Grand Komnenos* (pp. 125-136), inaugure une série de trois articles ayant pour objet la région du Pont. Il dit que David Comnène, fondateur de l'empire de Trébizonde, est mort en 1212 au Mont Athos, exilé par son frère Alexis Ier, en raison d'un conflit entre les deux frères. S. P. KARPOV, *Τραπεζούντα, ένα μεγάλο εμπορείο και η διεθνής σημασία του* (pp. 137-181), étudie dans un long article l'importance de la ville de Trébizonde, grand centre commercial de la région du Pont déjà avant de devenir capitale d'un empire en 1204. Cette importance est due à sa propre production agricole, mais aussi à sa position géographie, au croisement des routes maritimes et terrestres. Sa floraison économique arrive au point culminant pendant le temps qu'elle était capitale des Grands Comnènes. G. DRETTAS, *Sur quelques aspects de la polyglossie pontique durant la période médiévale (XIIe-XVe siècles)* (pp. 183-193), est d'avis que Trébizonde est devenue le centre culturel du Pont depuis le XIIIe s. Dans la région, à part le grec, on parlait aussi des dialectes, dont l'A. fait état. N. COUREAS, *Piracy in Cyprus and the Eastern Mediterranean during the Later Middle Ages (14th-15th Centuries)* (pp. 195-212), note que le petit royaume cypriote des Lusignan fut l'objet d'attaques de la part de pirates musulmans et chrétiens. Les Lusignan ont dû prendre des mesures contre les pirates, ce qui a aggravé la situation car les pirates de cette période, outre les motivations économiques, avaient aussi des motivations idéologiques et politiques. Sia KARAGEORGIEVA, *La fin du royaume de Bdin* (pp. 213-220), explique comment la croisade de Sigismond de Luxembourg en 1396 eut pour victime le royaume bulgare de Bdin. Car son tzar Jean Sracimir, vassal

du sultan, s'engagea aux côtés des croisés. Après la défaite des croisés devant Bayezid Ier, le royaume fut annexé par l'empire ottoman.

P. YANNOPOULOS.

Mésogeios/Méditerranée, 13-14 (2001) éd. par T. C. LOUNGHIS et A. G. C. SAVVIDES, 320 pages. ISBN 2-911859-14-6.

Les études byzantines sont concernées par les articles ci-après. T. LOUNGHIS, *Les invasions dans les Balkans pendant le Ve siècle*, pp. 95-108, signale que les invasions des Huns (398-455) et des Ostrogoths (455-506), non seulement ont provoqué des changements démographiques importants et définitifs, mais aussi ont précipité les réformes militaires dans la partie orientale de l'empire romain. Maria LÉONTSINI, *Les communications maritimes en Méditerranée occidentale au VIIe siècle et les «flottes byzantines d'intervention»*, pp. 109-122, partant de la mutinerie de la flotte byzantine en 698, pense que la flotte des *karavi* n'était qu'une marine d'intervention rapide. Nikè-Catherine KOUTRAKOU, *La notion de «Achad»et la propagande de l'époque iconoclaste : fondements idéologiques et fluctuations*, pp. 123-144, après une recherche approfondie note que le roi Achab de l'Ancien Testament, qui a introduit l'idolâtrie en Israël, était à l'époque byzantine le symbole de la tyrannie impériale. Les iconophiles ont utilisé ce nom pour qualifier les empereurs iconoclastes et notamment Constantin V, mais Théophane n'hésite pas à l'utiliser contre Nicéphore Ier , malgré l'orthodoxie incontestable de ce dernier. N. COUREAS, *The Establishment of the Latin Secular Church at Patras under Pope Innocent III : Comparisons and Contrasts with Cyprus*, pp. 145-163, note que Chypre depuis 1191 et le Péloponnèse depuis 1204 sont passé sous le contrôle politique des Occidentaux ; cela a permis l'établissement d'évêchés latins dans ces régions. Or, le Péloponnèse est resté sous la juridiction du patriarche latin de Constantinople, tandis que Chypre était soumise à la juridiction papale. C'est peut-être pour cette raison que les relations entre les prélats latins du Péloponnèse et le clergé grec ou les seigneurs latins étaient plus faciles que celles des leurs homologues cypriotes.

P. YANNOPOULOS.

Ortodoksia/Ὀρθοδοξία, juillet-décembre 1999, pp. 260-553, ISSN 1106-4889.

Dans ce volume, J. M. FEATHERSTONE, *The Praise of Alexis in Patm. 107*, pp. 321-337, édite un éloge inédit de S. Alexis «Homme de Dieu», contenu dans les f. 329-336 du *Patm.* 107, du XIIe s. qui transmet des oeuvres d'Ephrem le Syrien. Ce texte toutefois ne faisait pas partie intégrante du manuscrit : il s'agit sans doute d'un fragment de ménée du XIe s.

IDEM, janvier-décembre 2000, 731 pages. ISSN 1106-4889.

Le moine Paul de la Grande Laure du Mont Athos, fait un exposé (*Ὁ θεσμὸς τῆς Λαύρας καὶ τὸ λαυριωτικὸν μοναστικὸν σύστημα*, pp. 443-460), sur l'ap-

parition du système des laures en Égypte, au IIIe s. et les principes qui le géraient. Il mentionne ensuite les plus célèbres laures de la période byzantine pour arriver à celles de notre époque.

P. YANNOPOULOS.

G. PEERS, *Subtle Bodies. Representing Angels in Byzantium*, Berkeley, Los Angeles et Londres, University of California Press, 2001, XV + 235 pages. ISBN 0-520-22405-1.

Ce remarquable ouvrage est composé des deux volets. D'abord, l'A. s'occupe de la doctrine chrétienne concernant les anges. Malgré de multiples mentions dans les Écritures, les anges restaient mal connus dans l'enseignement chrétien ; rien n'était clair au sujet de leur nature, de leur substance et de leur raison d'être. Durant la période des grandes querelles, les anges étaient confondus avec les «êtres intermédiaires» de la philosophie antique et, de ce fait, considérés comme un emprunt païen. C'est S. Macaire qui a établi la première théologie angélique ; mais c'est surtout Jean de Thessalonique qui a fondé l'enseignement chrétien relatif aux anges. L'iconoclasme a toutefois fortement mis en doute l'existence des anges tout en interdisant leur représentation. De ce fait le concile de 787 a dû statuer à cet égard en adoptant l'«angélologie» de Jean de Thessalonique. C'est peut-être pour conforter ces positions peu fondées sur les Écritures que les Byzantins ont dû développer l'historiette du miracle de Chonae, où l'Archange Michel est apparu en chair et en os, sous une forme bien humaine, justifiant ainsi les icônes qui le présentaient comme une jeune personne ailée et asexuée. La seconde partie de l'ouvrage est consacrée notamment à l'«iconologie angélique» et au culte des anges à Byzance. Le grand théoricien en la matière restera Jean Mauropous dont l'enseignement sera à la base de la fixation du programme iconographique des êtres angéliques. Quant à l'expression artistique, elle arrivera à sa maturité et à son équilibre parfait durant la période des Paléologues ; ensuite, l'art ne fera que répéter les réalisations de cette période.

P. YANNOPOULOS.

Φιλοσοφίας Ἀνάλεκτα, 1 (Athènes, 2001), 86 pages.

Deux articles de cette revue concernent les études byzantines. Le premier, celui de Ch. DENDRINOS, *Ἡ ἐπιστολὴ τοῦ αὐτοκράτορος Μανουὴλ Β Παλαιολόγου πρὸς τὸν Ἀλέξιο Ἰαγοὺπ καὶ οἱ ἀντιλήψεις του περὶ τῆς σπουδῆς τῆς θεολογίας καὶ τῶν σχέσεων Ἐκκλησίας καὶ Πολιτείας* (pp. 58-74), a pour objet l'analyse des conditions, politiques et ecclésiastiques, qui devaient être prises en considération dans le cas où Rome voulait vraiment oeuvrer dans le sens de l'union des Églises. Le second, celui de B. ZENKOVSKY, *Εἶναι δυνατὸν νὰ ὑπάρξει μία χριστιανικὴ φιλοσοφία* (pp. 53-57) est une traduction d'un article en français (*Une philosophie chrétienne est-elle*

possible ?), paru dans le volume en l'honneur d'A. Alivizatos (Athènes, 1958, pp. 532-536), dans lequel l'A. développe son opinion que la philosophie chrétienne est «la philosophie pure» qui aborde les problèmes philosophiques à la lumière des révélations évangéliques.

P. YANNOPOULOS.

V. POGGI, *Per la storia del Pontificio Istituto Orientale. Saggi sull'istituzione, i suoi uomini e l'Oriente Cristiano* (= *Orientala Christiana Analecta*, 263), Roma, Pontificio Istituto Orientale, 2000, 448 pages. ISBN 88-7210-328-2.

Indéniablement, le *Pontificio Istituto Orientale* de Rome a joué, depuis sa fondation en 1917, un rôle majeur dans l'évolution des études bibliques, orientales et secondairement byzantines. Ce livre retrace l'histoire de l'Institut, celle des hommes qui y ont travaillé et détaille les recherches menées soit à l'intérieur de l'institution soit sous son patronage. Toutefois, et malgré son intérêt, ce volume ne concerne les études byzantines que d'une manière indirecte.

P. YANNOPOULOS.

Prosopographie der mittelbyzantinischen Zeit (PMBZ). I. Abteilung *(641-867)*, 6. Band : *Abkürzungen, Addenda und Indices*, Berlin et N. York, Walter de Gruyter, 2002, 445 pages. ISBN 3-11-017456-1.

Ce dernier tome du *PMBZ*, dont les autres tomes ont fait l'objet de notices ou de comptes-rendus de la part de nos collaborateurs, est divisé en trois parties. La première est consacrée aux abréviations bibliographiques utilisées au long de l'ouvrage. La deuxième (*Addenda und Corrigenda*) complète l'ouvrage en ajoutant certains nouveaux lemmes ou en complétant d'autres. La troisième, la plus longue, est consacrée aux index, qui sont au nombre de quatre : un index onomastique, un index des sources, un index des titres et un index des termes géographiques et topographiques. De ce fait, ce fascicule donne la clé pour l'utilisation optimale des sept tomes qui forment le premier volume du *PMBZ* (pour la période entre 641 et 867).

P. YANNOPOULOS.

A. G. C. SAVVIDES, *Βυζαντινό ιστοριογραφικό πεντάπτυχο : Προκόπιος, Μιχαήλ Ψελλός, Άννα Κομνηνή, Ιωάννης Κίνναμος, Γεώργιος Σφραντζής. Συμβολή για τους ιστοριογράφους και την εποχή τους*, Athènes, Ηρόδοτος, 2001, 127 pages. ISBN 960-7290-80-1.

Ce volume est composé de cinq biographies d'historiens byzantins, dont certaines ont déjà paru sous une forme plus réduite. En réalité, c'est une petite collection destinée aux byzantinistes amateurs ainsi qu'au grand public. Pour chaque historien sont d'abord mentionnés les principaux faits historiques qui ont

marqué leur biographie. Ensuite sont mentionnées les principales oeuvres littéraires de chacun de ces historiens avec une analyse particulière de leurs écrits historiques. Une bibliographie sélective complète chaque rubrique. Les grandes qualités de ce livre sont sa clarté et son grec moderne vraiment brillant.

P. YANNOPOULOS.

Slovo, 47-49 (1999), 360 pages. ISSN 0583-6255.

Les études contenues dans ce numéro concernent principalement la linguistique slave. Nous signalons celles qui peuvent intéresser les études byzantines. H. BIRNBAUM, *Some Remaining Puzzles in Cyrillo-Methodian Studies* (pp. 7-32). étudie deux points de la *Vie de Constantin - Cyrille* : celui qui parle de la mission de Cyrille et Méthode en Khazarie et celui qui traite de la localisation de la Moravie. Ce second point est de nouveau remis en question par de nouvelles théories qui proposent de voir sous le terme «Moravie» les plaines hongroises. Les deux études suivantes, celle d'E. NEMIROSKIJ, *Prilog povijesti otkrića i prvotnoga proučavanja glagoljskoga Marijinskog četveroevandelja* (pp. 33-56) et celle d'Irena MILIČIĆ, *Starozavjetna Knjiga Mudrosti u hrvatskoglagolijskim brevijarima* (pp. 57-112), concernent les anciens livres liturgiques en glagolitique, sans doute traduits du grec byzantin. Le même sujet est abordé par P. FETKOVÁ, *40 homilií na Evangelia Rehore velikého* (pp. 133-168), qui, cette fois, concerne la traduction en slavon vers le XIe s. des Homélies du pape Grégoire le Grand, ainsi que l'histoire de la transmission de ce texte. Notons finalement l'étude d'Arleta SZULC, *On Some Lexical Innovations in Russian Church Slavonic Psalters* (pp. 113-131), qui évoque l'évolution linguistique du Psautier depuis le XIe s. jusqu'au XIXe s. au sein de l'Église russe.

P. YANNOPOULOS.

Maria Dora SPADARO, *Cecaumeno, Raccomandazioni e consigli di un galantuomo (Στρατηγικόν) (Hellenica. Testi e strumenti di letteratura greca antica, medievale e umanistica*, 2), Alessandria, Edizioni dell'Orso, 1998, 255 pages. ISBN 88-7694-320-X.

Une nouvelle édition critique, accompagnée d'une traduction en italien, de cette source fondamentale pour la connaissance du monde byzantin que fut le *Stratégicon* de Cecauménos. L'édition est précédée d'une introduction qui d'abord aborde la question, toujours sans réponse, de savoir qui était Cecauménos et qui était le (ou les) destinataire(s) de ce texte. La seconde partie de l'introduction, la plus originale sans doute, analyse la valeur historique de ce texte, sa relation avec les réalités sociales à Byzance, entre la fin du Xe s. et le XIIe s. En outre dans cette introduction on trouve les rubriques habituelles : la transmission du texte et sa division. Un index des noms et des lieux permet la consultation aisée du texte.

P. YANNOPOULOS.

Ch. Stavrakos, *Die byzantinischen Bleisiegel mit Familiennamen aus der Sammlung des Numismatischen Museums Athen (Mainzer Veröffentlichungen zur Byzantinistik*, 4), Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2000, 449 pages. ISSN 0947-0611 ; ISBN 3-447-04222-2.

Le cabinet numismatique du musée national d'Athènes possède une grande collection de sceaux byzantins, dont la plus grande partie ont été publiés par S. Konstantopoulos, I. Koltsida-Makri, V. Laurent, G. Zacas, W. Seibt, etc. Un certain nombre de ces sceaux portent, le prénom de leur possesseur mis à part, aussi le nom de famille de ce dernier. L'A. de ce volume édite ou réédite 288 boules de ce type, dont les plus anciennes remontent au XIe s., mais qui le plus souvent sont de la période des Paléologues ; elles se réfèrent aux familles byzantines. Cela permet une étude sur l'origine des noms de famille à Byzance, mais aussi l'établissement d'une typologie de ces noms qui sont tantôt des noms d'origine, tantôt des surnoms, tantôt encore des professionnels, sans oublier ceux dont l'origine manifestement étrangère indique la présence dans la société byzantine de personnalités importantes établies dans l'empire dans un passé relativement récent. Quant à la méthode, les sceaux sont étudiés dans l'ordre alphabétique des noms de famille qu'ils portent. Après la mention des données techniques (date, dimensions, n° de catalogue, éditions) suit la description de la pièce et le rétablissement du texte de la légende. Un commentaire historique vise à identifier le personnage en faisant appel à d'autres sources (sigillographiques ou littéraires). Un livre utile pour les études prosopographiques et l'établissement des arbres généalogiques des grandes familles byzantines.

P. Yannopoulos.

Studies in Byzantine Sigillography, éd. par N. Oikonomides, 6 (1999), ix + 219 pages. ISSN 1097-4806.

Comme d'habitude, cette revue est divisée en deux parties, la seconde pp. 71-219) étant consacrée aux sceaux publiés entre 1991 et 1996, aux sceaux vendus dans le monde durant la même période et aux index : un de noms propres et un de l'iconographie. La première partie, regroupe les études : d'abord un article de J. -C. Cheynet, *Un aspect du ravitaillement de Constantinople aux Xe/XIe siècles d'après quelques sceaux d'Hôrreiarioi* (pp. 1-26) passe en revue les institutions responsables de l'approvisionnement de la capitale depuis la seconde moitié du VIe s. Les sceaux des Hôrreiarioi du Xe/XIe s. indiquent que les centres de ravitaillement de la capitale se trouvaient pratiquement dans les grandes villes proches de Constantinople. W. Seibt, *Siegel als Quelle für Slawenarchonten in Griechenland* (pp. 27-36), signale l'absence de sources textuelles relatives aux archodies slaves. Les sceaux constituent la source essentielle pour la période entre le VIIe et le Xe s. pour l'administration de ces territoires autonomes soumis à la souveraineté byzantine. N. Oikonomides, *On sigillographic Epigraphy* (pp. 37-

42) cite l'exemple de certains sceaux provenant de la partie balkanique de l'empire et qui posent des questions particulières. Valentina SANDROVSKAJA, *Das Siegel eines Χαλκοπράτης aus Sudak* (pp. 43-46) et Elena STEPANOVA, *New Seals from Sudak* (pp. 47-58), analysent le matériel sigillographique provenant des fouilles de la ville côtière byzantine de Sougdaia (actuellement Sudak) en Crimée. La grande gamme de fonctionnaires attestés par les sceaux indique un port byzantin en pleine activité jusqu'au XIe s. Ch. CHOTZAKOGLOU, *Byzantinische Bleisiegel aus Ungarn* (pp. 59-70), étudie dix sceaux, dont certains impériaux et patriarcaux, trouvés dans le territoire hongrois et attestant les relations entre cette région du monde et Constantinople.

P. YANNOPOULOS.

Studi sull'Oriente Cristiano (*Accademia Angelica-Costantiniana di Lettere Arti e Scienze*), 3,1 (1999), 265 pages ; 3,2 (1999), 271 pages ; 4,1 (2000), 222 pages ; 4,2 (2000), 303 pages.

Parmi les articles du numéro 3,*1* (1999), signalons ceux de D. GEMMITI, *Giustiniano e la povertà nel mondo bizantino* (pp. 155-177) et de Cornelia SOLDAT, *Die Entstehung des Bilderstreites. Eine semiotiche Annäherung* (pp. 179-201), qui intéressent les études byzantines. Le premier fait une étude typologique de la législation byzantine et dépiste les termes sous lesquels cette législation désigne la pauvreté, sans toutefois avancer vers une recherche sociologique basée sur les textes narratifs. La seconde essaie d'expliquer l'éclipse de la production littéraire à Byzance, entre 726 (rédaction de la *Chronique Pascale*) et 853 (rédaction de l'*Histoire brève* de Nicéphore le Patriarche).

Dans le numéro 3,*2* (1999), nous citons l'article théologique de L. CHITARIN, *La questione del Filioque al concilio di Ferrara-Firenze (1438-1439)* (pp. 53-99), intéressant dans la mesure où il explique l'impossibilité de trouver un compromis byzantino-romain générateur d'évolution politique. G. MARASCO, *La preghiera di Alessandro di Costantinopoli e la morte di Ario* (pp. 201-209) est une recherche dans les sources pour élucider le rôle d'Alexandre de Constantinople dans la mort d'Arius, attribuée par certains milieux à l'évêque de la capitale. V. A. SIRAGO, *Teodosio e la spaccatura dell' Illirico* (pp. 219-230), signale que la réorganisation administrative des Balkans sous Théodose Ier, qui visait à assurer le règne de ses deux fils, modifia l'organisation de la région conçue par Constantin Ier, qui devait laisser l'empire à ses trois fils. Le remaniement de Théodose a définitivement attaché les Balkans à l'empire d'Orient.

Le numéro 4 (2000), est dédié à Elena Metreveli. Le premier fascicule commence par la biographie et l'activité scientifique de la personne en honneur qui couvrent les p. 1-58. Parmi les articles, celui de Sebastià JANERAS, *Le vendredi avant le Dimanche des Palmes dans la tradition liturgique hagiopolite* (pp. 59-86), étudie les traditions hiérosolymites, transmises par les sources, concernant le rituel liturgique du vendredi avant le Dimanche des Palmes et cela jusqu'à la

prise de Jérusalem par les Arabes. Ce vendredi marquait la fin du carême ; il était aussi le dernier jour de catéchèse pour les nouveaux convertis. On commémorait les saints évêques Jean et Modeste et la nuit la résurrection de Lazare. Ce vendredi de 631, Héraclius rendit à Jérusalem la Croix du Christ, enlevée par les Perses en 614, mais le rituel liturgique n'a gardé aucune trace de cet événement. Ch. RENOUX, *Les hymnes du Iadgari pour la fête de l'apparition de la Croix le 7 mai* (pp. 93-102) donne une traduction française des hymnes du Géorgien Iadgari pour la fête du 7 mai. Ce jour de 351, selon Cyrille d'Alexandrie, une croix lumineuse apparut au-dessus du Golgotha. R. F. TAFT, *The Frequency of the Eucharist in Byzantine Usage : History and Practice* (pp. 103-132), passe en revue les différentes traditions, surtout monastiques, concernant la fréquence de la célébration eucharistique dans le monde byzantin. Pour cela, il remonte à l'époque apostolique et paléochrétienne pour déceler les habitudes de l'Église primitive. A Constantinople, la célébration, hormis les fêtes, avait lieu le samedi ou le dimanche, rarement les lundi et vendredi. Les communautés monastiques avaient leurs propres règles et leur propre fréquence.

La presque totalité des articles du second fascicule de l'année 2000 (4,2) concerne les études géorgiennes, arméniennes et slaves, sauf celui de M. ARRANZ, *La tradition liturgique de Constantinople au IXe siècle et l'Euchologe slave du Sinaï* (pp. 41-110), qui étudie le passage de la liturgie orientale au monde slave via Constantinople. Il pense que l'Euchologe slave peut en dernière analyse remonter à Cyrille et Méthode.

P. YANNOPOULOS.

H. SUERMANN, *Die Gründungsgeschichte der Maronitischen Kirche* (= *Orientalia Biblica et Christiana*, 10), Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 1998, x + 343 pages. ISSN 0946-5065. ISBN 3-447-04088-2.

Sans aucun doute ce volume constitue une des études les plus solides pour l'histoire de l'Église maronite. Après un long état de la question, l'attention est portée sur le monastère de Mar Maron, là où est né le mouvement maronite. Une recherche dans les sources grecques, syriaques et arabes permet de localiser les autres centres monastiques qui ont suivi l'idéologie d'Eutychès, père spirituel et intellectuel du mouvement. Les maronites se sont détachés des orthodoxes en réalité depuis le synode de Chalcédoine. Or, la situation après ce synode était tellement floue que personne ne pouvait savoir qui était hérétique ou non. C'est durant la période qui va de la fin du schisme acacien au Ve concile oecuménique que la situation est devenue plus claire, car les maronites se sont indiscutablement rangés du côté des monophysites. Les efforts d'Héraclius pour récupérer les maronites n'ayant rien donné, ils se sont séparés définitivement des orthodoxes après le synode de 680/1 pour créer leur propre Église. Le travail a plus d'une qualité ; nous signalons particulièrement les citations de textes tirés de

sources (malheureusement en traduction allemande) avant toute analyse d'une situation historique ou d'un exposé doctrinal.

P. YANNOPOULOS.

«Τι ἀδόνιν κεῖνον ποὺ γλυκὰ θλιβᾶται». Εκδοτικά και ερμηνευτικά ζητήματα της δημώδους ελληνικής λογοτεχνίας στο πέρασμα από το Μεσαίωνα στην Αναγέννηση (1400-1600). Πρακτικά του 4ου Διεθνούς Συνεδρίου Neograeca Medii Aevi (Νοέμβριος 1997, Λευκωσία), éd. par P. AGAPITOS et M. PIERIS, Héraclion, Πανεπιστημιακές Εκδόσεις Κρήτης, 2002, iθ′ + 645 pages. ISBN 960-524-140-4.

Les articles de ce volumes concernent surtout la période post-byzantine. Nous signalons seulement ceux qui touchent aussi la période précédant la chute de Constantinople. Ainsi, J. A. ALDAMA (*Τα χειρόγραφα της Τραπεζούντας και των Αθηνών του Διγενή Ακρίτα*, pp. 61-93), édite deux versions tardives du poème épique de Digenis. E. TRAPP (*Είδος και δημώδης γλώσσα*, pp. 207-217), note que la publication du *Lexikon zur byzantinischen Gräzität*, a donné une nouvelle impulsion à l'étude des textes du XVe s. byzantin. Elizabeth JEFFREYS (*A Research Programma : «Η Δημώδης παράδοση της Ελληνικής λογοτεχνίας, 1100-1700»* pp. 219-227), explique les objectifs de ce programme de recherches qui concerne les poèmes à caractère populaire qui ont pris naissance à la cour de Manuel Comnène,ainsi que le roman byzantin, la littérature populaire de la période des croisades et la littérature crétoise. G. MAKRIS (*Χρονικὸν τοῦ Μορέως : Livre de la Conqueste καὶ ἑλληνικὲς παραλλαγές*, pp. 397-403), fait une étude codicologique de la *Chronique de la Morée* pour conclure que la version française de cette chronique est proche du texte transmis par le manuscrit de Copenhague.

P. YANNOPOULOS.

Anna Maria TARAGNA, *Logoi historias. Discorsi e lettere nella prima storiografia retorica bizantina* (*Hellenica*, 7), Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2000, 278 pages. ISBN 88-7694-495-8.

Déjà les historiens antiques inséraient dans leurs écrits historiques des extraits de discours ou de lettres afin de mieux cerner une question ou d'éclairer une situation. Il s'agissait d'une forme de reportage historique. Les historiens byzantins ont continué dans cette voie en amplifiant les citations. La question est de savoir dans quelle mesure les historiens byzantins reproduisent vraiment le texte d'un discours ou d'une lettre. Car il semble que les citations de ce genre sont devenues obligatoires, un lieu commun de l'historiographie byzantine. Cela donnait d'ailleurs l'occasion aux auteurs byzantins de s'adonner à des exercices de style ou de rhétorique. Aussi l'A. après avoir examiné la présence, le rôle et la place des citations dans les écrits des historiens antiques (Thucidide, Polybe,

Diodore de Sicile) et dans ceux des historiens de la période romaine (Denis d'Halicarnasse, Lucien, Ammien Marcellin), passe à l'examen de cette pratique dans les écrits de Procope de Césarée, d'Agathias, et de Théophilacte Simocatta. Une étude très intéressante.

P. YANNOPOULOS.

Théolepte de Philadelphie. Lettres et Discours monastiques (*Les Pères dans la foi*, 81-82), Paris, Migne, 2001, 319 pages.ISBN 2-908587-45-9.

Traduction française des Lettres et des Discours monastiques de Théolepte de Philadelphie, faite par S. Salaville, sauf «les lettres à Eulogia, traduites par un moine orthodoxe» selon les éditeurs. Mme Marie-Hélène Congourdeau est la rédactrice de l'introduction, des notes, de la bibliographie et des index. Manifestement ce livre est destiné aux lecteurs pieux qui ne peuvent pas recourir à l'original grec. L'introduction donne certaines informations sur Théolepte, né à Nicée, en 1250, élu évêque de Philadelphie, où il a passé quelques années et où il meurt en 1322. Théolepte a participé activement aux pourparlers entre orthodoxes et occidentaux en vue d'une réunification des Églises ; d'un point de vue théologique il était partisan inconditionné de l'hésychasme. Comme pour tous les hésychastes, ses écrits ont un caractère mystique et pratique ; c'est à ce second aspect qu'il faut sans doute attribuer l'attirance qu'il exerce à l'heure actuelle dans les cercles monastiques.

P. YANNOPOULOS.

Through the Looking Glass. Byzantium Through British Eyes. Papers from the Twenty-ninth Spring Symposium of Byzantine Studies, London, March 1995 (*Society for the Promotion of Byzantine Studies, Publications*, 7) éd. par R. CORMACK et Elizabeth JEFFREYS. Aldershot, Burlington (USA), Singapore et Sydney, Ashgate Variorum, 2000, xii + 258 pages. ISBN 0-86078-667-6.

Ces actes ne concernent pas en réalité les études byzantines, mais l'histoire du byzantinisme en Grande Bretagne, qui, comme le note R. CORMACK, dans l'Introduction (pp. 1-5), débute avec E. Gibbon (1737-1794). Le volume est divisé en quatre sections : les études qui ont pour objet un endroit bien précis, les études consacrées aux livres, les études des auteurs qui ont interprété l'histoire byzantine et la fiction, c'est-à-dire la manière dont les Britanniques ont imaginé Byzance. Cette dernière section ne présente pas d' intérêt pour les études byzantines. Dans la première section, M. WHEELER présente (pp. 9-22) les travaux de J. Ruskin, qui à la fin du XIXe s., a travaillé à St.-Marc à Venise. De la même manière, Haris KALLIGAS expose (pp. 23-44) les travaux et les points de vue de R. Weir Schultz et de S. H. Barnsley sur Monemvasie, et Mary WHITBY (pp. 45-56) les travaux de l'équipe de l'Université écossaise de St.-Andrews, qui dans les années

1930 a fouillé le Grand Palais de Constantinople. D. WINFIELD présente ensuite (pp. 57-65) les études britanniques le plus importantes du XXe s. ayant pour objet Byzance. La deuxième section est sans doute la plus intéressante. Barbaba ZEITLER, *The Distorting mirror : Reflections on the Queen Melisende Psalter (London, B. L., Egerton 1139)* (pp. 69-81), étudie le Psautier en latin dit de la reine Mélisende, œuvre du XIe s., confectionné dans les territoires occupés par les croisés, dont les miniatures sont inspirées par l'art et par le programme iconographique byzantins. J. LOWDEN, *Byzantium Perceived through Illuminated Manuscripts : Now and then* (pp. 85-106), étudie des manuscrits de l'époque de Basile II qui représentent la figure impériale et constate que la perception qu'avaient les Byzantins de ces représentations, n'a peut-être rien de commun avec celle de nos jours. Dans le même sens va Patricia EASTERLING qui se consacre (pp. 107-120) aux études des savants britanniques en matières de manuscrits grecs et à l'image que chacun d'eux a forgée du monde byzantin. Nous laissons de côté les autres articles de la deuxième section, car ils traitent de questions post-byzantines, pour signaler que dans la troisième section sont envisagés les grands historiens britanniques et leur contribution aux études byzantines. Ainsi R. CORMACK présente (pp. 147-162) la vision du monde byzantin par R. Curzon dans son *A Gentleman's Book*, Averil CAMERON, la vision de J. Bury, de N. Baynes et d'A. Toynbee (pp. 163-175). Ch. ENTWISTLE présente (pp. 177-183) le grand archéologue britannique O. Dalton et son oeuvre, et P. MACKRIDGE, la contribution de R. Dawkins au développement des études byzantines en Grande Bretagne (pp. 185-195).

P. YANNOPOULOS.

F. TISSONI, *Cristodoro. Un'introduzione e un commento*, (*Hellenica*, 6), Alessandria, Editioni dell'Orso, 2000, 257 pages. ISBN 88-7694-463-X.

L'œuvre poétique de Christodore, consiste en 416 hexamètres dans l'Anthologie Palatine ; il s'agit d'une *ekphrasis*, une description des thermes de Zeuxippe de Constantinople. Ces thermes, fondés par Septime Sévère, ont été complètement reconstruits par Constantin le Grand. L'édifice grandiose a brûlé lors de la sédition Nika en 532. C'est grâce à la poésie de Christodore que ce bâtiment est connu. L'A. de ce livre, après une recherche biographique concernant Christodore, pour lequel nous disposons de très peu d'informations, et une analyse de sa poésie, cherche des indices topographiques qui permettent d'avoir une idée aussi claire que possible des thermes des Zeuxippe avant 532. Signalons les très riches commentaires qui occupent plus de la moitié de l'ouvrage.

P. YANNOPOULOS.

Fr. TRISOGLIO, *Datazione del* Christus patiens *e titolazione bizantina della Vergine*, extrait de *Memorie della Accademia delle Scienze di Torino. Classe di Scienze morali, storiche e filologiche*, 26 (2002), pp. 161-256.

Ce mémoire a pour objet de confirmer la thèse de l'A. concernant l'authenticité du drame *Christus patiens*, attribué à Grégoire de Nazianze. Le sujet divise les érudits : cfr. *Byzantion*, 67 (1997), pp. 585-593 : *Nazianzenica Byzantina. Deux livres récents du Professeur Fr. Trisoglio*. Les données du problème sont complétées ici, voire corrigées, par une analyse minutieuse des titres attribués à la Vierge Marie dans le drame et dans la littérature byzantine du IVe au XIIe s. Par sa densité, l'ouvrage constitue une documentation à la mesure de l'érudition de l'A., à qui les études nazianzènes doivent déjà deux recueils bibliographiques monumentaux : *Rivista lasalliana*, 40 (1973), 459 pages, et *Lustrum*, 38 (1996), 361 pages et plusieurs études magistrales du *Christus Patiens*. Non seulement il complète le dossier du *Christus patiens*, mais il met aussi en lumière un aspect de l'identité culturelle des Byzantins.

J. Mossay.

Vassiliki Vlyssidou, *Αριστοκρατικές οικογένειες και εξουσία (9ος - 10ος αι.). Έρευνες πάνω στα διαδοχικά στάδια αντιμετώπισης της αρμενοπαφλαγονικής και της καππαδοκικής αριστοκρατίας*, Thessalonique, Βάνιας, 2001, 224 pages. ISBN 960-288-076-7.

A Byzance, on peut reconnaître deux types d'aristocrates : les administrateurs qui siégeaient dans la capitale et les militaires, d'origine provinciale, détenteurs de grandes propriétés privées. Cette aristocratie rêvait toujours d'empereurs faibles, car dans un tel climat elle pouvait jouer un rôle important. Avec l'arrivée au pouvoir de la dynastie d'Amorion, ce sont les aristocrates d'origine arménienne et paphlagonienne qui s'imposent et qui, après le règne dynamique de Théophile, deviennent les vrais maîtres de la situation sous Michel III. Le changement dynastique des macédoniens eut des conséquences sur l'aristocratie byzantine. Pour faire face aux Arméniens et aux Paphlagoniens, Basile Ier a favorisé l'aristocratie militaire des Cappadociens et des Charcianites et notamment les familles de Phocas et de Maleïnos. Or, la prise du pouvoir par Nicéphore II Phocas marque la rupture entre la famille régnante et les aristocrates de Cappadoce. La politique anti-aristocratique de Basile II va marquer la fin des bonnes relations entre les macédoniens et l'aristocratie orientale qui, sous son règne, connaîtra un déclin très marqué. Le vide ainsi créé est de nouveau comblé par les Arméniens et les Paphlagoniens, qui reviennent à l'avant-scène à partir du XIe s. pour devenir maîtres de l'empire avec les Doucas et les Comnènes.

P. Yannopoulos.

CORRIGENDUM

Dans le t. LXXII (2002), fascicule 2 de *Byzantion*, p. 586, dans la notice consacrée à l'ouvrage de J. SCHAMP, *Les vies des dix orateurs attiques*, Fribourg, 2000, la phrase : «... Photius avait lu ce texte et qu'il en a rédigé un résumé ...» doit être corrigée en «... Photius n'avait pas lu ce texte pour rédiger son résumé ....».

La Rédaction

OUVRAGES REÇUS PAR LA RÉDACTION DU 1 JUILLET AU 31 DÉCEMBRE 2002

Ces ouvrages font ou feront l'objet soit d'un compte rendu, soit d'une chronique, soit encore d'une notice.

D. Apostolopoulos cfr Mahi Païzi-Apostolopoulou.

Ἀρχεῖον Εὐβοϊκῶν Μελετῶν, 33 (1998-2000), 254 pages. ISSN 1010-3724.

Neslihan Asutay, *Überlegungen zum Christos-Evergetis-Kloster und zur Theodosiakirche am Goldenen Horn*, extrait d'*Istanbuler Mitteilungen*, 51 (2001), pp. 435-443.

Ch. Baloglou, *The Economic Thought of Ibn Khaldoun and Georgios Gemistos Plethon : Some Comparative Parallels and Links*, extrait de *MEG*, 2 (2002), pp. 1-20.

Ch. Baloglou et N. Nicoloudis, *Το λιμάνι του Πειραιά κατά τους μεσαιωνικούς χρόνους*, extrait de *Βυζαντιακά*, 21 (2001), pp. 377-384.

A. Bayer, *Spaltung der Christenheit. Das sogenannte Morgenländische Schisma von 1054* (*Beihefte zum Archiv für Kulturgeschichte*, 53), Köln, Weimar, Wien, Böhlau Verlag, 2002, 274 pages. ISBN 3-412-03202-6.

Bulletin du Réseau des Médiévistes Belges de Langue française, 4-5 (2001-2002), 52 pages.

S. Caruso, *Un nuovo santo nell'agiografia storica italo-greca : Anania?* extrait de *Medioevo Romanzo e Orientale*, 2002 (= *Κανίσκιν. Studi in onore di Giuseppe Spadaro*), pp. 79-96.

C. N. Constantinidis, *Ἡ Διήγησις τῆς θαυματουργοῦ εἰκόνας τῆς Θεοτόκου ἐλεούσας τοῦ Κύκκου κατὰ τὸν Ἑλληνικὸ κώδικα 2313 τοῦ Βατικανοῦ*, Nicosie, Κέντρο Μελετῶν Ἱερᾶς Μονῆς Κύκκου, 2002, xxii +374 pages + 57 planches en couleur hors texte. ISBN 9963-645-00-3.

Th. Detorakis et B. Pseutogas, *Ἁγίου Νεοφύτου τοῦ Ἐγκλείστου. Συγγράμματα*, vol. IV, Paphos, Ἱερὰ Βασιλικὴ καὶ Σταυροπηγιακὴ Μονὴ Ἁγίου Νεοφύτου, 2001, ι΄ + 743 pages. ISBN 9963-614-08-6.

Dumbarton Oaks Papers, 55 (2001), 408 pages.

Renata Gentile messina, *Elementi di "Kaiserkritik" in fonti storiche bizantine*, extrait de *Medioevo Romanzo e Orientale*, 2002 (= *Κανίσκιν. Studi in onore di Giuseppe Spadaro*), pp. 129-152.

S. HADAD, *The Oil Lamps from the Hebrew University Excavations at Bet Shean (Excavations at Bet Shean*, I = *Qedem Reports*, 4), Jérusalem, Hebrew University of Jerusalem, 2002, ix + 176 pages. ISSN 0793-4289.

G. S. HENRICH, *Γραμματικά των κριμαιοαζοφικών ή ταυροροσυμαίικων διαλέκτων*, extrait d'*Ο ελληνικός κόσμος ανάμεσα στην Ανατολή και τη Δύση, 1453-1981*, vol. I, Athènes, *Ελληνικά Γράμματα*, 1999, pp. 661-670.

IDEM, *Ελληνικά στοιχεία στα τοπωνύμια του γερμανόγλωσσου χώρου*, extrait d'*Onomata. Revue onomastique*, 16 (1999-2002), pp. 153-161.

Judith HERRIN, *Women in Purple. Rulers of Medieval Byzantium*, London, Weidenfeld & Nicolson, 2001, xi + 304 pages + 5 planches hors tetxe. ISBN 0-297-64334-7.

R. Ch. HILL, *Theodoret of Cyrus. Commentary on the Letters of St. Paul*, I-II, Brookline, Mass., Holy Cross Orthodox Press, 2001 ; I : 319 pages, ISBN 1-885652-52-6 ; II : 275 pages. ISBN 1-885652-53-4.

Humour, History and Politics in Late Antiquity and the Early Middle Ages, éd. par G. HALSALL, Cambridgre, University Press, 2002, xiii + 208 pages. ISBN 0-521-81116-3.

Jahrbuch der Osterreichischen Byzantinistik, 52 (2002), 437 pages + 27 planches hors texte.

N. KALOGERAS. *What do they Think about Children ? Perceptions of Childhood in Early Byzantine Literature*, extrait de *Byzantine and Modern Greek Studies*, 25 (2001), pp. 2-19.

IDEM, *«Εξεπέμφθη εις την βασιλίδα των πόλεων προφάσει μεν παιδεύσεως της έξω παιδείας» : Εκπαιδευτικές διαδρομές στο Βυζάντιο (5ος-9ος αι.)*, extrait de *Πρακτικά του Συνεδρίου για τα Ελληνικά Ιστορικά Εκπαιδευτήρια στη Μεσόγειο από την αρχαιότητα μέχρι σήμερα*, Chio, 2002, pp. 91-103.

Hélène KALTSOGIANNI, Sophia KOTZABASSI et Eliane PARASKEVOPOULOU, *Ἡ Θεσσαλονίκη στὴ βυζαντινὴ λογοτεχνία. Ρητορικὰ καὶ ἁγιολογικὰ κείμενα*, Thessalonique, Κέντρο Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν, 2002, xxiii + 224 pages. ISBN 960-7856-09-0.

Athina KOLIA-DERMITZAKI, *The Execution of the Forty-two Martyrs of Amorion : Proposing an Interpretation*, extrait de *Al-Masâq. Islam and the Medieval Mediterranean*, 14 (2002), pp. 141-162.

M. S. KORDOSIS, *Ιστορικογεωγραφικά Πρωτοβυζαντινών και εν γένει Παλαιοχριστιανικών χρόνων (Βιβλιοθήκη Ιστορικών Μελετών*, 264), Athènes, Καραβίας, 1996, 367 pages. ISBN 960-258-059-3.

Sophia KOTZABASSI cfr Hélène KALTSOGIANNI.

Nikè KOUTRAKOU, *Principes et idées, dieux et démons : échos antiques dans la pensée politique mésobyzantine*, extrait de *Πρακτικὰ ΙΑ΄ Διεθνοῦς Συνεδρίου Κλασσικῶν Σπουδῶν*, Athènes, 2002, vol. II, pp. 548-565.

EADEM, *La navigation arabe médiévale et la littérature occidentale contemporaine*, extrait d'*Aspects of Arab Seafaring*, Athènes, 2002, pp. 149-159.

L. G. KHROUSHKOVA, *Early Christian Monuments in the Eastern Black Sea Coast Region (4th-7th Centuries)*, Moscou, Nauka, 2002, 500 pages + une carte hors texte. ISBN 5-02-022544-4.

A. LANIADO, *Recherches sur les notables municipaux dans l'empire protobyzantin* (*Travaux et Mémoires du Centre de Recherche d'Histoire et de Civilisation de Byzance. Monographies*, 13), Paris, Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, 2002, xxxi + 296 pages. ISBN 2-9519198-1-6. ISSN 0751-0594.

La numérisation des manuscrits de la mystique rhénane de la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg, Strasbourg, Bibliothèque Nationale et Universitaire, 2001, 27 page.

Litterae Hagiologicae, 7-8 (2001-2002), 36 pages.

Ch. LOHR, cfr. R. THIEL.

Meletemata, 8 = *Der Roman im Byzanz der Komnenenzeit. Referate des Internationalen Symposiums an der Freien Universität Berlin, 3. bis 6. April 1998*, éd. par P. A. AGAPITOS et D. R. REINSCH, Frankfurt am Main, Beerenverlag, 2000, xi + 146 pages. ISSN 0179-5120 ; ISBN 3-929198-26-6.

N. NIKOLOUDIS, *Εμπόριο και πολιτική στην Κωνσταντινούπολη (1453)*, extrait d'*Αρχείο Οικονομικής Ιστορίας*, 13 (2001), pp. 165-178.

IDEM, *Ἡ Μεσαιωνικὴ Μακεδονία καὶ ἡ ἱστοριογραφία τῶν Σκοπίων*, extrait de *Τετράμηνα*, 53 (1994), pp. 3876-3885.

IDEM, *Ἡ Σίφνος κατὰ τὴ μεσαιωνικὴ περίοδο*, extrait de *Πρακτικὰ Α΄ Διεθνοῦς Σιφναϊκοῦ Συμποσίου*, vol. II, Athènes, 2001, pp. 49-58.

On Barbarian Identity. Critical Approaches to Ethnicity in the Early Middle Ages, éd. par A. GILLERT (*Studies in the Early Middle Ages*, 4), Turnhout, Brepols, 2002, xxiv + 265 pages. ISBN 2-503-51168-6.

Thamar OTKHMEZURI, *Pseudo-Nonniani in IV orationes Gregorii Nazianzeni commentarii. Versio iberica* (*Corpus Christianorum, Series Graeca*, 50 = *Corpus Nazianzenum*, 16), Turnhout et Leuven, Brepols - University Press, 2002, lxxiv +295 pages. ISBN 2-503-40501-0.

Mahi PAÏZI-APOSTOLOPOULOU et D. APOSTOLOPOULOS, *Ἀφιερώματα καὶ δωρεὲς τὸν 16ο αἰ. στὴ Μ. Ἐκκλησία* (*Εθνικό Ἵδρυμα Ερευνών. Κέντρο Νεοελληνικών Ερευνών*, 78), Athènes, Εθνικό Ἵδρυμα Ερευνών, 2002, 220 pages. ISBN 960-7916-19-0.

Ch. G. PATRINELIS et D. Z. SOFIANOS, *Μανουήλ Χρυσολωρᾶ. Λόγος πρὸς τὸν αὐτοκράτορα Μανουὴλ Β΄. Παλαιολόγο*, Athènes, Ἀκαδημία Ἀθηνῶν, 2001, 135 pages + 16 planches hors texte. ISBN 960-404-000-6.

Maria PAPANICOLAOU, *In margine alla correspondance de Théodore de Bèze*, extrait de *Pan*, 20 (2002), pp. 253-275.

B. PANTELIC, *The Architecture of Decani and the Role of Archbishop Danilo II* (*Spätantike - Frühes Christentum - Byzanz*. Reihe B : *Studien und Perspektiven*, 9), Wiesbaden, Reichert Verlag, 2002, x + 122 pages + 59 planches hors texte. ISBN 3-89500-239-9.

Eliane PARASKEVOPOULOU cfr Hélène KALTSOGIANNI.

Inmaculada PÉREZ MARTÍN, *Miguel Ataliates. Historia* (*Nueva Roma*, 15), Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2002, lxx+ 382 pages + 4 planches hors texte. ISBN 84-00-08014-9.

P. PLANK, *Φῶς Ἱλαρόν. Christushymnus und Lichtdanksagung der frühen Christenheit* (*Hereditas. Studien zur Alten Kirchengeschichte*, 20), Bonn, Borengässer, 2001, ix + 180 pages. ISBN 3-923946-54-6.

Pour une «Nouvelle» Histoire de la littérature Byzantine. Actes du colloque international philologique. Nicosie, 25-28 mai 2000 (= *Dossiers byzantins*, 1), Paris, Centre d'Études Byzantines, Néo-Helléniques et Sud-Est Européennes, 2002, 233 pages. ISBN 2-9518366-0-0.

G. PRINZING, *Demetrii Chomateni. Ponemata Diaphora* (*Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, 38), Berlin et N. York, Walter de Gruyter, 2002, 386* + 535 pages, dont 3 planches.

B. PSEUTOGAS cfr. Th. DETORAKIS.

L. RYDÉN, *The Life of St Philaretos the Merciful Written by his Grandson Niketas. A Critical Edition with Introduction, Translation, Notes, and Indices* (*Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Byzantina Upsaliensia*, 8), Uppsala, chez l'auteur, 2002, 143 pages. ISBN 91-554-5200-0 ; ISSN 0283-1244.

A. G. C. SAVVIDES, *Προβλήματα σχετικά με την αποστολή του Κωνσταντίνου-Κυρίλλου στους Χαζάρους. Η βυζαντινή προσπάθεια εκχριστιανισμού στο ανατολικό σύνορο της Ευρώπης τον ένατο αιώνα*, extrait de *Βυζαντιακά*, 21 (2001), pp. 79-95.

Serta Antiqua et Mediaevalia, V : *Società e istituzioni del medioevo Ligure*, Roma, Giorgio Bretschneider, 2001, 359 pages. ISBN 88-7689-205-2 ; ISSN 1590-4210.

I. SHAHÎD, *Byzantium and the Arabs in the Sixth Century*, vol. II, part 1 : *Toponymy, Monuments, Historical Geography and Frontier Studies*, Washington D. C., Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2002, xxxvi + 468 pages + 2 placches hors texte. ISBN 0-88402-284-6.

D. Z. SOFIANOS cfr. Ch. G. PATRINELIS.

Studi sull'Oriente Cristiano, 5,*1* (2001), 268 pages ; 5,2 (2001), 274 pages.

Ch. TEREZIS, *George Pachymere's Commentary on Boethius's De Differentiis Topicis*, extrait d'*Université de Copenhague. Cahiers de l'Institut du Moyen-âge grec et latin*, 66 (1996), pp. 156-168.

The Economic History of Byzantium. From the Seventh through the Fifteenth Century, éd. par Angeliki E. LAÏOU (= *Dumbarton Oaks Studies*, 39), Washington, D. C., Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2002, I : x + 391pages, II : 392-905 pages ; III : 906-1205 pages. ISBN 088402-288-9.

R. THIEL et Ch. LOHR, *Ammonius Hermeae. Commentaria in quinque voces Porphyrii. Übersetzt von Pomponius Gauricus. In Aristotelis categorias.*

Übersetzt von Ioannes Baptista Rasarius (*Commentaria in Aristotelem Graeca. Versiones latinae*, 9), Stuttgart, Frommann-Holzboog, 2002, xxi + 20 pages + 70-204 colonnes. ISBN 3-7728-1229-5.

Nicole THIERRY, *La Cappadoce de l'Antiquité au Moyen âge* (*Bibliothèque de l'Antiquité Tardive*, 4), Turnhout, Brepols, 2002, 316 pages + 96 planches en couleur hors texte. ISBN 2-503-50947-9.

Catherine Brown TKACZ, *The Key to the Brescia Casket : Typology and the Early Christian Imagination* (*Collection des Études Augustiniennes, Série Antiquité*, 165), Paris, University of Notre Dame Press, 2001, 273 pages. ISBN 2-85121-178-1 ; ISSN 1158-7032.

Tradition et Modernité en Orient et dans les mondes slave et néo-hellénique : L'inspiration française, éd. par A. ARGYRIOU, Paris, INALCO, 2002, 268 pages. ISBN 2-85831-126-9. ISSN 0248-5095.

Travel in the Byzantine World, éd. par Ruth MACRIDES (*Society for the Promotion of Byzantine Studies, Publications*, 10), Aldershot, Ashgate, 2002, xii +303 pages. ISBN 0-7546-0768-7.

I. VASSIS, *Leon Magistros Choirosphaktes. Chiliostichos Theologia* (*Supplementa Byzantina*, 6), Berlin et N. York, Walter de Gruyter, 2002, 239 pages + 4 planches hors texte. ISBN 3-11-017531-2.

TABLE DES MATIÈRES

Articles

Marie-Gabrielle GUÉRARD, *Procope de Gaza,* Épitomé sur le Cantique des Cantiques : *Les trois plus anciens témoins,* Paris. Gr. *153, 154, 172* 9
G. MANIATIS, *Pricing of the Factors of Production in the Byzantine Economy* 60
A. SAVVIDES, *Soleyman Shah of Rûm, Byzantium Cilician Armenia and Georgia (A. D. 1197-1204)* 96
A. F. STONE, *The Oration by Eustathios of Thessaloniki for Agnes of France : A Snapshot of Political Tension between Byzantium and the West* 112
P. M. STRÄSSLE, *Militärstrategische Schlüsselpassage im byzantinischen Griechenland - Die Thermopylen* 127
Anne TIHON, *Nicolas Eudaimonoioannes, Réviseur de l'Almageste ?* . . . 151
Sotiria TRIANTARI-MARA, *Der Phantasia-Begriff bei Nikephoros Gregoras* 162
Anastasia VAKALOUDI, *Illnesses, Curative Methods and Supernatural Forces in the Early Byzantine Empire (4th - 7th C. A. D.)* 172

Document

T. DAWSON, *Concerning an Unrecognised Tunic from Eastern Anatolia* . 201

Mémoire

Anne-Laurence CAUDANO, *Le calcul de l'éclipse de soleil du 15 avril 1409 à Constantinople par Jean Chortasmenos* 211

Note

P. NICOLOPOULOS, *L'ἐξήγησις de l'Iliade de Sophrone Patriarche d'Alexandrie (841-860)* 246

Bibliographie

1. *Comptes rendus*

A. Argyriou, c. r. de Catherine Otten-Froux, *Une enquête à Chypre au XVe siècle.* Le sindicamentum *de Napoleone Lomellini, capitaine génois de Famagouste (1459)* (*Sources et Études de l'Histoire de Chypre*, 36), Nicosie, Centre de Recherche Scientifique, 2000, 310 pages . . 250

Nike Koutrakou, c. r. d'A. R. Littlewood (éd.) *Originality in Byzantine Literature Art and Music. A Collection of Essays* (*Monograph*, 50), Oxford, Oxbow Books, 1995, x + 228 pages. ISBN 0-946897-87-5 251

2. *Notices bibliographiques* par Margarete Luy-Däschler, J. Mossay, et P. Yannopoulos 256

3. *Ouvrages reçus par la Rédaction* par P. Yannopoulos 294

Table des matières 299